

HANDBOUND
AT THE



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

1920



PARIS
C. KLINCKSIECK
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
11, RUE DE LILLE, 11



1122085

DC

2

S7.3

1910

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NATIONALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

POUR L'ANNÉE 1920.

MM. Cl. PALLU DE LESSERT,	Président.
F. DE MÉLY,	Premier Vice-Président.
J. MAURICE,	Deuxième Vice-Président.
P. VITRY,	Secrétaire.
Ph. LAUER,	Secrétaire adjoint.
M. ROY,	Trésorier.
G. ESPINAS,	Bibliothécaire-Archiviste.

Membres de la Commission des Impressions.

MM. H. OMONT.
M. PROU.
É. MICHON.
H. MARTIN.
L. SERBAT.

Membres de la Commission de publication
des METTENSIA.

MM. E. BABELON.
H. OMONT.

MM. R. CAGNAT.

A. BLANCHET.

Membres de la Commission des Fonds.

MM. C. ENLART.

H. MARTIN.

H. STEIN.

LISTE

DES MEMBRES HONORAIRES

Au 1^{er} Mars 1921.

MM.

1. HEUZEY (Léon), G. O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres et Académie des beaux-arts), directeur honoraire des Musées nationaux, professeur honoraire à l'École des Beaux-Arts, membre honoraire du Comité des travaux historiques et scientifiques, boulevard Exelmans, 90 (1^{er} mai 1867-3 mai 1899 — *de La Saussaye-Chabouillet*).
2. SCHLUMBERGER (Gustave), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, avenue Montaigne, 29 (7 février 1877-8 mars 1912 — *Boutaric-Longnon*).
3. GAIDOZ (Henri), ✱, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, rue Servandoni, 22 (7 novembre 1877-5 février 1913 — *Renier-Saglio*).
4. DUCHESNE (Mgr Louis), C. ✱, membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur de l'École française de Rome, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, rue Jules-Chaplain, 2, et à Rome, au Palais Farnèse (3 décembre 1879-1^{er} mai 1918 — *Deloche-Perrot*).
5. ROUGÉ (le vicomte Jacques DE), au château de Bois-Dauphin, par Précigné (Sarthe) (5 juillet 1882-5 juin 1918 — *Quicherat-Thédénat*).
6. BAPST (Germain), ✱, rue d'Aguesseau, 9 (4 février 1885-2 avril 1919 — *Dumont-Mis de Vogüé*).

MM.

7. BABELON (Ernest), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur du département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, professeur au Collège de France, président du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), membre de la Commission des monuments historiques, rue de Verneuil, 30 (7 avril 1886-3 mars 1920 — *Passy-Guiffrey*).
8. HOMOLLE (Théophile), C. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres et Académie des beaux-arts), administrateur général de la Bibliothèque nationale, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, rue des Petits-Champs, 8 (4 mai 1887-3 mars 1920 — *Rayet-Ravaisson*).
9. DURRIEU (le comte Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur honoraire au Musée du Louvre, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, avenue Malakoff, 74 (7 mars 1888-3 mars 1920 — *Ch. Robert-Héron de Villefosse*).
10.

LISTE
DES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS
HONORAIRES

Au 1^{er} Mars 1921.

MM.

1. OUVAROFF (la comtesse), présidente de la Société archéologique de Moscou, à Moscou (8 avril 1893).
 2. LOVATELLI (la comtesse Ersilia CAETANI), à Rome, palazzo Lovatelli, piazza Campitelli (7 juin 1893).
 3. PIRENNE (Henri), O. ✱, associé étranger de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre de l'Académie royale de Belgique, professeur à l'Université de Gand, à Gand, rue Neuve-Saint-Pierre, 132 (6 janvier 1909).
 4. BILSON (John), vice-président du Royal archæological Institute, membre du conseil de la Société des Antiquaires de Londres, à Hessle, Yorkshire (6 mars 1912).
 5. CANTARELLI (Luigi), professeur à l'Université de Rome, à Rome, via Principe Umberto, 132 (6 mars 1912).
 6. CUMONT (Franz), associé étranger de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), ancien conservateur aux Musées royaux des arts décoratifs et industriels de Bruxelles, à Rome, Corso d'Italia, 19, et à Paris, boulevard de Courcelles, 3 (4 juin 1919).
 7. BULÍC (Mgr), conservateur et directeur du Musée de Spalato, à Spalato (4 juin 1919).
 8. FROTHINGHAM (Arthur L.), Jr., professeur d'archéologie et d'histoire à l'Université de Princeton, New-Jersey (4 juin 1919).
 9. FIGUEIREDO (Josè DE), directeur du Musée national des beaux-arts à Lisbonne, et à Paris, 69, avenue d'Antin (4 juin 1919).
 10.
-

LISTE

DES MEMBRES RÉSIDANTS

Au 1^{er} Mars 1921.

MM.

1. OMONT (Henri), O. ✻, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), inspecteur général des bibliothèques, conservateur du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, président du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'histoire et de philologie), rue Raynouard, 17 (9 janvier 1889 — *Bordier*).
2. BAYE (le baron J. DE), avenue de la Grande-Armée, 58 (3 avril 1889 — *Aubert*).
3. DELABORDE (le comte H.-François), ✻, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à l'École des chartes, rue de Phalsbourg, 14 (4 février 1891 — *Guérin*).
4. MARTHA (Jules), O. ✻, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue de Bagneux, 16 (4 février 1891 — *Perrot*).
5. PROU (Maurice), ✻, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur de l'École des chartes, secrétaire du Comité des travaux historiques et scientifiques (section d'archéologie), rue Madame, 75 (6 mai 1891 — *Nicard*).
6. CAGNAT (René), O. ✻, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des

MM.

monuments historiques, au Palais de l'Institut, rue Mazarine, 3 (6 janvier 1892 — *Flouest*).

7. MICHON (Étienne), ✱, conservateur du département des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, professeur à l'École du Louvre, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Barbet-de-Jouy, 26 (9 janvier 1895 — *de Laurière*).
8. LAFAYE (Georges), ✱, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, boulevard Raspail, 126 (9 janvier 1895 — *Guillaume*).
9. BLANCHET (Adrien), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), bibliothécaire honoraire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, boulevard Émile-Augier, 10 (11 décembre 1895 — *de Montaiglon*).
10. GIRARD (Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue du Cherche-Midi, 55 (9 décembre 1896 — *Courajod*).
11. LEFÈVRE-PONTALIS (Eugène), ✱, professeur à l'École des chartes, directeur de la Société française d'archéologie, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, rue de Phalsbourg, 13 (13 janvier 1897 — *Prost*).
12. ENLART (Camille), ✱, directeur du Musée de sculpture comparée du Trocadéro, membre de la Commission des monuments historiques, place de Breteuil, 8 (3 mai 1899 — *Read*).
13. MARTIN (Henry), ✱, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, rue de Sully, 1 (5 juillet 1899 — *Duplessis*).
14. TARDIF (Joseph), docteur en droit, cité Vaneau, 8 (5 juillet 1899 — *Heuzey*).

MM.

15. MONCEAUX (Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, rue de Tournon, 12 (13 juin 1900 — *Saglio*).
16. STEIN (Henri), ✱, conservateur aux Archives nationales, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue Gay-Lussac, 38 (13 juin 1900 — *Longnon*).
17. CLÉMENT PALLU DE LESSERT (A.), docteur en droit, rue de Vaugirard, 23 (9 janvier 1901 — *Berger*).
18. MÉLY (Fernand DE), rue de la Trémoille, 26 (4 février 1903 — *de la Noë*).
19. MAURICE (Jules), rue Vaneau, 15 (4 février 1903 — *Müntz*).
20. TOUTAIN (Jules), ✱, directeur à l'École pratique des Hautes-Études, professeur à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, rue du Four, 25 (3 février 1904 — *U. Robert*).
21. MAZEROLLE (Fernand), conservateur du Musée et des Archives de la Monnaie, à la Direction générale des monnaies et médailles, quai Conti, 11 (1^{er} mars 1905 — *Mowat*).
22. MARQUET DE VASSELLOT (Jean-J.), conservateur adjoint du département des objets d'art du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, rue de Marignan, 19 (1^{er} mars 1905 — *Guiffrey*).
23. LOISNE (le comte Auguste MENCHE DE), docteur en droit, rue de Marignan, 25 (4 avril 1906 — *Rey*).
24. MÂLE (Émile), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue de Navarre, 11 (6 juin 1906 — *Thédenat*).
25. ESPÉRANDIEU (le commandant Émile), ✱, membre de

MM.

l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Clamart, avenue Victor-Hugo, 208 (4 juillet 1906 — *Molinier*).

26. VITRY (Paul), ✱, conservateur du département de la sculpture du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, professeur à l'École nationale des Arts décoratifs, avenue des Sycomores, 16 *bis* (9 janvier 1907 — *Bouchot*).
27. LAUER (Philippe), bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, boulevard Jules-Sandeau, 25 (5 décembre 1907 — *Beurlier*).
28. D'ALLEMAGNE (Henry), ✱, archiviste paléographe, rue des Mathurins, 30 (1^{er} avril 1908 — *Hauvette*).
29. ROMAN (Joseph), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), au château de Picomtal, par Embrun (Hautes-Alpes) (3 juin 1908 — *de Boislisle*).
30. CHÉNON (Émile), ✱, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, rue des Écoles, 30 (1^{er} juin 1910 — *d'Arbois de Jubainville*).
31. ESPINAS (Georges), ✱, attaché au ministère des Affaires étrangères, boulevard Saint-Germain, 198 (1^{er} mars 1911 — *de Vogüé*).
32. PRINET (Max), directeur à l'École pratique des Hautes-Études, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Versailles, rue d'Anjou, 10 (1^{er} mai 1912 — *Schlumberger*).
33. BATIFFOL (Mgr Pierre), chanoine titulaire de Notre-Dame, rue Cujas, 2 (5 février 1913 — *Ruelle*).
34. ROY (Maurice), conseiller référendaire à la Cour des comptes, avenue Rapp, 20 (7 mai 1913 — *Gaidoz*).
35. CHAPOT (Victor), bibliothécaire à la Bibliothèque

MM.

Sainte-Geneviève, place du Panthéon, 6 (4 février 1914 — *de Lasteyrie*).

36. SERBAT (Louis), archiviste paléographe, rue de Chateaubriand, 8 (4 février 1914 — *de La Tour*).
 37. MIROT (Léon), archiviste aux Archives nationales, à Versailles, rue Royale, 75 (6 février 1918 — *Valois*).
 38. MARTROYE (François), à Paris, boulevard Saint-Germain, 131 (6 février 1918 — *Collignon*).
 39. DIMIER (Louis), agrégé de l'Université, à Paris, rue du Puits-l'Ermite, 8 (5 juin 1918 — *Ravaisson-Mollien*).
 40. DIEUDONNÉ (Adolphe), conservateur adjoint au département des médailles et antiques à la Bibliothèque nationale, à Suresnes, rue Guillaume-Lenoir, 7 (11 décembre 1918 — *Vte de Rougé*).
 41. DESHOULIÈRES (François), directeur adjoint de la Société française d'archéologie, au château de l'Isle-sur-Arnon, par Ids-Saint-Roch, Cher, et à Paris, rue de la Tour, 49 (11 décembre 1918 — *Mgr Duchesne*).
 42. FOURNIER (Paul), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, à Paris, avenue de Breteuil, 71 (4 juin 1919 — *Bapst*).
 43. BOINET (Amédée), bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris, boulevard Raspail, 286 (14 avril 1920 — *Babelon*).
 44. LABORDE (comte Alexandre DE), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Paris, boulevard de Courcelles, 81 (14 avril 1920 — *Homolle*).
 45. LOTH (Joseph), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, à Paris, rue Lecourbe, 130 (14 avril 1920 — *Héron de Villefosse*).
-

LISTE

DES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS

NATIONAUX ET ÉTRANGERS

Au 1^{er} Mars 1921.

Associés correspondants nationaux¹.

Ain.

MM.

* NODÉ (le Dr Victor), à Bourg, place Bernard, 23 (6 juillet 1904).

CHANEL (Émile), professeur au lycée Lalande, président de la Société des naturalistes de l'Ain, à Bourg, rue Bel-Air (6 mars 1907).

Aisne.

SOUCHON (Joseph), archiviste honoraire du département de l'Aisne, à Paris, rue Bridaine, 11 (4 mars 1891).

MARGUÉRITE-DE LA CHARLONIE (P.), ingénieur des arts et manufactures, à Laon, place Saint-Julien, 5, et à Paris, rue Bonaparte, 24 (3 juin 1908).

MOREAU-NÉLATON (Étienne), ✱, à Fère-en-Tardenois, et à Paris, faubourg Saint-Honoré, 73 bis (1^{er} avril 1914).

1. La Commission des impressions croit devoir rappeler qu'aux termes de l'art. 2 du règlement, la qualification d'*associé correspondant national* ou *étranger* est la seule qui puisse être prise par les personnes dont les noms suivent. La qualification de *membre de la Société des Antiquaires de France* est réservée aux 45 membres résidents et aux 10 membres honoraires.

L'astérisque désigne les associés correspondants qui ont racheté leurs cotisations annuelles, conformément à l'article 32 du règlement.

Allier.

MM.

LEBRUN (Eugène), au château de la Baume, au Veurdre, et à Paris, 32, place Saint-Georges (5 juillet 1905).

MALLAT (Antonin), à Beauregard, par Bellerive-sur-Allier, et à Paris, rue des Écoles, 24 (7 avril 1909).

Alpes (Hautes-).

* MANTEYER (Georges PINET DE), au château de Manteyer, et à Paris, quai de Béthune, 34 (7 juin 1899).

Alpes-Maritimes.

LA MAZELIÈRE (le marquis DE), à Nice, Carabacel, 33, et à Paris, rue Barbet-de-Jouy, 40 (7 juin 1900).

* GUEBHARD (le Dr Adrien), *, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, secrétaire perpétuel de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, à Saint-Vallier-de-Thiery, et à Paris, rue de la Victoire, 32 (6 juin 1906).

BENSA (Thomas), directeur du Musée municipal des beaux-arts, à Nice, rue Georges-Ville, 9 (1^{er} février 1911).

LEVROT (Joseph), conservateur de la Bibliothèque et des Archives municipales, à Nice, rue Gioffredo, 60 (22 mai 1912).

VASSEL (Eusèbe), membre non résidant du Comité des Travaux historiques et scientifiques, à Menton, villa « Les Lilas », avenue Cernuschi (5 février 1919).

Ardèche.

* LE SOURD (Auguste), à Saint-Maurice, par Baix, et à Paris, boulevard Saint-Germain, 189 (6 avril 1910).

Ardennes.

MM.

LIEBBE (Elias), au château de Trugny, par Rethel, et à Paris, rue Pergolèse, 48 (14 septembre 1898).

DONAU (le colonel Raymond), O. ✱, à Givet (6 décembre 1905).

Ariège.

BÉGOUEN (le comte), au château des Espas, à Montesquieu-Avantès, par Saint-Girons.

Aube.

LA BOULLAYE (Ernest ARBELTIER DE), à Troyes, rue de la Monnaie, 38 (16 mai 1894).

*TILLET (Jules), architecte en chef des monuments historiques, à Nogent-sur-Seine, et à Paris, rue de Miro-mesnil, 76 (1^{er} juillet 1914).

Bouches-du-Rhône.

CLERC (Michel), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de l'Université d'Aix-Marseille, directeur du Musée d'archéologie de Marseille, à Marseille, château Borély (7 décembre 1898).

GÉRIN-RICARD (Henry DE), secrétaire perpétuel de la Société de statistique de Marseille, à Marseille, rue Wulfran-Puget, 33 (5 février 1902).

ARNAUD D'AGNEL (l'abbé G.), à Marseille, rue Monteaux, 10 (5 novembre 1902).

Calvados.

*RAINAUD (Armand), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Caen, à Caen (27 février 1889).

MM.

BESNIER (Maurice), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Caen, à Caen, rue Bicoquet, 62 (7 mars 1900).

LANTIER (Raymond), membre de l'École des hautes études hispaniques, à Lisieux, boulevard Sainte-Anne, 16 (10 avril 1918).

CAILLEMER (Robert), chargé de cours à la Faculté de droit de Paris, à Étavaux, par Saint-André-sur-Orne, et à Paris, rue d'Assas, 120 (2 février 1921).

Cantal.

PAGÈS-ALLARY (J.), à Murat (2 février 1910).

Charente-Inférieure.

MUSSET (Georges), bibliothécaire de la ville de La Rochelle, correspondant du ministère de l'Instruction publique, à La Rochelle, rue Gargoulleau (6 février 1884).

Cher.

GOY (Pierre DE), au château d'Étrechy, par Dun-sur-Auron (2 avril 1884).

SAINT-VENANT (Julien BARRÉ DE), *, inspecteur des eaux et forêts en retraite, ancien président de la Société des Antiquaires du Centre, à Bourges, rue de la Petite-Armée, 1 (3 janvier 1900).

GAUCHERY (Paul), ingénieur-architecte, à Vierzon (6 mai 1903).

BENGY-PUYVALLÉE (Maurice DE), archiviste paléographe, à Villecomte, par Les Aix-d'Angillon, et à Paris, avenue de Clichy, 91 (4 avril 1906).

* BOURBON (Henry), au château de Lestang, par Sancerre (5 décembre 1906).

Corse.

MM.

- * BONAPARTE (le prince Roland), membre de l'Institut (Académie des sciences), à Calvi, et à Paris, avenue d'Iéna, 10 (3 juin 1891).

Côte-d'Or.

- DAGUIN (Fernand), *, docteur en droit, à Chamesson (6 février 1895).
COROT (Henry), à Savoisy (1^{er} avril 1896).
POINSSOT (Louis), directeur du Comité des arts et des monuments de la Régence de Tunis, à Dijon, et à Paris, rue Pierre-Nicole, 7 (1^{er} mars 1899).
* TRUCHIS (le vicomte Pierre DE), au château de Dracy, par Vitteaux (30 mars 1904).
EPERY (le Dr René), à Dijon, place Grangier, 6 (1^{er} décembre 1909).
ESDOUHARD D'ANISY (P.), au château de Puligny, par Puligny-Montrachet (31 mars 1915).

Dordogne.

- FAYOLLE (le marquis Gérard DE), président de la Société historique et archéologique du Périgord, conservateur du Musée du Périgord, au château de Fayolle, par Tocane-Saint-Apre, et à Périgueux, rue du Plantier, 18 (3 juin 1885).
CHEYLUD (Émile), à La Roche-Chalais (23 février 1898).
* BABUT (le commandant A.), *, à Monfaucon, par Le Fleix, et à Paris, rue des Gatines, 23 (3 avril 1907).

Doubs.

MM.

EBERSOLT (Jean), à Montbéliard, et à Paris, rue de la Tour, 135 (6 mai 1914).

Drôme.

CHEVALIER (le chanoine Ulysse), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Romans, rue des Clercs, 3 (3 février 1869).

VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), à Montélimar, rue Corne-Roche (4 juin 1890).

BREGHOT DU LUT (F.), au château de Confolin, à Bourg-lès-Valence (7 juin 1905).

Eure.

RÉGNIER (Louis), à Évreux, rue du Meilet, 17 (6 mars 1890).
PORÉE (le chanoine Adolphe), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), curé de Bournainville, par Thiberville (23 avril 1890).

* COUTIL (Léon), à Saint-Pierre-du-Vauvray (6 mars 1895).

VASNIER (Henri), ✱, ancien officier, ancien greffier des bâtiments à Paris, lauréat de l'Institut, membre du Musée social, à Saint-Georges-du-Vièvre (6 juillet 1904).

* SAYVE (le marquis DE), à Saint-Germain-la-Campagne, et à Paris, avenue Rapp, 20 (6 mai 1914).

Eure-et-Loir.

JANSSENS (le comte Gaston DE), au château de Romainville, par Cloyes, et à Paris, rue Vineuse, 9 *bis* (4 mai 1892).

MERLET (René), archiviste honoraire d'Eure-et-Loir, à Chartres, rue de Beauvais, 14 (7 mai 1902).

BONNARD (L.), ✱, docteur en droit, membre de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres, rue des

MM.

Grenets, 15, et à Paris, rue de Courcelles, 119 (5 février 1908).

Gard.

MARIGNAN (Albert), à Fonsfougacière, par Aigues-Vives, et à Paris, rue des Beaux-Arts, 5 (4 février 1891).

BARY (Albert DE), ancien officier d'état-major, au château de Rousson, par Salindres, et à Paris, avenue de la Bourdonnais, 15 (5 avril 1911).

Garonne (Haute-).

* PASQUIER (Félix), archiviste du département de la Haute-Garonne, à Toulouse, rue Saint-Antoine-du-T, 6 (2 novembre 1887).

Gironde.

JULLIAN (Camille), O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques et de la Commission des monuments historiques, à Bordeaux, rue Vital-Carles, 14, et à Paris, rue du Luxembourg, 30 (10 janvier 1894).

* MAREUSE (Edgar), à Bègles, et à Paris, boulevard Haussmann, 81 (5 juin 1895).

BRUTAILS (Auguste), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiviste de la Gironde, chargé de cours à la Faculté des lettres de Bordeaux, juge au tribunal supérieur d'Andorre, à Bordeaux, rue d'Aviau, 13 (20 avril 1898).

AMTMANN (Théodore), archiviste et bibliothécaire de la Société archéologique de la Gironde, à Bordeaux, cours de la Martinique, 68 (26 avril 1898).

MM.

* LUR-SALUCES (le marquis DE), à Sauternes, et à Paris, rue Dumont-d'Urville, 10 (3 février 1904).

FOURCHÉ (P.), à Bordeaux, cours de Tourny, 29 (3 février 1904).

ROUQUETTE (le Dr), ✱, médecin-major de 1^{re} classe en congé, correspondant du Ministère, à Bordeaux, 10, rue Sainte-Catherine (6 décembre 1905).

Hérault.

CAZALIS DE FONDOUCE (Paul), ingénieur civil, à Montpellier, rue des Étuves, 18 (12 juin 1878).

BERTHELÉ (Joseph), archiviste du département de l'Hérault, à Montpellier, rue des Patriotes, 36 (7 novembre 1883).

JOUBIN (André), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier, à Montpellier, avenue du Stand, 10 (6 mars 1901).

BONNET (Émile), avocat à la cour d'appel, à Montpellier, rue du Faubourg-Saint-Jaumes, 11 (7 mai 1902).

SAHUC (Joseph), à Saint-Pons-de-Thomières (5 décembre 1906).

LE BARS (Yvon), au château de Mercorent, près Béziers (1^{er} décembre 1909).

GRANIER (le chanoine M.), vicaire général honoraire, curé de Saint-Denis, à Montpellier (1^{er} avril 1914).

Ille-et-Vilaine.

BOSSARD (l'abbé Pierre), à Bruz (10 janvier 1900).

Indre.

CREUSOT (J.), à Châteauroux, rue des Notaires, 1 (7 mars 1900).

MM.

LA VÉRONNE (Geoffroy DE), au château du Bouchet, par Rosnay, et à Paris, rue de Grenelle, 121 *bis* (1^{er} juin 1910).

*GONTAUT-BIRON (le comte Guillaume DE), au château de Diors, et à Paris, rue Barbet-de-Jouy, 1 (2 juillet 1913).

LAPPARENT (le comte DE), O. ✱, ancien officier supérieur d'artillerie, à Châteauroux, et à Paris, rue du Bac, 86 (3 mars 1920).

Indre-et-Loire.

JOULIN (Léon), O. ✱, membre de la Société archéologique du Midi de la France, à Tours, rue d'Entraygues, 81 (3 décembre 1902).

Isère.

VILLENOISY (François DE), bibliothécaire honoraire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à la Buisserette, près Grenoble (1^{er} juillet 1891).

DELACHENAL (Roland), membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Crémieu, et à Paris, rue de Babylone, 4 (5 juin 1895).

MULLER (Hippolyte), bibliothécaire de l'École de médecine, à Grenoble (7 novembre 1906).

Jura.

GUICHARD (l'abbé Alphonse), docteur en théologie, curé de Grozon (6 février 1889).

Landes.

BOUGLON (le baron DE), à La Bastide-d'Armagnac (1^{er} juillet 1903).

Loir-et-Cher.

MM.

- * PLAT (l'abbé Gabriel), à Vendôme (3 avril 1907).
- * MARCHÉVILLE (Louis DE), au château de Lassay, par Romorantin, et à Paris, rue Meissonier, 4 (3 décembre 1914).
- * BOURBON (S. A. R. Mgr le prince Sixte DE), au château de Chambord, et à Paris, rue de Varenne, 47 (2 février 1921).

Loire.

- BRASSART (Éleuthère), à Montbrison (4 novembre 1885).
- SAINT-PULGENT (A. DE), à Montbrison (12 décembre 1900).
- DESJOYEUX (Claude-Noël), au château de la Garde, par Montbrison, et à Paris, rue du Bac, 108 (5 mars 1913).
- * THIOLLIER (Noël), notaire, à Saint-Étienne, rue du Général-Foy, 10 (1^{er} juillet 1914).

Loire-Inférieure.

- AVENEAU DE LA GRANCIÈRE, ancien président de la Société polymathique du Morbihan et conservateur du Musée archéologique de Vannes, correspondant du ministère de l'Instruction publique, au château de Treveday, par Guérande (5 février 1902).

Loiret.

- * BANCHEREAU (J.), ✱, à Orléans, quai Barentin, 6 (7 février 1912).
- HARCOURT (le comte Louis D'), ✱, au château de Pont-Chevron, par Ouzouer-sur-Trézée, et à Paris, avenue Bosquet, 9 (7 mai 1913).

Lot-et-Garonne.

MM.

THOLIN (Georges), ✱, archiviste honoraire de Lot-et-Garonne, à Laugnac (5 mars 1873).

Maine-et-Loire.

FARCY (Louis DE), à Angers, rue du Canal, 23 (30 janvier 1884).

URSEAU (le chanoine Charles), chanoine titulaire de la cathédrale d'Angers, à Angers (7 mars 1906).

Marne.

DEMAISON (Louis), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiviste honoraire de la ville de Reims, à Reims, rue Nicolas-Perseval, 21, et à Paris, boulevard Raspail, 12 (20 juillet 1881).

JADART (Henri), ✱, secrétaire général de l'Académie de Reims, conservateur honoraire de la Bibliothèque et du Musée de Reims, à Reims, boulevard de la Paix, 12.

TAUSSERAT-RADEL (Alexandre), ✱, archiviste au ministère des Affaires étrangères, à Vinay, par Épernay, et à Paris, rue Friant, 36 (11 janvier 1888).

MILLARD (l'abbé Aristide), curé de Saint-Gond, par Sézanne (12 juin 1889).

KRAFFT (Hugues), ✱, au château de Toussicourt, par Hermonville, et à Paris, rue de Lubeck, 42 (4 juillet 1906).

*JOVY (Ernest), président de la Société des sciences et arts de Vitry-le-François, à Vitry-le-François, rue de la Tour, 40 (5 mars 1919).

Marne (Haute-).

MARCEL (le chanoine Louis), supérieur du petit séminaire de Langres, à Langres (6 juillet 1892).

MM.

MONTREMY (François DE), attaché au Musée de Cluny, à Nomécourt, par Joinville, et à Paris, rue de la Trémoille, 2 (5 juin 1911).

Meurthe-et-Moselle.

GERMAIN DE MAIDY (Léon), secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine, à Nancy, rue Héré, 26 (7 mars 1883).

PERDRIZET (Paul), professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy, à Nancy, avenue de la Garenne, 4 (6 mars 1901).

BEAUPRÉ (le comte Jules), à Nancy, rue de Serre, 18 (1^{er} février 1905).

GOURY (Georges), ancien conservateur du Musée lorrain, à Nancy, rue des Tiercelins, 5, et à Valence (Drôme), rue Thiers, 21 (3 mars 1909).

Morbihan.

L'ESTOURBEILLON (le marquis DE), ancien député, à Vannes, place de l'Évêché, 5, et à Paris, boulevard Saint-Michel, 21 (14 décembre 1887).

GRAND (Roger), professeur à l'École des chartes, à Kerverho, Arradon, par Vannes, et à Paris, avenue Victor-Hugo, 167 (5 juin 1901).

Nièvre.

LESPINASSE (René LEBLANC DE), archiviste paléographe, au château de Luanges, par Guérigny, et à Paris, rue du Bac, 44 (1^{er} juillet 1868).

FAULQUIER (Bernard), archiviste paléographe, au château de Montjoux, par Saint-Honoré, et à Paris, boulevard Haussmann, 157 (7 novembre 1900).

Nord.

RIGAUX (Henry), à Lille, rue du Chauffour, 14 (4 février 1874).

MM.

HÉNAULT (Maurice), archiviste et sous-bibliothécaire de la ville de Valenciennes, à Valenciennes (11 décembre 1895).

THÉRY (Louis), avocat, à Lille, quai de la Basse-Deûle, 74 *bis* (30 mars 1904).

THÉODORE (Émile), *, conservateur des Musées (Palais des Beaux-Arts), à Lille, rue Solférino, 197 (6 décembre 1905).

LEURIDAN (le chanoine Théodore), à Roubaix, rue des Arts, 14 (9 janvier 1907).

BAUCHOND (Maurice), docteur en droit, membre de la Commission historique du département du Nord, à Valenciennes, place du Neuf-Bourg, 28 (3 avril 1907).

Oise.

* BONNAULT D'HOUEÛT (le baron Xavier DE), archiviste paléographe, à Compiègne, place du Château (14 avril 1897).

LEBLOND (le Dr Victor), président de la Société académique de l'Oise, à Beauvais, rue des Halles, 74 (6 mars 1907).

Orne.

GODET (l'abbé Henri), curé du Pas-Saint-Lhomer, par Moutiers-au-Perche (7 avril 1886).

TOURNOUËR (Henri), au château de Saint-Hilaire-des-Noyers, par Nocé, et à Paris, boulevard Raspail, 5 (5 mars 1913).

Pas-de-Calais.

LHOMEL (le comte Georges DE), à Montreuil-sur-Mer, et à Paris, rue Marbeuf, 27 (7 décembre 1898).

RODIÈRE (Roger), à Montreuil-sur-Mer (5 novembre 1902).

* DROUET (Édouard), ingénieur aux mines de Liévin, à Liévin (1^{er} avril 1908).

Puy-de-Dôme.

MM.

AUDOLLENT (Auguste), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), doyen de la Faculté des lettres de l'Université, directeur du Musée municipal de Clermont-Ferrand, à Clermont-Ferrand, chemin de l'Oradou, 1 (5 mars 1890).

* CHARVILHAT (le D^r G.), à Clermont-Ferrand, rue Blatin, 4 (6 janvier 1909).

BARANTE (le baron Claude DE), au château de Barante, par Dorat, et à Paris, rue du Général-Foy, 22 (7 mars 1916).

Pyrénées (Basses-).

CROIZIER (le marquis DE), ✱, membre du Conseil supérieur des colonies, au château de Jouandin, à Bayonne, côte Saint-Étienne (9 novembre 1892).

* LEMAIRE (Arthur), à Saint-Jean-de-Luz, et à Paris, rue de Rome, 35 (3 février 1897).

ZEILLER (Jacques), agrégé de l'Université, professeur à l'Université de Fribourg, à Jurançon, près Pau, et à Paris, rue du Vieux-Colombier, 8 (1^{er} mai 1901).

Pyrénées-Orientales.

CARSALADE DU PONT (Mgr Jules DE), évêque de Perpignan (10 juillet 1889).

PUIG (Joseph), à Perpignan, et à Paris, 64, boulevard Sébastopol (7 janvier 1914).

Rhône.

CONDAMIN (le chanoine James), doyen de la Faculté des lettres de l'Université catholique de Lyon, place Belle-cour, 26 (2 avril 1890).

BUCHE (Joseph), professeur agrégé au lycée de Lyon

MM.

(Saint-Rambert), à Villeurbanne, rue de Lorraine, 8
(25 janvier 1899).

VIAL (E.), à Lyon, rue d'Auvergne, 6 (1^{er} février 1905).

* BEYSSAC (Jean), à Lyon, quai de l'Archevêché, 15 (7 juin
1905).

CHERVIN (le Dr), à Thizy, et à Paris, avenue Victor-Hugo,
82 (6 juillet 1910).

BILLIARD (Raymond), à Charentay, et à Lyon, quai Saint-
Vincent, 23 (7 décembre 1910).

GERMAIN DE MONTAUZAN (Camille), chargé de cours à la
Faculté des lettres de l'Université de Lyon, à Lyon,
rue Franklin, 57 (1^{er} février 1911).

BÉGULE (Lucien), à Lyon, rue Sala, 3 (3 janvier 1912).

Saône-et-Loire.

CHARMASSE (Anatole de), correspondant de l'Institut (Aca-
démie des inscriptions et belles-lettres), à Autun
(14 mars 1866).

BIDAULT DE GRÉSIGNY, au château de Boulay, par Bau-
drières (2 mai 1906).

BOIROT (Max), à Bourbon-Lancy, et à Paris, rue Lamar-
tine, 26 (2 juin 1909).

HANNEZO (Jules), à Mâcon, rue Bel-Air, 5 (8 janvier 1913).

VIREY (Jean), archiviste paléographe, à La Chevanière, par
Charnay (5 avril 1916).

GADANT (René), conservateur du Musée d'Autun (3 no-
vembre 1920).

Sarthe.

MENJOT D'ELBENNE (le vicomte Samuel), à Couléon, par
La Chapelle-Saint-Rémy (17 juillet 1895).

TRIGER (Robert), inspecteur général de la Société fran-
çaise d'archéologie, au Mans, rue de l'Ancien-Évêché,
5 (7 mai 1902).

FLEURY (Gabriel), imprimeur, à Mamers (2 décembre 1903).

Savoie.

MM.

SEYSSSEL (le comte DE), membre de l'Académie de Chambéry, à Chambéry (5 mars 1919).

Seine.

* SORLIN-DORIGNY (Albert), à Paris, avenue Félix-Faure, 32 (1^{er} juin 1884).

WEISS (André), ✱, membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, à Paris, place de Breteuil, 8 (5 mars 1884).

BORDES (l'abbé Jean-Marie), à Paris, boulevard Raspail, 234 (4 mars 1885).

* DURIGHELLO (Ange), à Neuilly-sur-Seine, rue Charles-Laffitte, 25 *ter* (10 janvier 1894).

* EUDE (Émile), ingénieur-architecte, à Paris, rue François-Millet, 12 (3 juillet 1895).

CAPITAN (le D^r Louis), ✱, membre de l'Académie de médecine, professeur à l'École d'anthropologie, chargé de cours au Collège de France, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, vice-président de la Commission des monuments mégalithiques, à Paris, rue des Ursulines, 5 (6 janvier 1897).

* CASTELLANE (le comte Henri DE), à Paris, rue Saint-Dominique, 11 (4 mai 1898).

* EXPERT (Henry), sous-bibliothécaire au Conservatoire national de musique, à Antony (Seine), rue Velpeau, 18 (1^{er} juin 1898).

KOECHLIN (Raymond), membre du Conseil des Musées nationaux, président de la Société des Amis du Louvre, à Paris, quai de Béthune, 32 (4 décembre 1901).

POUPARDIN (René), secrétaire de l'École des chartes, directeur à l'École des Hautes-Études, membre du Comité

MM.

des travaux historiques et scientifiques, à Paris, boulevard Saint-Michel, 72 (4 mars 1903).

FURCY-RAYNAUD (Marc), bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque Mazarine, à Paris, avenue des Champs-Élysées, 120 (11 mars 1903).

VIDIER (Alexandre), ✱, inspecteur général des bibliothèques et des archives, à Boulogne-sur-Seine, rue de Sèvres, 25 (3 février 1904).

MAGNE (Charles), secrétaire général du Comité d'études archéologiques et historiques de la Montagne-Sainte-Geneviève, à Paris, avenue des Gobelins, 47 (2 mars 1904).

BUTTIN (Charles), à Paris, villa Mozart, 3 (6 juillet 1904).

LEMOISNE (Paul-André), bibliothécaire au département des estampes de la Bibliothèque nationale, à Thiais, et à Paris, rue de l'Université, 91 (6 juillet 1904).

*NOCQ (Henry), ✱, à Paris, quai Bourbon, 29 (1^{er} mars 1905).

AUBERT (Félix), archiviste paléographe, avocat à la Cour d'appel de Paris, à Saint-Mandé, rue de l'Épinette, 17 (6 décembre 1905).

CHABRUN (César), député de la Mayenne, docteur en droit, professeur à l'Institut catholique de Lille, à Paris, rue Vavin, 10 *bis* (10 janvier 1906).

ROCHE (Denis), à Paris, boulevard Raspail, 99 (7 mars 1906).

*LANGLOIS (l'abbé M.), bibliothécaire de l'Institut catholique de Paris, à Paris, boulevard Montparnasse, 150 (3 mai 1906).

MANNEVILLE (Charles), secrétaire général adjoint du Comité d'études archéologiques et historiques de la Montagne-Sainte-Geneviève, à Paris, avenue des Gobelins, 9 (6 juin 1906).

*JAMESON (Robert), ✱, à Paris, avenue Vélasquez, 6 (4 juillet 1906).

MARTIN-CHABOT (Fernand), archiviste aux Archives nationales, à Paris, rue de Lille, 37 (9 janvier 1907).

MM.

- CORBIÈRE (l'abbé Auguste), à Paris, rue Coetlogon, 7 (3 juin 1908).
- MEURET (Maurice), à Paris, rue de Berry, 33 (2 décembre 1908).
- * PICARD (Auguste), C. ✱, directeur honoraire de l'exploitation à la Compagnie des chemins de fer de l'Est, à Paris, rue de Maubeuge, 73 (2 décembre 1908).
- * LEFÈVRE (Louis-Eugène), à Paris, rue Jouffroy, 36 *bis* (3 mars 1909).
- AUBERT (Marcel), conservateur adjoint du département de la sculpture du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes au Musée du Louvre, à Paris, cité Vaneau, 8 (5 mai 1909).
- * MORIN-JEAN, à Paris, boulevard de Clichy, 33 *bis* (5 mars 1913).
- * GOBILLOT (René), ✱, à Paris, avenue Kléber, 77 (4 mars 1914).
- LEVÉ (A.), ancien magistrat, inspecteur de la Société française d'archéologie, à Paris, rue Lauriston, 81 *bis* (7 mars 1916).
- BARBARIN (Charles), bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris, rue Vauquelin, 15 (7 mai 1919).
- PELLETIER (Eugène), à Paris, avenue d'Eylau, 1 (2 avril 1919).
- PUYMAIGRE (COMTE DE), à Paris, 7, rue de Constantine (5 mars 1919).
- BABELON (Jean), sous-bibliothécaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à Paris, rue de Verneuil, 30 (3 décembre 1919).
- DAVID (André), sous-bibliothécaire au département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, à Paris, avenue Saint-Philibert, 4 (3 décembre 1919).
- ESPEZEL (Pierre d'), attaché au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, à Paris, avenue de Saint-Mandé, 77 (3 décembre 1919).
- COLLINET (Paul), professeur à la Faculté de droit, place Malesherbes, 3 (11 février 1920).

MM.

MICHEL-DANSAC (Robert), ✱, à Paris, rue de Lisbonne, 20 (11 février 1920).

VERRIER (Jean), ✱, archiviste paléographe, à Paris, rue des Fossés-Saint-Jacques, 19 (11 février 1920).

NOIRMONT (le baron DE), à Paris, rue Constant-Coquelin, 7 (3 mars 1920).

MONTESQUIOU (le comte Blaise DE), à Paris, rue de Chaillot, 9 (3 mars 1920).

* GUERLIN (Henri), ancien élève de l'École des chartes, à Paris, rue de Grenelle, 67 (3 mars 1920).

Seine-et-Marne.

HÉRON DE VILLEFOSSE (Étienne), ✱, à Chartranges, par la Ferté-Gaucher, et à Paris, rue de l'Université, 29 (2 juin 1886).

* RIDDER (André DE), conservateur adjoint du département des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, au Mée, et à Paris, rue de Liège, 43 (8 mai 1901).

GASSIES (Georges), professeur de première au collège de Meaux, vice-président de la Société littéraire et historique de la Brie, à Meaux, impasse Hattingais, 3, rue de la Cordonnerie (5 février 1902).

* MAYEUX (Albert), architecte diplômé du gouvernement, à Lagny, et à Paris, rue Joubert, 39 (6 mai 1903).

Seine-et-Oise.

PILLOY (Jules), ✱, membre non résidant du Comité des travaux historiques et scientifiques, à Enghien, rue du Chemin de fer, 37 (13 février 1884).

MARTIN-SABON (Félix), ingénieur, à Ronquerolles, et à Paris, rue Mansart, 5 *bis* (2 avril 1890).

BORDEAUX (Paul), à Yerres, prieuré des Camaldules, et à Neuilly-sur-Seine, avenue de Neuilly, 20 *bis* (3 février 1892).

MM.

- LEGRAND (Maxime), à Étampes, rue Saint-Jacques, 98 (10 janvier 1900).
- GUIFFREY (Jean), ✱, conservateur du département des peintures, des dessins et de la chalcographie au Musée du Louvre, à Saint-Cyr, villa Saint-Jean, et à Paris, boulevard Bonne-Nouvelle, 34 (6 février 1901).
- GUSMAN (Pierre), artiste peintre, à Grosrouvre, et à Paris, boulevard Edgar-Quinet, 22 (6 mars 1901).
- * RODOCANACHI (Emmanuel), ✱, à Andilly, et à Paris, rue de Lisbonne, 54 (11 mars 1903).
- DEPOIN (Joseph), secrétaire général de la Société historique du Vexin, à Pontoise, et à Paris, boulevard Saint-Germain, 150 (4 mai 1904).
- * MORGAN (Jacques DE), C. ✱, directeur général honoraire des antiquités de l'Égypte, ancien délégué général en Perse du ministre de l'Instruction publique, à Croissy-sur-Seine, rue Alfred-Dormeuil, 1, et à Paris, rue des Ursulines, 5 (1^{er} mars 1905).
- LEFEBVRE DES NOËTTES (le commandant), ✱, à Bièvres (7 mars 1906).
- * BIVER (Paul), au château de Villiers-le-Bâcle, par Gif, et à Paris, rue de Prony, 14 (6 janvier 1909).
- LESORT (André), ✱, archiviste du département de Seine-et-Oise, membre non résidant du Comité des Travaux historiques, à Versailles, rue du Hazard, 11 *quater* (5 avril 1909).
- * BOUCLIER (Albert), trésorier de la Société française de numismatique, au château du Rouvray, par Condé-sur-Vesgre, et à Paris, avenue de Messine, 30 (5 janvier 1910).
- * BESNARD (Charles-Henri), architecte, aux Ormes, par Saint-Rémy-lès-Chevreuse, et à Paris, rue de Bagneux, 16 (6 avril 1910).
- * RHEIN (André), archiviste paléographe, à Versailles, rue Neuve, 11 (4 mai 1910).
- FORMIGÉ (Jules), à Montfermeil, boulevard Hardy, 1, et à Paris, avenue de Tokio, 52 (15 mai 1912).

MM.

- SAINT-PÉRIER (le comte DE POILLOUE DE), à Morigny, par Étampes, et à Paris, rue du Bac, 24 (8 janvier 1913).
COURCEL (Valentin CHODRON DE), à Montcourcel, par Athis-Mons, et à Paris, rue de Vaugirard, 20 (5 février 1913).
LA ROCHE-GUYON (le duc DE), au château de la Roche-Guyon, et à Paris, boulevard des Invalides, 18 (7 juin 1916).
BEAUFILS (P.), sous-directeur des contributions indirectes, à Rambouillet, rue des Vignes (6 décembre 1916).

Seine-Inférieure.

- PRÉVOST (Gustave), ancien magistrat, à Rouen, rue Chas-selièvre, 52 (6 juin 1888).
COSTA DE BEAUREGARD (le comte Olivier), au château de Sainte-Foy, par Longueville (3 avril 1901).
COUTAN (le Dr), à Rouen, rue d'Ernemont, 10 (14 décembre 1904).

Sèvres (Deux-).

- CLOUZOT (Étienne), secrétaire général du Comité international de la Croix-Rouge, à Niort, et à Genève, chemin de l'Escalade, 1 (5 avril 1905).
CLOUZOT (Henri), conservateur du Musée Galliera de Paris, à Niort, et à Paris, avenue Pierre I^{er} de Serbie, 10 (7 février 1906).

Somme.

- DUHAMEL-DECÉJEAN (Charles), ancien secrétaire perpétuel de la Société des Antiquaires de Picardie, à Nesle, rue des Poissonniers, 17 (23 juillet 1884).
GUYENCOURT (Robert DE), à Amiens, rue Gloriette, 1 (9 janvier 1889).
* GUERLIN (Robert), ancien président de la Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens, rue Saint-Louis, 30 (3 février 1892).

MM.

BOULANGER (C.), ✱, ancien notaire, conservateur honoraire du Musée, à Péronne (9 janvier 1901).

* FORTS (Philippe FEUGÈRE DES), ✱, archiviste paléographe, au château d'Yonville, par Hallencourt, et à Paris, rue de Sèvres, 29 (1^{er} juin 1904).

VALOIS (Jules DE), à Aumâtre, par Oisemont (7 février 1912).

Tarn.

ANDRIEU (Jean), greffier du Tribunal civil, à Albi, rue du Séminaire, 42 (5 novembre 1913).

Tarn-et-Garonne.

BRUSTON (Charles), ✱, ancien doyen de la Faculté de théologie protestante de l'Université de Toulouse, à Montauban, rue de la Banque, 37, et à Paris, avenue Mozart, 79 (7 mars 1894).

Var.

ROUSTAN (François), architecte du département et des monuments historiques du Var, à Toulon, rue Dumont-d'Urville, 2 (4 février 1903).

Vaucluse.

COTTE (Ch.), à Pertuis (1^{er} décembre 1920).

Vendée.

VALLETTE (René), directeur de la Revue du Bas-Poitou, à Fontenay-le-Comte (23 juillet 1884).

ARNAULDET (Pierre), licencié en droit, au Fossé-Rouge, et à Vitry-sur-Seine, chemin du Perreux, 12 (24 janvier 1894).

Vienne.

MM.

CHAUVET (Gustave), ✱, ancien président de la Société archéologique et historique de la Charente, à Poitiers, rue du Jardin-des-Plantes, 30 (2 avril 1884).

GINOT (Émile), bibliothécaire-archiviste de la ville de Poitiers, à Poitiers, rue de la Tranchée, 16 (3 janvier 1900).

AIGRAIN (l'abbé), membre titulaire de la Société des Antiquaires de l'Ouest, maître de chapelle à Sainte-Radegonde, à Poitiers, rue de la Croix-Rouge (7 mai 1919).

Vienne (Haute-).

FAGE (René), avocat, au Mas-du-Puy, par Verneuil-sur-Vienne, et à Neuilly-sur-Seine, rue de l'École-de-Mars, 10 (3 novembre 1886).

DEMARTIAL (André), à Limoges, boulevard Louis-Blanc, 23 (7 février 1912).

Vosges.

BOSSE (E.), receveur de l'enregistrement, à Mirecourt (1^{er} décembre 1909).

Yonne.

* VILLETARD (l'abbé Henri), curé doyen de Seignelay (6 janvier 1902).

TRYON-MONTALEMBERT (le marquis DE), au château de la Vieille-Ferté, par La Ferté-Loupière, et à Paris, rue Monsieur, 5 (1^{er} février 1911).

DESCHAMPS (Paul), archiviste paléographe, à Truchien, et à Paris, rue Vaneau, 37 (7 janvier 1914).

Algérie, Tunisie et Maroc.

MM.

CARTON (le D^r Louis), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Khéredine, villa Stella, par La Goulette (3 février 1892).

DELATTRE (le R. P. Alfred-Louis), ✱, des Pères Blancs, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), archiprêtre de la primatiale de Carthage, à Carthage (11 décembre 1895).

* ROUVIER (le D^r Jules), ✱, professeur à l'École de médecine d'Alger (28 juillet 1897).

MERLIN (Alfred), ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur des antiquités et des arts de la Régence de Tunis, membre de la Commission de l'Afrique du Nord, à Tunis, et à Paris, boulevard du Montparnasse, 73 (2 décembre 1903).

MAGUELONNE (Jules), directeur de l'enregistrement, des domaines et du timbre du département de Constantine, président de la Société archéologique de Constantine, à Constantine, rue de France, 7 (2 décembre 1908).

RENAULT (Jules), architecte à la direction générale des travaux publics, correspondant du ministère, à Tunis, place Sidi-el-Bahri, 6 (5 mai 1909).

CHATELAIN (Louis), chef adjoint du Service des antiquités, beaux-arts et monuments historiques du Maroc, à Volubilis, par Meknès, et à Paris, rue du Ranelagh, 82 (1^{er} décembre 1909).

**Associés correspondants nationaux résidant
à l'étranger.**

LAGRANGE (le R. P. Marie-Joseph), de l'Ordre des Frères Prêcheurs, correspondant de l'Institut (Académie des

MM.

inscriptions et belles-lettres), à Jérusalem, au couvent de Saint-Étienne, et à Paris, rue du Bac, 34 (6 mars 1895).

PARIS (Pierre), ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), directeur de l'Institut hispanique de Madrid, à Madrid (23 février 1898).

LABANDE (Léon-Honoré), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conservateur des archives et de la bibliothèque du Palais de Monaco, à Monaco, rue du Tribunal, 10 (6 janvier 1904).

COLIN (Jean), membre de l'École française de Rome, à Rome, Palais Farnèse (6 mars 1918).

Associés correspondants étrangers.

Belgique.

DOGNÉE (Eugène-M.-O.), ✱, à Bruxelles, rue de la Besace, 18 (6 juin 1867).

CUMONT (Georges), avocat, à Saint-Gilles-lez-Bruxelles, rue de l'Aqueduc, 19 (6 avril 1887).

SOIL DE MORIAMÉ (Eugène), ✱, membre de la Commission royale des monuments, président du tribunal de première instance, à Tournai, rue Royale, 45 (29 juillet 1896).

DESTREE (Joseph), conservateur au Musée des antiquités, à Bruxelles, parc du Cinquantenaire, 109 (20 avril 1898).

DONNET (Fernand), administrateur de l'Académie royale des beaux-arts, à Anvers, rue du Transvaal, 45 (4 avril 1900).

GASPAR (Camille), à Bruxelles, rue des Coteaux, 20 (3 décembre 1902).

CUMONT (Franz), voir p. 9.

MM.

Loë (le baron Alfred de), conservateur au Musée du parc du Cinquantenaire, à Etterbeke, avenue d'Auderghem, 82 (7 février 1906).

PIRENNE (Henri), voir p. 9.

HALKIN (Léon), professeur d'histoire ancienne et d'archéologie romaine à l'Université de Liège, à Liège, boulevard de Laveleye, 59 (2 février 1921).

Danemark.

SCHMIDT (le professeur Valdemar), *, professeur à l'Université, à Copenhague, Frederiksholm Canal, 12 (3 juin 1868).

Espagne.

MARTINEZ Y REGUERA (le Dr Leopoldo), à Madrid, Divino Pastor, 5 (6 novembre 1867).

GESTOSO Y PEREZ (José), conservateur du Musée municipal, secrétaire général de l'Académie des beaux-arts de Séville, à Séville, Gravina, 27 (6 avril 1898).

* PUIG Y CADAVALCH (J.), professeur d'histoire de l'architecture, Institut d'Estudis catalans, à Barcelone (3 décembre 1919).

États-Unis d'Amérique.

* FROTHINGHAM (Arthur L.), Jr., voir p. 9.

Grande-Bretagne et Irlande.

RIVETT-CARNAC (le colonel J. H.), aide de camp de S. M. le Roi, au château de Rougemont, canton de Vaud (Suisse) (10 décembre 1884).

EVANS (Arthur John), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre de la Société des Antiquaires de Londres, conservateur de

MM.

l'Ashmolean Museum à Oxford, à Youlbury Berks, près Oxford (8 avril 1891).

* HEADLAM (le Rev. Arthur C.), à Oxford, King's College (5 février 1896).

* THOMPSON (Henry Yates), O. ✱, à Londres W., Portman Square, 19 (3 janvier 1900).

SELTMAN (E. J.), à Kinghoe, Great Berkhamstead, Herts (3 juillet 1901).

BILSON (John), voir p. 9.

BARNARD (Francis Pierpont), membre de la Société des Antiquaires de Londres, professeur d'archéologie médiévale à l'Université de Liverpool, Bilsby House, near Alford, Lincolnshire (7 novembre 1917).

Italie.

LOVATELLI (la comtesse), voir p. 9.

* LAZZARONI (le baron), à Rome, et à Paris, rue Spontini, 16 (3 décembre 1902).

CANTARELLI (le professeur Luigi), voir p. 9.

BESSO (le commandeur Marco), à Rome, corso Vittorio-Emmanuele, 51 (5 janvier 1916).

Portugal.

FIGUEIREDO (J. DE), voir p. 9.

Roumanie.

VASCHIDE (M^{me} Victoria), à Bucharest, et à Paris, rue d'Assas, 6 (2 juillet 1902).

Russie.

OUVAROFF (la comtesse), voir p. 9.

* BOBRINSKOY (S. Exc. le comte Alexis Alexandrovitch), ✱,

MM.

ancien ministre de l'Agriculture, président de la Commission d'archéologie, à Pétrograd, Galernaïa, 58 (5 février 1896).

* TITOFF (André DE), ancien conseiller d'État, conservateur du Musée archéologique, à Rostoff-la-Grande, gouvernement de Yaroslav (6 juin 1906).

KHANENKO (S. Exc. Bogdan DE), ancien membre du Conseil de l'Empire, membre de la Commission d'archéologie, à Kiev (3 avril 1907).

* GOLOUBEV (Victor DE), ✱, à Paris, avenue du Bois-de-Boulogne, 26 (3 juin 1908).

ROERICH (Nicolas DE), directeur de la Société d'encouragement des arts, à Pétrograd, Moïka, 83 (10 mars 1909).

Suède.

ROOSVAL (Johnny), professeur agrégé à l'Université d'Upsal, à Stockholm, Norr Mälarstrand, 24 (4 février 1914).

STROMBON (Sixten), docteur ès lettres, conservateur adjoint du Musée des arts décoratifs, à Gothembourg (10 février 1915).

Suisse.

* NÄEF (Albert), architecte, inspecteur général des monuments historiques de la Suisse, Haute-Combe, avenue Ruchonnet, à Lausanne (Vaud) (16 novembre 1892).

VOGT (l'abbé Albert), conservateur de la bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, à Fribourg, route de Lausanne, 37 (20 décembre 1905).

* MANDACH (Conrad DE), à Habstetten, près Berne (1^{er} juillet 1903).

STÜCKELBERG (Ernest-Alfred), professeur extraordinaire à l'Université de Bâle, à Bâle (7 février 1906).

BESSON (Mgr), évêque de Lausanne et Genève, à Fribourg (3 mars 1909).

MM.

DEMOLE (Eugène), conservateur du Cabinet de numismatique, Musée d'art et d'histoire, à Genève, rue du Marché, 40 (7 février 1912).

GRUAZ (Julien), conservateur du cabinet numismatique adjoint au Musée historique vaudois, à Lausanne, 8, avenue d'Ouchy (6 décembre 1916).

DEONNA (Waldemar), privat-docent à l'Université de Genève, chemin de la Gradelle, par Chêne (3 décembre 1919).

Yougo-Slavie.

BULÍC (Mgr), voir p. 9.

LISTE ALPHABÉTIQUE
DES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS NATIONAUX
ET ÉTRANGERS

Au 1^{er} Mars 1921.

MM.

AIGRAIN (l'abbé), Vienne.
AMTMANN (Théodore), Gironde.
ANDRIEU (Jean), Tarn.
ARNAUD D'AGNEL (l'abbé G.), Bouches-du-Rhône.
ARNAULDET (Pierre), Vendée.
AUBERT (Félix), Seine.
AUBERT (Marcel), Seine.
AUDOLLENT (Auguste), Puy-de-Dôme.
AVENEAU DE LA GRANCIÈRE, Loire-Inférieure.

BABELON (Jean), Seine.
BABUT (le commandant A.), Dordogne.
BANCHEREAU (Jules), Loiret.
BARANTE (le baron Claude DE), Puy-de-Dôme.
BARBARIN (Charles), Seine.
BARNARD (Pierpont Francis), Grande-Bretagne.
BARY (Albert DE), Gard.
BAUCHOND (Maurice), Nord.
BEAUFILS (P.), Seine-et-Oise.
BEAUPRÉ (le comte Jules), Meurthe-et-Moselle.
BÉGOUEN (le comte), Ariège.
BÉGULE (Lucien), Rhône.
BENGY-PUYVALLÉE (Maurice DE), Cher.
BENSA (Thomas), Alpes-Maritimes.

MM.

- BERTHELÉ (Joseph), Hérault.
BESNARD (Charles-Henri), Seine-et-Oise.
BESNIER (Maurice), Calvados.
BESSO (le commandeur Marco), Italie.
BESSON (Mgr), Suisse.
BEYSSAC (Jean), Rhône.
BIDAULT DE GRÉSIGNY, Saône-et-Loire.
BILLIARD (Raymond), Rhône.
BILSON (John), Grande-Bretagne.
BIVER (Paul), Seine-et-Oise.
BLOCH (Gustave), Seine.
BOBRINSKOY (S. Exc. le comte Alexis Alexandrovitch),
Russie.
BOIROT (Max), Saône-et-Loire.
BONAPARTE (le prince Roland), Corse.
BONFILS (P.), Eure-et-Loir.
BONNARD (L.), Eure-et-Loir.
BONNAULT D'HOUËT (le baron DE), Oise.
BONNET (Émile), Hérault.
BORDEAUX (Paul), Seine-et-Oise.
BORDES (l'abbé), Seine.
BOSSARD (l'abbé), Ille-et-Vilaine.
BOSSE (E.), Vosges.
BOUCLIER (Albert), Seine-et-Oise.
BOUGLON (le baron DE), Landes.
BOULANGER (C.), Somme.
BOURBON (S. A. R. Mgr le prince Sixte DE), Loir-et-
Cher.
BOURBON (Henry), Cher.
BRASSART (Eleuthère), Loire.
BREGHOT DU LUT (F.), Drôme.
BRIQUET (Charles-Moïse), Suisse.
BRUSTON (Charles), Tarn-et-Garonne.
BRUTAILS (Auguste), Gironde.
BUCHE (Joseph), Rhône.
BULÍC (Mgr), Yougo-Slavie.
BUTTIN (Charles), Seine.

MM.

- CAILLEMER (Robert), Calvados.
CANTARELLI (Luigi), Italie.
CAPITAN (le D^r Louis), Seine.
CARSLADE DU PONT (Mgr Jules DE), Pyrénées-Orientales.
CARTON (le D^r Louis), Tunisie.
CASTELLANE (le comte Henri DE), Seine.
CAZALIS DE FONDOUCE (Paul), Hérault.
CHABRUN (César), Nord.
CHANEL (Émile), Ain.
CHARMASSE (Anatole DE), Saône-et-Loire.
CHARVILHAT (le D^r G.), Puy-de-Dôme.
CHATELAIN (Louis), Maroc.
CHAUVET (Gustave), Vienne.
CHERVIN (le D^r), Rhône.
CHEVALIER (le chanoine Ulysse), Drôme.
CHEYLUD (Émile), Dordogne.
CLERC (Michel), Bouches-du-Rhône.
CLOUZOT (Étienne), Deux-Sèvres.
CLOUZOT (Henri), Deux-Sèvres.
COLIN (Jean), Seine.
COLLINET (Paul), Seine.
CONDAMIN (le chanoine James), Rhône.
CORBIERRE (l'abbé Auguste), Seine.
COROT (Henry), Côte-d'Or.
COSTA DE BEAUREGARD (le comte Olivier), Seine-Inférieure.
COTTE (Charles), Vaucluse.
COURCEL (Valentin CHODRON DE), Seine-et-Oise.
COUTAN (le D^r), Seine-Inférieure.
COUTIL (Léon), Eure.
CREUZOT (J.), Indre.
CROIZIER (le marquis DE), Basses-Pyrénées.
CUMONT (Franz), Belgique.
CUMONT (Georges), Belgique.
- DAGUIN (Fernand), Côte-d'Or.
DAVID (André), Seine.
DELACHENAL (Roland), Isère.

MM.

DELATTRE (le R. P. Alfred-Louis), Tunisie.

DEMAISON (Louis), Marne.

DEMARTIAL (André), Haute-Vienne.

DEMÔLE (Eugène), Suisse.

DEONNA (Waldemar), Suisse.

DEPOIN (Joseph), Seine-et-Oise.

DESCHAMPS (Paul), Yonne.

DESJOYEUX (Claude-Noël), Loire.

DESTRÉE (Joseph), Belgique.

DIEUDONNÉ (Adolphe), Seine.

DOGNÉE (Eugène), Belgique.

DONAU (le colonel R.), Ardennes.

DONNET (Fernand), Belgique.

DROUET (Édouard), Pas-de-Calais.

DUHAMEL-DECÉJEAN (Charles), Somme.

DURIGHELLO (Ange), Seine.

EBERSOLT (Jean), Doubs.

EPERY (le D^r René), Côte-d'Or.

ESDOUHARD D'ANISY (P.), Côte-d'Or.

ESPEZEL (Pierre d'), Seine.

EUDE (Émile), Seine.

EVANS (Arthur John), Grande-Bretagne.

EXPERT (Henry), Seine.

FAGE (René), Haute-Vienne.

FARCY (Louis DE), Maine-et-Loire.

FAULQUIER (Bernard), Nièvre.

FAYOLLE (le marquis DE), Dordogne.

FIGUEIREDO (Josè DE), Portugal.

FLEURY (Gabriel), Sarthe.

FORMIGÉ (Jules), Seine-et-Oise.

FORTS (Philippe FEUGÈRE DES), Somme.

FOURCHÉ (P.), Gironde.

FROTHINGHAM (Arthur L.), Jr., États-Unis d'Amérique.

FURCY-RAYNAUD (Marc), Seine.

MM.

GADANT (René), Saône-et-Loire.
GASPAR (Camille), Belgique.
GASSIES (Georges), Seine-et-Marne.
GAUCHERY (Paul), Cher.
GÉRIN-RICARD (Henry DE), Bouches-du-Rhône.
GERMAIN DE MAIDY (Léon), Meurthe-et-Moselle.
GERMAIN DE MONTAUZAN (Camille), Rhône.
GESTOSO Y PEREZ (José), Espagne.
GINOT (Émile), Vienne.
GOBILLOT (René), Seine.
GODET (l'abbé Henri), Orne.
GOLOUBEW (Victor DE), Russie.
GONTAUT-BIRON (le comte Guillaume DE), Indre.
GOURY (Georges), Meurthe-et-Moselle.
GOY (Pierre DE), Cher.
GRAND (Roger), Morbihan.
GRANIER (le chanoine M.), Hérault.
GRUAZ (Julien), Suisse.
GUEBHARD (le Dr Adrien), Alpes-Maritimes.
GUERLIN (Henri), Seine.
GUERLIN (Robert), Somme.
GUICHARD (l'abbé Alphonse), Jura.
GUIFFREY (Jean), Seine-et-Oise.
GUSMAN (Pierre), Seine-et-Oise.
GUYENCOURT (Robert DE), Somme.

HALKIN (Léon), Belgique.
HANNEZO (Jules), Saône-et-Loire.
HARCOURT (le comte Louis D'), Loiret.
HEADLAM (le Rev. Arthur C.), Grande-Bretagne.
HÉNAULT (Maurice), Nord.
HÉRON DE VILLEFOSSE (Étienne), Seine-et-Marne.

JADART (Henry), Marne.
JAMESON (Robert), Seine.
JANSSENS (le comte Gaston DE), Eure-et-Loir.

MM.

JOUBIN (André), Hérault.

JOULIN (Léon), Indre-et-Loire.

JOVY (Ernest), Marne.

JULLIAN (Camille), Gironde.

KHANENKO (S. Exc. Bogdan DE), Russie.

KOECHLIN (Raymond), Seine.

KRAFFT (Hugues), Marne.

LABANDE (L.-H.), Principauté de Monaco.

LA BOULLAYE (Ernest ARBELTIER DE), Aube.

LAGRANGE (le R. P. Marie-Joseph), Palestine.

LA MAZELIÈRE (le marquis DE), Alpes-Maritimes.

LANGLOIS (l'abbé M.), Seine.

LANTIER (Raymond), Calvados.

LAPPARENT (le comte DE), Indre.

LA ROCHE-GUYON (le duc DE), Seine-et-Oise.

LA VÉRONNE (G. DE), Indre.

LAZZARONI (le baron), Italie.

LE BARS (Yvon), Hérault.

LEBLOND (le D^r Victor), Oise.

LE BRETON (Gaston), Seine-Inférieure.

LEBRUN (Eugène), Allier.

LEFEBVRE DES NOËTTES (le commandant), Seine-et-Oise.

LEFÈVRE (Louis-Eugène), Seine.

LEGRAND (Maxime), Seine-et-Oise.

LEMAIRE (Arthur), Basses-Pyrénées.

LEMOISNE (Paul-André), Seine.

LESORT (André), Seine-et-Oise.

LE SOURD (Auguste), Ardèche.

LESPINASSE (René LEBLANC DE), Nièvre.

L'ESTOURBEILLON (le marquis DE), Morbihan.

LEURIDAN (le chanoine Théodore), Nord.

LEVÉ (A.), Seine.

LEVROT (Joseph), Alpes-Maritimes.

LHOMEL (le comte Georges DE), Pas-de-Calais.

LIEBBE (Elias), Ardennes.

MM.

- Loë (le baron Alfred DE), Belgique.
LORIN (Félix), Seine-et-Oise.
LOVATELLI (la comtesse Ersilia CAETANI), Italie.
LUR-SALUCES (le marquis DE), Gironde.
- MAGNE (Charles), Seine.
MAGUELONNE (Jules), Algérie.
MALLAT (Antonin), Allier.
MANDACH (Conrad DE), Suisse.
MANNEVILLE (Charles), Seine.
MANTEYER (Georges PINET DE), Hautes-Alpes.
MARCEL (le chanoine Louis), Haute-Marne.
MARCHÉVILLE (Louis DE), Loir-et-Cher.
MAREUSE (Edgar), Gironde.
MARGUERITE-DE LA CHARLONIE (P.), Aisne.
MARIGNAN (Albert), Gard.
MARTIN (Gabriel), Deux-Sèvres.
MARTIN-CHABOT (Fernand), Seine.
MARTIN-SABON (Félix), Seine-et-Oise.
MARTINEZ Y REGUERA (le D^r Leopoldo), Espagne.
MAYEUX (Albert), Seine-et-Marne.
MENJOT D'ELBENNE (le vicomte Samuel), Sarthe.
MERLET (René), Eure-et-Loir.
MERLIN (Alfred), Tunisie.
MEURET (Maurice), Seine.
MICHEL-DANSAC (Robert), Seine.
MILLARD (l'abbé Aristide), Marne.
MONTESQUIOU (le comte B. DE), Seine.
MONTREMY (François DE), Haute-Marne.
MOREAU-NÉLATON (Étienne), Aisne.
MORGAN (Jacques DE), Seine-et-Oise.
MORIN-JEAN, Seine.
MULLER (Hippolyte), Isère.
MUSSET (Georges), Charente-Inférieure.
- NAËF (Albert), Suisse.

MM.

NOCQ (Henry), Seine.

NODET (Victor), Ain.

NOIRMONT (le baron DE), Seine.

OUVAROFF (la comtesse), Russie.

PAGÈS-ALLARY (J.), Cantal.

PARIS (Pierre), Espagne.

PASQUIER (Félix), Haute-Garonne.

PELLETIER (Eugène), Seine.

PERDRIZET (Paul), Meurthe-et-Moselle.

PICARD (Auguste), Seine.

PILLOY (Jules), Seine-et-Oise.

PIRENNE (Henri), Belgique.

PLAT (l'abbé Gabriel), Loir-et-Cher.

POINSSOT (Louis), Côte-d'Or.

PORÉE (le chanoine Adolphe), Eure.

POUPARDIN (René), Seine.

PRÉVOST (Gustave), Seine-Inférieure.

PUIG (Joseph), Pyrénées-Orientales.

PUIG Y CADAFALECH (J.), Espagne.

PUYMAIGRE (le comte DE), Seine.

RAINAUD (Armand), Calvados.

RÉGNIER (Louis), Eure.

RENAULT (Jules), Tunisie.

RHEIN (André), Seine-et-Oise.

RIDDER (André DE), Seine-et-Marne.

RIGAUX (Henry), Nord.

RIVETT-CARNAC (le colonel J. H.), Grande-Bretagne.

ROCHE (Denis), Seine.

RODIÈRE (Roger), Pas-de-Calais.

RODOCANACHI (Emmanuel), Seine-et-Oise.

ROERICH (Nicolas DE), Russie.

ROOSVAL (Johnny), Suède.

ROUQUETTE (le Dr), Gironde.

ROUSTAN (François), Var.

MM.

ROUVIER (le D^r Jules), Algérie.

SAHUC (Joseph), Hérault.

SAINT-PÉRIER (le comte DE POILLOUE DE), Seine-et-Oise.

SAINT-PULGENT (A. DE), Loire.

SAINT-VENANT (Julien BARRÉ DE), Cher.

SAYVE (le marquis DE), Eure.

SCHMIDT (le professeur Valdemar), Danemark.

SELTMAN (E. J.), Grande-Bretagne.

SEYSSEL (le comte DE), Savoie.

SOIL DE MORIAMÉ (Eugène), Belgique.

SORLIN-DORIGNY (Albert), Seine.

SOUCHON (Joseph), Aisne.

STROMBON (Sixten), Suède.

STÜCKELBERG (Ernest-Alfred), Suisse.

TAUSSERAT-RADEL (Alexandre), Marne.

THÉODORE (Émile), Nord.

THÉRY (Louis), Nord.

THIOLLIER (Noël), Loire.

THOLIN (Georges), Landes.

THOMPSON (H. Yates), Grande-Bretagne.

TILLET (Jules), Aube.

TITOFF (A. DE), Russie.

TOURNOUËR (Henri), Orne.

TRIGER (Robert), Sarthe.

TRUCHIS (le vicomte Pierre DE), Côte-d'Or.

TRYON-MONTALEMBERT (le marquis DE), Yonne.

URSEAU (le chanoine Charles), Maine-et-Loire.

VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), Drôme.

VALLETTE (René), Vendée.

VALOIS (Jules DE), Somme.

VASCHIDE (M^{me} Victoria), Roumanie.

VASNIER (Henri), Eure.

MM.

VASSEL (Eusèbe), Alpes-Maritimes.

VERRIER (Jean), Seine.

VIAL (E.), Rhône.

VIDIER (Alexandre), Seine.

VILLENOSY (François DE), Isère.

VILLETARD (l'abbé Henri), Yonne.

VIREY (Jean), Saône-et-Loire.

VOGT (l'abbé Albert), Suisse.

WEISS (André), Seine.

ZEILLER (Jacques), Basses-Pyrénées.

LISTE

DES SOCIÉTÉS SAVANTES

avec lesquelles la Compagnie est en correspondance.

Sociétés françaises.

INSTITUT NATIONAL DE FRANCE. Académie des inscriptions
et belles-lettres.

AIN, *Bourg*. Société d'émulation.

AISNE, *Saint-Quentin*. Société académique.

— *Soissons*. Société archéologique, historique et scientifique.

ALLIER, *Moulins*. Société d'émulation du Bourbonnais.

ALPES (HAUTES-), *Gap*. Société d'études historiques des
Hautes-Alpes.

ALPES-MARITIMES, *Nice*. Nice historique.

— — Société des lettres, sciences et arts.

AUBE, *Troyes*. Société académique de l'Aube.

AVEYRON, *Rodez*. Société des lettres, sciences et arts.

BOUCHES-DU-RHÔNE, *Aix*. Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres.

— — Facultés de droit et des lettres.

— *Marseille*. Société archéologique de
Provence.

CALVADOS, *Caen*. Académie des sciences, arts et belles-lettres.

— — Société des Antiquaires de Normandie.

— — Société française d'archéologie.

— *Bayeux*. Société des sciences, arts et belles-lettres.

CANTAL, *Aurillac*. Société des lettres, sciences et arts de la Haute-Auvergne.

CHARENTE, *Angoulême*. Société archéologique et historique de la Charente.

CHARENTE-INFÉRIEURE, *Saintes*. Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure.

— — Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.

CHER, *Bourges*. Société des Antiquaires du Centre.

— — Société historique du Cher.

CORRÈZE, *Brive*. Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze.

CÔTE-D'OR, *Dijon*. Académie de Dijon.

— — Commission des antiquités de la Côte-d'Or.

— *Beaune*. Société d'histoire, d'archéologie et de littérature.

— *Châtillon-sur-Seine*. Société archéologique et historique du Châtillonnais.

— *Semur*. Société des sciences historiques et naturelles.

CÔTES-DU-NORD, *Saint-Brieuc*. Société d'émulation des Côtes-du-Nord.

CREUSE, *Guéret*. Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse.

DORDOGNE, *Périgueux*. Société historique et archéologique du Périgord.

DOUBS, *Besançon*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— — Société d'émulation du Doubs.

— *Montbéliard*. Société d'émulation.

DRÔME, *Valence*. Société départementale d'archéologie et de statistique.

EURE, *Évreux*. Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure.

EURE-ET-LOIR, *Chartres*. Société archéologique d'Eure-et-Loir.

— *Châteaudun*. Société dunoise.

FINISTÈRE, *Brest*. Société académique.

GARD, *Nîmes*. Académie de Nîmes.

— *Alais*. Société scientifique et littéraire.

GARONNE (HAUTE-), *Toulouse*. Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.

— — Faculté des lettres.

— — Société archéologique du midi de la France.

GIRONDE, *Bordeaux*. Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts.

— — Société archéologique de la Gironde.

HÉRAULT, *Montpellier*. Académie des sciences et lettres.

— — Société archéologique.

— *Béziers*. Société archéologique.

ILLE-ET-VILAINE, *Rennes*. Société archéologique d'Ille-et-Vilaine.

INDRE-ET-LOIRE, *Tours*. Société archéologique de Touraine.

ISÈRE, *Grenoble*. Académie delphinale.

— — Société de statistique, des sciences naturelles et arts du département.

JURA, *Lons-le-Saulnier*. Société d'émulation.

LANDES, *Dax*. Société de Borda.

LOIR-ET-CHER, *Blois*. Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher.

— *Vendôme*. Société archéologique du Vendômois.

LOIRE, *Montbrison*. La Diana, société historique et archéologique du Forez.

LOIRE (HAUTE-), *Le Puy*. Société d'agriculture, sciences, arts et commerce.

LOIRE-INFÉRIEURE, *Nantes*. Société archéologique.

LOIRET, *Orléans*. Société archéologique de l'Orléanais.

— — Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans.

LOZÈRE, *Mende*. Société d'agriculture, sciences et arts.

MAINE-ET-LOIRE, *Angers*. Société nationale d'agriculture, sciences et arts.

MARNE, *Châlons-sur-Marne*. Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la Marne.

— *Chaumont*. Société d'histoire, d'archéologie et des beaux-arts.

— *Reims*. Académie de Reims.

— *Vitry-le-François*. Société des sciences et arts.

MARNE (HAUTE-), *Langres*. Société historique et archéologique.

MEURTHE-ET-MOSELLE, *Nancy*. Académie Stanislas.

— — Société d'archéologie lorraine.

MEUSE, *Bar-le-Duc*. Société des lettres, sciences et arts.

— *Verdun*. Société philomathique.

MORBIHAN, *Vannes*. Société polymathique du Morbihan.

MOSELLE, *Metz*. Académie de Metz.

NORD, *Lille*. Société des sciences, de l'agriculture et des arts.

— *Avesnes*. Société archéologique.

— *Cambrai*. Société d'émulation.

— *Douai*. Société centrale d'agriculture, sciences et arts.

— *Dunkerque*. Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts.

— *Roubaix*. Société d'émulation.

OISE, *Beauvais*. Société académique d'archéologie, sciences et arts de l'Oise.

— *Compiègne*. Société historique.

— *Noyon*. Comité archéologique, historique et scientifique.

— *Senlis*. Comité archéologique.

PAS-DE-CALAIS, *Arras*. Académie d'Arras.

— *Saint-Omer*. Société des Antiquaires de la Morinie.

PUY-DE-DÔME, *Clermont-Ferrand*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

RHIN (BAS-), *Strasbourg*. Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace.

RHIN (HAUT-), *Colmar*. Société d'histoire naturelle.

— *Belfort*. Société belfortaine d'émulation.

— *Mulhouse*. Société industrielle.

RHÔNE, *Lyon*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— — Bulletin historique du diocèse de Lyon.

— *Tarare*. Société scientifique et littéraire.

— *Villefranche*. Société des sciences et arts du Beaujolais.

SAÔNE-ET-LOIRE, *Mâcon*. Académie.

— *Autun*. Société éduenne.

— *Chalon-sur-Saône*. Société d'histoire et d'archéologie.

— — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.

SARTHE, *Le Mans*. Société archéologique du Maine.

SAVOIE, *Chambéry*. Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.

SAVOIE (HAUTE-), *Annecy*. Société florimontane.

SEINE, *Paris*. Association pour l'encouragement des études grecques.

— — Bibliothèque d'art et d'archéologie.

— — Bibliothèque de la ville de Paris.

— — Comité des travaux historiques.

— — Commission du vieux Paris.

— — Société d'anthropologie.

— — Société d'histoire ecclésiastique de France.

— — Société de l'histoire de France.

— — Société de Saint-Jean.

— — Société française de numismatique et d'archéologie.

SEINE-ET-MARNE, *Melun*. Société d'archéologie, sciences, lettres et arts.

— *Meaux*. Société littéraire et historique de la Brie.

SEINE-ET-MARNE, *Fontainebleau*. Société historique et archéologique du Gâtinais.

SEINE-ET-OISE, *Versailles*. Commission des antiquités de Seine-et-Oise.

— — Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise.

— *Pontoise*. Société historique et archéologique de Pontoise et du Vexin.

— *Rambouillet*. Société archéologique.

SEINE-INFÉRIEURE, *Rouen*. Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— — Commission départementale des antiquités de la Seine-Inférieure.

— *Le Havre*. Société havraise d'études diverses.

SÈVRES (DEUX-), *Niort*. Société historique et scientifique.

SOMME, *Amiens*. Académie d'Amiens.

— — Société des Antiquaires de Picardie.

— *Abbeville*. Société d'émulation.

TARN-ET-GARONNE, *Montauban*. Société archéologique.

VAR, *Toulon*. Académie du Var.

VAUCLUSE, *Avignon*. Académie de Vaucluse.

VENDÉE, *La Roche-sur-Yon*. Société d'émulation de la Vendée.

VIENNE, *Poitiers*. Société des Antiquaires de l'Ouest.

VIENNE (HAUTE-), *Limoges*. Société archéologique et historique du Limousin.

VOSGES, *Épinal*. Société d'émulation des Vosges.

— *Saint-Dié*. Société philomathique vosgienne.

YONNE, *Auxerre*. Société des sciences de l'Yonne.

— *Sens*. Société archéologique.

ALGÉRIE, *Alger*. Société historique algérienne.

— *Bône*. Académie d'Hippône.

ALGÉRIE, *Constantine*. Société archéologique du département.

— *Oran*. Société de géographie et d'archéologie.

TUNISIE, *Carthage*. Institut de Carthage.

— *Sousse*. Société archéologique.

Sociétés étrangères.

BELGIQUE, *Anvers*. Académie d'archéologie de Belgique.

— *Bruges*. Société d'émulation pour l'étude des antiquités de l'histoire de Flandre.

— *Bruxelles*. Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.

— — Commission royale d'art et d'archéologie.

— — Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances de la Belgique.

— — Société d'archéologie.

— — Société des Bollandistes.

— — Société royale de numismatique.

— *Courtrai*. Cercle archéologique et historique.

— *Gand*. Cercle historique et archéologique.

— *Liège*. Société liégeoise de littérature wallonne.

— *Malines*. Cercle archéologique, littéraire et artistique.

— *Mons*. Société des sciences, des arts et des lettres de Hainaut.

— *Namur*. Société archéologique.

CANADA, *Halifax*. The Nova-Scotian Institute of science.

DANEMARK, *Copenhagen*. Aarboger for Nordisk oldkyndighed og historie.

— — Kongelige Nordiske Oldskrift Selskab (Société royale des Antiquaires du Nord).

ÉGYPTE, *Le Caire*. Comité de conservation des monuments de l'art arabe.

ESPAGNE, *Barcelone*. Institut d'estudis catalans.

— *Madrid*. Académie royale de l'Histoire.

— — Sociedad española de excursiones.

— — Revista de archivos, bibliotecas y museos.

— *Valladolid*. Sociedad castellana de excursiones.

ÉTATS-UNIS, *Baltimore*. Johns Hopkins University.

— *Chicago*. Académie des sciences.

— *Norwood*. Archæological Institute of America.

— *Philadelphie*. American philosophical Society.

— *Topeka*. Kansas State historical Society.

— *Washington*. Smithsonian Institution.

— *Worcester*. American Antiquarian Society.

FINLANDE, *Helsingfors*. Suomen Muinaismuisto-Yhdistys (Société archéologique finlandaise).

GRANDE-BRETAGNE, *Londres*. Society of Antiquaries of London.

— *Cambridge*. Cambridge Antiquarian Society.

— *Dublin*. Royal Irish Academy.

— *Edimbourg*. Royal Society of Edinburgh.

— — Society of Antiquaries of Scotland.

— *Jersey*. Société jersiaise.

ITALIE, *Rome*. Reale Accademia dei Lincei.

— — Istituto italiano di numismatica.

— — British School at Rome.

— *Bologne*. Regia deputazione di storia patria per le provincie di Romagna.

— *Catane*. Società di storia patria per la Sicilia orientale.

— *Faenza*. Museo internazionale delle ceramiche.

— *Florence*. Biblioteca nazionale centrale.

— *Génes*. Società ligure di storia patria.

— *Milan*. Società storica lombarda.

— *Modène*. Regia Accademia di scienze, lettere ed arti.

ITALIE, *Padoue*. Rivista di storia antica.

— *Turin*. Reale Accademia delle scienze.

LUXEMBOURG, *Luxembourg*. Institut grand-ducal de Luxembourg, section historique.

PAYS-BAS, *Leeuwarden*. Friesch genootschap van geschied-, oudheid- en taalkande (Société frisonne d'histoire, d'archéologie et de philologie).

PORTUGAL, *Lisbonne*. Museu ethnographico português.

— *Porto*. Portugalia.

RUSSIE, *Dorpat*. Universitas Jurievensis.

— *Ekaterinebourg*. Société ouralienne des amis des sciences naturelles.

— *Moscou*. Société archéologique.

— *Pétrograd*. Académie des sciences.

— — Commission archéologique.

SUÈDE, *Stockholm*. Kungl. vitterhets historie och antikuitets Akademien (Académie royale des belles-lettres, de l'histoire et des antiquités).

SUISSE, *Bâle*. Historische und antiquarische Gesellschaft.

— *Genève*. Société d'histoire et d'archéologie.

— *Lausanne*. Société d'histoire de la Suisse romande.

— *Stans*. Historischer Verein der fünf Orte, Luzern, Uri, Schwyz, Unterwalden und Zug.

— *Zürich*. Antiquarische Gesellschaft.

— — Musée national suisse.

BIBLIOTHÈQUES

RECEVANT LES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ.

École des Beaux-Arts, à Paris.

École des Chartes, à la Sorbonne, Paris.

École française d'Athènes.

Musée des Antiquités nationales, à Saint-Germain-en-Laye.

Universités d'Aix-Marseille, Besançon, Bordeaux, Caen,
Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Lille, Lyon, Mont-
pellier, Nancy, Paris, Poitiers, Rennes, Strasbourg, Tou-
louse, Alger.

Académie de Chambéry.

Service des Antiquités de la Régence de Tunis.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

LOUIS PASSY

MEMBRE DE L'INSTITUT

DÉPUTÉ DE L'EUROPE

MEMBRE HONORAIRE

DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

(1830-1913)

Par M. Louis DIMIER, membre résidant.

Lue dans la séance du 3 mars 1920.

Messieurs,

L'homme éminent dont j'ai à tracer l'éloge comme son successeur dans votre Société n'a pas été seulement un antiquaire. L'application de son esprit s'est étendue hors de ce champ, à toutes les matières qu'une intelligence heureuse, une naissance distinguée, des soins de propriétaire rural, le voisinage enfin des affaires publiques peuvent présenter. M. Louis Passy fut écrivain, auteur d'essais littéraires, historien, agriculteur, économiste, député, sous-secrétaire d'État, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Les Antiquaires de France n'occupent qu'une partie d'une vie remplie par cent autres travaux, que sollicitaient des aptitudes pour ainsi dire universelles.

Devant cette grande variété de talents, l'homme d'une seule étude est sujet à douter de la solidité de l'œuvre, à

censurer une curiosité qui, répandue sur trop d'objets, ne donne à chacun d'eux qu'une atteinte imparfaite et ne laisse nulle part de trace profonde. Messieurs, il faut avouer qu'il n'y a pas de don, pas de feu de l'intelligence qui puisse suppléer la constance et l'accumulation du labeur ; ainsi les carrières dont je parle ne sauraient être de celles qui apportent à la science cette masse de connaissances nouvelles, élaborées par une fine expérience, consommées par une répétition presque infinie d'efforts pareils, incessamment poussés dans le même sens, auxquelles l'histoire doit ses progrès ; tribut imposant et royal qui, au sein de votre société, fait la renommée d'un Barthélemy, d'un Longnon, d'un Delisle, d'un Héron de Villefosse. Distinguons cependant. Une œuvre de peu de volume, même dans le genre de l'investigation, n'est pas nécessairement légère et de peu de prix. Il y a des talents variés et faibles, il y en a qui joignent à la variété le sérieux. Moindres serviteurs de la science dans la recherche nécessaire des faits, ils ne laissent pas de lui faire honneur par le culte fidèle qu'ils lui rendent en dépit de sollicitations venant de tant d'autres travaux. Cela signifie qu'ayant une fois goûté ses disciplines, une fois éprouvé ses succès, ni le brillant de la littérature, ni le bruit de la vie publique n'est capable de les en déprendre.

Ce fut le cas de M. Passy. Une vie si occupée, si répandue, si diverse, bref si exceptionnelle au sein d'une société comme la vôtre, n'empêchait pas le caractère d'antiquaire d'être marqué en lui profondément. Il en avait le goût, le tact, les relations, les habitudes.

Peut-être cela tint-il en partie à l'éminence des maîtres qui l'avaient formé. A l'égard des antiquités du moyen âge, il n'en est pas, je crois, à qui nous devions davantage. Car il s'agit de la grande école normande, brillante du nom fameux de Caumont. Normand comme lui, né d'une famille qui résidait à Gisors en Vexin, le 4 décembre 1830, la jeunesse de M. Louis Passy eut pour spectacle ses travaux. C'était le temps où, avec Caumont

à Caen, florissaient Gerville à Valognes, Le Prévost à Rouen, un peu plus tard La Sicotière à Alençon. A Pont-de-l'Arche, Hyacinthe Langlois joignait à l'étude des monuments ce talent de les tirer en crayon, qui, en servant puissamment la science, associait le public à ses travaux. Toute la province était comme un atelier où l'archéologie naissante forgeait ses armes et fondait son prestige d'aujourd'hui. Saluons, Messieurs. C'est de cet atelier que M. Delisle, Normand de Valognes, allait sortir.

Car dans ce renouveau de la science française, la lecture des manuscrits, le travail d'archives, côtoyait comme ici l'étude des monuments. A côté de Caumont, l'érudition normande vantait les beaux travaux de Chéruel, qui ne durent pas faire moins d'impression sur la jeunesse de Louis Passy. En fait d'attaches directes avec tous ces modèles, celles qu'on lui trouve sont avec Le Prévost, archiviste autant qu'archéologue, qui fut l'ami de Delisle et le sien.

Antoine Passy, père de notre confrère, était préfet du département de l'Eure, dont le Vexin normand fait partie. Hippolyte Passy, son oncle, était député de Louviers. Antoine et Hippolyte devaient s'élever peu à peu aux plus hautes fonctions de l'État, à la pairie, au ministère. Curieux comme eux de l'étude pour commencer, Louis, sur l'avis et la conduite de Le Prévost, se fit admettre à l'École des chartes, y eut pour maîtres Guérard et de Wailly, pour condisciple Célestin Port, en sortit avec le diplôme, s'adonna à des recherches sur Thomas Corneille, sur un inédit cru de Despréaux, fit avec les frères de Goncourt le voyage d'Italie, dans lequel ayant trouvé un manuscrit de chansons françaises du ^{xiii}^e siècle à la bibliothèque de Sienne, il publia sa découverte. En même temps il faisait son droit, s'inscrivait à la conférence Molé et s'y exerçait à la parole.

Le premier effet considérable qu'il ait donné de ses talents appartient à l'érudition. Le Prévost étant mort en 1859, Louis Passy publia ses notes et ses mémoires depuis

1862, en trois volumes qui mirent dix ans à rassembler, jusqu'en 1872. La même année vit aussi paraître une étude sur le prieuré de Bourg-Achard en Roumois. Cependant des sujets plus achevés sollicitaient ses talents d'historien. En 1867, l'histoire administrative, où Chéruel s'était illustré, fut abordée par lui avec une vie de Frochot, préfet du département de la Seine sous Napoléon, qu'il sut traiter en perfection.

C'est l'époque où, devant les avenues que la vie politique offrait à ses talents, il commençait à suivre les exemples de famille, comme il les avait imités en fait de science. Le premier essai qu'il en fit fut de briguer le Corps législatif l'année 1863. Cela fut sans succès; mais cette tentative, qui succédait elle-même à des écrits de controverse politique, fut suivie de l'effort régulier qui devait enfin le porter à la Chambre.

Il y entra huit ans plus tard, en 1871, après que la guerre, en remuant profondément le pays, eut rendu l'ascendant à d'anciens éléments que l'Empire avait éclipsés. Louis Passy fut porté à la vie politique par la grande réaction qui, au lendemain de cette guerre, fit recourir le pays aux représentants de familles liées au sol, d'opinion modérée, tels qu'étaient auprès de lui Albert de Broglie, Alfred Dupont de l'Eure, le comte d'Osmoy, etc., bref les hommes que mit au pouvoir la présidence du maréchal.

Ce que j'aurai à vous dire de notre confrère réalise leur type accompli : hommes de résidence provinciale, représentants de grands intérêts, exerçant avec utilité pour tous leur rang social, relevant dans le particulier ce rang, des charmes d'une culture allant jusqu'à la science, habiles aux affaires et, jusqu'au maniement de la matière électorale, tenant ou paraissant tenir tout le clavier de la vie politique.

Quel dommage que ces hommes aient péché en un point, que par un seul côté ce qu'ils offraient de précieux ait été rendu inutile et ruineux ! Ils n'ont pu conserver le pouvoir. Cinq petites années devaient suffire à les balayer de

la vie publique. Les populations, qui leur semblaient attachées par le triple lien de l'affection, de l'intérêt et de l'habitude, ont été conquises sur eux au pas de charge. Ils ont disparu pour toujours; pour toujours ce qu'ils avaient de talent a été perdu pour la France. Tant, en dépit de ces talents mêmes, ils avaient su peu lire dans l'avenir, tant ils avaient manqué du soin élémentaire de prévoir le succès d'une tactique nouvelle menée contre eux dans le pays. Cependant ils se croyaient clairvoyants. Aussi l'étaient-ils partout ailleurs, partout ailleurs prodiguant des trésors de sagesse, de bon sens, de tact et d'expérience. Ils savaient l'économie rurale, la jurisprudence, les finances, l'histoire, la littérature, le monde, ils n'ignoraient que la politique, et cette ignorance les a détruits.

Dans une assemblée comme celle-ci il serait malséant d'étendre cette remarque. Messieurs, je n'ai pas cru devoir l'omettre, parce que seule elle permet de rendre à Louis Passy le total hommage dont il est digne sans détriment de la vérité.

Député du canton de France qu'il occupait, où il avait ses intérêts, des relations, sa clientèle, où son rang, ses propriétés, la stabilité de sa demeure, l'ancienneté de sa famille formaient la base de son action politique; cette action ne tenait rien chez lui d'une aventure, d'une pointe ambitieuse poussée dans l'inconnu. Au contraire, elle le rapprochait du sol, en l'instituant tuteur des intérêts qui l'entouraient, et dont participait ce qu'il y avait de plus fixe dans sa fortune à lui-même. Dans l'érudition pareillement, c'était à sa province qu'il avait voué ses efforts; il en avait étudié le passé : en sorte que ces deux branches si diverses de l'activité d'un même homme se rencontraient dans ce commun objet et le rattachaient à l'envi au pays.

Une troisième y fut jointe alors : la protection de l'agriculture. Son père avait fondé la Société d'agriculture du département en 1832. En 1861, les sections de cette Société, dont Bernay et les Andelys faisaient le centre, se reformèrent, l'une présidée par M. de Broglie, l'autre

avec Louis Passy pour secrétaire adjoint. De ce jour commença pour lui cette attention donnée aux travaux des champs, signalée par des présidences de commission et de concours, des mémoires, des charges de plus en plus importantes, dont la dernière, occupée depuis 1884 pendant trente ans, ne fut rien moins que celle de secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture de France.

Cette sollicitude accordée à la terre trouvait son complément dans la connaissance des lois qui gouvernent la propriété, que le droit lui avait donnée. L'une et l'autre touche à l'économie, à laquelle il s'adonnait aussi. Toutes ces connaissances soutenues, enrichies l'une par l'autre, fortifiées, nuancées par l'habitation provinciale et le contact de la production, sollicitées par les devoirs que lui imposait la vie publique, firent de lui le conseiller accompli des intérêts les plus stables du pays. Ces intérêts n'ont presque pas un point où ne soit engagée la famille, et avec elle les mœurs, la religion, l'ordre, tout l'avenir de la société.

La vie de M. Louis Passy fut au service de toutes ces choses. Cela fut cause de le porter au pouvoir. M. de Broglie, devenu ministre, voulut faire l'historien de Frochot, préfet du département de la Seine. Dans le ministère Cisse, en 1874, il eut aux finances un sous-secrétariat d'État qu'il garda sous trois ministères, Buffet, Dufaure et Jules Simon, jusqu'en 1877. Sa magistrature fut de trois ans; elle tombe dans la période qu'on n'a pas revue depuis, des plus-values et des finances prospères. En même temps qu'aux ministres Bodet et Léon Say, dont il fut le sous-secrétaire, l'honneur de ces finances revient à Louis Passy. Il quitta son poste quand fut formé le second ministère Broglie. Par la démission du maréchal, sa carrière politique prit fin.

La vie purement sociale et les lettres le retrouvèrent. Il écrivit en 1898 ses souvenirs sur le marquis de Blosseville. C'est toute l'histoire de l'opposition carliste en Normandie sous Louis-Philippe. Il faisait le projet d'une histoire de Gisors. En 1907, le Livre des métiers de cette

ville, manuscrit de 1538, fut mis en lumière par ses soins. Enfin son esprit retournant vers l'éloquence et l'Italie, il écrivit avec l'aide de M. Léon Dorez l'histoire de François Vettori, contemporain de Machiavel et son ami. L'œuvre a paru posthume en 1914.

Il fut reçu de votre Société en 1861, en remplacement de Vinet, sorti par démission; vous lui donnâtes l'honorariat en 1886. Ses communications faites ici prennent place entre 1862 et 1872. Chose remarquable, quoiqu'il dût son renom aux textes plus qu'aux monuments, elles regardent surtout des monuments, des antiquités romaines de Gaule.

Il faisait aussi partie de la Société historique du Vexin, dont le pays français a su ravir aux Normands la résidence, transportant en deçà de l'Epte, à Pontoise, le siège d'études qui ne font pas moins d'honneur à la science des antiquités que les travaux menés au sein de la Normandie. M. Séré-Depoin en était président; quand il mourut, en 1901, M. Louis Passy prit sa place et l'occupa jusqu'à la fin.

La Société de l'histoire de Normandie l'eut aussi pour membre assidu. Elle a pour but de publier les textes qui font l'histoire de la province. Le vœu de ces publications courait depuis un demi-siècle parmi les érudits. « Quand me donnerez-vous, écrivait en 1826 M. de Gerville à Le Prévost, vos notes et le texte du Roman de Rou; mais n'oubliez pas qu'il me faut aussi un nouveau texte d'Orderic Vital et de Robert de Mont. » Le Prévost, en réponse, n'envoyait qu'une traduction. « Mais, ajoutait-il, vous savez bien que nous n'aspirons à rien autre chose qu'à la publication du texte épuré d'Orderic Vital. » M. Passy, qui conte ces propos dans une notice donnée par lui sur le savant Jules Lair, ajoute : « C'était le début de la grande préparation de l'Histoire de Normandie, trente ans avant que la Société des Antiquaires de Normandie ne mît au concours une édition de Dudon de Saint-Quentin. »

Dudon, le Roman de Rou, antiquités vénérables, d'un prestige inouï, égal à celui de la tapisserie de Bayeux dans l'ordre des monuments. Ce prestige fut celui de la Société elle-même, que formèrent enfin en 1869 L'Épinoïs, Beaurepaire et Delisle. M. Passy en sentait toute l'importance, en prévoyait toute l'utilité. Dans un discours de présidence d'honneur tenu à Rouen en 1877, il demandait à la Société un corpus des hagiographes. Au nom de ce qu'il appelait un « patriotisme scientifique », il appelait les bonnes volontés à l'œuvre dont il regrettait de n'avoir pas pu lui-même pousser davantage les résultats.

Messieurs, j'entasse ici les mentions de sociétés. Cela serait monotone ailleurs; mais vous en savez l'importance. Vous savez, depuis tantôt un siècle, ce que l'érudition de province nous a donné, quels beaux travaux, quelles probes recherches, quels modèles à la fois de labeur et de bon sens! Ceux qui s'imaginent avoir tout dit quand ils en ont loué la patience, sont bien trompés. Et la méthode! C'est par là surtout qu'elles ont brillé. Mais ici trêve de compliments; les faits parlent. Il s'agit de la plus ancienne de toutes, à l'image de laquelle les autres se sont formées, celle des Antiquaires de Normandie, sortie tout armée de ce cours d'antiquités que faisait à Caen M. de Caumont. M. Passy en faisait partie. Il est agréable de penser qu'il en aura été l'historien, dans un bref discours, il est vrai, prononcé en 1902.

Comme il touchait par ses origines à cette ancienne génération, qu'il en avait connu les maîtres, qu'il avait manié leurs papiers, il avait beau jeu de les retracer. Un certain art d'assaisonner la louange des traits piquants de la vérité le servait dans la circonstance; au lieu d'un simple éloge d'académie, on eut le portrait vivant des choses, une vraie page enfin de cette histoire si rare, celle des progrès de la science, et la mesure des talents de ceux qui l'ont fait avancer.

L'Académie des sciences morales et politiques reçut M. Louis Passy parmi ses membres en 1897. Ce succès couronnait une part de l'homme public; il consacrait des

talents que la retraite politique laissait inemployés. Dans une revue de ses titres et de ses applications, il forme le dernier épisode d'une vie qui devait se poursuivre et se terminer doucement parmi les contentements de la famille, les soins du patronat, les ornements de la science.

M. Louis Passy est mort à Gisors, le 31 juillet 1913, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Ce grand âge l'empêchait de venir aux Antiquaires. Il avait cessé d'y paraître et vous ne possédiez plus que l'honneur de son nom. Longtemps on le vit exact aux jours d'élections, et faisant trêve à cette longue absence pour prendre part aux choix qui engageaient votre avenir. Dans ce dernier trait s'accuse la grande fidélité qu'il gardait aux études et aux relations de sa jeunesse.

J'ai dit qu'il en maintenait l'honneur dans ses ouvrages. On ne peut les lire sans être frappé du fruit que les études de l'École des chartes avaient fait en lui. C'était une nourriture, disons un heureux pli, que son esprit ne perdit jamais. Une érudition nette, un jugement droit, une aisance complète d'information, une abondance de lectures et d'auteurs solidement consultés et promptement congédiés fait le caractère de ces excellents mémoires.

Quoiqu'il ait fait beaucoup de discours, M. Louis Passy n'était pas l'homme des phrases. Il n'y a rien de plus agréablement dépouillé que ses écrits. Tout y va au fait. Dès les premiers mots de son exposition, le lecteur est instruit de ce qu'on va lui dire, et il ne s'y ajoute pas une phrase qui ne fasse un pas dans le sujet. Ce mouvement fait tout l'intérêt de l'érudition historique; les ornements de style ou les effusions que quelques-uns y ont pensé joindre, en le retardant, ne font qu'ennuyer. Louis Passy évite l'un et l'autre en vrai savant, en homme de goût. Mais il ne s'interdit pas l'enjouement. Un certain sel jeté dans le récit de ses recherches ajoute du plaisant à ses travaux. Courajod a mis dans les siens la passion, et, dans sa muséographie, donne l'impression du plus attachant des drames. Les dépouillements de M. Passy ont

seulement la grâce d'une relation. A cet égard il est singulièrement de la génération qui fit les Archives de l'Art français, des Chennevières et des Montaiglon, des Reiset et des Laborde, dont nos regrettés collègues Héron de Villefosse et Guiffrey nous avaient gardé le lointain écho. Génération chez qui les traits de l'érudition la plus profonde semblaient sortir de lectures divertissantes, multipliées par goût dans un immense loisir. Ils les répandaient comme en jouant, avec toutes les façons aisées, toute la bonhomie fine, toute la plaisante verdure d'une lettre familière et d'une conversation.

Ainsi, quand il le veut, et que les faits s'y prêtent, conte, discute, examine et conclut Louis Passy. Et cet agrément met le sceau aux fruits de son savoir. Qu'il soit ici, Messieurs, le dernier mot de son éloge, comme achevant le portrait d'une science sûre d'elle-même et qui plana de bien loin au-dessus des tentations du pédantisme, comme peignant aussi le noble caractère qui, dans l'usage des lettres comme dans celui des affaires, dédaignait d'étonner et ne voulait que servir.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

GEORGES PERROT

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

MEMBRE HONORAIRE

DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

(1832-1914)

Par M. DESHOULIÈRES, membre résidant

Lue dans la séance du 21 avril 1920.

Messieurs,

Élève de l'École normale supérieure et de l'École d'Athènes, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, directeur adjoint de l'École pratique des Hautes-Études, directeur de l'École normale supérieure, professeur d'archéologie à la Sorbonne, membre résidant, puis honoraire de la Société nationale des Antiquaires de France, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, grand officier de la Légion d'honneur, Georges Perrot a vu descendre sur sa personne les charges les plus importantes et les honneurs les plus mérités.

Depuis bientôt six ans que la mort est venue l'arracher subitement à sa table de travail, d'éminents collaborateurs ont célébré, avec ses aspects divers, la part contributive

que le savant a apportée à la science : M. Maspéro a retracé sa carrière de membre de l'Institut ; M. Chavannes l'a fait revivre directeur de l'École normale et a rappelé l'heureuse influence qu'il a exercée sur la formation des maîtres de l'Université ; M. Haussoullier a vanté son enseignement à l'École des Hautes-Études ; M. Salomon Reinach sa précieuse collaboration à la *Revue archéologique*.

Tout semble avoir été dit pour peindre la physionomie et décrire l'œuvre de notre regretté et éminent collègue. Cependant, chez celui qui n'a pas eu la bonne fortune de le suivre personnellement au cours de sa carrière et d'entrer dans son intimité, ces différents portraits font naître la plus complexe des impressions. Impression d'un cœur particulièrement dévoué et serviable à tous ceux qui l'ont approché dans l'accomplissement de son devoir professionnel : ses anciens rhétoriciens de Louis-le-Grand, ses anciens élèves de la rue d'Ulm se plaisent à témoigner d'une bonté intelligente qui « tenait lieu, a écrit M. Reinach, de l'amabilité banale que d'autres prodiguent aux indifférents comme aux amis ». Nous nous souvenons ici de l'exactitude avec laquelle, alors que d'autres devoirs l'empêchaient de suivre exactement nos séances, il venait prendre part aux élections pour y soutenir énergiquement les candidats dont le maître avait su apprécier les mérites.

Et cependant d'aucuns ont pu se laisser influencer par une écorce un peu rude, par un abord souvent brusque et déconcertant qui n'avait d'autre but que d'écarter les gêneurs et d'éloigner les incapacités.

Mais aussi celui qui étudie l'œuvre de ce savant est également frappé par l'esprit de critique et d'analyse qui préside à toute investigation de la vérité. Puis, lorsque celle-ci est dévoilée, elle est transformée en idées générales, traduites dans le plus beau langage que l'art puisse mettre à son service. Un séduisant professeur de rhétorique surgit pour apporter à l'archéologue les ressources de sa plume imagée.

Appelé tardivement, en raison des récents événements,

à faire revivre, au sein de notre Compagnie, le souvenir de Georges Perrot, il m'a semblé ne pouvoir honorer davantage sa mémoire qu'en interprétant la multiple personnalité de celui qui fut, avant tout, et pour tous ceux qui l'ont approché, un homme de devoir, aux convictions profondes et inébranlables; pour l'ami, un cœur dévoué; pour l'indiscret et l'inutile, un salutaire épouvantail; pour le public, enfin, un savant incontesté, un artiste, j'allais presque dire un vulgarisateur plein de charme, à tel point que, si le lecteur demeure d'abord un peu effrayé devant les dix gros volumes de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, son œuvre la plus populaire, il ne peut se résigner à en fermer les pages lorsqu'il en a goûté les premières lignes.

Mais s'il faut étudier la psychologie de cette nature si variée, il est nécessaire de rappeler l'enfance de Georges Perrot; sans doute y trouverons-nous les éléments d'une instructive documentation.

Né en 1832, Georges Perrot perdait son père en 1835. Dès lors, ce furent trois femmes, sa mère, sa grand'mère et sa tante qui durent, pendant les neuf premières années de son existence, délicatement façonner cette âme d'enfant et y introduire des germes destinés à demeurer vivaces.

Germes d'une sensibilité sincère que nous verrons toujours, même lorsque, plus tard, d'autres influences se seront exercées, percer sous une enveloppe, devenue plus mâle, pour attacher le cœur du camarade ou du maître à ceux qu'il aura admis dans son amitié ou encourager les talents que sa perspicacité aura su découvrir.

D'ailleurs, cette éducation familiale et féminine était solide et sérieuse. M^{me} Perrot, qui enseignait à son fils le grec et le latin, qu'elle avait appris elle-même dans ce but, nourrissait aussi ce jeune esprit de la lecture des grands classiques, et, si Walter Scott y développait le goût de la littérature en vogue, les puissants auteurs du xvn^e siècle y enracinaient des semences autrement profitables.

Mais à cette époque l'atmosphère romantique continuait

encore à imprégner le monde intellectuel de son charme plein de poésie : l'Orient fascinait les imaginations, entrevu dans des récits pittoresques et surtout lyriques que les voyageurs se plaisaient à déclamer avec emphase. La Grèce, principalement, était à la mode, et, sans doute, Georges Perrot n'échappa-t-il pas à l'attrait des relations de ceux qui l'avaient parcourue ou même qui la chantaient sans l'avoir visitée.

Pour le moment, cette ambiance n'éveillait chez l'enfant que l'amour de la nature, le goût des voyages et, dans la pratique, celui des promenades plus faciles à travers les prairies et les bois de Villeneuve-Saint-Georges. Mais l'utilité scientifique de ces voyages, leur adaptation à l'histoire de la civilisation et à l'étude de l'art, voilà ce que développeront bientôt chez lui l'ardeur au travail et la curiosité réfléchie qui seront le résultat de sa vie d'écolier attentif et studieux.

En 1845, il entra, comme interne, dans l'institut Massin pour suivre les classes du lycée Charlemagne. Ce fut un changement d'existence aussi radical que pénible. L'éducation universitaire demeurait encore influencée par cette discipline que le Premier Consul imposait aux établissements scolaires, afin d'assouplir les esprits et d'endurcir les corps de ses futurs soldats. Nos maîtres d'alors, fidèles à cette inspiration, estimaient qu'un dévouement entendu pour leurs élèves ne saurait être profitable que s'il était dissimulé sous une apparence un peu distante et empreinte d'une rudesse, très relative d'ailleurs, qui secouerait les apathies et aurait raison de l'indolence.

Le cadre du lycée Charlemagne n'était-il pas, lui-même, bien disposé pour entretenir de froides appréhensions ? L'ancienne maison professe des Jésuites conservait la sévérité du *xvii^e* siècle, qui l'avait vu construire, malgré les fresques que l'on distinguait encore sous les voûtes de ses grandes salles et le plafond de ses escaliers.

Transporté dans cette austère demeure, Georges Perrot ressentit un réel ébranlement. Il se trouvait comme perdu dans ce milieu si étranger à ce qu'il venait de quitter :

une régularité méthodique et fastidieuse succédait à la fantaisie d'un travail familial ; une sévérité, — plus apparente que réelle, — remplaçait la douce intimité maternelle. Il n'était pas jusqu'aux relations bruyantes avec les camarades qui désorientaient l'enfant naguère timide et paisible, troublé maintenant par des jeux violents, dont il allait être, presque aussitôt, la victime, à la suite d'un accident qui lui coûtera la moitié de la vue.

Mais le système était bon : il trempait la volonté, il martelait le caractère, il disciplinait méthodiquement le travail. Nous retrouverons cette heureuse influence dans tout le cours de la longue carrière scientifique de Georges Perrot. Le désir de savoir, auquel succéda bientôt l'ambition d'enseigner, triompha de ces impressions. C'est à ce moment même qu'il songea à l'École normale, et cette pensée devint le soutien de ses premières épreuves comme le but de ses efforts.

La sensibilité de son caractère se transforma pour devenir une amitié inébranlable vouée, dès le collège, à plusieurs camarades que nous aurons l'occasion de retrouver et, plus tard, à ses propres élèves, qu'il soutiendra dans leur carrière avec une fidélité constante.

Aussi, après ces commencements un peu pénibles, la vie du lycéen se poursuivit-elle assez facilement, joyeusement coupée par les vacances qui se passaient en longues excursions ou en quelques voyages au cours desquels il entretenait ses aspirations poétiques et prenait le goût des choses d'autrefois. Elle se termina brillamment par des succès au concours général et par son admission à l'École normale supérieure où il entra en 1852.

L'enfant était métamorphosé : non seulement il avait développé ses aptitudes physiques au point qu'il deviendra bientôt un vigoureux cavalier, un infatigable chasseur, un habitué assidu et adroit des salles d'escrime, mais il avait soigneusement cultivé son esprit et s'était rendu habile à traduire, dans un beau langage, ce qu'il avait appris. Surtout il était maintenant curieux d'étudier, jusque dans ses origines les plus anciennes, la civilisation

antique, dont les belles-lettres lui avaient fait goûter des produits sans lui permettre d'en connaître les débuts et d'en interpréter les causes.

Ce littérateur gracieux, qui venait de composer, pour le concours général, un poème, justement couronné et qui allait être bientôt imprimé, sur *La Chasse au faucon dans le Liban*, était devenu un archéologue..., un archéologue, dans toute la rudesse du mot, qui, au commencement du second Empire, ne se prononçait pas sans quelques raileries dédaigneuses.

Peu importait à Georges Perrot ! Il avait compris que, pour émettre des idées générales, sincères et vraies, il convient d'abord d'étudier les détails, qu'il est nécessaire de s'astreindre à l'analyse avant de faire la synthèse.

Ce sera l'honneur de notre savant collègue de n'avoir pas voulu, malgré les succès que lui avait prodigués la littérature, lui sacrifier la science pure. Le mérite lui en sera d'autant plus grand qu'il fallait rompre avec cette mode de déguiser la vérité historique sous une enveloppe pompeuse qui la compromettait. Les histoires de Thiers en donnaient déjà un exemple que, quelques années plus tard, les *Moines d'Occident*, de Montalembert, rendirent encore plus sonore.

Mais une autre école se formait : éprise de la vérité, elle prétendait la conquérir par les méthodes les plus sévères. Faire revivre le monde antique en étudiant sur place les témoins matériels qui peuvent se retrouver, entreprendre des fouilles, déchiffrer les inscriptions, critiquer les œuvres de l'architecture, de la statuaire, de la céramique, de la glyptique, de la numismatique, les adapter aux textes et acquérir la preuve que le génie de nos pères n'a pas existé seulement dans la seule imagination des poètes et des historiens, mais qu'il a été créateur de belles choses qui se sont développées et que, par un processus tout à la gloire de l'humanité, à travers les heurts et les secousses des événements, elles ont abouti aux plus heureuses périodes de l'art.

Si ces esprits curieux n'osaient encore affronter d'une

façon suivie et méthodique les questions de la préhistoire, s'ils ne s'aventuraient que timidement, avec une sorte de fausse honte, sur le terrain du moyen âge, qualifié encore de barbare, ils s'engageaient résolument sur celui que l'on soupçonnait être le berceau de l'art, la Grèce. La Grèce était le champ d'exploration indiqué à ceux que les belles-lettres avaient séduits, et l'École d'Athènes, fondée déjà depuis quelques années, leur ouvrait des horizons nouveaux et les conduisait à l'archéologie.

Tout poussait Georges Perrot à se joindre à cette pléiade de jeunes savants qui peuplaient l'École d'Athènes : il prépara le concours, l'affronta avec succès et, en 1855, il s'embarquait pour l'Attique.

Son premier soin fut de se perfectionner dans l'étude du grec moderne qui, au cours de ses voyages, devait lui rendre de réels services, puis de relire les historiens et les poètes afin d'avoir des guides compétents au milieu de ses explorations, enfin de se familiariser avec l'épigraphie, puis il commença des travaux personnels.

C'est ainsi qu'en 1856 il parcourait l'île de Thasos afin de s'acquitter d'un travail d'école, et il y faisait d'intéressantes découvertes qu'il devait publier dans une étude sur laquelle je tiens à m'arrêter un instant parce qu'on y retrouve toutes les qualités qui feront la valeur et le charme de chacun des écrits futurs de Georges Perrot : toujours l'auteur saura mettre, avec un singulier bonheur, le langage le plus agréable au service de l'archéologie pour donner un attrait particulier à des travaux remplis d'érudition, mais qu'un style séduisant rendra plus accessibles.

Cette saveur se dégage avec tout son parfum dans la description de cette île abandonnée, sauvage, pluvieuse, hérissée de broussailles et d'épines, à l'histoire nébuleuse, aux monuments gisants, et que, grâce à quelques passages d'Hérodote, de Pausanias, de Thucydide, de Démosthène, ce jeune homme de vingt-deux ans transforme devant nos yeux, comme sous l'attouchement d'une

baguette magique : « Les sommets du Saint-Élie et de l'Ipsario, écrit-il, scintillent à nos yeux, sans cesse lavés et polis par les pluies, et leurs paillettes de mica et les gros cristaux de leur marbre blanc rivalisent de splendeur et d'éclairs. »

Voilà un tableau que Chateaubriand eût aimé peindre, mais il ne l'aurait pas accompagné d'une critique approfondie et réfléchie de l'appareil des murs en ruine, du chaînage des assises, du plan anormal des remparts et des bastions, du profil de quelques rares bases et de quelques tronçons d'abaques, de la sculpture de certains fragments de triglyphes et de métopes, de l'épigraphie d'une ou deux inscriptions pour faire revivre une île oubliée au sud de la Thrace, colonisée par les Phéniciens, du temps de Cadmus, policée par Athènes, à laquelle elle donna, en action de grâce, le peintre Polygnote, méthodiquement organisée par les Romains, ruinés à jamais par les Turcs.

L'année suivante, Georges Perrot entreprend une autre excursion, mais il ne la fait pas seul. Il avait eu la bonne fortune de retrouver à l'École d'Athènes plusieurs de ses amis d'enfance, auxquels il devait rester toujours fidèle, et parmi lesquels Thenon occupait une des premières places.

Thenon avait été camarade de Charlemagne, condisciple de l'École normale, et il s'était noué entre les deux jeunes gens une intimité étroite, destinée à survivre à la différence des croyances et aux hasards de la vie qui devaient faire de l'un un protestant convaincu et le maître du personnel universitaire, de l'autre, au contraire, un prêtre catholique et le supérieur d'une maison d'éducation religieuse.

C'est avec ce dernier que Georges Perrot visita la Crète pour répondre à une question posée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Le voyage fut fructueux : Thenon découvrit le premier fragment de la célèbre loi de Gortyne qu'il devait déposer dans les collections du Musée du Louvre. Il semble

que Perrot s'appliqua davantage à étudier la géographie, l'histoire et la politique du pays. Dans une relation, qu'il publia quelques années plus tard, il s'attacha surtout à donner une description agréable de la contrée et à retracer les principales phases de son histoire, tant ancienne que moderne. A peine prend-il le soin d'y mentionner deux ou trois monuments épigraphiques.

Mais on voit, au milieu de ce petit volume, la reproduction d'une photographie où, parmi quelques compagnons de route, se détache la silhouette des deux amis armés de longues pipes dont le fourneau repose à terre, — à l'époque, la pipe turque était l'emblème de l'Orient, et Flaubert, dans sa correspondance, ne manque pas de nous avertir, à maintes reprises, que cet instrument était devenu, en Égypte, son compagnon familier. — Mais, ce qu'il est plus intéressant à considérer dans cette gravure, c'est la physionomie particulière de ces deux jeunes gens, si distants l'un de l'autre par leur physique, leur caractère, leur destinée, si rapprochés par une sympathie mutuelle : l'un au front haut et découvert, au nez droit souligné par une forte barbiche, que nous avons vue grisonnante, à la lèvre un peu amère, aux traits fins, mais dont l'aspect grave était encore plus accentué par cette paupière abaissée qui en augmentait la sévérité ; l'autre, au contraire, au galbe arrondi, aux joues pleines, à l'expression enjouée, au regard rieur, mais aussi, parfois, singulièrement perçant et inquisiteur et qui saura, plus tard, attirer la jeunesse, se l'attacher, tout en scrutant les cœurs et en discernant les capacités.

L'expédition de Crète fut surtout un voyage charmant qui demeurera dans l'esprit des deux compagnons comme le souvenir le plus agréable de leur jeunesse. Bien plus tard, dans ces déjeuners du dimanche de l'École des Carmes, où l'abbé Thenon, devenu directeur de l'École Bossuet, conviait le maître de conférences et le futur directeur de l'École normale supérieure, ils s'en redisaient les différents épisodes, plaisants et pittoresques, comme cette aventure d'une nuit passée dans un monastère de

moines orthodoxes et qui, soudain, fut interrompue par l'aspersion d'une pluie fine qu'une troupe, bizarrement accoutrée, se plaisait à répandre sur les deux dormeurs. Réveillé en sursaut, Perrot sautait déjà sur ses armes, et il fallait que Thenon, plus au courant de la liturgie, lui expliquât que les bons religieux ne voulaient que leur faire les honneurs de l'eau lustrale.

Mais le séjour en Grèce était terminé, l'archéologie et la poésie étaient délaissées et le cours d'une prosaïque carrière commençait. Georges Perrot passe son agrégation et est nommé professeur de seconde à Angoulême, professeur de rhétorique à Orléans puis à Versailles et, dès lors, les mois semblent devoir se succéder, semblables, dans la monotonie d'une classe de province.

Cependant, voilà que presque aussitôt une occasion nouvelle s'offre de retourner en Orient. Il s'agissait d'entreprendre sur place des recherches pour Napoléon III, qui composait alors l'histoire de Jules César et voulait se documenter sur le champ de bataille de Zéla, où Pharnace III, roi du Pont, trouva la mort dans la défaite que lui infligea le général romain. La mission avait d'ailleurs un double but, car, en même temps, Georges Perrot se voyait chargé, ainsi que Delbet et Guillaume, de retrouver, dans son entier, le texte que l'on est convenu de nommer le *Testament d'Auguste*. On savait qu'une inscription, le reproduisant, existait en Galatie, sur les murs de l'ancienne Ancyre, — aujourd'hui Angora, — et qu'elle permettrait de compléter les lacunes du récit gravé à Rome, devant le mausolée de ce prince, et qui relatait les grandes choses faites par lui en faveur de la République et du peuple romain. On voit l'intérêt historique et épigraphique qu'il y avait à réussir. Il faut dire qu'une partie de l'inscription d'Ancyre avait été découverte par Hamilton, mais le reste était demeuré introuvable au milieu des maisons nouvelles et des constructions de toutes sortes qui s'étaient substituées à l'Augusteum. Une intuition toute spéciale dirigea Georges Perrot vers un mur de briques crues qui fermait l'habitation d'un Turc.

Il acheta la maison, la culbuta et se trouva en présence de la fameuse inscription. Il passa cinq jours à la copier, puis il voulut en avoir une image fidèle, non seulement par un estampage, là où l'opération était possible, mais par un plan de chaque lettre, tracé à l'échelle et que Guillaume leva pierre par pierre.

La découverte du monument d'Ancyre eut un retentissement considérable et fit grand honneur au jeune professeur. Elle devait contribuer à rendre sa carrière plus brillante et plus facile. En 1863, il était nommé professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand et il passait son doctorat ès lettres en 1867. Sa thèse latine : *De Galatia provincia romana*, était le résultat de sa mission en Asie Mineure et sa thèse française, sur le droit public de la république athénienne, est d'une érudition tout à fait étrangère, qui montre combien cet esprit distingué était apte à s'appliquer aux sujets les plus divers.

Nous avons dit pourquoi il ne nous appartenait pas de nous arrêter sur la place importante qu'occupa Georges Perrot à l'École des Hautes-Études, à la Sorbonne, à l'École normale supérieure ni même à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui, par un privilège singulièrement flatteur pour notre compagnie, se plaît à rechercher dans nos rangs ses plus éminents secrétaires perpétuels.

Mais il convient de le suivre à la Société des Antiquaires de France dont il avait été nommé membre résidant en 1868 à la place de Grézy. Il y occupa le fauteuil de la présidence en 1882 et devint membre honoraire en 1890.

Pendant cette longue carrière, assidu à nos séances, tant que d'autres occupations ne vinrent pas absorber ses loisirs, il fit un certain nombre de communications intéressantes, choisissant, parmi ses travaux en cours, certains détails, particulièrement remarquables, pour les mettre en lumière devant nous, ou, encore, commentant des notes qui lui parvenaient du dehors.

C'est ainsi qu'il nous communiqua une inscription de Castel-Porziano révélant l'existence d'un port maritime

romain, un curieux génie ailé à tête d'animal, des figures de Ptérie sculptées sur le roc à Iasili-Kaïa, où il interpréta des scènes religieuses, contrairement à l'opinion reçue qui voulait y voir la représentation d'événements historiques, etc. L'une de ces communications nous semble avoir un attrait tout particulier, parce qu'elle met en lumière l'esprit de déduction qui présidait à toutes les investigations de notre confrère. Il rappelle qu'au temps où il parcourait l'Asie Mineure avec Edmond Guillaume, il remarqua, en Cappadoce, sur une frise sculptée, contre le palais d'Euñuk, un petit édicule figuré qui le frappa particulièrement : on voyait s'y détacher deux colonnes d'une forme conique très prononcée et caractérisées par l'absence de bases et par la composition du chapiteau, orné d'une véritable volute ionique. Ayant eu l'occasion de rapprocher celle-ci d'autres volutes semblables rencontrées à Persépolis et à Khorsabad, il se demanda s'il n'était pas là en présence de l'inspiration de l'art ionique, que les architectes de la Grèce auraient reçue de l'Assyrie.

Le 3 janvier 1883, Georges Perrot quittait le fauteuil de la présidence de la Société des Antiquaires de France et, à cette occasion, prononçait le discours d'usage.

Le discours d'un président sortant est toujours un morceau littéraire fort intéressant à relire, mais c'est aussi pour l'histoire de notre compagnie un document précieux, qui, non seulement rappelle les vicissitudes de l'année écoulée, mais reflète la personnalité du président, que son impartialité a condamné à un silence relatif durant douze mois, et qui, le rompant enfin, dans un accès de franchise et d'expansion, ne cherche à dissimuler ni ses sentiments ni même son caractère.

C'est ainsi que certain passage de celui que prononça Georges Perrot à cette occasion est singulièrement instructif : il s'agit de l'éloge de Quicherat, mort au cours de l'année, et, en faisant le portrait de ce savant laborieux, mais accablé par la multiplicité de ses occupations, il

semble que Perrot fait un retour sur lui-même et trace sa propre image.

Ceux d'entre vous, Messieurs, qui ont entendu ce discours il y a trente-sept ans me pardonneront d'en citer quelques lignes, car, plus encore que celle de Quicherat, elles font revivre la personnalité de Georges Perrot.

« Quicherat, comme bien d'autres, a souffert du régime des comités et des commissions. La vie est ainsi faite pour les savants d'aujourd'hui; quand leur mémoire s'est meublée de faits bien classés, quand leur méthode s'est assurée et affermie, quand, enfin, ils sont en pleine possession de leur talent et de leur génie et que, d'ailleurs, l'âge qui s'avance et qui penche vers son déclin rend précieuses jusqu'aux minutes mêmes, on vient arracher, comme par force, ces hommes d'étude au cabinet où ils cherchent et découvrent la vérité, on leur prend les meilleures de ces heures dont ils sauraient faire un si bon usage. Quand je demandais à Quicherat où il en était de cette histoire qui devait être son monument et la gloire de son nom, il me répondait, en haussant les épaules : « Je suis membre de quatorze commissions ! » Encore n'eût-ce été que demi-mal si, comme tant d'autres, Quicherat avait jeté au feu les lettres de convocation. »

Je n'ai pas eu la patience de chercher quel était le nombre des commissions qui avaient l'honneur de compter Georges Perrot dans leur sein, mais je sais qu'il s'était imposé une règle de travail inflexible afin de poursuivre ce qui, pour lui aussi, devait être « son monument et la gloire de son nom », *l'Histoire de l'art dans l'antiquité*.

Levé au jour, il se mettait au travail durant toute la matinée, n'admettant pas qu'avant midi un importun vînt l'arracher à sa pensée et à sa plume. Puis, dans ses courses de la journée, il méditait ce qu'il avait conçu et, tout en marchant, il ne craignait pas de jeter des notes sur des feuilles volantes, bientôt transformées en pages d'érudition.

Dédaignant le secours d'un secrétaire, il n'eut, pour l'aider par des dessins et des études techniques, qu'un ami dont il avait su discerner le talent modeste, Charles Chipiez, son unique collaborateur, précieux et apprécié.

C'était un architecte laborieux dont les débuts avaient été assez difficiles pour que sa vie demeurât empreinte d'une certaine tristesse et d'un tour de mélancolie. Il avait cependant étudié à l'École des Beaux-Arts de Lyon et avait travaillé auprès de Viollet-le-Duc. Mais, plus que le moyen âge, l'antiquité le séduisait : en 1876, il publiait une étude sur *Les origines des ordres grecs*, puis, par goût, et aussi docile à une sorte d'attraction mystérieuse, il suivit, à la Sorbonne, les cours de Georges Perrot. C'est là que le maître le connut, le remarqua et, lorsqu'il entreprit d'écrire l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, comprit qu'il devait se l'attacher. Le savant s'était rendu compte que, pour traiter certaines questions de pure architecture, un homme du métier seul devait lui apporter l'appoint des connaissances spéciales qui pouvaient lui échapper.

Il les étudia avec lui, dans les plus minutieux détails, au cours de longues conversations qui se prolongeaient parfois fort tard dans la nuit et qui prenaient ensuite corps dans un texte que Chipiez était prié de revoir sur les épreuves.

C'est ainsi que parut ce grand ouvrage de dix gros volumes dont le premier fut imprimé en 1882 et le dernier, qui aurait dû être suivi de beaucoup d'autres, en 1914. Car l'œuvre ne fut malheureusement pas terminée, on pourrait dire qu'elle ne fut qu'ébauchée et que l'avant-propos seul en vit le jour.

En effet, amoureux de la Grèce dès sa jeunesse, Georges Perrot se proposait de célébrer le grand siècle de la période hellénique qui donna naissance aux plus nobles productions du génie humain, bien plus qu'il n'entendait étudier le monde ancien lui-même depuis ses premières origines.

C'est cependant par là qu'il commença, car les cinq premiers volumes de cet ouvrage sont consacrés à l'Égypte,

à la Chaldée, à l'Assyrie, à la Phénicie, à Chypre, à la Judée, à la Sardaigne, à la Syrie, à la Cappadoce, à la Perse, à la Phrygie, à la Lydie, à la Carie, à la Lycie.

L'auteur voulait, en effet, tout d'abord, découvrir les sources où la Grèce a puisé ses inspirations, retrouver les origines des chefs-d'œuvre qu'elle a produits, en étudier les éléments variés et discerner enfin ce qu'elle a reçu de ses devanciers et ce qu'elle doit à l'éclosion de son propre génie.

Bien plus, les cinq volumes suivants, parus de 1894 à 1914, et qui ont pour point de départ l'étude de Troie, de Mycènes, de Tirynthe dans leur existence antérieure à l'épopée d'Homère, sont réservés à la Grèce primitive et à la Grèce archaïque. Georges Perrot allait enfin aborder le sujet même sur lequel il avait orienté toute sa vie, il allait émettre ses conclusions, il allait apporter les preuves de ses théories, résoudre l'énoncé du théorème, lorsque la plume tomba de ses mains.

Il se proposait encore davantage, car, dans une sorte de conclusion, il avait résolu d'étudier l'art italote, étrusque et romain comme l'épilogue naturel et nécessaire de son œuvre.

C'était une tâche supérieure à la force d'un homme, Georges Perrot n'a pas pu l'accomplir.

Il faut donc nous restreindre à ce qu'il a laissé, et déjà nous y trouvons un suffisant élément d'étude.

C'est, dit-il, la pensée et les yeux tournés vers la Grèce, comme vers le but lointain et désiré, qu'il convient de suivre la route, partant des bords du Nil, pour pénétrer dans l'Asie Mineure, longer les côtes de la Phénicie, les rivages de Chypre et de Rhodes.

Mais chacune de ces étapes provoquera une étude complète. Georges Perrot y traitera, non seulement toutes les questions archéologiques, avec l'architecture dans ses formes diverses, religieuse, funéraire, civile et militaire, la sculpture, puis la peinture, la céramique, la glyptique, mais aussi il donnera une description géographique du pays, retracera l'histoire, dévoilera la civilisation et expo-

sera la religion de chacun des peuples qu'il évoquera pour le faire revivre.

Car ce sera pour nos yeux une véritable résurrection qui se produira sur ces pages écrites dans un beau style, fait pour rappeler le brillant élève de rhétorique d'autrefois, le lauréat du concours général, le jeune poète épris de la littérature romantique, et chacune de ces nations renaîtra avec son caractère propre, révélé par quelques misérables dépouilles que le savant aura su dérober aux entrailles de la terre.

L'Égyptien paraît dans l'agitation de sa fiévreuse activité; nous le voyons peindre, sculpter, pêcher, chasser, combattre, labourer, bâtir, toujours joyeux et sautillant, même lorsque le bâton le stimule pour transporter un obélisque ou dresser un colosse sous l'œil placide des sphinx de granit. Ces personnages, dont les légers vêtements laissent deviner les formes gracieuses, gesticulent et remuent comme des ombres vivantes ou plutôt comme les acteurs d'une scène de *cinéma*, mais dont la vulgarité est remplacée par un charme, une élégance, une adresse, une intelligence qui en font des artistes hors de pair, capables de produire les œuvres les plus heureuses et les plus imposantes.

L'Assyrien demeure solennel et féroce dans son accoutrement lourd et sans grâce, soit qu'il livre un combat à quelque fauve qui l'étreint, mais dont il aura raison, soit qu'il traîne derrière lui une longue escorte de prisonniers enchaînés à son char. Et sa puissance se révèle par un art robuste mais étudié, dont l'âpreté et la vigueur font la beauté.

Le Phénicien reste un marchand industriel, un actif voyageur qui égrène ses produits partout où sa nef peut aborder : sur la côte hellénique, la plage de Carthage, les rivages de la Sardaigne et de l'Espagne.

L'Éthéen se révèle comme un être énigmatique, mais sa signature, gravée sur les sculptures rupestres, si étranges, de la Cappadoce, atteste une puissance de civilisation insoupçonnée.

Pour donner à ces différentes physionomies un relief plus frappant, Georges Perrot a résolu de les replacer dans leur cadre. C'est ainsi qu'il a guidé Chipiez dans ces reconstitutions qui forment la partie la plus pittoresque et aussi la plus hardie du livre.

Nous présenter l'image comme photographiée de la grande salle hypostyle du temple de Karnack ou du pavillon de Medinet-Abou à Thèbes, tracer, dans ses plus minutieux détails, le plan, l'élévation, le décor du palais de Sargon à Khorsabad, ériger, avec autant de précision, les propylées de Xerxès à Persépolis, reconstruire le temple de Jérusalem !... c'était une tentative pleine d'ambition, sinon de témérité. Il fallait toute la science de Georges Perrot pour diriger Chipiez dans un travail d'autant plus ingrat que, contre la critique, les armes sont légères. Que reste-t-il, par exemple, du temple de Jérusalem ? Peut-être le modèle de quelques pierres d'appareil, retrouvées dans le *mur des lamentations*, puis un nom d'architecte phénicien, puis le chant poétique du *livre des rois*, puis la vision d'Ézéchiël, alors que le prophète décrit, non ce qui était, mais ce qu'il voudrait voir reconstruire.

Avec ces matériaux fragiles, Georges Perrot et Chipiez ont édifié le temple à nouveau, ils en ont distribué les appartements et les cours, ils ont mesuré le galbe de ses colonnes, façonné la forme de ses chapiteaux, retrouvé l'ornementation de leurs corbeilles, creusé le profil des corniches, dressé l'inventaire du mobilier dans des hypothèses séduisantes.

Mais là, il faut l'avouer, le littérateur et l'artiste ont tenu le plus souvent la place de l'archéologue, alors que celui-ci était impuissant à l'occuper.

Et cependant l'archéologie demeure l'âme de l'ouvrage. Après certaines pages dans lesquelles l'écrivain prend comme un malin plaisir à nous causer quelques appréhensions en dissimulant son savoir, le savant reparait et nous retrouvons la méthode et l'analyse qui caractérisent les travaux de la véritable érudition : pas une pierre

extraite d'une fouille qui ne soit décrite dans sa composition géologique, dans sa forme et dans sa taille, pas un pan de mur qui ne soit disséqué pour en trouver l'appareil et le chaînage, pas une moulure qui ne soit étudiée, pas un ornement qui ne soit critiqué pour en reconnaître l'origine, pas un tronçon de statue qui ne soit examiné pour en définir le style, pas un débris de poterie dont la technique ne soit recherchée, pas un bijou, pas une intaille, pas une fibule qui ne soient observés pour en déterminer les caractéristiques.

On peut dire que toute cette première partie de *l'Histoire de l'art dans l'antiquité* est un prodigieux monument d'érudition enveloppé dans un brillant morceau de littérature.

Qu'aurait été la seconde partie et qu'aurait été la dernière ? Quels aperçus nouveaux n'auraient-elles pas ouverts sur la Grèce et sur Rome ? Quelles conséquences en aurions-nous pu tirer pour l'étude du moyen âge ?

La mort impitoyable nous a empêchés de le savoir lorsque, le 30 juin 1914, elle s'est dressée, jalouse, pour ravir tout ce que Georges Perrot réservait encore à notre attente impatiente.

Mais le savant n'avait-il pas accompli sa tâche ? Son tribut n'était-il pas suffisant ? Déjà n'avait-il pas apporté à la science la plus riche offrande qu'il soit permis à un seul de déposer sur son autel ?

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 1^{er} TRIMESTRE DE 1920.

Séance du 7 Janvier.

Présidence de M. H. STEIN, président sortant,
et de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président élu.

M. H. Stein, président sortant, prononce le discours suivant :

« Mes chers confrères,

« C'est avec joie que nous avons pu, en l'année 1919, applaudir au retour des derniers d'entre vous que la guerre avait éloignés de nous. Sans oublier les deuils qu'elle a causés, nous sommes tout heureux de vous revoir. Vous savez avec quelle sérénité parfaite, avec quelle maîtrise de soi, malgré des heures anxieuses et pénibles à traverser, notre excellent ami M. Henry Martin n'a cessé de présider à nos séances hebdomadaires de 1918, dont la régularité n'a pas été troublée; mais l'armistice est venu, puis la paix; nous avons retrouvé le calme — relatif — qui convient à nos modestes et peu périlleux travaux. Vous m'avez fait l'honneur de me désigner pour les diriger pendant un espace de temps qui m'a paru bien court, tant j'ai trouvé autour de moi bienveillance et sympathie, qui m'ont vivement touché.

« A voir reparaitre les visages amis que nous avons perdus de vue depuis tant de mois, — sauf un, hélas! dont les nouvelles se font de plus en plus rares, — nous avons compris quelle place la Société des Antiquaires de France

tenait dans leur cœur, et nous avons réservé un accueil particulièrement cordial à M. Franz Cumont; à un autre savant belge, le chanoine J. Van den Gheyn, venu nous expliquer quelles mesures de protection avaient été prises à Gand, pendant l'occupation, pour préserver et sauver le célèbre Van Eyck de Saint-Bavon; et aussi à notre collègue de Valenciennes, M. Hénault, qui, resté à son poste pendant toute la durée de la guerre, a tant fait pour la sauvegarde des richesses d'art, des manuscrits et des livres de quelques grands dépôts du nord. Pour récupérer ces richesses, MM. Vitry et Aubert ont été désignés et allèrent fréquemment en mission en Belgique et dans les pays libérés; ils ont réussi, — au prix de quelles difficultés, vous ne l'ignorez pas, — à rendre à la France, tant appauvrie par ailleurs, la plus grande partie de ses trésors officiels. En même temps, M. Enlart est venu nous entretenir des désastres irréparables qu'il a pu constater en Boulonnais et en Artois; M. Boinet nous a rendu compte de l'état navrant dans lequel il a vu la basilique de Saint-Quentin; M. Deshoulières nous a donné l'assurance que le trésor de la cathédrale de Noyon était intact; M. Lefèvre-Pontalis a fait circuler sous vos yeux de magnifiques photographies des statues calcinées de la cathédrale de Reims.

« Pour évoquer des souvenirs moins attristants, beaucoup d'entre vous ont pris la peine de nous apporter le fruit de leurs recherches sur les sujets les plus divers. M. Martroye a étudié et daté l'appendice d'un sermon de saint Augustin et préparé un long travail sur la législation du droit d'asile dans l'antiquité. M. Toutain a commenté un passage de Pline où est décrite la cérémonie religieuse de la cueillette du gui, un texte de César relatif à des ex-voto ornant des sanctuaires gallo-romains, ainsi qu'une opinion de Sir James Frazer sur le rite de la plantation du clou à différentes époques de l'histoire romaine. M. Poinssot a envoyé une longue étude sur des proconsuls d'Afrique au temps de Dioclétien. La date de la vie de Constantin par Eusèbe a fait l'objet d'une dis-

sertation de M. Maurice. M. l'abbé Plat proposa une nouvelle interprétation d'un passage de Grégoire de Tours relatif à la basilique de saint Martin. M. Lafaye signala l'existence de viviers maritimes et d'eau douce dans la Gaule romaine. M. Chénon discuta sur une borne milliaire existant le long de la voie romaine de Bourges à Poitiers; mais, me trompé-je, j'ai cru m'apercevoir qu'il fut beaucoup mieux écouté lorsqu'il nous parla du baiser et de son rôle juridique dans l'ancien droit féodal? Des remarques sur la vie de sainte Odile ont été présentées par M. Lauer; des fragments de fonts baptismaux romans, conservés au musée d'Évreux, ont fait l'objet d'une communication de M. Coutil. M. de Mély a proposé une explication de l'inscription qui se voit sur l'anneau de l'évêque d'Angers, Ulger, et une nouvelle date pour des inscriptions cryptographiques existant à Lisieux et à Vaison; il a aussi disserté sur la valeur des mots « me fecit » dans le vocabulaire archéologique du moyen âge. D'autres mots techniques du même vocabulaire ont été étudiés par MM. Deshoulières et Demaison. M. Marquet de Vasselot nous a présenté successivement une fibule chinoise de la dynastie des Han, un baiser de paix d'origine siennoise et le charmant reliquaire de Jaucourt, tous objets entrés naguère dans les collections du Louvre. C'est aussi une pièce bien digne d'admiration que ce panneau, contemporain de Charles VI, et actuellement exposé dans la salle Lacaze, dont M. le comte Durrieu nous a entretenus. De ses récents voyages, il nous a encore rapporté ses précieuses impressions sur un livre d'heures de Marguerite d'York, vu à la bibliothèque de Metz, sur un remarquable manuscrit de la collection Hamilton retrouvé à Strasbourg, sur un tableau du musée de Troyes qui provient de la collection du duc de Berry. De même, M. Boinet nous a montré les belles miniatures d'un manuscrit conservé à Metz et provenant de l'abbaye de Liessies; et la photographie d'une peinture appartenant à l'église de Veully-la-Poterie (Aisne) où est représentée la légende de saint Julien l'Hospitalier. Le plus ancien armorial

français connu, de la fin du ^{xiii}^e siècle, une tapisserie exécutée en 1411 pour commémorer la victoire du duc de Bourgogne sur les Liégeois, un vitrail de l'église Saint-Étienne-du-Mont, dont l'origine était mal connue, ont inspiré à M. Prinnet autant de communications. M. Roy a continué à nous apporter le fruit de ses recherches dans les archives notariales sur les artistes français du ^{xvi}^e siècle et notamment sur Philibert de Lorime, dont la brillante carrière s'éclaire à la lumière de ces documents. M. Dimier s'est intéressé à Jérôme Frank et à d'autres artistes étrangers, établis en France vers la même époque, et a signalé dans une collection particulière l'existence d'un précieux recueil de dessins du Primatice. M. Henry Martin a précisé l'origine du reliquaire, ou bras de Charlemagne, conservé au Louvre, et la date de son arrivée à Paris. M. Aubert, qui pendant ses longs mois de captivité a dû souvent songer à cette cathédrale de Paris, dont il avait publié la monographie, nous a reparlé d'elle avec le même plaisir qu'autrefois. Le plan de l'église de Notre-Dame-de-l'Épine a été étudié par M. Demaison, qui nous a en outre rendu compte de découvertes provoquées par le déblaiement des ruines de Reims. Il m'est impossible de ne pas vous rappeler encore d'utiles rectifications qui sont dues à l'ingéniosité de quelques-uns d'entre vous : grâce à M. Durrieu, le tombeau des Merlotti à l'église Santa-Chiara de Naples est désormais restitué à la famille du connétable français Dreu de Mello; d'après M. Blanchet, un dé qui figure dans le *Corpus* n'est autre qu'un objet apparenté aux trezains de mariage du ^{xvii}^e siècle; nous devons à M. Chéron quelques corrections à de singulières identifications faites par un érudit allemand, et à M. Dimier des renseignements sur l'existence d'une fabrique italienne de faux qui florissait au temps des fouilles d'Herculanum.

« J'ai voulu vous démontrer, par une trop longue nomenclature dont je m'excuse, que l'année 1919 a été bien employée; le champ de manœuvres sur lequel nous avons opéré était vaste; les résultats acquis, vous pouvez

le constater vous-mêmes, sont très satisfaisants. La vague de paresse ne nous a pas atteints. Encore ai-je dû me contenter d'un choix.

« Malheureusement, il est des voix que nous n'entendons plus.

« Un membre honoraire et un membre résidant ont disparu au cours de l'année 1919. Ils appartinrent tous deux à l'administration des Musées nationaux; ils vécurent côte à côte dans le même département du Louvre et s'intéressèrent vivement aux collections dont ils avaient la garde. Le premier, né en 1845, entré comme attaché en 1869, conservateur adjoint en 1881, conservateur en 1886, venait à peine de résigner ses fonctions lorsque la mort, après de longues souffrances, est venue interrompre le cours d'une vie bien remplie. Le second, né en 1848, nommé attaché provisoire en 1870, conservateur adjoint en 1886, dut abandonner la carrière en 1910 avec le titre de conservateur honoraire pour de graves raisons de santé. Et, tout de suite, je veux rappeler un souvenir où les noms de nos deux anciens collègues se trouvent associés. C'est l'heure grave et douloureuse de 1870-1871, si menaçante pour nos collections nationales. Les deux attachés étaient très jeunes et très nouveaux dans la maison. Charles Ravaisson-Mollien y logea avec son père, successeur d'Adrien de Longpérier au département des Antiques, jusqu'au 16 mai, jour où le *Journal officiel* annonça que le conservateur du département était remplacé. Antoine Héron de Villefosse s'offrit d'autre part à venir, approximativement à cette date, coucher au Louvre à toute éventualité, prenant ainsi sa part des dangers qui menaçaient le palais et préoccupé d'assurer, sous la direction de Barbet de Jouy, la garde des précieux trésors, aménagés ou non dans des cachettes ou des cavités souterraines à l'abri du bombardement, de l'incendie ou de la révolution. Sa proposition fut acceptée. Les journées tragiques commencèrent le 22 mai. Des fenêtres du Louvre, on pouvait voir, à l'orient, construire des barricades à l'angle de la colonnade, du côté du quai; à l'occident,

s'élever les premières flammes qui consumaient le palais des Tuileries et s'embraser la célèbre bibliothèque du Louvre, tandis qu'à l'intérieur les délégués de la Commune, naturellement tenus pour suspects, étaient discrètement surveillés par le personnel. L'attitude, la présence d'esprit, l'initiative, le courage du jeune Villefosse dans cette atmosphère peu rassurante ont été aussitôt remarqués. Ce fut lui qui, au moment le plus critique, s'efforça d'éviter que des coups de feu partissent de la galerie d'Apollon, occupée par des troupes insurgées et pouvant facilement devenir une citadelle de combat. Ce fut lui, pendant la tourmente, le bras droit de Barbet de Jouy, qui avait assumé toute la responsabilité de la résistance aux ordres des autorités temporaires : comme tel, il sut conserver cette dignité calme et réfléchie que vous lui avez toujours connue et qui contrastait avec l'impatience nerveuse d'un chef auquel il était heureux de prêter un efficace concours ; comme tel, il contribua à rendre intacte aux représentants autorisés du pays la fleur de nos richesses artistiques. Il en fut récompensé par la croix de la Légion d'honneur, la croix des braves, qu'il reçut à vingt-neuf ans.

« Ce dévouement à la chose publique ne faisait-il pas d'ailleurs partie intégrante du patrimoine que lui avaient légué ses ancêtres ?

« La famille Héron était essentiellement parisienne. On cite un notable apothicaire, rue des Lombards, garde du métier en 1650, dont le portrait est conservé à l'École supérieure de pharmacie ; un drapier, qui fut honoré par ses concitoyens d'une charge de juge-consul, puis un avocat au Parlement, un conseiller à la Cour des aides, un docteur en Sorbonne aumônier de la reine. Au XVIII^e siècle, dans la branche des seigneurs de la Thuillerie, on distingue un trésorier de l'extraordinaire des guerres en Périgord ; dans la branche des Villefosse, un receveur général des finances de Champagne. Le grand-père de notre collègue devint conseiller d'État, inspecteur général des mines, commissaire général du gouvernement impérial pour l'organisation et l'administration des mines du

Harz et de la Sarre, de la Silésie et de la Pologne, membre de l'Académie des sciences; il fut l'auteur d'un célèbre ouvrage sur la *Richesse minérale*, fruit d'une longue expérience et qualifié par Goëthe de modèle du genre, qui consacra sa notoriété. Cette publication n'est pas la seule d'ailleurs à laquelle il ait attaché son nom; des *Essais sur l'histoire de la Révolution française*, écrits exclusivement à l'aide de textes empruntés à Tacite, à Salluste, à Tite-Live, à Cicéron, témoignent d'un goût passionné pour les belles-lettres, ainsi que sa traduction d'une partie de l'œuvre de Sénèque pour la collection Panckoucke. Son autorité dans le monde scientifique était telle que, lors de l'invasion de 1815, il sut encore se distinguer en intercédant avec succès auprès des souverains alliés pour obtenir des allègements à la contribution de guerre imposée par eux à la ville de Paris : un souvenir de cette heureuse intervention existe dans la famille, c'est une tabatière d'or, ornée des armes de la ville en brillants, que lui offrit spontanément le conseil municipal reconnaissant (séance du 18 février 1816).

« Connaître l'aïeul, c'est mieux comprendre le petit-fils. Antoine hérita certainement de lui un goût très vif pour l'antiquité; après l'éducation classique terminée par un séjour à l'École des chartes, où il se cantonna plus particulièrement dans l'étude du moyen âge, il débuta en entrant au Musée du Louvre, où le passage de son parent, le comte de Clarac, ne pouvait pas être oublié. En même temps, il s'initiait à la science épigraphique dès la première année d'ouverture du cours de Léon Renier à l'École pratique des Hautes-Études, où il devait plus tard remplacer le maître aimé et respecté. En 1873 et dans les années qui suivirent, chargé de mission dans l'Afrique du Nord à plusieurs reprises, il rapportait de ses voyages quantité de notes sur les inscriptions et les musées à peine naissants d'Algérie, en même temps qu'une vive curiosité pour les traces des civilisations antiques qui ont subsisté, sous quelque forme que ce soit, dans la zone d'influence qui s'étend de Carthage à Tlemcen. Joignez à

cela une culture très étendue, soutenue par d'incessantes lectures, de nombreux déplacements sur notre sol français, où chaque fouille importante, chaque trésor de nos musées de province attiraient son attention, et une correspondance active avec tous les archéologues, si modestes fussent-ils, qu'il avait connus au cours de ses voyages et dont très vite il s'était fait des amis.

« Ainsi, durant une période de plus de quarante ans, Antoine Héron de Villefosse a parcouru en tous sens le sol de cette Gaule, où sans cesse de nouvelles sculptures, des sarcophages, des bijoux, des mosaïques, des bronzes, des inscriptions, des poteries, des monnaies sortaient de terre. Ces découvertes, il se chargeait de les annoncer, de les expliquer à ses élèves, à ses collègues de la Société des Antiquaires où il entraît dès 1876; à l'Académie des inscriptions où il fut élu en 1886, à la section d'archéologie du Comité des travaux historiques dont il devint le président et le demeura jusqu'à sa dernière heure, à la Commission de l'Afrique du Nord où son rôle n'était guère moins considérable. Et quelle simplicité dans l'exposé de ses communications! Et quelle érudition dans le commentaire dont il les entourait! Par exemple, lorsqu'il décrit la mosaïque découverte à Sens en 1910, *Le Soleil maîtrisant ses chevaux*, il sait nous dire avec précision qu'à Rome, à Florence, à Ny Carlsberg, à Boston, on peut admirer d'autres compositions où figure, sur des sarcophages, des camées ou autrement, la symbolique histoire de Phaéton que représente le grand médaillon polychrome, traité avec ampleur dans cette mosaïque par un artiste qui s'est inspiré d'Ovide. S'agit-il de la mosaïque découverte à Lambèse représentant les *Saisons*? Il signale aussitôt des représentations analogues sur un grand nombre de pavages dans les différentes provinces de l'Empire romain et en donne une énumération critique. S'il s'occupe d'un sarcophage chrétien trouvé à Syracuse, il n'ignore pas que cette pièce a déjà fait l'objet de plusieurs publications en Italie, mais la description qu'il donne des scènes dont ce tombeau est orné s'enrichit de comparai-

sons pleines de nouveauté avec des monuments assez identiques que l'on connaît à Arles, à Lyon, à Milan, ailleurs encore. S'il vient à parler d'une charmante petite statuette de *Bacchus enfant* conservée au musée de Châtillon-sur-Seine, sa mémoire très fidèle lui permet de signaler des analogies avec des figures de même sorte dues à des artistes grecs et romains. Sans vouloir multiplier les exemples qui s'offrent à nous en grand nombre, je ne saurais passer sous silence l'important mémoire sur *Les Trésors de vaisselle d'argent trouvés en Gaule*, où, non content de nous décrire en quelques pages érudites le luxe d'argenterie qui régnait chez les Romains à partir des guerres puniques, il se plaît à nous remémorer toutes les trouvailles de même nature faites à Pompéi, à Herculanium, à Aquilée, à Tebessa, à Lampsaque, en Grèce, en Espagne, en Portugal, en Allemagne, en Angleterre, en Russie, en Moldavie, en France, et à terminer par une précieuse description des trésors ainsi mis à jour. C'est là une œuvre maîtresse, bien représentative de sa curiosité et de sa méthode de travail.

« Il ne l'a d'ailleurs pas signée seul. Elle porte aussi la signature de l'abbé Thédénat, notre regretté collègue, qui fut un de ses amis préférés, et avec qui il collabora d'autres fois, par exemple pour une étude très complète des *Cachets d'oculistes romains*. N'a-t-il pas connu également l'intimité de son premier maître Léon Renier? des Barthélemy, des Longnon, des Courajod, qui furent avec lui les dirigeants de la *Revue de Champagne et de Brie*? des Alexandre Bertrand, des Collignon, aussi ses collègues ici ou à l'Institut? et de tant d'autres que je pourrais nommer, morts et vivants?

« Le tableau que j'essaie de tracer, très brièvement, de l'activité scientifique du défunt ne serait pas complet si je n'insistais sur son rôle comme conservateur des antiquités grecques et romaines au Musée du Louvre, rôle qu'il prenait très à cœur. Le 10 juillet 1895, le Président de la République lui remit la rosette dans la salle même des antiquités africaines dont il avait été le principal organi-

sateur. Non content d'enrichir les collections dont il avait la responsabilité, il s'empressait d'étudier les principaux monuments que le Louvre recevait ou acquérait et de faire part du résultat de ses recherches, de discuter les problèmes qui se posaient, de résoudre les difficultés qui se présentaient; car il entendait ne rien laisser dans l'ombre. La Société des Antiquaires avait souvent la primauté de ses judicieuses observations. Il les présentait à ses collègues avec simplicité, avec bonne grâce, avec bonheur quand le morceau en valait la peine. Plaques assyriennes et têtes de marbre du Parthénon, athlète de bronze de l'école d'Argos et buste de Ptolémée, roi de Maurétanie, feuille de diptyque consulaire de la décadence et ivoire Barberini, — ou Peiresc, — dont il nous entretenait encore peu de semaines avant sa mort, tout était pour lui sujet d'étude et de méditation. Mais jamais peut-être il n'éprouva joie plus vive que le jour, — c'était en 1895, — où il réussit, grâce à la bienveillance extrême d'un mécène bien connu dans le monde des archéologues et à l'entremise d'un de ses meilleurs amis, aujourd'hui présent dans cette salle, à faire entrer au Louvre le fameux trésor de pièces d'argenterie provenant de l'antique villa des Settetermini, près de Pompéi, et universellement connu sous le nom de trésor de Boscoreale. Lui-même nous a raconté, dans les *Monuments Piot*, l'histoire de cette belle découverte et nous a laissé une excellente description des lieux visités par lui en novembre 1896 : comme on fait un pieux pèlerinage à une sépulture de famille, au tombeau d'un être cher, il avait tenu à se rendre compte sur place, à examiner de près, à apporter son propre témoignage, accumulant une fois de plus les preuves de son jugement solide et de son excellente organisation scientifique.

« Ainsi qu'on le conçoit chez un homme de goût et de haute culture, il admire la perfection du travail, unie à la simplicité du décor, qui fait du « Canthare » d'Alise une pièce d'orfèvrerie d'une distinction particulière, digne de celles dont les amateurs de l'ancienne Rome se dispu-

taient la possession ; il s'arrête, au Musée Calvet, devant le torse d'Apollon Sauroctone, de mouvement praxitélien, qu'il tente aussitôt de reconstituer en établissant, contrairement à une tradition locale, son origine purement athénienne. Les musées de Cherchel, de Narbonne, de Fréjus, de Marseille, de Nîmes, de Vienne, de Lyon, pour n'en citer que quelques-uns, n'ont pas de secrets pour lui ; les fouilles de Carthage, de Lambèse, de Timgad, de Tebessa, du Palatin, de Vaison, de Castel-Rousillon, de Martres-Tolosane, de Lezoux, de Fourvière, d'Izernore, de Nérès, de Mandeure, d'Alise, du Mont-Beuvray, d'Entrains, d'Hermès, de Lillebonne, de Bavai, de Sanxay, de Saintes, entre tant d'autres, lui sont familières comme les arènes de la rue Monge et les fouilles du quartier de la Cité à Paris. Et, quand il coordonne les notes du P. Delattre sur les sarcophages en marbre blanc décorés de peintures qui font l'admiration des visiteurs du Musée Lavigerie, d'un intérêt exceptionnel pour l'histoire de l'art antique, sa dissertation a un double but : rendre hommage à l'incessant labeur de l'explorateur de Carthage et montrer que certains de ces sarcophages, véritables prototypes de nos gisants du moyen âge, sont de fabrication hellénique et émanent d'habiles praticiens, établis dans le nord de l'Afrique, et travaillant pour des associations religieuses ou pour de riches négociants.

« Un autre prendra soin de relever les moindres notes émanées d'Antoine Héron de Villefosse et d'en dresser la bibliographie, car il n'y en a aucune d'inutile. Quand ce travail aura paru, on sera frappé de l'étendue de ses connaissances et de la variété des sujets qu'il a traités. On ne devra pas oublier les petits travaux qu'il a consacrés à la Brie. Héritier de la propriété de la Fosse, à Chartranges, près de Coulommiers, acquise par son grand-père et où il aimait à passer quelques semaines chaque été, il se délassait volontiers des études poursuivies toute l'année à Paris en parcourant la campagne environnante, curieux d'y suivre les traces d'une voie romaine, d'y recueillir une inscription inédite, d'y visiter une église

paraissant présenter quelque curiosité à noter. Sa présence aux Congrès archéologiques, auxquels il assistait le plus souvent comme délégué du ministre, n'était pas sans donner un lustre particulier à ces réunions. A la Commission des Monuments historiques, à la Commission de topographie des Gaules, à la Commission du Vieux-Paris, à la Commission des inventaires, partout où il siégeait ses avis étaient d'un grand poids et toujours recherchés. Sa bienveillance illimitée, sa sagesse, sa droiture, son aménité lui conquéraient facilement les cœurs; époux et père excellent après avoir été le plus dévoué des fils, il possédait en lui ce charme qui est une certaine aisance indéfinissable, naturelle, accueillante, éloignée de tout égoïsme et de toute affectation et qui vous fait aimer. L'Académie des inscriptions l'appela deux fois à la présidence, et sa santé, déjà très ébranlée, l'empêcha de répondre jusqu'au bout, en 1918, à l'honneur qui lui avait été réservé. Et je ne divulguerai pas un secret, je pense, en disant que la Société de l'École des chartes songeait encore à lui pour en faire une seconde fois son président le jour prochain où il conviendra de célébrer le centenaire de la fondation de cette École.

« Beaucoup de savants peuvent s'appeler Hermagoras ou Sylvestre Bonnard, très peu ressemblent à Héron de Villefosse, et ce nom vénéré, entouré d'une universelle sympathie, restera synonyme d'extrême bonté unie à un amour profond pour le beau et pour le vrai. Vous vous souvenez de cette séance mémorable du mois de septembre 1914, où, prenant la parole dans une minute de poignante émotion, notre cher collègue éleva la voix pour lancer sa protestation et son mépris à la face des barbares qui venaient de jeter les premières bombes sur la cathédrale de Reims.

« Ce n'est pas devant vous, Messieurs, qu'il était nécessaire de rappeler les hautes qualités du défunt. Il vivait parmi nous, gardien de nos traditions, dirigeait nos publications, vivifiait nos séances, s'identifiait pour ainsi dire avec la Société des Antiquaires de France. Un de mes

prédécesseurs a qualifié Anatole de Barthélemy de « bon « génie de la maison ». Ce terme s'applique étonnamment à Antoine Héron de Villefosse. Aussi me plais-je à espérer que vous ne vous refuserez pas à voir placer sa photographie, à titre d'hommage exceptionnel, auprès de celle qui depuis de longues années déjà orne la salle de nos réunions hebdomadaires.

« C'est aussi à Charles Ravaisson-Mollien que vont nos pensées en ce jour de recueillement. Je ne voudrais pas que sa mémoire souffrît en quoi que ce soit du voisinage, car lui aussi mérite une grande part de nos regrets. S'il est vrai que les archéologues, volontiers blottis dans leurs *templa serena*, ont une tendance à développer en eux l'esprit de détachement et de désintéressement, s'il est vrai que leur bonheur consiste à poursuivre une complète enquête avec la foi dans une idée ou dans un idéal, Charles Ravaisson est bien de cette race, pleine de scrupule et de délicatesse, dont les représentants ne sont pas si nombreux que l'on doive omettre de les signaler comme exemples à la postérité. Chez lui l'érudit se double d'un artiste et d'un philosophe. Regardez-y d'un peu plus près. C'est qu'il y a là une question d'atavisme. Petit-fils d'un trésorier-payeur général de Sambre-et-Meuse, fils d'un éminent philosophe qui fut membre de deux sections de l'Institut, parent par alliance du ministre Mollien, neveu d'un Ravaisson qui écrivit un livre sur Napoléon et la Grande Armée à laquelle il avait appartenu, il réunissait en lui les hautes qualités de plusieurs générations d'hommes distingués à des titres divers. En lui le tempérament méridional (sa famille paternelle était de Caylus en Quercy) s'était modifié essentiellement par l'apport d'affinités calaisiennes. De nature faible et débile, sévèrement élevé par des précepteurs qui ont marqué dans la philosophie du xix^e siècle, Lachelier et Bernès, Charles Ravaisson avait de bonne heure délaissé les jeux où se complait l'enfance pour penser et réfléchir. Ses goûts artistiques, développés très tôt, n'étaient pas pour surprendre une mère, qui avait été l'élève de Herz, et un

père, qui avait appris le violon à l'école d'Alard. Il était lui-même un excellent musicien. On lui connut un réel talent d'aquarelliste. Il se sentit d'abord une vocation de soldat et songea un instant à suivre la carrière militaire. En raison de sa frêle santé, on lui fit comprendre qu'il était mieux d'y renoncer. Il passa alors sa licence en droit ; et voici l'homme, esprit cultivé, mais doux, timide et un peu rêveur ; caractère chevaleresque, passionné, paraît-il, pour la lecture des chants attribués à Ossian et pour les poèmes héroïques du moyen âge ; âme ayant besoin de se dévouer à son prochain, épris de la nature dans sa grandeur et dans sa beauté.

« Il fut des vôtres à partir de 1887, trésorier, puis président de la Société en 1902. Des communications qu'il vous apporta, la plupart ont eu pour objet de vous faire connaître des monuments entrés au Louvre : une statue d'Amazone blessée, l'Antinoüs du château d'Écouen, des bustes de Jupiter, de Pompée et de Vitellius, des sarcophages à scènes symboliques, une agate où sont gravés Atalante et l'Amour, le bas-relief de Gabies, où il a proposé de voir Vénus et non pas Junon. D'autres fois, il vous parla de la victoire de Samothrace, des représentations et de l'expression de la Joconde, des portraits de Léonard de Vinci, des relations de Léonard avec l'Orient, de Léonard inventeur d'un procédé d'aviation, de Francesco Melzi son élève, dont il retrouva des dessins en marge d'un manuscrit acquis par la Bibliothèque nationale. Plus rarement, il traita devant vous de sujets étrangers : le forum d'Archimore à Rome, une médaille d'Élisabeth de Gonzague, les corselets de Marco Antonio et de Balthasar Castiglione, le portrait de Marco Antonio della Torre. Mais c'est pour Léonard qu'il s'est passionné, c'est lui qu'il a étudié pendant près d'un quart de siècle, c'est sur le conseil de son père qu'il entreprit la publication intégrale des manuscrits de Léonard, dont est dépositaire la bibliothèque de l'Institut. Il y fallait beaucoup de courage et beaucoup d'habileté. Cette publication, longtemps reconnue impossible, avait dérouté et rebuté

les curieux et les érudits qui s'appellent Venturi, Manzi, Richter, Charles Clément, Henri de Geymüller. On n'a pas craint de qualifier son entreprise d'admirable. On sait, en effet, que le prodigieux artiste écrivait à rebours, de droite à gauche, d'une écriture terriblement serrée et extrêmement difficile à déchiffrer. Qu'on en juge d'ailleurs par les fac-similés que l'éditeur a joints au texte et à la traduction française qui lui fait face. L'incontestable valeur de ces manuscrits ne pouvait être mise en relief que par un travail intégral, pour la raison que leur auteur y a accumulé les matériaux de traités divers, se corrigeant, se complétant parfois et modifiant ses conceptions antérieures. C'est par eux que nous pouvons le mieux juger cet homme universel, écuyer, musicien, chanteur, arbitre des élégances, plus recherché encore pour sa conversation que pour sa peinture, dont l'art exquis est fait d'un heureux et subtil mélange de vérité et de tendresse, d'émotion et de fantaisie, de réalisme et d'idéal. C'est par eux que l'on parvient à comprendre pleinement ce génie, adversaire de l'humanisme et contempteur de l'occultisme, pour qui la mécanique est le paradis des sciences et dont le traité d'anatomie débute par un sermon sur l'homicide. C'est par eux que, dans chaque branche du savoir humain, on saura juger ses idées personnelles et ses formules de précurseur en mathématique, en balistique, en chimie, en astronomie. C'est par eux que cet homme transcendental nous apparaît dédaigneux de la foule, ennemi de la médiocrité, amant de la nature, dont l'âme méditative se résume en cette phrase : « Tout nous « vient du sentiment. »

« Grâces soient donc rendues à notre savant collègue par qui sont maintenant connus et étudiés dans le monde entier ces manuscrits à tous égards de premier ordre ; la mise en œuvre, patiemment élaborée, suffit à lui mériter une place et un souvenir ému dans le monde de l'érudition. Les deux noms de Léonard de Vinci et de Charles Ravaisson-Mollien demeurent inséparables.

« Depuis plusieurs années, notre collègue n'assistait

plus aux séances de la Société. Des accès de rhumatisme aigu, qui le firent parfois cruellement souffrir, ne lui permettaient pas l'ascension des longs étages du Louvre. Avec quelle résignation il supportait la douleur, comme il avait supporté les tristesses de la vie, les personnes qui l'approchaient fréquemment seules peuvent le dire; son frère, qui fut son confident de la dernière heure, en peut témoigner. Puis la mort est venue le prendre au moment même où l'on s'apprêtait à fêter, en Italie et en France, le quatrième centenaire de l'homme à qui il avait consacré tant de veilles; elle l'a transporté peut-être dans l'au-delà vers Léonard qui l'attendait pour lui dire un affectueux merci.

« Je me suis un peu attardé à vous parler de nos deux membres titulaires disparus; je m'en excuse et vous demande encore quelques minutes d'attention; car la liste funèbre n'est pas close.

« M. le comte Charles de la Bonninière de Beaumont, que nous apercevions à de trop rares intervalles, pendant les courts séjours qu'il faisait à Paris, rencontrait ici de nombreux amis, notamment ses collègues de la Société française d'archéologie, qui lui avaient confié un rôle d'inspecteur départemental, et aussi des confrères de la Société archéologique de Touraine, dont il était vice-président, et de la Société archéologique du Périgord, où il fréquentait depuis son mariage. Un mortel accident de cheval l'a ravi à l'affection des siens dans cette dernière région, et c'est à l'ombre du vieux donjon de Piégut, restauré par ses soins, qu'il dormira son dernier sommeil. Il était né à Langeais en 1867. Il était le type du parfait gentilhomme, dévoué aux humbles et compatissant aux malheureux, toujours prêt à se multiplier pour rendre service, aimé de tous pour la franchise et la noblesse de son caractère; pendant toute la durée de la guerre, son activité et son patriotisme eurent besoin de s'exercer au profit de nos soldats, et il crut pouvoir se charger de l'administration de l'infirmierie créée à la gare de Saint-Pierre-des-Corps; il y rendit les plus incessants services

et parut éminemment sympathique à tous. La généalogie de la maison de La Bonninière de Beaumont, rédigée à l'aide de documents d'archives retrouvés dans sa charmante propriété de Chatigny dont la Loire est l'horizon, est sans doute son principal ouvrage. Mais il a encore composé plusieurs monographies sur des artistes et des monuments de la Touraine et du Nontronnais, de bons travaux sur les jetons tourangeaux et les trouvailles de monnaies dans la région. Son goût inné pour les arts s'était développé au contact des professeurs de l'École du Louvre, dont il suivit assidûment les cours; la netteté et la clarté de son style ajoutaient un charme de plus à l'agrément des travaux signés de son nom.

« Originaire du bourg d'Airvault (Deux-Sèvres), où il avait vu le jour en 1849, M. Gabriel Martin y est venu mourir au mois de septembre dernier. Sa santé depuis longtemps était ébranlée. Tant qu'il put compter sur ses forces, il s'était appliqué à se rendre utile, et il a vécu la vie d'un homme de bien. Aux études classiques succédèrent les études de droit; les voyages formèrent son goût et développèrent ses connaissances. Officier aux mobiles des Deux-Sèvres en 1870, il gagna la croix au combat de Beaune-la-Rolande où il fut blessé. Bientôt chef de cabinet de préfet, puis sous-préfet, il demeura peu de temps dans l'administration et vint habiter successivement Guéret, où l'avait fixé son mariage, puis Paris, sans pour cela oublier jamais les traditions poitevines de famille. Une partie des loisirs dont il disposait était consacrée aux œuvres charitables; il appartenait au conseil central de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, à la Société générale d'éducation et d'enseignement, pour laquelle il fit paraître quelques brochures de propagande, et aussi à la Société bibliographique, où il remplit pendant neuf ans les fonctions de secrétaire général, et où son expérience et son jugement étaient extrêmement appréciés; il s'intéressait particulièrement aux bibliothèques populaires. Notre cher collègue Henry Martin avait affilié son frère aîné, en 1904, à notre Société, où il venait de loin en

loin, et dont il goûtait les travaux dans le silence du cabinet. Car il ne fut pas seulement un administrateur et un homme de bien, songeant uniquement au présent ; le passé l'intéressait, et il en a donné des preuves par sa collaboration à divers recueils provinciaux. Tout un volume des *Archives historiques du Poitou* est consacré à l'abbaye de Saint-Pierre d'Airvault et porte sa signature. Ailleurs, il a fait paraître les monographies de Malval et d'Aigurande, deux localités importantes de la Creuse, et surtout une étude sur *Les moines cisterciens et l'agriculture*, qui intéresse la Haute-Marche au ^{xii}^e siècle et dénote une connaissance approfondie et un judicieux emploi des sources manuscrites qui permettent de se rendre compte de l'état social du pays au moyen âge. A un autre point de vue, Gabriel Martin s'est initié, pendant son séjour à Guéret, à la flore du pays, et de ses recherches est sorti un volume intitulé : *Essai d'une géographie botanique du département*, qui fait autorité. Citons encore sa brochure sur *L'étendard de Jeanne d'Arc*. Mais la modestie légendaire de notre collègue se serait effarouchée d'être, même pendant quelques instants, le point de mire de savants de votre qualité.

« M. Charles Casati, qui se fit appeler Casati de Casatis, appartenait à une famille originaire d'Italie. Docteur en droit, ancien élève de l'École des chartes, successivement conseiller près les cours d'appel de Douai, de Rouen, d'Orléans et de Paris, il était des nôtres depuis 1873 ; il a vécu dans un âge fort avancé, étant né à Lyon en 1833. Vous l'avez vu bien rarement à nos réunions. Sa curiosité était grande, cependant, et l'on peut voir, par la liste de ses travaux, qu'il suivit avec passion deux principales pistes : d'une part l'art primitif français, d'autre part l'art étrusque. Je ne m'attarderai pas à vous vanter le mérite de ses livres et des communications qu'il fit à l'Académie des inscriptions sur les nécropoles étrusques, l'épigraphie, la numismatique, l'alphabet, la civilisation, les noms de famille étrusques : mon ignorance en ces matières me fait un devoir de m'abstenir, mais il

me suffit de connaître sur ce point l'avis des quelques rares érudits qui se sont passionnés pour ces recherches ardues et pleines de périls. Il est dangereux, pour aborder ce champ d'études, de se contenter d'examiner quelques monuments et de posséder quelques vagues notions de science historique et philologique; sinon, l'on s'expose à émettre des hypothèses risquées et à soutenir des thèses paradoxales. Si je puis me permettre une opinion plus personnelle au regard de l'art français primitif, je dois avouer que les recherches de M. Casati en cette matière n'ont pas la qualité nécessaire pour fixer l'attention des spécialistes; il y a dépensé plus de bonne volonté que de véritable érudition. De ses multiples voyages, il a rapporté quelques notes assurément plus durables : du Danemark, les éléments d'un livre sur *Le Musée du château de Rosenborg*; de Hollande, des observations sur quelques toiles des petits musées, alors peu visités, de ce pays; d'Espagne, une contribution à l'étude des faïences de Deruta et de Talavera de la Reyna; d'Italie, une série de lettres royales copiées dans les archives de Gênes, de Florence et de Venise, et une traduction en vers, du xv^e siècle, inédite, de la Divine Comédie, qu'il copia sur un manuscrit de Turin. Je n'ose, en l'absence de preuves suffisantes, identifier notre collègue avec un certain Carlo Casati, qui a publié divers ouvrages à Milan sur la littérature et les arts en Italie, bien que ce soit lui assurément qui a mis son nom sur une brochure écrite et publiée en italien sur une question politique. Il ne craignit pas, en effet, d'aborder les sujets d'actualité, comme en témoignent suffisamment ses brochures sur la question danoise, sur Venise et les traités de 1866, sur Rome ou Florence capitale.

« Ma dernière parole d'adieu sera pour M. le vicomte de Ghellinck-Vaernewyck, membre suppléant du Conseil héraldique de Belgique, vice-président de l'Académie d'archéologie de Belgique, notre associé correspondant étranger à Bruxelles, né à Gand en 1851, décédé au mois de juillet dernier. Il a surtout publié des travaux

généalogiques et historiques sur les familles françaises de La Vacquerie et Sarrazin (d'Artois) et sur la famille Van Vaernewyck, à laquelle il se rattachait par des liens étroits. Il suivait avec beaucoup de curiosité les travaux des Sociétés archéologiques françaises auxquelles il était affilié, particulièrement de la nôtre; mais, ce qui doit nous rendre sa mémoire plus chère encore, c'est qu'il est une des victimes morales de la guerre : il n'a ni voulu ni pu survivre à l'affreux cataclysme qui a détruit ou saccagé tant de belles choses, et notamment son château d'Elseghem, en Flandre, avec les richesses artistiques qui y étaient accumulées et dont il était fier.

« Pour compenser les pertes que nous avons éprouvées, nous avons été heureux de souhaiter la bienvenue aux nouveaux associés correspondants inscrits pendant l'année 1919 : MM. Vassel, Pelletier, le comte de Puymaigre, le comte de Seyssel, Jovy, Barbarin, l'abbé Aigrain, Deonna, Jean Babelon, David et d'Espezel. Nous avons élu quatre nouveaux correspondants honoraires étrangers, et en conséquence de la décision de la Commission administrative que vous avez bien voulu ratifier en séance publique, votre choix s'est porté sur MM. Franz Cumont, José de Figueiredo, Arth. Frothingham et Mgr Bulić; vous n'avez pas été sans remarquer l'honneur que nous avons ainsi fait à un Belge, à un Portugais, à un Américain pour rendre hommage au concours précieux que ces peuples nous ont apporté pour la défense du droit et de nos libertés menacées, et nous avons tenu à y associer nos nouveaux alliés, les Yougoslaves. Au sein même de la Société, vous avez élu M. Germain Bapst membre honoraire et choisi pour lui succéder M. Paul Fournier, membre de l'Institut, notre correspondant de longue date, qu'il n'a pas tenu à nous d'accueillir plus tôt dans nos rangs.

« Des distinctions et des honneurs ont été réservés à plusieurs de nos collègues. Déjà, en votre nom, de sincères félicitations ont été adressées à M. l'abbé P. Lejay, le nouveau membre de l'Académie des inscriptions; à

MM. Blanchet, Brütails et Espérandieu, élus membres libres de la même Académie; à MM. Martha, Chénon, Mâle, Michon, promus ou nommés dans l'ordre de la Légion d'honneur; à M. Michon, nommé conservateur du département des antiques. Je les leur renouvelle aujourd'hui.

« En votre nom aussi, je remercie M. Martroye d'avoir bien voulu nous lire l'excellente notice nécrologique qu'il a consacrée à la mémoire de Maxime Collignon, son prédécesseur. Et ce m'est une occasion nouvelle de vous prier de renouer la tradition, un peu trop oubliée par suite des circonstances : il y a une dette de gratitude à l'égard de nos anciens membres résidants que les nouveaux venus ont le devoir de payer.

« Nous avons vu s'éloigner de nous notre excellent agent M. Alexandre Boucher, qui a pris sa retraite; il nous a rendu tous les services que sa longue expérience nous permettait d'attendre de lui; son fils veut bien le remplacer auprès de nous, mais nous n'avons pas voulu nous séparer de lui sans lui faire part de nos sentiments de gratitude, qui se sont traduits par la remise en séance publique d'une médaille commémorative frappée spécialement à son intention.

« Des fêtes ont eu lieu à Metz le 12 juin; l'Académie lorraine, notre vieille correspondante, a célébré à son tour la victoire. Nous avons été particulièrement heureux d'y voir la Société des Antiquaires de France représentée ce jour-là par deux enfants des terres reconquises, par M. Martha et par M. le comte Durrieu, qui a prononcé un éloquent discours dont le texte sera reproduit dans notre *Bulletin*. De même M. Martha, ainsi que quelques autres de nos collègues, assistait en novembre aux belles fêtes de rénovation de l'Université française de Strasbourg, en attendant qu'en cette année 1920 la célèbre capitale alsacienne reçoive dans ses murs assainis les membres du Comité des travaux historiques et de la Société française d'archéologie, dont la plupart sont ici parmi nous. Ce nous sera sans doute une occasion de recruter des adhé-

rents dans ce pays où, par une singulière mauvaise chance, nos listes n'accusent pas un seul correspondant.

« Vous avez pu remarquer, Messieurs, que nos *Bulletins*, dont l'impression a été très lente pendant la guerre, ont reparu en 1919 à des délais beaucoup plus rapprochés, qui nous font espérer que le temps perdu sera vite regagné. Vous adresserez à M. Serbat vos chaleureux remerciements, car c'est à lui qu'est due principalement cette sérieuse amélioration. Vous ne les épargnerez pas à votre secrétaire annuel, Mgr Batiffol, qui, avec une fidélité et un zèle auxquels je me plais à rendre hommage, a réuni chaque semaine les éléments de rédaction de nos procès-verbaux, tout en prenant une part active à nos discussions; à votre bibliothécaire-archiviste M. Espinas, dont la régularité est un bienfait pour nos livres et pour nos collections, enrichies cette année d'un don de M. Blanchet. Vous ne serez pas moins prodigues de compliments à l'adresse de notre prudent et précieux trésorier M. Roy, que nous sommes assurés de voir triompher, grâce à son indiscutable compétence, des difficultés sérieuses que la situation présente nous contraint d'envisager. Je joindrai l'expression de ma reconnaissance personnelle à notre cher vice-président, qui a pris la peine de me remplacer pendant une absence que j'ai dû faire au printemps dernier, vous tous aussi, Messieurs, qui m'avez facilité la tâche et ne m'avez pas ménagé votre aimable et affectueux concours.

« Je prie M. Pallu de Lessert de vouloir bien prendre possession du fauteuil de la présidence, et j'invite M. Vitry à recevoir la plume que lui tend le secrétaire sortant. »

L'élection de deux membres honoraires, en remplacement de MM. Héron de Villefosse et Ravaisson-Mollien, est fixée à la première séance du mois de février.

M. F. Deshoulières, membre résidant, étudie les bases des piliers et colonnes de la cathédrale de Meaux :

« Nous avons eu l'occasion de démontrer combien

l'examen approfondi des bases romanes était un élément précieux pour dater les monuments¹.

« Il nous semble qu'un pareil profit pourrait être tiré de l'étude des bases gothiques. La cathédrale de Meaux en offre une preuve frappante.

« On sait, d'une façon certaine depuis la savante publication de M. Jules Formigé² sur ce monument, que l'édifice, commencé dans les dernières années du xii^e siècle, dut subir, avant d'atteindre, au xvi^e siècle, son état définitif, une série de travaux que l'on peut diviser en trois campagnes principales.

« La première s'ouvrit vers 1190 ou 1195 et se termina vers 1230. De l'œuvre de ces quarante années, on trouve encore aujourd'hui, conservées dans leur aspect primitif, malgré certaines réparations modernes, la chapelle du chœur, les deux chapelles rayonnantes extrêmes, les quatre piles du carré du transept, les colonnes rondes des bas côtés de la nef et le support qui les suit au nord.

« La seconde campagne ne commença guère qu'à la fin du xiii^e siècle et elle se poursuivit jusqu'à la fin du siècle suivant. Elle vit construire les deux chapelles rayonnantes intermédiaires et donna naissance à la réfection des supports des voûtes du chœur et des bas côtés, à la modification des murs du fond des croisillons, à l'établissement des deux chapelles latérales du sud de la nef, à l'allongement de celles-ci par les deux premières travées, à l'érection de la façade.

« La troisième campagne, inaugurée au milieu du xv^e siècle, dura jusque vers 1530. Elle eut pour résultat la suppression des tribunes de la nef, le remaniement des piles de la quatrième travée, la construction de la tribune des orgues et de la tour du nord, l'aménagement des deux chapelles latérales septentrionales.

« Telles sont, dans leurs grandes lignes, les limites chro-

1. F. Deshoulières, *Essai sur les bases romanes*, dans *Bulletin monumental*, 1911.

2. J. Formigé, *La cathédrale de Meaux*, Meaux, 1917.

nologiques dans lesquelles on peut placer les parties de l'édifice qui serviront à affirmer notre démonstration.

« Or, dans cette cathédrale, on peut remarquer trois types de bases très différents.

« Le premier se présente avec un profil composé de deux tores séparés par une étroite scotie; un filet allège le tore supérieur, tandis que l'autre, fortement aplati, s'étale sur le socle, qu'il déborde légèrement et que des griffes arrondissent leurs volutes sur les angles de celui-ci. C'est la base commune des premiers temps de la période gothique qui trouve son prototype dans la base antique. Nous l'avons vue employée souvent à l'époque romane, principalement pendant les premières années du ^{xii}^e siècle. Mais maintenant elle s'alourdit et s'écrase. Cet aspect pesant est accentué par deux détails caractéristiques : l'étranglement de la scotie et l'importance donnée au tore inférieur avec une tendance à empiéter sur le socle qui deviendra telle que parfois, par exemple à Notre-Dame de Paris, l'architecte, pour rassurer le regard, devra faire soutenir la saillie de ce boudin déformé par une petite console placée en encorbellement.

« A Meaux, cette base se rencontre dans toutes les parties de l'édifice qui appartiennent au ^{xiii}^e siècle : sous les colonnes rondes des bas côtés de la nef, sous les grosses piles du carré du transept, sous les colonnettes du triforium du vaisseau central, puis sous les supports des piles du chœur, montées cependant au commencement de la seconde campagne, mais encore au ^{xiii}^e siècle, si bien que ceux-ci, par leurs éléments, pourraient sembler appartenir à la période précédente, si le tailloir carré et leurs chapiteaux n'avaient les angles abattus pour témoigner de leur jeunesse relative.

« Ce premier type de bases vient donc ici comme un témoin de la fin du ^{xii}^e et du ^{xiii}^e siècle, et c'est en effet à cette date que nous le trouvons ailleurs, par exemple dans les chœurs de Notre-Dame de Paris, des cathédrales de Bourges, de Reims et de Chartres, des églises de Saint-Quiriace de Provins, de la Madeleine de Vézelay, etc.

« Un autre groupe de bases de la cathédrale de Meaux se présente dans un modèle tout différent : elles affectent la forme d'un talus et, à première vue, elles feraient songer à certaines bases romanes de la fin du ^x^e siècle ou du commencement du ^{xii}^e, comme elles dépourvues de scoties. Mais un examen plus approfondi permet de constater qu'au lieu d'être allégées de cavets superposés, elles sont alourdies, au contraire, par trois tores très fins, tangents les uns aux autres, et dont le dernier, plus épais, fait encore saillie au-dessus du socle. Nous les relevons sous les arcatures du revers de la façade et de la troisième travée du bas côté septentrional de la nef, comme sous la pile intérieure de l'angle nord-ouest de la tour du sud, œuvres exécutées de 1335 à 1390. On peut donc dire que cette forme de base est celle adoptée au ^{xiv}^e siècle, et nous la retrouvons, à cette époque, par exemple à Saint-Urbain de Troyes et dans les chapelles du chœur de Notre-Dame de Paris.

« Enfin, Saint-Étienne de Meaux contient un troisième type de bases. Le profil en est découpé par un cavet très large et peu profond, limité en haut et en bas par de petites baguettes de section égale ; le plan est polygonal, et les arêtes qui délimitent les différentes faces donnent à l'ensemble une forme prismatique assez allongée qui n'est pas dépourvue de légèreté, à défaut d'élégance. Nous voyons ces bases sur les supports sud-est de l'intérieur de la tour du nord et sous les troisième et quatrième piles de la nef, travaux qui remontent à 1450 environ.

« Nous sommes bien ici devant la base du ^{xv}^e siècle qu'on a nommée base prismatique à cause de sa forme, ou encore base buticulaire parce que, par un effort d'imagination, certains archéologues lui ont trouvé l'apparence d'une bouteille dont le goulot serait bordé de la moulure supérieure ; enfin, on la baptise encore base flamboyante, car elle se rencontre sur un grand nombre de monuments religieux et civils de la dernière période de l'époque gothique.

« L'intérêt de l'étude des bases de la cathédrale de

Meaux nous semble se trouver dans la délimitation des dates qu'elle permet d'assigner aux trois modèles qu'elle fournit : bases à l'étroite scotie, bases sans scotie, bases en forme de prisme. Ce sont les trois types employés pendant toute la période gothique ; ils pourront subir, ici ou là, certaines modifications dans leurs détails ou leurs proportions, mais leurs éléments demeureront les mêmes jusqu'à la Renaissance.

« Il est curieux de les rencontrer côte à côte dans ce même monument et il est instructif de les y voir rangés avec des dates précises. »

M. le Dr A. Guébbard, associé correspondant national, ajoute le complément suivant à la communication qu'il avait faite dans la séance du 10 décembre 1919 sur un objet en terre cuite d'usage indéterminé :

« M. Paul Barbier, de Sens, était d'un croquis très suggestif la même idée, qui avait été donnée ici par M. Mayeux, d'un *joint orthogonal universel*, destiné à remplacer ou éviter la soudure ou le clouage.

« M. L. Desailly déduit des traces de coup de feu observables sur la poterie qu'il pourrait s'agir d'une *tuyère de soufflerie* de petit fourneau à fondre le bronze, destinée à diviser le jet d'air dans le bain de fonte. Il est clair que cette interprétation ne saurait s'appliquer à l'exemplaire de *Ruscino*, où les trous axiaux ne traversent pas de part en part, comme dans l'exemplaire de Somme-Vesle.

« M. Harmois, remarquant que l'objet, un peu comme la chausse-trape antique, se trouve toujours posé sur trois pieds avec trois autres en l'air, suppose que ce pourrait bien avoir été un accessoire des fours de potier, un *support*, destiné à réduire à trois points le contact de la base des pots à vernisser. Les trous n'auraient eu pour but que d'alléger la pièce et prévenir l'éclatement.

« Mais la destination la plus vraisemblable est encore celle de *tourniquet de dévidoir*, à laquelle avait fait penser l'observation minutieuse des diverses perforations. En effet, c'est la qualification qui fut donnée, à première vue,

chez M. Camille Jullian, par une ancienne ouvrière réfugiée des filatures du Nord et, si l'avis de Martine n'est pas à dédaigner, la science du Maître, chez qui l'on ne perd jamais son latin, nous permet de voir, à peu près définitivement, dans ce « vire-vire », une pièce du *gyrgillus* des anciens. »

Séance du 14 Janvier.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

WILLEMS (A.). *Aristophane. Traduction avec notes et commentaires critiques.* Paris - Bruxelles, 1919, 3 vol. in-8°.

MIROT (L.). *Notes et documents pour servir à l'histoire de la formation topographique des hôtels de Rohan-Soubise, au Marais.* Paris, 1919, in-8°.

M. L. Mirot, membre résidant, fait hommage de son travail sur la formation topographique des hôtels de Rohan-Soubise à Paris.

M. Martroye, membre résidant, présente à la Société des Antiquaires, au nom de la famille de l'auteur, les trois magnifiques volumes de l'*Aristophane*, d'Alphonse Willems, membre de l'Académie royale de Belgique.

« OEuvre longuement mûrie du maître dont l'enseignement a, pendant vingt-huit ans, illustré la chaire de grec à l'Université de Bruxelles, cet important ouvrage comprend une traduction des comédies d'Aristophane, de nombreuses notes, vrais modèles d'érudition, de précision et de clarté, et une série de mémoires qui, publiés d'abord dans le *Bulletin de l'Académie de Belgique*, ont apporté des solutions neuves et justes à des questions intéressant le milieu, l'esprit et l'histoire de la comédie attique.

« Dédaignant de moderniser son poète, de l'adapter au goût du public de nos jours, Alphonse Willems a fait de sa traduction, d'une probité qui, ne se contentant jamais de l'à peu près, n'esquive aucune difficulté, un précieux instrument de travail, la justification critique du texte lui-même. A l'érudition la plus scrupuleuse, il a joint de rares qualités littéraires, la remarquable pureté de style qu'il avait acquise dans l'étude du xvi^e et du xvii^e siècle, d'où est sorti son beau livre sur les Elzévier, depuis longtemps classique et considéré comme définitif.

« Son *Aristophane* était achevé. Soucieux de perfection et comptant sur l'avenir, il a trop tardé à le faire paraître. Il fut surpris par la mort, en pleine activité, le 27 novembre 1912. Il n'a pu surveiller lui-même l'impression que de trois comédies : *les Guêpes*, *les Nuées*, *les Cavaliers*. L'édition complète de son œuvre, qui nous est donnée aujourd'hui, est due aux soins pieux de sa famille, au concours dévoué de deux de ses anciens élèves, M. Charles Lacomblé, avocat à la Cour d'appel, et M. Léon Leclère, recteur de l'Université de Bruxelles. Le manuscrit d'Alphonse Willems avait été revu par lui; il est probable qu'il n'y eût guère apporté de changements; mais il n'avait point écrit l'étude d'ensemble destinée à en être l'introduction, dont les éléments se trouvent dispersés dans ses notes. M. Léon Parmentier, professeur à l'Université de Liège, y a suppléé par une savante et attachante préface. »

M. le comte Durrieu, membre résidant, « à propos d'une heureuse rencontre qu'il a faite, au mois de juin dernier, à la bibliothèque de Metz, entretient la Société des divers manuscrits, enrichis de peintures, qui nous ont transmis le texte d'un traité de morale religieuse composé par le roi René, daté de 1455, et intitulé : *Le mortifiement de Vaine Plaisance* :

« M. Durrieu a eu jadis la bonne fortune d'être le premier à attirer l'attention, en 1892 dans la *Bibliothèque de*

l'École des chartes et en 1894 dans la revue *Le Manuscrit*, sur deux des plus précieux de ces manuscrits, restés inconnus jusqu'alors aux historiens du roi René et qui se trouvent, l'un, exécuté pour la reine Jeanne de Laval, seconde femme du roi René, au Cabinet des estampes du Musée de Berlin; le second, fait pour le duc de Bourgogne Philippe le Bon, à la Bibliothèque royale de Bruxelles. En dehors de ces manuscrits et d'autres, connus de plus ancienne date, qui sont à la Bibliothèque nationale de Paris et au séminaire de Tournai, il a existé un bel exemplaire du *Mortifiement de Vaine Plaisance*, qui a été signalé en 1751 par dom Calmet, dans sa *Bibliothèque lorraine* (fol. 806), comme appartenant à l'abbé Charoyer, curé de Gircourt, mais dont on avait détaché sept miniatures qui étaient alors dans le cabinet du fameux maître serrurier de Nancy, Jean Lamour, auteur des admirables grilles de la place Stanislas. En 1825, le vicomte de Villeneuve-Bargemont, dans son *Histoire de René d'Anjou*, indiquait que les miniatures avaient passé du cabinet de Jean Lamour dans celui de « M. Mathieu, homme de « lettres », personnage qui est certainement Charles-Léopold Mathieu, né à Nancy en 1756, substitut au Parlement de Nancy, puis, après la Révolution et le premier Empire, avocat à la Cour royale de Nancy, qui se piquait d'archéologie et aurait même, paraît-il, aspiré à devenir un jour correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. M. Durrieu a retrouvé à la bibliothèque de Metz, en pouvant les identifier d'une manière certaine, cinq de ces miniatures, très beaux morceaux de peinture, dont il place sous les yeux des membres de la Société des photographes qu'il doit à l'amitié de notre confrère M. Amédée Boinet. M. Durrieu a pu, en outre, en prenant comme points de départ des renseignements obligeamment fournis par le bibliothécaire de Metz, M. Roger Clément, rétablir l'histoire des destinées de ces miniatures depuis 1825 jusqu'à leur entrée à la bibliothèque de Metz. Leur possesseur de 1825, Charles-Léopold Mathieu, qui publiait encore un livre

en 1834, les a léguées à sa servante. Vers 1838, elles furent achetées de cette domestique de Mathieu par François-Jean-Baptiste Noël, né à Nancy en 1783, mort dans cette ville le 28 mars 1856, ancien notaire, archéologue, et qui fut correspondant de notre Société des Antiquaires de France. En 1858, les collections de Noël ayant été dispersées, les miniatures étaient arrivées aux mains du baron de Salis, qui, après avoir réuni, au cours de sa vie, une très belle bibliothèque, riche en manuscrits, est mort en 1880. Enfin, c'est la veuve de ce baron de Salis, décédée à son tour en 1892, qui a légué les cinq miniatures, avec les manuscrits recueillis par son mari, à la bibliothèque de Metz. »

M. Paul Deschamps, associé correspondant national, fait la communication suivante à propos de gloses du *Dictionnaire* de Jean de Garlande relatives aux architectes :

« Le *Dictionnaire* de Jean de Garlande, écrit au milieu du ^{xiii}^e siècle, a été publié à plusieurs reprises, mais les éditeurs de ce texte n'ont pas utilisé tous les manuscrits qui en contiennent des copies des ^{xiii}^e, ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles. Ce *Dictionnaire* est accompagné de gloses latines et françaises, et l'on a pensé qu'elles étaient, comme le texte, l'œuvre de Jean de Garlande¹. Nous remarquerons toutefois qu'il y a, parmi ces gloses, de nombreuses variantes, selon les manuscrits, et il faut en conclure que certains copistes en ont ajouté un certain nombre. Quelques-unes, fort intéressantes, sont restées inédites.

« Ayant eu l'occasion de consulter les manuscrits du *Dictionnaire* conservés à Paris, j'ai fait quelques observations dans un passage consacré à la construction. Ce passage commence ainsi : *In aula mea, haec architectari*

1. Cf. B. Hauréau, *Notice sur les œuvres... de Jean de Garlande*, dans *Notices et extraits des manuscrits...*, t. XXVII, 2^e partie (1879), p. 38 et suiv.

feci; un autre manuscrit donne : *In aula mea, haec architectarius fecit*. Suit l'énumération de différents termes de construction appartenant tant au travail du bois qu'à celui de la pierre, ainsi que d'outils et d'instruments de maçons et de charpentiers.

« Les gloses, selon les différents manuscrits, sont les suivantes : *Architectarii id est carpentatorii, architectus est magister carpentatorius*. — *Architectari id est carpentari, architectus id est carpentarius*.

« Il semble, d'après ces gloses, que le mot *architectus* était, au ^{xiii}^e siècle, un mot savant, peu employé dans le langage courant, puisqu'on a besoin de l'expliquer, de lui donner un synonyme. Or, le synonyme choisi n'est pas *cementarius*, maçon¹, mais *carpentarius* ou *carpentatorius*, charpentier². Au ^{xiii}^e siècle, la charpenterie jouait un rôle considérable dans l'art de bâtir et les constructions de bois étaient encore fort nombreuses. Peut-être serait-ce la raison qui fit penser à Jean de Garlande qu'un architecte ne pouvait être assimilé qu'à un maître charpentier. M. Stein, dans son livre sur *Les architectes des cathédrales gothiques*, rappelle, pour une époque plus tardive, cette plaidoirie où le maître de la maçonnerie de Paris, faisant valoir ses propres mérites, se vante d'être « grand géométrier et charpentier, ce qui est supérieur à « maçon ».

« Victor Mortet, dans son *Recueil de textes*, signale, pour le ^{xi}^e siècle, les mots *architectus* et *architector* employés dans les chroniques avec la signification de

1. Isidore de Séville, au contraire, assimile l'architecte au maçon : « *Architecti autem caementarii sunt qui disponunt in fundamentis* » (*Orig.*, lib. XIX, cap. viii, § 1).

2. Le *Dictionnaire* de Littré, au mot *architecte*, dit ceci : « Étymologie. *Architectus*, du grec ἀρχιτέκτων, de ἄρχω, commander, et de τέκτων, artisan en général, et en particulier charpentier; mot à mot maître des charpentiers. » — Du Cange dit aussi : *Architector vel architectus, faber qui facit tecta*.

*charpentier*¹. Il donne même la signification plus précise de couvreur en bois, charpentier travaillant à un comble. Dans le mot *architector*, il y a d'abord l'idée de commandement, de supériorité, représentée par *archi*, et les gens du moyen âge, par analogie avec le mot *tectorium*, comble, ont parfois vu dans l'*architector* celui qui dispose les combles d'un édifice et par suite le *maître charpentier*.

« C'est ainsi que j'ai relevé, dans des glossaires du xiv^e et du xv^e siècle, le sens de charpentier-couvreur pour *architector*; dans un glossaire latin-français du xiv^e siècle, je relève ce passage :

« *Tignarius sive architector... qui tectoria tignis inducit*².

« On lit, dans un glossaire conservé à Salins et étudié par Gaston Paris :

« *Architectus, tor, charpantier ou couvreur de maison*.

« Et le *Catholicon* de Lille, du xv^e siècle, donne :

« *Architector, carpentier ou couvreur*³.

« Victor Mortet signale par contre des exemples du xi^e siècle où le mot *architectus* est employé sans aucun doute dans le sens d'*architecte*, tel à peu près que nous l'entendons aujourd'hui : Anselme en fait usage dans son *Histoire de la dédicace de Saint-Remi de Reims*⁴; on trouve aussi ce terme dans la vie d'Otton, évêque de Bamberg (fin du xi^e siècle), et dans celle de Bennon, évêque d'Osnabrück⁵ (1054-1079), ainsi que dans la vie de saint Hugues, abbé de Cluny⁶. Orderic Vital appelle ainsi Lanfroi, architecte militaire qui construisit des forteresses à Pithiviers et à Ivry, près Évreux⁷.

1. *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture...*, XI^e-XII^e siècles (1911), p. 7, n. 5, et p. 174.

2. Glossaire faisant suite au *Dictionnaire* de Jean de Garlande daté de 1348 (Bibl. nat., ms. lat. 4120).

3. Publ. par A. Scheler (Bruxelles, 1885).

4. V. Mortet, *ouvr. cité*, p. 41 : « Fundamentis quibusdam relic-tis, quae architectis visa sunt necessaria fore futuris aedificiis. »

5. *Ibid.*, p. 69, n. 5.

6. *Ibid.*, p. 272.

7. *Ibid.*, p. 276.

« Je citerai encore, avec le sens d'architecte, des exemples tirés du Cartulaire de Saint-Cugat-del-Vallès, où l'on voit, au ^x^e siècle, un certain Fedantius appelé *artifex petre*, puis *architectus et magister eduorum*¹, ainsi qu'une charte, datée de 1052, où l'archevêque de Trèves, Éberhard, faisant un échange avec Waldrain, comte d'Arlon, réserve ses droits sur certains artisans : *Exceptis... fabris, cæmentariis, architectis sive latomis nostris*²...

« J'observerai cependant que l'on rencontre assez souvent, au moyen âge, l'expression *sapiens architectus*, qui désigne non pas l'architecte, mais le fondateur, l'évêque qui a entrepris la construction d'une église³.

« Le nom d'architecte, avec la signification de maître de l'œuvre, se rencontre d'une façon très précise dans la *Relatio translationis corporis sancti Geminiani*⁴ pour dési-

1. Puig y Cadafalch..., *L'arquitectura romanica a Catalunya*, vol. II (ix^e-xi^e siècles) (1911), p. 60-61.

2. *Gall. christ.*, t. XIII; *Instr.*, col. 332, cité par Georges Durand, *Églises romanes des Vosges* (1913), p. 10.

3. L'origine de cette expression doit être recherchée dans la Bible : « [Dominus auferet a Jerusalem]... sapientem de architectis » (*Isaïe*, III, 3). — « Secundum gratiam Dei, quae data est mihi, ut sapiens architectus fundamentum posui : alius autem superaedificat » (1 *Cor.*, III, 10). On en trouve trois exemples dans le *Recueil* de V. Mortet, *ouvr. cité*, p. 65, 68, 313.

4. Ms. Archivio capitolare di Modena, cod. O. II., 11, publ. par G. Bertoni, dans *Rerum Italicarum Scriptores*, fasc. 49, Citta di Castello, 1907.

« Anno itaque millesimo nonagesimo nono, ab incolis praefatae urbis quaesitum est, ubi tanti operis *designator*, ubi talis structurae *aedificator* inveniri possit : et tandem Dei gratia, inventus est vir quidam nomine Lanfrancus, mirabilis *aedificator*, cujus consilio inchoatum est a Populo Mutinensi ejus Basilicae fundamentum...

« ... Erigitur itaque diversis operis machina : effodiuntur marmora insignia ; sculpuntur arte mirifica : sublevantur et construuntur magno cum labore, et *artificum* industria. Crescunt ergo parietes, crescit aedificium... *Artificis* (c'est de Lanfranc qu'il s'agit ici) studio et vigilantia, ut idem proponat, se nihil amplius facturum, nisi prius Sanctissimi Patris nostri Geminiani corpus de loco, in quo tunc aderat, transferretur...

gner l'architecte Lanfranc. C'est le récit fait au ^{xii}e siècle de la reconstruction de la cathédrale de Modène entre 1099 et 1106. On y voit avec quelle considération sont traités les grands architectes de ce temps : Lanfranc, chargé des travaux, mène à bien son œuvre, mais avant de l'achever complètement il exige la translation du corps de saint Géminien dans le nouvel édifice. La comtesse Mathilde, un légat du pape, de nombreux évêques et une foule immense assistent à la cérémonie. L'honneur d'ouvrir le tombeau est réservé à l'architecte Lanfranc et à un évêque.

« Le manuscrit du ^{xiii}e siècle, dans lequel se trouve le récit, est accompagné de miniatures¹. L'une de celles-ci contient deux scènes : sur la première, on voit un personnage désigné par les mots *Lanfrancus architector* ; il tient à la main un objet long qui doit être la *virga*, la *virgula geometrica*, c'est-à-dire la règle graduée dont parlent certains textes, et dirige les travaux de fondation² ; deux hommes travaillent avec la bêche, tandis que deux autres portent des hottes remplies de sable et de cailloux. Ces hommes sont désignés par le mot *operarii*. Derrière Lanfranc se tiennent d'autres personnages.

« Sur la seconde scène se voit Lanfranc en face de

« Anno igitur... millesimo centesimo sexto..., datur hujus translationis certissimus Calendarum Majorum terminus...

« Confertur et de sancti corporis revelatione... Levatur ergo lapis et mensa superposita magna cum reverentia... revelatur beatissimum corpus... Geminiani per manus Boni Senioris Regini Episcopi atque Lanfranchi *Architectoris*... »

1. Ces miniatures ont été reproduites dans l'édition de Bertoni, ainsi que dans le recueil de photographies qui accompagne l'ouvrage de M. A. Kingsley Porter, *Lombard Architecture* (1917), pl. 141, fig. 3 et 4. Le texte dont nous donnons un extrait se trouve dans le t. III de cet ouvrage, p. 12-14.

2. Une inscription du ^{xiii}e siècle de la cathédrale de Modène fait également allusion au rôle de Lanfranc dans sa construction :

« Ingenio clarus Lanfrancus doctus et aptus
Est operis princeps hujus rectorque magister. »

maçons occupés à construire un mur; ils sont désignés par le mot *artifices*; derrière eux, des *operarii* apportent sur leur dos des pierres taillées ou des briques. Nous avons vu tout à l'heure Lanfranc désigné sous le nom d'*artifex*, qui a un sens très étendu au moyen âge et qui peut désigner un architecte, un ingénieur, un artiste ou même un simple ouvrier, mais d'une certaine catégorie, comme on va le voir. Le mot est employé avec le sens d'artiste, d'ouvrier d'art, dans la règle de Saint-Benoît : *Artifices, si sint in monasterio, cum omni humilitate faciant istas artes.*

« Dans le texte concernant la cathédrale de Modène, les *artifices* sont des *artisans*, et il faut remarquer la différence bien établie dans cette miniature entre les *artifices*, les artisans qui peuvent être des maçons, des tailleurs de pierre, et les *operarii*, c'est-à-dire de simples manœuvres¹.

« Comme dans la miniature relative à Lanfranc, le biographe de Guillaume, duc d'Aquitaine, qui raconte la fondation de Saint-Guilhem-du-Désert, oppose les *operarii* et les *artifices* : *ipse dux ad opus rediit, operarios ponit, artifices præponit*².

1. Dans cette miniature, les *artifices* sont nu-tête et les *operarii* ont la tête coiffée d'une coule. C'est ainsi que nous voyons Hugues, abbé de Selby, en Angleterre, faire le même travail que les *operarii* et, s'étant revêtu de la coule, porter sur ses épaules les pierres et la chaux : « Quotidie siquidem cucullo indutus operario, lapides, calcam et quæque operi necessaria humeris suis supposita cum caeteris operariis ad murum solebat advehere... » (*Hist. Selebiensis mon.*, dans Labbe, *Nova Bibl.*, t. I, p. 607).

2. M. Eug. Lefèvre-Pontalis, qui a cité ce passage (*Répertoire des architectes...*, *Bulletin monumental*, 1911, p. 431), a traduit *artifices* par architectes. Peut-être n'a-t-il pas eu tort, car il est certain que le mot *artifices* a désigné fréquemment des architectes. Le meilleur exemple qu'on en puisse donner est celui de Gervais appelant, pour les consulter sur la reconstruction de la cathédrale de Cantorbéry après l'incendie de 1174, des architectes français et anglais, *artifices Franci et Angli*. L'architecte est également parfois désigné sous le nom de *princeps artificum*; ainsi,

« Pour en revenir au mot *architectus*, on voit que, tout en n'étant pas d'un usage courant et appartenant plutôt au langage des lettrés, il était pourtant employé encore assez fréquemment, contrairement à l'opinion de Viollet-le-Duc, quand il dit qu'il ne semble pas que ce nom ait été donné avant le xvi^e siècle aux artistes chargés de la direction des constructions de bâtiments¹.

« Le ms. lat. 4120 de la Bibliothèque nationale contient une copie du *Dictionnaire* de Jean de Garlande datée de 1348. Le *Dictionnaire* est suivi dans ce manuscrit de deux glossaires latin-français qui sont certainement de la main du même copiste et formaient avec le *Dictionnaire* un seul recueil.

« Dans le premier glossaire, j'ai noté ce passage :

« *Architector... angignier*, c'est-à-dire ingénieur².

« Dans le second, j'ai relevé les mentions suivantes :

« *Architectus vel architector, princeps artificum*.

« *Tignarius sive architector qui tectoria tignis inducit*, passage que j'ai signalé ci-dessus.

« *Cementarius, operarius cum cemento*.

« *Lathomus, divisor lapidum*.

« Le ms. lat. 15171 de la Bibliothèque nationale, qui contient un exemplaire du traité *De utensilibus* d'Alexandre Neckam, donne les explications suivantes :

« *Cementarius, gallice maçons*. — *Lathomus, maçons*. — *Lapiscida quasi incisor lapidum*.

« Et le *Dictionnaire* de Jean de Garlande, après avoir parlé de l'*architectarius*, fait allusion au *lathomus* pour lequel les gloses disent : *lathomus, machon*.

« En somme, on peut dire que dans presque tous les

dans la Vie de Gauzlin, qui relate les constructions entreprises par cet abbé à Saint-Benoît-sur-Loire, on voit Gauzlin conférer avec le *princeps artificum* (V. Mortet, *Recueil de textes...*, p. 33).

1. *Dictionnaire raisonné de l'architecture*, mot *architecte*, p. 107.

2. M. Enlart fait remarquer que le mot *engigneur* est employé avec le sens d'architecte militaire au xiii^e siècle dans les *Gestes des Chiprois* (*Manuel d'archéologie*, t. I. 1^{re} part., 2^e éd. (1919), p. 75).

cas, bien que les interprétations ne soient pas toujours les mêmes, l'*architectus*, l'*architector*, l'*architectarius* désignent un personnage d'un rang élevé exerçant dans le monde des artisans une fonction prépondérante, tandis que, au sens exact, le *cementarius*, le *lathomus* désignent simplement un maçon ou un tailleur de pierre.

« Ceci n'empêche pas que très fréquemment, au ^{xiii}^e siècle, de grands architectes, tels que Jean d'Andeli et Gauthier de Saint-Hilaire à Rouen, Pierre de Montereau à Saint-Denis, Renaud de Cormont à Amiens, Thomas Toustain au Mans, ainsi que l'a montré M. Stein, étaient seulement qualifiés du titre de *magister lathomus* ou même plus simplement encore du seul mot *cementarius* qui, pris à la lettre, pourrait faire supposer de plus humbles fonctions.

« Le ms. lat. 8447 de la Bibliothèque nationale, qui contient le texte du *Dictionnaire* de Jean de Garlande, donne une glose intéressante :

« *Architectrari, pourtrere*¹.

« Hauréau² a signalé l'importance du texte de ce manuscrit. Il se termine par ces mots : *Petrus de Almenechis scripsit hunc Dictionarium, 1268*. Ce copiste était donc un contemporain, peut-être un élève de Jean de Garlande.

« A mon avis, *pourtrere* ne peut avoir ici d'autre sens que *dessiner, tracer des plans, des épures*. C'était donc là, dans l'esprit d'un homme du ^{xiii}^e siècle, le rôle essentiel de l'architecte³.

1. Fol. 57 r°.

2. *Notice sur les œuvres... de Jean de Garlande*, dans *Notices et extraits des manuscrits...* (1879), t. XXVII, 2^e part., p. 38 et suiv.

3. Victor Mortet, dans un article sur *La maîtrise d'œuvre dans les grandes constructions du XIII^e siècle et la profession d'appareilleur*, a indiqué très exactement la tâche de l'architecte au moyen âge, assez différente de celle d'un architecte de nos jours. « L'architecte, dit-il, devait s'assurer lui-même de l'exactitude des tracés; comme les pierres étaient taillées sur le chantier avant

« Godefroy, dans son *Dictionnaire*, donne pour *portraire* ou *pourtraire* le sens général de peindre, graver, sculpter; mais il cite, pour une époque assez tardive il est vrai, le xvi^e siècle, deux exemples qui doivent être rapprochés de celui que je signale; c'est Philibert Delorme qui, dans son *Traité de l'architecture*, dit ceci :

« Quand vous mesme prenez la peine de *portraire* et
« esquicher les bastimens qu'il vous plaist commander
« estre faicts¹. »

« Et un compte de 1559 qui dit ceci :

« A Nicolas Guignard, maistre masson de Tournierre,
« pour ses peynes et journées vacquées à la visitacion, *pro-*
« *teature* et devis de son art de massonnerie de l'escolle
« de cedit lieu². »

« Mais sans aller si loin, et à l'époque même où Jean de Garlande écrivait son *Dictionnaire*, l'architecte Villard de Honnecourt employait à plusieurs reprises dans le même sens les expressions *portraire* et *portraiture* :

« En cest livre puet on trover grant conseil de le grande
« force de maçonerie et des engiens de carpenterie, et si
« trouverés le force de le *portraiture*, les trais, en ci come
« li ars de jometrie le comande et ensaigne. »

d'être posées, il fallait apporter la plus grande précision dans le tracé des épures... C'est de l'appareilleur, expert pratiquement dans l'art du trait et habile dans la coupe des pierres, que devaient dépendre les tailleurs de pierre (*lathomi, tailliatores lapidum*) d'un même chantier. Dans bien des cas, la personne de l'appareilleur devait se confondre avec celle de l'architecte. » Plus loin, l'auteur expose que l'architecte du xiii^e siècle exerçait une fonction importante qui l'élevait bien au-dessus des autres artisans. Il faisait les plans, combinait les formes des parties d'un édifice, mais ne faisait plus que surveiller l'exécution même des travaux de construction auxquels il ne participait plus; c'est ce que nous montre un curieux passage d'un sermon de Nicolas de Biard de 1261 : « Magistri cementariorum, virgam et cyrothecas in manibus habentes, aliis dicunt : *Par ci me le taille*, et nihil laborant; et tamen majorem mercedem accipiunt... » (*Bulletin monumental*, 1906, p. 264-268).

1. Philibert Delorme, *Architecture*, éd., éd. 1568.

2. Compte de Jean Seguenot, 1559-1560, *Archives municipales d'Avallon*, CC 166.

« Dans ce livre, on peut trouver grand secours pour s'instruire des principes fondamentaux de la maçonnerie et de la construction en charpente. Vous y trouverez aussi la méthode pour *dessiner au trait*, selon que l'art de géométrie le commande et enseigne.

« Plus loin : « Vesci une des formes de Rains... J'es-
« toie mandés en la tiere de Hongrie quand jo le *por-*
« *trais* ; por ço l'amai jo miex. »

« Plus loin encore : « Ci commence li force des traïs
« de *portraiture*... » et « Par chu *portrait* om one toor a
« chinc arestes. »

Différentes remarques sont présentées par M. Dimier sur le sens du mot *pourtraire* et par M. Demaison sur l'emploi du mot architecte appliqué aux constructeurs du ^x^e siècle de l'église Saint-Remi de Reims.

M. E. Lefèvre-Pontalis, membre résidant, signale l'église romane du prieuré de Saint-Léonard à L'Isle-Bouchard (Indre-et-Loire), dont il ne reste plus que l'abside et le déambulatoire en ruines. L'État en a fait l'acquisition et M. l'architecte Goubert vient de dégager les magnifiques chapiteaux romans, dont les faces latérales étaient dissimulées par les murs de refend élevés dès le ^{xii}^e siècle entre les colonnes du rond-point flanqué de trois chapelles rayonnantes. Quelle fut la raison de ce travail qui ne peut pas s'expliquer par la nécessité de remédier au tassement des grandes arcades ou au déversement des piles ? M. Lefèvre-Pontalis y voit le résultat d'un repentir de l'architecte qui avait d'abord projeté des voûtes d'arêtes sur le déambulatoire, mais qui se décida à faire usage d'un berceau annulaire pour le recouvrir, en murant les grandes arcades, ce qui permit de baisser la naissance de la voûte. Il montre l'intérêt artistique et iconographique des magnifiques chapiteaux romans qui représentent les scènes principales de la vie du Christ.

MM. Deshoulières et Aubert ajoutent quelques observations.

Séance du 21 Janvier.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

BOUDREAUX (P.). *Le texte d'Aristophane et ses commentateurs*. Paris, 1919, in-8°.

HATZFELD (J.). *Les trafiquants italiens dans l'Orient hellénique*. Paris, 1919, in-8°.

LAURENT (J.). *L'Arménie entre Byzance et l'Islam depuis la conquête arabe jusqu'en 886*. Paris, 1919, in-8°, une carte.

M. A. Boinet, associé correspondant national, annonce l'apparition de deux nouveaux albums de quatre-vingt-dix planches chacun, publiés par M. Étienne Houvet, gardien de la cathédrale de Chartres, et relatifs au portail nord de cet édifice. « L'auteur, qui a déjà fait paraître un recueil de planches consacré au portail royal de Chartres et justement apprécié, notamment par M. Émile Mâle, nous donne aujourd'hui, dans les moindres détails, la reproduction des innombrables sculptures qui décorent l'une des deux façades latérales du même monument. Il y a là une documentation abondante et de premier ordre pour l'histoire de l'art et les études iconographiques. On peut dire que ces albums sont une révélation.

« M. Houvet n'a pas hésité, malgré ses très modestes ressources, à faire les dépenses nécessaires pour mener à bonne fin une telle entreprise. Depuis plus de vingt ans, il photographie, sculpture par sculpture, et avec une patience inlassable et admirable tout cet ensemble prodigieux que forment les portails de Chartres. Et ainsi nous serons dotés d'un instrument de travail tel qu'il n'en existe jusqu'à présent aucun autre comparable. Voilà ce que peuvent faire l'initiative privée, l'amour et le culte d'un homme pour nos œuvres du moyen âge encore si peu

connues, alors que l'administration n'a pas encore organisé méthodiquement l'inventaire illustré de nos richesses d'art. On reste confondu en constatant dans les collections des monuments historiques la pauvreté du dossier photographique de la cathédrale de Chartres et de tant d'autres cathédrales.

« M. Houvet fera paraître, dès qu'il le pourra, deux autres recueils se rapportant au portail sud, un autre sur les clôtures du chœur. Enfin, il compte photographier tous les vitraux. Espérons que ce programme si vaste sera dans peu d'années complètement réalisé. »

M. É. Michon, membre résidant, lit la communication suivante de M. A. Merlin, associé correspondant national, au sujet d'inscriptions latines trouvées à Dougga :

« M. Calza a publié dans les *Notizie degli Scavi* de 1915¹ deux inscriptions gravées sur une plaque de marbre qui venait d'être découverte à Ostie. L'inscription de gauche, laquelle est complète, est une dédicace à C. Fulvius Plautus Hortensianus, le fils de Plautien; celle de droite, à laquelle il manque la fin des lignes et le bas, concerne Plautien lui-même. Elle est ainsi conçue :

C · F V L P L SOCERO ET DOMINO L·SEPTIMI:SE

« M. Calza émet l'idée, sans doute juste, que, à droite du texte relatif à Plautien, sur une partie du monument aujourd'hui perdue, se trouvait une dédicace à Plautille qui faisait pendant à celle du jeune Plautus, mais il ne propose aucune restitution de l'inscription mutilée en l'honneur de Plautien. L'intérêt du fragment que nous

1. P. '29-30.

avons reproduit tient à la présence du titre de *socer* donné au favori de Septime Sévère, beau-père de Caracalla. Or, contrairement à ce qui est dit dans les *Notizie degli Scavi*, ce n'est pas la première fois qu'on le rencontre; sur deux bases de Dougga, en Tunisie, Plautien est ainsi qualifié; l'un de ces piédestaux portait une statue de Plautien, *praef. praet. ac necessario dominorum nnn. auggg., socero et consocero augg.*¹; l'autre était consacré à Plautille, *filiae C. Fulvi Plautiani, c. v., praefecti praetor. ac necessari dominorum nnn., soceri et consoceri augg.*².

« Ces inscriptions africaines nous permettent de compléter celle d'Ostie. Après *socero et*, à la troisième ligne, il faut rétablir d'abord *consocero*³. D'autre part, comme les formules courantes semblent être : *socero et consocero Augg.; necessarii dominorum nnn.*⁴, le mot *domino*[rum] qui commence la ligne 4 paraît bien plutôt devoir suivre le mot *necessario* gravé à la fin de la ligne 3 qu'appartenir à l'expression *socero et* [*consocero augg.*], où nous ne voyons pas qu'il ait eu sa place. On suggérera donc la restitution suivante du texte d'Ostie :

C · F V L	<i>vio c. f. quir.</i>
P L	<i>autiano c. v.</i>
SOCERO ET	<i>consocero augg. necessario</i>
DOMINO	<i>rum nnn. imperatorum auggg.</i>
L·SEPTIMI·SE	<i>veri pii pertinacis, etc.</i>

1. L. Poinssot, *Nouvelles archives des Missions*, t. XXI, fasc. 8, p. 116, n° 52; Cagnat et Besnier, *Année épigraphique*, 1914, n° 178.

2. L. Poinssot, *ibid.*, p. 111, n° 51; Cagnat et Besnier, *ibid.*, n° 177.

3. Sur le sens des mots *socero* et *consocero*, cf. L. Poinssot, *ibid.*, p. 115.

4. Cf. à Timgad (Cagnat et Besnier, *Année épigraphique*, 1906, n° 25), à Kostolac (*ibid.*, 1903, n° 282), à Luna (*Corp. inscr. latin.*, XI, 1337). La formule *necessarii dominorum nostrorum imperatorum Auggg.*, accompagnée du nom des empereurs, se trouve dans l'inscription de Plautien qui provient de *Bulla Regia* (Cagnat

M. A. Mayeux, associé correspondant national, entretient la Société des bases gothiques appartenant aux colonnes de l'abside et du triforium de la cathédrale de Chartres. Il estime que, étant donné les différences de dessin de ces bases, il est difficile de se fonder sur des éléments de ce genre pour parvenir à dater avec précision telle ou telle partie d'un édifice. M. Deshoulières, au contraire, défend les conclusions qu'il a soutenues récemment sur ce point à propos de la cathédrale de Meaux. M. Enlart se range à l'avis de M. Mayeux et insiste sur la grande variété que l'on remarque habituellement dans les bases.

Séance du 28 Janvier.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

BULIC (F.). *L'Imperatore Diocleziano*. Spalato, 1916, in-8°, pl.

DURRIEU (P.). *Une suite de dessins de Godefroy le Batave (circa 1516)*. Paris, 1916, in-8°.

— *Les tableaux des collections du duc Jean de Berry*. Paris, 1919, in-8°, pl.

MONCEAUX (P.). *Un vétéran chrétien de Madaure*. Paris, 1919, in-8°.

Le président donne lecture d'une lettre par laquelle M. Babelon, membre résidant, pose sa candidature au titre de membre honoraire.

M. Mayeux, associé correspondant national, étudie

et Besnier, *ibid.*, 1906, n° 24); cf. à *Tuficum : necessario dd. nn. Augg. Severi et Antonini* (*ibid.*, 1894, n° 144). On rencontre aussi, mais plus rarement, *necessarius Augg.* (*Corp. inscr. latin.*, VI, 1074; peut-être également VI, 227). — Rapprocher l'expression équivalente *adfinis dominorum nostrorum Augustorum* (*Corp. inscr. latin.*, III, 6075).

l'étymologie de deux noms de lieu du département d'Eure-et-Loir, Beville et Baronville.

M. Prinet, membre résidant, entretient la Société de deux colonnes placées à l'entrée de la chapelle de la Vierge, en l'église Saint-Étienne-du-Mont. Il fait remarquer que les blasons sculptés sur ces colonnes sont ceux de Guillaume Le Duc, qui fut abbé de Sainte-Geneviève de 1517 à 1534 et de l'abbaye. Elles datent donc du commencement du xvi^e siècle, et non de la fin de ce siècle, comme on le croyait.

Séance du 4 Février.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrage offert :

DESHOULIÈRES (F.). *Monuments bourbonnais. Études archéologiques sur Saint-Menoux, Bourbon-l'Archambault, Vicq, Yzeure et Souvigny*. Caen, 1915, in-8°, pl.

Le président lit les lettres par lesquelles MM. Homolle et le comte Durrieu, membres résidants, se déclarent candidats au titre de membre honoraire.

Il fait connaître que la Commission administrative de la Société a décidé de déclarer la vacance d'un troisième fauteuil de membre honoraire et de reporter à la séance du 11 février l'élection de trois sièges ainsi vacants.

M. Roy, trésorier, donne lecture de son rapport sur la situation financière de la Société :

« Messieurs,

« Avant de vous présenter le résumé des opérations financières de notre Société pendant l'année 1919, je vous

donnerai un aperçu du montant actuel du capital constituant notre fortune :

« 1° 2 890 fr. de rente 3 % (legs Prost); 800 fr. de rente 3 %; 500 fr. de rente 3 % déposés à la Caisse d'épargne de Paris, for- mant ensemble un capital de	83 800 fr. »»
« 2° 100 fr. de rente 5 % 1915 déposés à la Caisse d'épargne	1 800 »»
« 3° 600 fr. de rente 4 % 1917; 300 fr. de rente 4 % 1917; ensemble	16 200 »»
« 4° 560 fr. de rente 4 % 1918, à la Caisse d'épargne	10 000 »»
« Qui, au cours actuel, représentent un capital d'environ	111 800 fr. »»
« 5° 24 obligations P.-L.-M. anciennes 3 %	7 440 »»
« 6° Bons de la Défense nationale à un an. 3 %	3 000 »»
« 7° Montant du livret de la Caisse d'é- pargne	3 261 46
Total.	125 501 fr. 46

« Sans compter la valeur des anciens jetons et de nos publications en dépôt à la maison Klincksieck et au Louvre.

« Cet ensemble ne constitue aux cours actuels qu'une fortune d'environ 126 000 fr., assez modeste pour notre époque. Aussi aurais-je vivement désiré qu'il me fût possible de l'accroître quelque peu pendant l'année 1919, mais, en dehors du placement conforme aux statuts du montant des cotisations rachetées qui s'élève seulement à 300 fr. (laissés momentanément en bons de la Défense), notre capital n'a pas varié, et je craindrais même qu'il nous fût bientôt nécessaire de le réduire si nous n'observions certaines mesures de prévoyance qui me paraissent indispensables à l'heure présente. Je constate avec regret que mes fonctions de trésorier débutent dans des conditions exceptionnelles et difficiles. Il a fallu depuis plusieurs mois liquider une période agitée et consentir, con-

formément à l'avis du Conseil, de nombreuses remises de cotisations en faveur de nos confrères les plus éprouvés par les événements si douloureux que nous avons traversés. En même temps, les conditions de l'existence ont subi, comme vous le savez, de profondes transformations; la progression rapide et anormale des prix de la main-d'œuvre ainsi que des matières premières affecte notre situation financière à un tel degré que des mesures de restriction s'imposent sans retard. Il est infiniment regrettable, je le reconnais, de voir notre activité scientifique, qui se manifeste surtout par des publications, ralentie dans sa marche ascendante pour des considérations purement matérielles; cependant nous devons nous incliner devant des nécessités inéluctables, et vous allez pouvoir juger par l'exposé des opérations de 1919 si mes appréhensions sont justifiées :

Recettes :

« 1° Produit des valeurs mobilières (rentes, obligations P.-L.-M., intérêts de la Caisse d'épargne et des bons de la Défense nationale)	6 481 fr. » »
« 2° Cotisations des membres résidants.	2 021 » »
« 3° Cotisations des associés correspon- dants	2 629 » »
« 4° Rachat de cotisations	300 » »
« 5° Droits de diplômes.	325 » »
« 6° Subvention du ministère	400 » »
« 7° Vente des publications de la Société (1918 et 1919)	563 35
« Reliquat en espèces de l'année 1918 .	2 324 87
Total.	15 044 fr. 22

Dépenses :

« 1° Frais de correspondances . . .	242 fr. 15
« 2° Agents de la Société	1 425 » »

« 3° Impression du vol. LXXV des <i>Mémoires</i>	4 540	20
« 4° Impression du <i>Bulletin</i> de 1917, vol. LXXVIII	4 225	10
« 5° Frais d'impression du t. VII des <i>Mettensia</i>	2 136	20
« 6° Dessins et gravures	628	10
« 7° Frais d'envoi de publications . . .	57	05
Total.	13 253	fr. 80

« L'excédent des recettes sur les dépenses est donc de 1 227 fr. 07, mais il faut prévoir que cette situation ne pourra se prolonger, car parmi les recettes de 1919 se trouvent comprises de nombreuses cotisations arriérées du fait de la guerre; il en reste encore à recouvrer; toutefois, la ressource exceptionnelle (important reliquat de l'exercice précédent et montant des cotisations arriérées) qui a permis d'équilibrer les opérations de l'année dernière va disparaître peu à peu, et nous sommes menacés d'un accroissement rapide des dépenses d'impression.

« En présence d'un aussi faible écart entre les recettes et les dépenses, nous ne pouvions songer à opérer de placements définitifs et nous avons dû nous en tenir à des opérations d'attente offrant toute facilité pour obtenir dans un délai rapproché la disposition des fonds nécessaires; heureusement, les bons de la Défense nationale nous ont offert cet avantage sans perte d'intérêt; j'ajoute qu'en vue de plus de sécurité et avec l'autorisation du Conseil un compte courant à 1 % a été ouvert au nom de notre Société au Crédit industriel et commercial pour le versement immédiat des petites sommes au fur et à mesure des recouvrements et pour la garde de nos titres.

« Mais, je le répète, notre grave préoccupation est celle de faire face dans l'avenir aux augmentations croissantes des frais d'impression.

« Dès le début de l'année dernière, l'imprimeur nous a demandé un relèvement sur son traité de 1914 de 50 %, que votre Bureau n'a pu refuser dans les circonstances

actuelles qui constituent un véritable cas de force majeure; de ce fait, la dépense du *Bulletin*, qui n'était que de 3 000 fr. environ, s'est élevée à 4 200 fr. et celle du volume des *Mémoires*, antérieurement de 2 000 fr., a atteint 4 500 fr., et malheureusement ce n'est pas fini, car l'imprimeur annonce une nouvelle augmentation qui porterait la feuille du *Bulletin* et des *Mettensia* à 135 fr. au lieu de 55 fr. en 1914, prix déjà applicable au *Bulletin* de 1918 en cours d'impression et qui reste entièrement à payer. La feuille des *Mémoires* reviendrait à 115 fr. au lieu de l'ancien prix de 48 fr. Les tirages à part, couvertures, etc., seraient augmentés de 100 %.

« Toutes ces nouvelles dépenses en perspective vont peser lourdement sur notre budget dont les ressources ne sont pas susceptibles d'un accroissement correspondant. Je crois donc de mon devoir de vous signaler cette situation inquiétante et d'appeler votre attention sur les mesures qui vont fatalement s'imposer au point de vue de la limitation, au moins temporaire, de nos publications. »

M. P. Vitry, membre résidant, étudie une sculpture appartenant à une des voussures du portail occidental de la cathédrale de Reims. Il propose de voir dans ce morceau, figurant la Présentation de la Vierge au Temple, un fragment du linteau détruit au XVIII^e siècle pour être remplacé par une inscription.

Séance du 11 Février.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

MM. Babelon, Homolle et le comte Durrieu sont élus membres honoraires en remplacement de MM. Guiffrey, Héron de Villefosse et Ravaisson-Mollien, décédés.

MM. Verrier, Michel-Dansac et Collinet sont élus associés correspondants nationaux.

M. E. Lefèvre-Pontalis, membre résidant, fait une communication sur certains fragments carolingiens en forme de métopes ou de frises, réutilisés dans plusieurs églises de la Touraine et du Poitou, notamment au clocher de Cormery (Indre-et-Loire). Il compare les sculptures appartenant à ce clocher avec des morceaux analogues que l'on trouve à la façade de l'église d'Andlau (Bas-Rhin) et à Selles-sur-Cher.

MM. Enlart et Deshoulières signalent d'autres fragments rentrant dans cette catégorie.

M. Lefèvre-Pontalis présente ensuite des photographies de l'église de La Celle-Guénaud (Indre-et-Loire) qu'il rapproche de celles de Parçay-sur-Vienne et de Coussay-les-Bois. La nef aurait été couverte de coupoles elliptiques sur pendentifs. Une coupole de ce type est encore visible sous le clocher.

Séance du 18 Février.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

L'élection aux trois sièges de membre résidant devenus vacants par la promotion à l'honorariat de MM. Babelon, Homolle et le comte Durrieu, est fixée au second mercredi d'avril. Les élections d'associés correspondants nationaux auront lieu le premier mercredi de mars.

M. F. Martroye, membre résidant, entretient la Société du testament de saint Grégoire de Nazianze. Il montre l'importance de ce document pour l'histoire juridique et pour la recherche des origines de l'usage, observé par les moines et les clercs, de disposer de leurs biens en faveur des pauvres. Cette coutume, érigée en règle par les conciles d'Afrique et introduite dans la jurisprudence par les décisions de saint Augustin, donna naissance au droit d'héritage des églises et des monastères.

M. Monceaux et Mgr Batiffol formulent quelques objections contre l'authenticité de la pièce commentée par M. Martroye.

Séance du 25 Février.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

- DONNET (F.). *Académie royale d'archéologie de Belgique. Rapport du secrétaire sur l'exercice 1914-1919*. Anvers, 1919, in-8°.
- *Les anciennes cloches d'Eename*. Audenaerde, 1914, in-8°.
- *Un artiste ecclésiastique : le chanoine Comperis*. Anvers, 1914, in-8°.
- *Garnier (Pierre-Ernest), abbé d'Eename*. Audenaerde, 1914, in-8°.
- *Les imprimeurs Troгнаesius et leur famille*. Anvers, 1919, in-8°.
- *Un médecin limbourgeois, magistrat d'Anvers*. Liège, 1919, in-4°.
- *Les origines d'une entreprise commerciale anversoise aux Canaries au XVI^e siècle*. Anvers, 1920, in-8°.
- MIROT (L.). *Lettres closes de Charles VI, conservées aux archives de Reims et de Tournai*. Paris, s. d., in-8°.

Le président lit les lettres de candidature aux sièges de membre résidant qu'il a reçues de MM. Boinet, Loth et Aubert.

Le président donne lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique notifiant l'attribution à la Société d'une somme de 400 fr. à titre de subvention.

M. Omont, membre résidant, annonce à la Société que les archives départementales de la Moselle vont rentrer

prochainement en possession d'une série de pièces anciennes relatives à l'histoire de Metz : diplômes impériaux, bulles pontificales, actes des évêques de Metz, des ix^e, x^e et xi^e siècles, chartes en français du début du xiii^e siècle, etc. Ces pièces ont jadis fait partie de la collection Dufresne et on en regrettait la perte depuis plus de vingt-cinq ans.

M. F. Martroye, membre résidant, répond aux objections soulevées contre l'authenticité du testament de saint Grégoire de Nazianze qui a fait l'objet d'une de ses précédentes communications : l'évêque Optimos est nommé comme évêque d'Antioche de Pisidie dans la liste du concile de Constantinople en 381. Quant au sens des mots *filis*, *fille* et surtout *γαμβρός*, il y a lieu de remarquer que les deux premiers indiquent une filiation spirituelle et que *γαμβρός* ne signifie pas seulement gendre, mais aussi *beau-frère*, *allié*. Il conclut que la pièce est parfaitement authentique. A la demande de Mgr Batiffol, il apporte des précisions sur la date où fut écrit ce testament, dans une période d'assez courte durée pendant laquelle saint Grégoire fut évêque de Constantinople.

M. Collinet, associé correspondant national, présente quelques observations sur la loi de 424 relative à la clause codicillaire.

Séance du 3 Mars.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

FAGE (R.). *De la forme primitive du nom de Tulle*. Brive, 1919, in-8°.

PORÉE (Ch.). *Un historien de la Bourgogne, Ernest Petit (1835-1818)*. Auxerre, 1919, in-8°, 1 pl.

MM. le baron de Noirmont, le comte Blaise de Montes-

quiou, H. Guerlin et le comte de Lapparent sont élus associés correspondants nationaux.

M. L. Dimier, membre résidant, lit la notice nécrologique qu'il a consacrée à son prédécesseur M. L. Passy.

M. Marquet de Vasselot, membre résidant, montre à la Société une plaque d'ivoire du moyen âge récemment léguée au Musée du Louvre par M. le comte Ch. Lair.

« Cette plaque, de forme rectangulaire, est divisée verticalement en deux registres, dans lesquels sont représentés deux apôtres, saint Paul et saint Barthélemy, debout, vêtus à l'antique, et désignés par deux inscriptions : S PAV et S BAR | THO.

« Le style et la disposition de ces figures dénotent une influence byzantine évidente, et la comparaison avec d'autres pièces analogues permet de supposer que cette plaque a dû être exécutée en Italie vers le ^{xii}^e siècle. D'après sa forme et les traces de monture qu'elle présente, elle a dû constituer jadis le volet gauche d'un grand triptyque. »

M. Martroye, membre résidant, poursuivant l'étude du testament de saint Grégoire de Nazianze, montre que l'emploi de la langue grecque fut admis par la jurisprudence longtemps avant qu'il fût autorisé par une loi.

Mgr Batiffol et M. Monceaux présentent quelques observations. M. Fournier insiste sur les raisons qui militent en faveur de l'authenticité du testament.

Séance du 10 Mars.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

DIEUDONNÉ (Ad.). *Mélanges numismatiques*, 2^e série. Paris, 1919, in-8°, 13 pl.

PROU (M.). *Examen d'un diplôme de Charles le Chauve pour Saint-Pierre-de-Gand*. S. l. s. d., in-8°.

Le président donne lecture de la lettre de candidature à un siège de membre résidant qu'il a reçue de M. le comte A. de Laborde.

M. Dieudonné, membre résidant, fait hommage à la Société de ses *Mélanges numismatiques*.

M. M. Prinet, membre résidant, lit une note de M. P. Beaufrils, associé correspondant national, sur une pierre tombale gravée de l'église de Craches :

« Les observations que je vais présenter au sujet de la pierre tombale gravée qui fait l'objet de cette notice découlent de celles que j'ai exposées précédemment; je me vois donc dans l'obligation de résumer brièvement ici les développements que j'ai donnés ailleurs, notamment au Congrès des beaux-arts de 1909¹, pour établir que les effigies gravées sur les pierres tombales n'étaient pas des portraits. Et, en effet, la preuve nous en est donnée par les marchés passés entre les « tumbiers » et leurs clients². Ces documents, qui fournissent de nombreux détails sur les conditions du contrat, ne contiennent par contre, que de vagues indications en ce qui concerne les effigies. Généralement, on se borne à stipuler la représentation d'« un homme habillé en praticien » et « une femme en façon de bourgeoise », ou bien « un homme d'église portant une aumusse », ou bien encore les « pourtraictures » d'un « homme d'armes et d'une damoiselle ». Mais, dans ces actes, on ne trouve rien qui indique que les familles aient jamais exigé l'exécution d'effigies rappelant les traits des défunts. Ce silence des

1. *Étude sur les effigies des pierres tombales*, dans *Réunion des sociétés des beaux-arts des départements*, 33^e session, p. 204-210.

2. *Histoire générale de Paris. Recueil d'actes notariés*, par Ernest Coyecque.

textes permet de conclure que les tombiers n'étaient tenus qu'à représenter des personnages portant simplement les signes extérieurs correspondant au rang social des défunts, sans qu'ils aient d'ailleurs à leur donner les caractères de la ressemblance.

« Or, cette conclusion est confirmée par les monuments eux-mêmes. En effet, il existe dans les églises de Barbey, de Voinsles et de Grez (Seine-et-Marne), des pierres tombales gravées, remontant au milieu du xvi^e siècle, qui présentent entre elles des caractères d'analogie tellement frappants qu'il n'est pas possible de douter de leur communauté d'origine. Incontestablement, elles sortent du même atelier. Or, bien qu'elles concernent des personnages de positions et de familles différentes, les effigies sont cependant identiques : mêmes physionomies, mêmes costumes.

« Tel est le cas aussi de deux pierres tombales qui existent dans les églises de Piscop et de Belloy (Seine-et-Oise). La première nous donne la « pourtraicture » de messire François de Braque, chevalier, seigneur de Piscop, décédé en 1571, et celle de Marie de Saint-Benoît, sa femme, qui trépassa en 1574. La seconde représente Guillaume de Belloy, décédé en 1556, et Antoinette sa femme, morte en 1552. Si l'on examine ces dalles qui sont très exactement reproduites dans le recueil de Guilhermy¹, on constatera que le tombier a bien exécuté, pour chacune d'elles, des compositions décoratives différentes, mais que, par contre, il s'est borné, en ce qui concerne les effigies, à se recopier servilement, aussi bien pour les costumes que pour les traits des visages.

« Ainsi donc il semble bien certain qu'il n'était pas dans les habitudes des tombiers du xvi^e siècle de faire des portraits et il est même assez peu probable que des exceptions à cette règle se soient jamais produites. C'est là, du moins, l'impression que laisse la singulière pierre tombale qui se trouve dans la petite église de Craches, près de Rambouillet.

1. *Inscriptions de la France*, t. II, p. 428, 466.

« L'artiste avait ici à représenter sur la même dalle deux prêtres, « venerables et discretas personas, « M^e Pierre Pasvin, en son vivant prestre et curé de « Craches, lequel deceda le et M^e Guillaume Le Page, « prestre, natif de la paroisse de Craches, lequel deceda « le viii^e jour de febvrier mil V^e IIII^{xx} VII ». Or, au lieu de faire, comme d'ailleurs le voulait la logique, à des personnages différents, des visages différents, le tombier s'est contenté de tracer deux effigies exactement pareilles, décalquées, pour ainsi dire, l'une sur l'autre. Il lui était cependant facile de rester vraisemblable et de sauver tout au moins les apparences en reproduisant des effigies dissemblables. S'il a négligé de recourir à ce facile subterfuge, c'est évidemment qu'il était inconscient de l'anomalie qu'il commettait, et il ne pouvait en être ainsi que parce que ni lui ni ses confrères, n'avaient jamais exécuté de portraits sur les pierres tombales, que par suite la question ne s'était jamais posée, qu'elle n'existait même pas.

« Telle est du moins la conclusion qui paraît se dégager de l'examen de la pierre tombale de Craches. Je ne sais si l'opinion que je viens d'émettre sera partagée; mais, quoi qu'il en soit, cette pierre tombale était assez intéressante par elle-même, en raison de la particularité que je viens de signaler; elle était d'ailleurs assez jolie aussi pour qu'elle méritât d'être tirée de l'oubli. »

MM. Stein et Vitry formulent quelques observations sur les conclusions de l'étude de M. Beaufils, conclusions déjà adoptées généralement et peut-être un peu trop généralisées.

M. M. Prinnet, membre résidant, présente les empreintes de quatre sceaux du xiii^e siècle dont les matrices font partie de la collection de M. Henri Lecesne, de Château-dun. Le plus remarquable de ces objets présente une légende bilingue, hébraïque et latine.

M. A. Boinet, associé correspondant national, étudie le

portail nord de l'église de Villeneuve-l'Archevêque, qui date du milieu ou du troisième quart du xii^e siècle, et où se reconnaît dans les grandes statues des ébrasements, une influence rémoise. Le tympan de ce portail est consacré à l'histoire et au triomphe de la Vierge. Les grandes statues représentent notamment l'Annonciation (groupe intéressant à rapprocher de ceux d'Amiens, Chartres et Reims) et des personnages de l'Ancien Testament qui sont des préfigures du Christ (Salomon, David, Moïse?). On remarque, en outre, sur un des soubassements deux représentations de la Libéralité et de l'Avarice, dont la première a été empruntée au portail de la cathédrale de Sens. Enfin, le dais qui surmonte la statue de la Vierge, au trumeau, offre la figuration d'une façade de cathédrale qui rappelle celle de Sens, tout en n'en étant pas, comme on l'a dit, une représentation fidèle.

Une construction à gauche de cette façade paraît, d'autre part, rappeler l'officialité ou palais synodal de Sens.

MM. Fournier, Vitry et Deshoulières ajoutent quelques remarques.

Séance du 17 Mars.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

M. Rostovtzeff étudie un bas-relief antique trouvé en Angleterre :

« Je voudrais attirer l'attention de la Société des Antiquaires sur un monument qui n'est pas inconnu et qui a été déjà publié, la dernière fois par M. Stuart Jones et feu le professeur Haverfield dans le *Journal of Roman Studies*. C'est un bas-relief trouvé à Cirencester, actuellement dans la collection de M. Crips à Cirencester.

« Le monument est complet à droite et à gauche, il est un peu endommagé en bas à gauche. La partie supérieure, avec le sommet des têtes des trois déesses figurées,

manque complètement. Le bas-relief représente trois déesses assises de front sur des chaises et entourées d'enfants, tous de sexe masculin, au nombre de trois également. Les déesses sont vêtues de vêtements romains, les enfants sont nus. La déesse de gauche trône majestueusement, la face tournée vers le spectateur. De sa main droite, elle soutient un garçon assez âgé qu'elle nourrit de son sein droit. Le garçon est représenté debout; il tette énergiquement; sa main gauche est posée sur le sein de la déesse nourrice. Un autre garçon s'approche de la nourrice de la droite; sa main droite est posée sur le sein gauche de la déesse. Visiblement, il demande à être nourri, lui aussi. De sa main gauche, la déesse l'écarte tendrement, tandis que sa voisine, la déesse du centre, le retient de sa main droite par le bras gauche. La figure centrale du bas-relief, une déesse mère comme sa compagne de gauche, tient dans son sein un amas de fruits et un chevreau. Entre elle et la déesse de droite, un troisième garçon se tient debout, de face; sa main droite est posée sur le sein de la déesse centrale, sa main gauche sur le sein de la déesse de droite qui le caresse de sa main droite.

« La signification religieuse du bas-relief n'est pas douteuse. Les déesses représentées sont visiblement les trois déesses mères, les *matres* celtiques. Mais la composition n'est aucunement celle de centaines de reliefs analogues que nous retrouvons partout dans le monde celtique. On sait que ces reliefs présentent généralement un aspect très uniforme et très archaïque. Trois femmes assises dans une pose rigide, vêtues de vêtements celtiques et tenant sur les genoux des fruits, quelquefois un enfant emmaillotté. On y trouve parfois quelques variations de détail, mais le thème usuel est observé avec une rigidité presque absolue.

« Notre bas-relief est tout autre. Il offre une scène mouvementée, très bien composée et très significative. Ce sont les déesses mères que l'artiste a voulu représenter, mais ce sont surtout leurs forces nutritives qu'il a souli-

gnées. On serait tenté de nommer les déesses plutôt *nutrices* que *matres*.

« Quelle est la raison de ce changement dans le traitement de ce groupe si répandu ? Haverfield, qui fut frappé par la ressemblance de la figure de gauche, avec la *Terra Mater* de l'*Ara Pacis* construite par Auguste, a voulu reconnaître une tentative de copier l'*Ara Pacis*, une influence directe ou indirecte de ce monument sur le bas-relief de Cirencester. Je ne partage pas son avis. La ressemblance n'est que superficielle. La *Terra Mater* de l'*Ara Pacis* tient sur ses genoux deux petits enfants ; elle n'en nourrit aucun ; sa pose et celle des enfants sont totalement différentes de celle des déesses du bas-relief de Cirencester, et la signification religieuse de la figure est beaucoup plus large que celle du groupe de Cirencester. C'est la *Terra Mater* que nous voyons sur l'*Ara Pacis*, une personnification de forces productrices de la terre, la patronne de l'agriculture et de l'élevage. C'est surtout la force prolifique des femmes qui est symbolisée sur le bas-relief de Cirencester ; les déesses représentées sur ce bas-relief sont surtout des déesses nourrices.

« Une certaine ressemblance entre la figure de l'*Ara Pacis* et les figures de notre monument ne peut être niée ; mais l'influence de l'une sur l'autre n'a été certainement qu'indirecte, par l'intermédiaire d'autres monuments.

« Or, si nous regardons de près les figures des trois déesses, nous serons frappés par le type des visages et par la coiffure. C'est le type et la coiffure répandus surtout au II^e siècle après J.-C., ou pour préciser à l'époque d'Antonin et de Marc-Aurèle. A cette époque, justement, nous assistons au développement d'un culte tout particulier qui a pris une grande extension. Le monde romain se trouvait dans ce temps-là à la veille d'un grand affaiblissement. La population diminuait visiblement. Souvenez-vous de la création par Domitien et Trajan des alimentations et des mesures analogues qu'on prenait pour repeupler l'Italie. « Repeuplons » était le mot d'ordre donné par les empereurs. Les empereurs eux-mêmes en don-

naient l'exemple : Faustine l'ancienne, Faustine la jeune, Lucille étaient renommées pour leur fécondité. Pour célébrer et propager cette fécondité, les empereurs renouvelèrent le culte de la *Fecunditas Augusta*, institué par Néron, et rebâtirent ou ornèrent probablement le sanctuaire de cette déesse à Rome. Je ne doute pas que les nombreuses monnaies à l'effigie des impératrices susnommées et la représentation de la *Fecunditas Augusta* sur les revers ne reproduisent les statues de ce sanctuaire ou les figures des bas-reliefs qui ornaient l'autel principal du temple.

« Regardez de près ces revers. Vous y trouverez la déesse aux traits de l'impératrice debout ou assise, tenant dans ses bras deux enfants et entourée d'autres.

« Arrêtons notre attention sur le type assis. Nous y trouverons une ressemblance frappante avec les figures de notre bas-relief : ici et là, des enfants d'un certain âge, et non plus des enfants à la mamelle; ici et là, la même composition des figures et surtout la même quantité d'enfants.

« Quoi de plus naturel que le culte de la *Fecunditas* se soit propagé dans les provinces, qu'on y ait à cette personnification érigé des autels et des temples qui furent acceptés avec sympathie par la population celtique qui reconnaissait dans le culte nouveau son culte ancien de déesses-mères? Le bas-relief de M. Crips pouvait orner autrefois un autel de ce genre consacré à la *Fecunditas Augusta* et orné de la représentation de *matres* transformées sous les influences de monuments romains.

« Nous avons un phénomène analogue dans un autre coin du monde celtique, la Pannonie. On a découvert dernièrement à Paltovio (Peltaa) une série de bas-reliefs votifs qui appartenaient tous à un temple consacré à la *Nutrix* ou aux *Nutrices Augustae*. Le thème des bas-reliefs pannoniens n'est pas le même que celui des reliefs gaulois et britanniques. Ici c'est le thème bien connu des bas-reliefs votifs grecs, avec la représentation d'une déesse *ζευροτρόφος* et des adorants. Mais ce thème a subi

lui aussi une influence extérieure. La déesse qui y est représentée ressemble singulièrement à la *Fecunditas Augusta* des monnaies impériales et fut certainement influencée par les statues et bas-reliefs de cette divinité. A noter une singularité : les inscriptions nomment toujours les *Nutrices Augustae*, tandis que les bas-reliefs ne représentent qu'une seule divinité *κουροτρόφος*. Pas de doute : c'est à un ancien culte de *matres* celtiques que nous avons affaire; mais il fut modifié sous l'influence, d'un côté du culte de la *Fecunditas Augusta*, de l'autre du thème traditionnel des bas-reliefs votifs grecs. Que ce fut le culte de la *Fecunditas Augusta* du II^e siècle après J.-C. qui influença un culte local des *Nutrices Augustae*, cela est démontré par le fait que le sanctuaire de Paltovio est d'une date récente et n'a existé que peu de temps. Les monuments les plus anciens appartiennent au II^e siècle, les plus récents au III^e. Or, le culte de la *Fecunditas Augusta* est confiné justement à l'époque entre Antonin et Septime-Sévère, où la prolifique Julia Domna l'a repris de nouveau et l'a célébré sur ses monnaies. »

MM. Toutain et Martha ajoutent quelques remarques.

M. Paul Monceaux, membre résidant, étudie les origines et l'histoire du mot *Romania* :

« On connaît l'intéressant mémoire de Gaston Paris sur le mot *Romania*, qui a été d'usage courant aux derniers temps de l'Empire romain et au Moyen Age¹. Les conclusions de cette étude, qui date de cinquante ans, restent exactes dans les grandes lignes; mais elles peuvent être complétées et précisées sur certains points, notamment en ce qui concerne les origines et l'histoire du mot. C'est ce que nous voudrions montrer à l'aide d'une série de textes du IV^e ou du V^e siècle, dont la plupart avaient échappé à Gaston Paris, et dont quelques-uns nous ont été signalés par Mgr Batiffol.

1. Gaston Paris, *Romani, Romania, lingua romana*, dans la *Romania*, t. I, 1872, p. 12-22.

« I. — Suivant Gaston Paris, le mot *Romania* n'apparaîtrait pas chez les auteurs latins avant le début du v^e siècle¹ : le plus ancien exemple se trouverait chez Orose, vers 418². Or, l'emploi de ce terme en latin est attesté déjà par des documents près d'un siècle plus tôt.

« Notons d'abord, dès le début du iii^e siècle, en 209, l'apparition d'un terme analogue, *Romanitas*, qui se lit chez Tertullien, mais qui a chez lui le sens de « qualité » ou titre de Romain³ ». A notre connaissance, le mot *Romania* date du temps de Constantin.

« On le rencontre pour la première fois dans la chronique connue sous le nom de *Consularia Constantinopolitana*. D'après les recherches de Mommsen, la première partie de cette chronique a été rédigée à Rome vers 330 : à deux reprises, dans des notices relatives aux années 261 et 295, sont mentionnées des invasions de barbares in *Romania*, c'est-à-dire en pays romain, sur le territoire de l'Empire⁴. La seconde partie de la chronique a été composée à Constantinople vers 395 : *Romania* y reparaît plusieurs fois avec le même sens dans des notices sur les années 334, 376, 382 et 386⁵.

« Ce n'est pas là un fait isolé, même en Occident : vers la fin du iv^e siècle, le mot *Romania* est employé couramment par les évêques ariens des provinces danubiennes, avec le sens de « territoire impérial », spécialement le nord de l'Italie⁶.

« Né sans doute dans l'Occident latin, le terme *Roma-*

1. *Romania*, t. I, p. 13.

2. Orose, III, 20; VII, 43.

3. Tertullien, *De pallio*, 4.

4. *Consularia Constantinopolitana*, ad ann. 261 et 295, p. 228 et 230, Mommsen (t. I des *Chronica minora*).

5. *Consularia Constantinopolitana*, ad ann. 334 (p. 234), 376 (p. 242), 382 (p. 243), 386 (p. 244, Mommsen).

6. Kauffmann, *Aus der Schule des Wulfila : Dissertatio Maximini contra Ambrosium* (Strasbourg, 1899), p. 73-75. — Cf. J. Zeiller, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain* (Paris, 1918), p. 437-454.

nia avait été adopté presque aussitôt dans l'Orient grec. Nous venons de le signaler à Constantinople, vers 395, dans la seconde partie des *Consularia Constantinopolitana*. Mais on le rencontre antérieurement chez deux écrivains grecs, l'un d'Égypte, l'autre de Chypre : en 358, chez Athanase d'Alexandrie¹; en 375, chez Épiphane de Salamis².

« Au v^e siècle, le mot *Romania* reste en usage dans le monde grec comme dans le monde romain. On le trouve en Orient chez un contemporain d'Augustin, chez saint Nil, un ancien préfet du prétoire, devenu moine au Sinaï³. On le trouve également chez des Latins : en Espagne, vers 418, dans les récits d'Orose⁴; en Afrique, vers 432, dans la biographie d'Augustin par Possidius⁵; puis, en 455, dans une recension carthaginoise du *Liber genealogus*⁶.

« Inutile de pousser plus loin notre enquête sur l'emploi du mot, qui, depuis le v^e siècle, est entré de plus en plus dans l'usage courant. Du vi^e au xiii^e siècle, il apparaît fréquemment dans des textes latins ou grecs, puis dans des textes français, et sans doute en d'autres langues.

« De ce qui précède se dégagent les conclusions suivantes : 1^o le terme *Romania* apparaît d'abord en latin, à Rome, vers 330; 2^o il apparaît en grec, en 358, chez Athanase d'Alexandrie; 3^o à la fin du iv^e siècle et au v^e, il reparait fréquemment dans les deux langues et dans les parties les plus diverses de l'Empire : aux bords du Danube, en Espagne, en Afrique, à Constantinople, à Chypre, jusque dans le désert du Sinaï; 4^o depuis le vi^e siècle, il se montre un peu partout, en grec ou en

1. Athanase, *Historia Arianorum ad monachos*, 35.

2. Épiphane, *Haeres.*, 66, 1 (*adversus Manichaeos*); 69, 2 (*contra Arianos*).

3. Saint Nil, *Epist.*, I, 75.

4. Orose, III, 20; VII, 43.

5. Possidius, *Vita Augustini*, 30.

6. *Liber genealogus*, 442, p. 182. Mommsen (t. I des *Chronica minora*).

latin; puis, au Moyen Age, avec quelques variantes orthographiques, jusque dans des langues romanes.

« II. — Après ces observations sur les origines, voici quelques précisions sur l'histoire du mot. S'il n'y a pas eu, à proprement parler, une évolution du sens, on constate du moins, selon les temps, une extension plus ou moins grande de ce sens, et des applications très diverses.

« Au début, et pendant tout le iv^e siècle, *Romania* désignait simplement le « territoire romain », l'Empire romain : surtout l'Empire d'Occident pour les Latins, l'Empire d'Orient pour les Grecs. Tel est évidemment le sens dans le plus ancien document, les *Consularia Constantinopolitana*. On y lit, par exemple, vers 330 : « Hos-
« tes multi irruerunt in *Romania*... Carporum gens uni-
« versa in *Romania* se tradidit¹. » Même sens dans tous les textes, latins ou grecs, du iv^e siècle. En 358, Athanase reproche aux Ariens d'avoir oublié que « Rome est la « métropole de la *Romania*² ». En 375, Épiphane constate que l'arianisme « a envahi presque toute la *Romania*, « surtout les régions orientales³ ». Vers 390, Auxentius, évêque arien de Dorostorum, puis, de Milan, dit qu'Ul-fila, l'apôtre des Goths, trouva un refuge sur le territoire de l'Empire romain : « In solo *Romaniae*, adhuc beatae « memoriae Constantio principe, honorifice est suscep-tus⁴. » Le même sens se conserve, en grec et en latin, dans les premières années du v^e siècle. Saint Nil, faisant allusion aux invasions du temps, se plaint que « souvent « des foules de barbares envahissent la *Romania*⁵ ». Vers 418, Orose parle des « ennemis de la *Romania*, — hostes « *Romaniae*⁶ ». Il raconte ailleurs que l'ambition du roi

1. *Consularia Constantinopolitana*, ad ann. 261 et 295, p. 228 et 230, Mommsen.

2. Athanase, *Historia Arianorum ad monachos*, 35.

3. Épiphane, *Haeres.*, 69, 2 (*contra Arianos*). — Cf. *Haeres.*, 66, 1.

4. *Epistula Auxentii Dorostorensis*, p. 75, Kauffmann.

5. Saint Nil, *Epist.*, I, 75.

6. Orose, III, 20.

goth Ataulf était d'abord « ut, oblitterato romano nomine, « romanum omne solum Gothorum imperium et faceret et « vocaret, essetque, ut *vulgariter* loquar, Gothia quod « *Romania* fuisset¹ ». Notons, en passant, que, d'après ce récit d'Orose, l'expression *Romania*, pour désigner l'Empire ou le territoire romain, était d'origine populaire.

« Cependant, sous les coups des barbares, l'Empire d'Occident se disloquait : il allait bientôt disparaître. Par une conséquence naturelle des faits historiques, le mot *Romania* prit peu à peu une signification différente : il désigna de plus en plus les survivances et les regrets du passé, la « civilisation romaine ». Ce sens nouveau apparaît en Afrique vers 432. Au moment où les Vandales, déjà maîtres de la plus grande partie du pays, menaçaient Hippone qu'ils allaient bientôt assiéger, des évêques africains consultèrent leur collègue d'Hippone sur la conduite à tenir envers les envahisseurs. Augustin dans sa réponse, dit son biographe Possidius, essaya de leur faire comprendre « quid magis ab illis *Romaniae* eversoribus esset « metuendum² ». Ici, évidemment, *Romania* ne pouvait désigner l'Empire romain, qui n'existait plus en Afrique ; le mot désignait maintenant la « civilisation romaine », dont on cherchait à sauver les restes. Le même sens se retrouve dans la chronique carthaginoise de 455, où se lit cette notice, à propos du sac de Rome par Genséric : « Et conclusum est..., decursis temporum metis, *Romaniae* regnum³ ».

« Le temps des grandes invasions passé, l'Empire romain, surtout en Occident, ne fut plus qu'un souvenir : mais un souvenir d'autant plus cher aux groupes épars des populations romaines, ou romanisées, qui avaient réussi à tenir plus ou moins en échec les conquérants. D'où une application nouvelle du mot *Romania*. Depuis le ^{vi}^e siècle, il désigna spécialement, en Occident comme en Orient, les diverses régions privilégiées, souvent séparées

1. *Ibid.*, VII, 43.

2. Possidius, *Vita Augustini*, 30.

3. *Liber genealogus*, 442, p. 182, Mommsen.

les unes des autres ou complètement isolées, où les populations de langue grecque ou latine avaient trouvé un refuge, et qui formaient, au milieu du flot des barbares, comme des îlots de civilisation romaine. D'après cela, on comprend que le nom, suivant les lieux et les temps, suivant les préoccupations des habitants comme des chroniqueurs, ait été donné à des régions très différentes, très éloignées les unes des autres. *Romania*, en Orient, c'était tantôt l'Empire byzantin considéré dans son ensemble, tantôt telle ou telle province; c'était, par exemple, le pays des bords du Danube qui est devenu la *Roumanie*, ou la partie de la péninsule des Balkans qu'on a appelée ensuite la *Roumélie*, ou les districts de l'Asie Mineure qui avaient échappé au joug des Perses, des Arabes ou des Turcs. En Occident, c'étaient les environs de Rome, le territoire de l'Eglise romaine, ou les provinces septentrionales de l'Italie qui avaient résisté à la poussée des Lombards, particulièrement l'ancien exarchat de Ravenne, la *Romagne*. Pour certains auteurs, c'était la Gaule, où, en dépit des invasions, semblait se maintenir la tradition romaine; c'était spécialement la partie de l'ancienne Helvétie (ouest et sud de la Suisse) qui est restée le pays *romand*. D'autres régions encore ont été désignées accidentellement par le même nom de *Romania*, dont l'extension et l'application variaient selon les circonstances ou selon le point de vue des chroniqueurs, mais dont l'emploi impliquait toujours l'idée d'une survivance du passé.

« En résumé, tant que dura l'Empire romain, *Romania* fut simplement un équivalent populaire de « *romanum imperium* ». Pour les générations qui assistèrent à l'écroulement de l'ancien monde, ce fut la « civilisation romaine ». Plus tard, ce fut le nom générique de toutes les régions, — épaves du grand Empire d'autrefois, — où se conservaient tant bien que mal les traditions du monde antique. L'histoire de ce mot, qui apparaît vers 330 sous Constantin, est en rapport avec l'histoire même de la civilisation romaine. »

MM. Cagnat et Martroye, Mgr Batiffol présentent quelques observations relatives à l'époque de l'apparition de ce mot au lieu et place de l'*orbis romanus*.

Séance du 24 Mars.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

- CHARBONNEAU-LASSAY (L.). *Archéologie religieuse du Bas-Poitou. Une curieuse médaille de saint Benoît trouvée à Luçon et une croix reliquaire provenant de Saint-Mars-des-Prés (Vendée)*. [Fontenay-le-Comte, 1919], in-8°.
- DELAGRANGE (R.). *Carnet d'un chemineau. Une ville romane. Poitiers*. [Fontenay-le-Comte, 1919], in-8°.
- RÉGNIER (L.). *L'église du Marais-Vernier. Son vitrail du XVI^e siècle. Sa cloche, épave du carillon d'Eename. Monographie archéologique*. Paris-Rouen, 1919, in-8°, pl.
- *Quelques notes sur Jehan Le Boursier, seigneur d'Esternay, général des finances en Normandie*. [Évreux, 1919], in-8°.

M. M. Aubert, associé correspondant national, fait hommage d'un ouvrage de M. L. Régnier, associé correspondant national, sur l'église du Marais-Vernier.

M. C. Enlart, membre résidant, de la part de la Société académique de Boulogne-sur-Mer et de la Commission des monuments du Pas-de-Calais, donne connaissance d'un décret en vertu duquel la commune de Leulinghen vient d'être autorisée à changer son nom en celui de Berlinghen. Les sociétés précitées poursuivent l'annulation de ce décret et demandent à cet effet l'adhésion de notre Société : plutôt en effet que de faire disparaître le nom historique d'une localité où se tinrent les célèbres conférences de 1381-1401 entre les plénipotentiaires français

et anglais pour le rétablissement de la paix entre les deux royaumes, elles estiment qu'il serait préférable de n'y apporter qu'une simple modification, — telle que Leulinghen-les-Bernes, — qui suffirait à empêcher les confusions dont se plaignent les habitants de la commune en question. Après discussion, un vœu favorable aux désirs des sociétés intéressées est adopté; il est décidé que le texte de ce vœu sera rédigé et motivé par M. le comte de Loisne, membre résidant, qui veut bien se charger de le leur faire parvenir.

M. F. Martroye, membre résidant, achevant sa communication relative au testament de saint Grégoire de Nazianze, montre l'intérêt que présente ce document en ce qui concerne les noms de divers vêtements en usage à l'époque du Bas-Empire, tels que *camasus* ou *camasum*, *amphimallum*, *sticharium*, *pallium sigillionum*.

M. Monceaux et Mgr Batiffol présentent plusieurs observations.

Séance du 31 Mars.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Le président donne lecture d'une lettre par laquelle M. J. Formigé pose sa candidature à un siège de membre résidant.

M. le comte de Loisne, membre résidant, en conséquence du vœu émis dans la séance précédente relativement au changement de nom de la commune de Leulinghen (Pas-de-Calais), donne lecture de la note suivante qu'il fera parvenir au secrétaire de la Société académique de Boulogne-sur-Mer et au secrétaire de la Commission départementale des monuments du Pas-de-Calais, conformément à la décision arrêtée à cet effet par notre Société :

« Dans sa séance du 24 mars, sur la proposition de M. Enlart appuyée par M. de Loisne, la Société des Anti-

quaires de France, à l'unanimité, a émis un vote de protestation contre le changement de nom imposé, en dépit de tout sens, à la commune de Leulinghen, arrondissement de Boulogne-sur-Mer, canton de Marquise. Je suis chargé de vous notifier ce vote, en l'accompagnant de considérations :

« 1° Le vocable topographique *Leulinghen* est d'origine purement germanique et remonte au v^e siècle. Il a été formé par la combinaison du suffixe *-Hem* (manoir clos de haies et par extension village, latinisé *hamus*, synonyme de *villa*) avec le nom d'homme *Lollo*, *Lullo* (Förstemann, *Namenbuch*, col. 1064), possesseur primitif du domaine. On le trouve, en 776, sous la forme *Loningaheimum* (*Cart. Sith.*, p. 60) et, en 846-864, sous celle de *Loningahem* (*Ibid.*, p. 196), qui, philologiquement, s'est très régulièrement francisé *Leulinghen*, après être passé par les formes *Lolingehem*, 1157 (*Ch. de l'abbaye de Beaulieu*, p. 387), *Lulinghem*, 1179 (*Ch. de Saint-Bertin*, n° 293), *Lulingahem*, 1180 (*Ch. d'Andres*, p. 794), *Lolinhgem*, 1223 (*Ch. de Saint-Bertin*, n° 640), et *Loeulinghen*, 1501 (*Comptes de Beuvrequen*, fol. 104 r°).

« 2° Le nom de *Leulinghen* appartient à l'histoire de France. Le rayer de notre vocabulaire topographique équivaut à une destruction historique. Il est mentionné en 1180 dans la *Chronique d'Andres*. Monstrelet le cite à son tour, à l'année 1401 (*Ch.*, t. I, p. 33). C'est à Leulinghen, en effet, qu'eurent lieu, pendant vingt ans, de 1381 à 1401, de célèbres conférences entre les plénipotentiaires de France et d'Angleterre pour le rétablissement de la paix entre les deux royaumes. De plus, la tour romane de Leulinghen est une des plus intéressantes du nord de la France au point de vue archéologique, comme l'a fait ressortir M. Enlart dans sa magistrale étude sur les églises romanes.

« 3° Si l'on tient à différencier *Leulinghen*, canton de Marquise, de son homonyme *Leulinghem*, canton de Lumbres, où d'ailleurs sonne l'*m* finale, il est facile de le faire en ajoutant au vocable, comme déterminatif, le nom

du hameau de Bernes : *Leulinghen-lez-Bernes* ; de même qu'on restituerait à *Leulinghem* le qualificatif de *Leulinghem-lez-Étrehem*, porté par ce village avant la Révolution. Mais transformer *Leulinghen-Bernes* en *Bernelinghen* (pourquoi pas *Uzelottinghen*, Uzelot étant un hameau important de la commune), c'est une monstruosité aux points de vue philologique et historique, contre laquelle doivent protester de toutes leurs forces, non seulement les gardiens des sciences historiques, mais tous les gens sensés. Les habitants de Leulinghen, fiers du passé de leur village, sont les premiers intéressés à ce que son nom ne soit pas ridiculement travesti. »

M. J. Formigé, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« La ville de Fréjus (Var) a conservé presque tous ses monuments romains. L'étude de cet ensemble est particulièrement intéressante, car il s'y ajoute aux édifices qu'on rencontre habituellement dans les cités romaines de Provence un élément spécial : les restes d'un des plus grands ports militaires de l'antiquité. On sait qu'il put recevoir, — avec la flotte romaine, — les trois cents galères prises à la bataille d'Actium.

« De nombreux auteurs ont publié des études écrites sur Fréjus ; quelques-uns y firent des fouilles partielles. Mais nous sommes loin de connaître tout ce que renferme ce vaste champ de recherches. Sur notre demande, le Service des monuments historiques a décidé d'y entreprendre des fouilles nouvelles qui seront continuées méthodiquement, afin d'arriver peu à peu à l'examen complet de la cité.

« L'aviation militaire, après une entente spéciale, a été autorisée à enlever les masses de terre accumulées dans l'amphithéâtre : elle dégrossit ainsi peu à peu la fouille, d'une manière analogue à celle qui fut adoptée pour l'amphithéâtre d'El Djem. Lorsqu'elle terminera, nous n'aurons plus qu'une mise au point peu onéreuse à faire nous-mêmes.

« Le théâtre est de même rempli de terre et de décombres. Nous y avons fait en 1919 les sondages nécessaires pour repérer ses différents éléments. Nous avons reconnu ainsi le portique de la scène, le *postscenium*, le mur du *pulpitum* orné de niches, l'orchestre, un vomitoire, les murs qui supportent la *cavea*. Entre ceux-ci se voit au point sondé un magnifique dallage en pierre froide avec caniveau. A l'extérieur, nous avons découvert une rue dallée, sous laquelle passe un égout. Au delà de la rue, nous atteignons une maison. Ces fouilles ainsi amorcées vont être conduites activement en 1920 et s'étendront à d'autres édifices.

« Nous sommes heureux à ce propos de pouvoir annoncer que le Service des monuments historiques, désireux de mieux mettre en valeur les monuments romains du midi de la France, a décidé de les réunir sous une direction unique. Ceux qui se trouvent actuellement dégagés seront entretenus et étudiés d'ensemble; ceux qui restent encore englobés dans des constructions modernes seront peu à peu dégagés; on entreprendra des fouilles sur les points intéressants; les musées lapidaires seront enrichis, reclassés le plus possible et munis des catalogues qui leur manquent trop souvent. »

• M. R. Cagnat, membre résidant, entretient la Société de la découverte qui aurait été récemment faite en Syrie d'une « épée d'honneur offerte à Corbulon », dont la description a été publiée par le P. Vincent dans la *Revue biblique*, juillet-octobre 1919¹.

« Ce monument historique insigne aurait été trouvé quelque part aux environs de Damas et acquis par M. J. E. Spafford, de la colonie américaine à Jérusalem.

1. [Depuis que lecture de la présente note a été donnée à la Société, M. Michon nous a fait observer que le monument avait déjà été signalé comme faux, ici même, par M. Héron de Villefosse (*Bulletin*, 1913, p. 334 avec fac-similé). La lecture qui a été donnée du texte n'étant pas tout à fait exacte et les arguments destinés à en établir la fausseté n'étant guère qu'esquissés, je n'ai pas cru inutile de faire imprimer ce que j'avais dit à ce sujet.] R. C.

NERO CLAVDIVS CAESAR AVG·GEMAJC·IMP·PONT·MX·TRIB·POT·XI·COS·III·IMP·VIII·PAT·P·
GN·DOMITIO C^oRBVLON^N LEG·AVG·PRO PR·T·AVRELIO FVLVO LEG·A·G·LEG·III·GAL·P

« C'est une superbe lame, en fer, plate, épaisse
« d'à peu près 0^m004 à la base, large en moyenne
« de 0^m09 et longue de 0^m614, non compris la
« soie d'emmanchement... *Si l'exécution un peu*
« *fruste et plus encore le style composite, d'abord*
« *étrange, des reliefs qui ornent le plat de l'arme*
« *sur un côté, sont de nature à piquer la curio-*
« *sité, plus peut-être qu'à la satisfaire, la pré-*
« *cision du texte va aussi loin qu'on pouvait le*
« *rêver, car un joli texte s'étale en deux longues*
« *lignes sur le revers de notre lame*¹. »

« La lecture, d'après le P. Vincent, offre bien
quelques difficultés, tant à cause de l'oxydation
qui a notablement empâté certains creux de
lettres, détachées en relief sur un fond légère-
ment ravalé, qu'à cause de certaines ligatures
audacieuses et d'abréviations peu familières;
cependant on a pu en donner un fac-similé
(p. 507) et une lecture (p. 508). Voir ci-contre.

« Le P. Vincent a parfaitement reconnu que
« ce texte *reproduit trait pour trait* deux ins-
« criptions du *Corpus*, « provenant de Ziâta,
« près de Karpout, en Haute-Arménie². A part
« l'omission de R dans *Germanicus* et de la
« barre sur le chiffre XI, on retrouve dans ces
« deux textes toutes les particularités qui carac-
« térisent celui de l'épée ». D'où il s'ensuit,
d'après le P. Vincent, que les deux bases monu-
mentales comme l'épée sont des trophées de la
grande guerre d'Arménie de 63/64 ap. J.-C.

« La conclusion à tirer de cette similitude
est tout autre. Il suffit de jeter un coup d'œil
sur l'inscription gravée au plat de l'épée pour
se convaincre qu'elle est l'œuvre d'un artisan
moderne. Certaines lettres ont une forme tout
à fait singulière. Les M surtout sont caracté-

1. P. 505 et suiv.

2. C. I. L., III, 6741 et 6742.

ristiques : au lieu d'être composés de deux barres légèrement inclinées par rapport à la verticale, reliées entre elles par un angle dont le sommet descend jusque sur la ligne, ils sont faits de trois traits verticaux parallèles ; celui du milieu, plus court que les autres, étant surmonté d'un petit angle dont les deux côtés le relient au sommet de chacun des deux voisins. Les R, au lieu de se présenter sous la forme d'un P non fermé, de la boucle duquel se détache une barre à peu près droite, se composent de deux boucles qui viennent se réunir sur la haste verticale, au milieu de sa hauteur, celle d'en bas n'étant pas fermée, bien entendu. Quant aux C et aux G, ils ne sont pas conformes au type usité chez les Romains : les C, au lieu de venir mourir sur la ligne en une barre presque droite, se relèvent par une sorte de crochet, qui, dans les G, devient une boucle circulaire.

« Il y a encore d'autres preuves de la supercherie : presque toutes les particularités, les bizarreries même des inscriptions, surtout de celle qui porte au *Corpus* le n° 2741 et qui semble avoir servi de modèle, sont servilement reproduites sur l'épée. Ainsi *pontifex maximus* y est écrit MX, avec ligature de l'M et de l'A : l'épée donne MX¹ ; *pater patriae* s'y présente sous l'abréviation singulière PAT·P : même singularité sur l'épée. Dans le surnom *Corbulone*, le premier O, plus petit, est logé au centre de la courbe du C, et le second dans l'angle que constitue le L : même disposition sur l'épée. Enfin, dans LEG·AVG·PRO PR et LEG·AVG·LEG·III, l'abréviation AVG est présentée la première fois sans ligature, la seconde fois avec ligature de l'A et du V : là encore le graveur de l'épée a copié son modèle.

« Il ne faudrait pas croire, cependant, que ce fût un artisan peu instruit, qui agissait naïvement, par amour du gain peut-être, mais sans intention de duper le public. La tromperie était bel et bien préméditée. Dans les deux

1. Peut-être MA liés, comme sur la pierre, à en juger par le dessin du P. Vincent.

inscriptions, le nom de Corbulon est à l'ablatif absolu : Corbulon étant légat de la province. Notre faussaire, qui voulait faire de l'épée une épée d'honneur offerte à Corbulon par Néron, a changé CORBVNONE (avec N et E liés) en CORBVNONE (avec N et I liés).

« Non moins étrange est la mention sur l'épée du nom du légat de la légion III^e *Gallica*, subordonné du légat de Syrie : autant il est naturel de le lire sur des inscriptions gravées pour rappeler la construction d'un *castellum* et la part qu'y avait prise le commandant militaire local, autant il serait absurde de le faire figurer sur un glaive d'honneur offert par l'empereur. A plus forte raison en est-il ainsi s'il faut lire, ainsi que le *Corpus* l'insinue, non pas : *legato legionis III Gallicae*, mais : *legato*, (*operante*) *legione III Gallica*.

« Concluons : si l'empereur Néron a jamais donné à son général un *parazonium* d'honneur, ce n'est assurément pas celui qui fait l'objet de cette note. Il fallait que la chose fût dite avec preuves à l'appui. »

M. Ch. Barbarin, associé correspondant national, étudie un missel enluminé du début du xvi^e siècle, exécuté pour le cardinal de Givry, dont le portrait figure parmi les enluminures conçues, quoique tardives, dans un esprit traditionnel.

MM. Marquet de Vasselot et Vitry ajoutent quelques observations.

M. M. Aubert, associé correspondant national, présente la photographie d'un des personnages du calendrier de la cathédrale Notre-Dame de Paris : c'est le mois de juillet qui serait personnifié par un faucheur portant sur son dos une botte de foin. M. Aubert pense qu'il faut plutôt y voir un rouisseur avec une charge de chanvre.

MM. Martin et Deshoulières formulent quelques observations.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 2^e TRIMESTRE DE 1920.

Séance du 4 Avril.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Le président donne lecture d'une lettre du secrétaire de la Société néerlandaise d'archéologie au sujet des précautions à prendre en temps de guerre pour la protection des monuments anciens.

M. Deshoulières, membre résidant, lit la communication suivante relative au château de Vincennes :

« La porte, dite du *Village*, est un vaste quadrilatère, flanqué de deux tours aux pans coupés, percé d'une grande baie en tiers-point et à cheval sur la courtine septentrionale du fort de Vincennes qu'elle fait communiquer avec la ville.

« Rappelons qu'une inscription, due à Philippe Ogier, secrétaire de Charles V, détruite sous la Révolution, mais dont le texte a été conservé, prouve que le donjon de Vincennes est l'œuvre de Philippe VI de Valois, de Jean le Bon et de Charles V qui

*Parfist en brièves saisons
Tours, braies, fossés, maisons.*

« Il en résulte donc que la porte du Village, postérieure au donjon, aurait été construite vers 1370.

« La tour, qui en occupe l'angle sud-ouest, contient un escalier aboutissant aux quatre étages du monument. Le premier est divisé en deux pièces, séparées par la calotte de la voûte d'entrée. Les trois autres sont consacrés, chacun, à une vaste salle occupant tout l'espace et remarquable par de belles proportions et d'élégantes sculptures disposées sur les cheminées ou les consoles des poutres. On y voit, entre autres, quatre prophètes comparables aux évangélistes bien connus qui décorent l'intérieur du donjon et auxquels ils ne sont pas inférieurs.

« Dans la dernière salle, l'architecte avait projeté des voûtes, et des amorces d'ogives se trouvent encore, en attente, sur des colonnes engagées. Mais la trop grande proportion qu'il aurait fallu donner au vaisseau a fait modifier ce projet, et deux nervures demeurent seules, rasées à leur naissance, pour marquer ce repentir.

« Tout cela est peu connu, car l'intérieur, transformé en magasins militaires, est inaccessible au public. Néanmoins, le colonel de Fossa l'a décrit, trop sommairement il est vrai, puisqu'il n'y consacre que quelques pages dans les deux volumes qui forment son intéressant travail sur l'ensemble du château de Vincennes.

« Aussi voudrions-nous attirer l'attention sur deux ou trois points, à peine entrevus, et qui méritent d'être attentivement observés.

« C'est d'abord la tour du sud-est, entièrement creuse et vide de tout escalier. Elle consiste en un simple cylindre contre la paroi duquel aucun arrachement ne décèle des débris de marches. D'ailleurs, les socles des jambages des ouvertures pratiquées devant les différents étages sont établis, non pas sur des gradins, comme l'aurait comporté une porte donnant accès à l'escalier, mais sur une même ligne horizontale.

« On ne relève pas, non plus, de traces de corbeaux ou de logements destinés à soutenir ou à placer les poutres de paliers qui auraient pu diviser la tour en salles habitables.

« Il faut en conclure que celle-ci n'était qu'une simple

cage, destinée à faire parvenir, à l'aide d'une corde et d'une poulie, différents matériaux jusqu'aux salles successives où leur donnaient accès les ouvertures dont nous venons de parler.

« Une autre particularité doit être signalée : au pied de la même tour, dont le talus prend naissance dans le fossé de l'enceinte, et en léger contre-bas de celui-ci, on remarque une sorte de cave dont les quatre murs, au lieu d'être réunis par un plafond ou une voûte, s'élèvent, en rétrécissant l'espace qu'ils cantonnent, jusqu'à la réduire en un étroit conduit rectangulaire qui monte jusqu'au troisième étage. Là, il se perd dans une réfection moderne qui a transformé une petite logette prise dans l'intérieur du mur. Il est incontestable que nous sommes en présence de latrines dont le conduit forme la descente et dont la cave était la fosse qui semblait communiquer avec les doutes de la défense, dont l'eau assurait la vidange. En outre, la pièce supérieure était également pourvue d'une latrine qui semble venir s'embrancher sur le conduit principal. Enfin, un système d'aération, dont on retrouve le coffre, venait perfectionner l'ensemble.

« L'étude de la porte du Village permet de faire une autre remarque. Elle est relative aux nombreuses marques de tâcheron gravées sur les pierres de la construction. Alors que les murs du donjon n'en portent qu'un nombre très infime, ici elles sont multipliées à l'infini : creusées de traits larges, parfois arrondies par la gouge, elles représentent de nombreuses croix, puis des triangles, des écus, des signes fantaisistes, des caractères gothiques, enfin une série d'instruments de travail, compas, marteau tranchant, laie. Leur disposition n'est pas laissée au simple hasard, on y remarque une certaine symétrie, puisque, sur chaque assise du noyau supérieur d'escalier, on voit la petite croix uniformément reproduite.

« Enfin, la taille des pierres a été l'objet d'un procédé original. Au lieu de présenter ces lignes horizontales ou diagonales faites avec le taillant, telles qu'on les voit sur les édifices du ^{xii}^e siècle, — ce qui n'est pas ici surpre-

nant, — ou plutôt ces marques en pointillés, un peu granitées, que l'on trouve dans la région parisienne durant les ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, le parement de la pierre a été souvent achevé avec la gouge, dont la trace concave et *chevillée* demeure encore très visible.

« Toutes ces constatations prouvent que si le château de Vincennes, peu connu d'ailleurs du grand public, est apprécié par les archéologues et les artistes à cause de son donjon, de sa chapelle, du pavillon du roi et du pavillon de la reine, la porte d'entrée ou du Village, encore moins accessible aux visiteurs, et peut-être, pour cette raison, moins étudiée par les archéologues, est cependant digne du reste et fournirait, comme lui, le cadre le plus approprié au Musée qu'il est question d'installer dans l'ensemble du vieux fort. »

M. A. Guébbard, associé correspondant national, rend compte des fouilles exécutées dernièrement en Alsace par M. R. Forrer :

« L'infatigable directeur du Musée d'archéologie de Strasbourg, actuellement occupé à transférer ses riches collections du vieux palais des Rohan au grand étage de l'ex-palais impérial qui leur a été assigné, va pouvoir y mettre en valeur les nombreuses trouvailles de ses dernières campagnes de fouilles aux environs de Strasbourg, Saverne, etc.

« Au Musée de cette dernière ville ont été remises plusieurs stèles funéraires à inscriptions romaines. A Kœnigshoffen, la découverte d'un grand nombre de tombes romaines a révélé, par l'abondance des armes, restes de boucliers, de jugulaires de casques en bronze et en fer, fers de lances, pointes de flèches, fers de chevaux, etc., l'emplacement d'un vrai champ de bataille que les monnaies et une plaquette d'enseigne romaine, avec inscription, permettent de dater de l'une des deux invasions germaniques du temps d'Alexandre Sévère, entre 233 et 236.

« A Strasbourg même vient d'être découverte une tour

romaine exactement à la place que faisait prévoir, sur un plan de l'ancienne enceinte publié par M. Forrer en 1916, l'*interturrium* fixé à 25 mètres. Grâce à des crédits fournis par le gouvernement et la ville, la conservation de ces restes est assurée et les fondations de la tour demeureront visibles dans les caves d'un immeuble qu'on vient de construire au-dessus.

« Non moins importantes ont été les trouvailles préhistoriques. Des tombes néolithiques en très bon état ont fourni de riches mobiliers : instruments, colliers de coquilles, etc. Des fonds de cabanes, jusqu'à La Tène I^{er}, ont donné des poteries, des torques, des bracelets. Mais la découverte la plus importante a été fournie par les belles coupes de l'exploitation du lœss à Arlesheim, où a été mis en évidence un foyer de chasseurs de mammouths, avec rhinocéros, cheval, etc., et grands ossements, avec marques d'utilisation soit comme instruments (bêche, enclume), soit à la place de pierres qui faisaient défaut, pour encadrer le foyer et l'abriter du vent.

« Un peu au-dessus de ce niveau, présumé aurignacien, mais nettement en dessous de l'humus où tout un village néolithique fut trouvé, il y a longtemps, a été aperçu, dans la coloration des argiles, le dessin très caractéristique de ce qui, d'habitude, représente un fond de cabane. Malheureusement, l'absence de mobilier ou de silex suffisamment typiques ne permet pas de préciser un âge qui serait, pour ce genre de stationnement, le plus ancien connu dans la région. Non loin de là avait été trouvée, dans l'humus supérieur, une cave de ferme romaine, avec beaucoup de tessons, un peu de *terra sigillata*, une passoire à fromages et divers objets en fer, restes de faux, d'enclume, etc.

« On le voit, les attractions ne manqueront pas aux nombreux congrès archéologiques dont les prochaines réunions sont annoncées à Strasbourg. »

Séance du 14 Avril.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

GOBILLOT (R.). *Un érudit normand et percheron : l'abbé A.-A. Desvaux*. Alençon, 1920, in-8°, pl.

GUÉBHARD (A.). *Études préhistoriques*. Saint-Vallier-de-Thiey, 1919, in-8°.

ROY (M.). *La monnaie du Moulin*. Paris, 1919, in-8°.

— *Les premiers caractères d'imprimerie en métal résistant*. Besançon, 1920, in-8°.

SAINT-PÉRIER (COMTE DE). *Le graduel de la congrégation de Notre-Dame d'Étampes (1677)*. Étampes, 1920, in-8°.

VALLETTE (R.). *Le couvent et la chapelle de Notre-Dame de Lorette de la Flocellière et les Maillé-Brézé*. Fontenay-le-Comte, 1920, in-8°.

M. le comte Durrieu remercie la Société de son élection comme membre honoraire.

MM. A. Boinet, le comte A. de Laborde et J. Loth sont élus membres résidents.

Séance du 21 Avril.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

DESTRÉE (J.). *Un livre d'heures peint par Simon Marmion*. Bruxelles, 1919, in-8°, pl.

DURRIEU (comte P.). *Les Van Eyck et le duc Jean de Berry*. Paris, in-4°, pl.

LEBLOND (V.). *Cartulaire de l'Hôtel-Dieu de Beauvais*. Paris, 1919, in-8°.

M. le comte Durrieu, membre résidant, offre à la Société, de la part de son associé correspondant étranger, M. Joseph Destrée, conservateur au Musée des antiquités à Bruxelles, une brochure, dont M. Destrée est l'auteur, intitulée : *Un livre d'heures peint par Simon Marmion*.

« La détermination des œuvres de Simon Marmion, dit à ce propos M. Durrieu, constitue un problème extrêmement intéressant pour l'histoire de l'art au xv^e siècle. M. Destrée apporte un nouvel élément au débat de la question en proposant de restituer à Simon Marmion, par un rapprochement avec d'autres images précédemment attribuées à ce maître par divers critiques, les miniatures d'un livre d'heures ayant appartenu au xvi^e siècle à la famille de Berlaymont, dont le sort actuel est ignoré de M. Destrée, mais que l'on peut connaître par une reproduction de deux de ses pages publiée en 1896 par un libraire de Prague. »

M. le comte Durrieu fait ensuite hommage d'un article écrit par lui sur *Les Van Eyck et le duc Jean de Berry*.

M. H. Stein, membre résidant, fait hommage, au nom de l'auteur, d'un travail très considérable de M. le Dr Leblond, le *Cartulaire de l'Hôtel-Dieu de Beauvais*.

M. F. Deshoulières, membre résidant, donne lecture de la notice nécrologique qu'il a consacrée à son prédécesseur M. G. Perrot.

M. Prou, membre résidant, communique, de la part de M. E. A. Stükelberg, associé correspondant étranger, professeur à l'Université de Bâle, une note concernant un trésor de monnaies romaines trouvé aux environs de Bâle :

« A la fin du mois de janvier 1920, on a trouvé près du champ de bataille de Saint-Jacques (1444) un pot contenant plus de 1 500 pièces romaines. Le Musée historique en a acheté 287 et le Service des monuments historiques environ 900; le reste est dispersé, mais je ne désespère

pas d'en acquérir encore une certaine quantité. La liste ci-jointe nous montre que les empereurs gaulois Postume, Victorin et les deux Tétricus (avec deux pièces de Marius) forment avec 721 pièces la plus grande partie du trésor, dont l'enfouissement dut avoir lieu en l'an 270, sous Aurélien. Voici la répartition par empereur :

« Gordien III	16
« Philippe I ^{er}	8
« Otacilia Severa	1
« Philippe II	1
« Dèce	7
« Étruscille	7
« Trébonien	4
« Volusien.	8
« Valérien I ^{er}	6
« Mariniana	1
« Gallien	194
« Salonine.	15
« Valérien II	3
« Salonine.	1
« Postume.	47
« Marius	2
« Victorin	67
« Tétricus I ^{er}	404
« Tétricus II	201
« Claude II	152
« Quintillus	5
« Aurélien.	3
« Divus Claude II	9
« De fabrique barbare	2
« Mauvaise conservation	34

« Presque toutes les pièces sont très bien ou bien conservées; celles des deux Tétricus sont souvent frappées sur un flan normal. Les flans petits commencent sous Gallien et Victorin et se continuent jusqu'à Claude II.

« Je ne sais par qui sont frappées les neuf pièces de *Divus Claudius*; elles paraissent sortir de l'officine de Lyon.

« Une petite pièce d'un Tétricus n'offre pas de tête, le revers étant répété en creux sur la face. »

M. P. Vitry, membre résidant, signale l'intérêt que présente l'exposition actuellement ouverte au Musée des arts décoratifs et qui réunit un grand nombre d'aquarelles et de relevés de monuments anciens d'Arménie, du ^{vi}^e au ^{xiii}^e siècle. L'architecture et les détails de l'ornementation de ces édifices, malheureusement ruinés, soulèvent de délicates questions sur les influences byzantines ou arabes qui s'y sont simultanément exercées.

Séance du 28 Avril.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

M. L. Dimier, membre résidant, fait la communication suivante sur la fameuse grotte de Bernard Palissy :

« M. Rahir le libraire d'ancien a eu la chance de retrouver un imprimé de Bernard Palissy, exemplaire probablement unique, d'un ouvrage oublié du maître, dans la bibliothèque du marquis d'Ailesbury, vendue le 3 mars de l'année dernière. Le nom de l'auteur y est inscrit, en signature de la préface.

« M. Rahir a remarqué que deux passages des œuvres connues de Palissy mentionnaient cet ouvrage comme ayant précédé la *Recette véritable*, qualifiée par lui de second de ses livres, et les *Eaux et fontaines*, qualifiées de troisième. Gobet, qui réimprima Palissy en 1777, avait relevé ces allusions et conclu qu'un traité de *l'Ignorance des Médecins*, qu'il attribue à Palissy, était ce premier ouvrage perdu. Il n'en est rien, et c'est seulement maintenant que nous tenons le livre qui, venu premier, recule les susdits au rang de troisième et de second.

« L'impression porte la date de 1563, année d'avant la *Recette véritable*, qui parut en 1564. L'imprimeur est Berton à la Rochelle.

« M. Rahir l'a réimprimé. Nous en jouissons donc à nouveau, et chacun peut s'y instruire de plusieurs faits importants, qui seront résumés ici.

« D'abord, l'ouvrage n'est autre chose qu'une description de la grotte de poterie peinte, ou *grotte figuline*, que Bernard Palissy fit pour le connétable de Montmorency, et dont il est mention en quelques parties de ses œuvres en ces termes : « Il a plu à Mgr le connétable me faire l'honneur de m'employer à l'édification d'une admirable grotte rustique de nouvelle invention » (*Recette véritable*, éd. Cap., p. 3). Et aussi : « Terre cuite insculpée et émaillée en façon d'un rocher tortu, bossu et de diverses couleurs étranges, ainsi que je fais la grotte de Mgr le connétable » (*ouvr. cité*, p. 63).

« Ces courtes allusions feront place désormais à un détail circonstancié, mis en dialogue par le potier, avec ces seules indications pour les interlocuteurs : *Demande. Réponse.* Le titre du livre est celui-ci : *Architecture et ordonnance de la grotte rustique de Mgr le duc de Montmorency, pair et connétable de France*. Dans la préface sont des détails nouveaux de la vie de l'auteur, et dans le corps de l'ouvrage quelques traits étrangers ajoutent leur profit au reste.

« Quant à la vie de l'auteur, au moyen d'une des dédicaces du livre de *Recette véritable*, on savait que la prison qu'il subit à Bordeaux avait été dans le temps qu'il travaillait à la grotte du connétable, emmagasinée en morceaux dans son atelier de Saintes, et qu'afin de sauver les pièces des malveillants et de terminer l'ouvrage, Palissy fut délivré par la reine mère, à la prière du connétable. Cela, dis-je, se démêlait grâce à une lecture attentive et soigneusement pesée. La préface du nouvel ouvrage jette sur ces événements une bien autre lumière. Légèrement antérieure à la *Recette véritable*, elle est datée de la prison ou « conciergerie de Bordeaux », l'année 1562. Il y est dit :

Monseigneur, j'ai trouvé bon vous avertir qu'ainsi que j'étais après pour parachever votre œuvre, monsieur le doyen et chapitre de

Saintes m'ont fait constituer prisonnier comme un malfaiteur en la Conciergerie de cette ville de Bordeaux... Dont s'ensuit que pendant que je suis ici, votre œuvre est en danger d'être ruiné et à la vérité on lui a déjà baillé plusieurs assauts. Aussi, que le seigneur de Richelieu, ayant entendu la grandeur de l'œuvre, fit crier à son de trompe par les rues et carrefours de ladite ville de Saintes, que ledit œuvre était pour vous et que nul ne fût si hardi d'y toucher, ne loger en ma maison, à cause de ladite besogne.

Ce néanmoins, il y a un tas de populace et certains argolets... lesquels ne laissent passer une semaine sans qu'ils ne fassent quelque brisure ou ouverture de nuit ès granges et ateliers où est votre dite besogne. Ce considéré, Monseigneur, je n'ai rien trouvé de meilleur que de vous prier de commander à un de vos secrétaires qu'il écrive à messieurs du parlement de cette ville de Bordeaux, où je suis prisonnier, qu'il leur plaise contraindre ledit chapitre de Saintes, mes parties, de prendre votre œuvre par inventaire, pour icelui garder durant mon emprisonnement... S'il vous plaît le faire ainsi, ce sera le moyen que votre œuvre sera conservé, et s'il s'en ensuit quelque ruine, ledit chapitre en répondra.

« Cette prison de Bordeaux avait été précédée d'un emprisonnement dans Saintes même, d'où MM. de Burie, de Jarnac et de Pons avaient tenté de le tirer pour le motif du connétable. Ces trois noms et le fait consignés dans la *Recette véritable* se retrouvent dans l'ouvrage nouvellement recouvré, ainsi que mention du duc de Montpensier, qui d'abord donna à Palissy une sauvegarde qui n'eut point d'effet.

« Ainsi est mis sous nos yeux le fait que la *Recette véritable*, écrite après la délivrance de Palissy, ne mentionne plus qu'un passé :

Il vous plut, dit l'auteur dans la *Recette*, employer la reine mère pour me tirer hors des mains de mes ennemis mortels et capitaux... Je sais combien il vous saura très bien souvenir de ces choses en temps et lieu, et, combien que votre œuvre vous coûtera beaucoup davantage pour le tort qu'ils vous ont fait en ma personne... vous leur rendrez le bien pour le mal.

« Autre chose encore nous est donné, à savoir le spectacle de la curiosité causée par l'ouvrage en train, qui

était telle, au dire de Palissy, que « plus de quatre mille « gentilshommes » le vinrent voir, sans compter les gens de robe et autres :

J'en prends à témoin, dit-il, Mgr le duc de Montpensier, lequel se transporta à mon atelier accompagné de plusieurs grands seigneurs... J'en prends aussi à témoin Mgr le prince de la Rochesur-Yon, lequel se fit porter par quatre gentilshommes à mon atelier pour voir ledit œuvre... J'en prends aussi à témoin le seigneur de Burie... Aussi ont vu ledit œuvre feu le roi (Henri II) et la reine de Navarre, accompagnés des seigneurs et dames de Rohan, Mgr le comte de Laroche foucauld, deux frères de Mgr de la Trémouille, Mgr l'abbé de Cormery, M. de Soubise, le baron d'Aubeterre, François Monsieur de Candale et Christophe Monsieur son frère, le seigneur d'Estissac, M. le baron de Mirambeau et ses frères, M. de Montandré, le fils du seigneur de Candale, le seigneur de Cosnac, M. de la Châtaigneraie, deux seigneurs de la maison de Bourdeille, le seigneur de Sansac, le baron de Curton, le seigneur d'Ausance, l'archevêque de Bordeaux, l'évêque de Rieux.

« La cour, le parlement, la ville défilaient donc chez Palissy, admirant à l'envi l'émail et les rustiques dont allait se composer la grotte du connétable. Sans doute elle était destinée à orner les jardins d'Écouen ; mais nous n'avons aucune preuve qu'elle ait jamais quitté l'atelier de Saintes, ni jamais été montrée que là.

« L'auteur écrit, parlant au connétable : « L'œuvre « qu'il vous a plu me commander il y a environ sept « ans. » Cela place la commande en 1555.

Toujours de la même source, nous apprenons que Palissy fut présenté au roi la même année :

Qu'il vous plaise vous souvenir que, lorsqu'il vous plut me commander ledit œuvre, que le feu roi Henri et monsieur le cardinal de Lorraine attestèrent en votre présence qu'ils avaient vu des plus grands œuvres et des plus belles choses au monde, mais qu'ils n'avaient jamais vu œuvre semblable au mien. Lequel œuvre n'était qu'un simple bassin, pour lequel ledit feu roi me fit donner... cinquante écus... lorsqu'il vous plut me présenter à Sa Majesté.

« Voilà donc les débuts de la faveur du potier. Un plat de faïence de sa façon la lui valut auprès du roi, et de plus c'était son premier ouvrage en ce genre, « la première « pièce que j'ai faite », dit-il. Tout cela n'était pas soupçonné.

« Quant à la grotte, pour résumer ici sa description, c'était un carré long, de treize mètres environ sur six, avec un rocher d'émail tout à l'entour, couvrant la muraille à la hauteur de trois mètres. Le morceau principal faisant face à l'entrée était orné de toutes sortes de lézards et de serpents, et son pied trempait dans un bassin où des grenouilles et des écrevisses jetaient l'eau. Sur les côtés, le long de la salle, étaient des niches avec des sièges. Au-dessus du rocher, des termes de figures variées faisaient l'entre-deux des fenêtres.

« Tous ces traits sont d'autant plus intéressants, que c'est la seule idée que nous puissions avoir des grottes dressées par Palissy : le dessin qu'a publié Berty d'une grotte en forme de fosse ne lui étant attribué que par complaisance. Maintenant, voici quelque chose d'assez étrange.

« Benjamin Fillon a publié dans ses *Lettres de la Vendée* en 1861, un devis souvent cité d'une grotte comme celle-ci, dont il croit Palissy l'auteur. Les rapprochements qu'on fait de telles descriptions entre elles sont souvent moins exacts qu'on ne dit d'après une lecture légère qu'on en fait. Par exemple, Benjamin Fillon, comparant ce devis avec les cabinets d'émail décrits dans la *Recette véritable*, dit que le passage de ce dernier ouvrage « n'est « que la paraphrase du devis ». Excepté un très court passage, où le premier cabinet vert du jardin dont il donne le plan, contient plusieurs traits transportés de la grotte du connétable, il n'en est rien ; à moins que, pour identifier les choses, on trouve que ce soit assez des lézards, des grenouilles, des herbes d'eaux qui reviennent dans toutes ces peintures. Au contraire, la description réimprimée de la grotte du connétable s'accorde à peu près complètement avec le devis de Benjamin Fillon.

« Les parties sont les mêmes : bassin au fond de la grotte, rocher au-dessus, niches sur les côtés pour s'asseoir, fenêtres dans la partie haute, entresuivies de termes rustiques. Non seulement l'objet est semblable, mais les deux descriptions se copient en quantité d'endroits. Exemples :

GROTTE
DU CONNÉTABLE.

Le pignon qui est à l'opposite à l'autre bout de la grotte, vis-à-vis du portail, est enrichi indiciblement... Le dessus de la terrasse (au-devant) est insculpé en façon d'un rocher étrange continuant jusqu'à la hauteur de huit pieds de haut. Lequel rocher est tout fait par bosses et concavités, ainsi que tu vois communément.ès rochers maritimes. Lequel rocher... est orné d'un nombre infini d'espèces d'herbes, qui coutumièremment croissent ès lieux aquatiques et rochers maritimes, comme sont scolopendre, adiantha, capilli veneris, polytric, polypode et autres telles espèces d'herbes convenables à cette affaire... Dans les trous, bosses et concavités y a plusieurs couleuvres, serpents, aspics et vipères, les uns couchés et entortillés d'une sorte et les autres d'une autre.

GROTTE
POUR LA REINE MÈRE.

Quant au pignon qui serait à l'autre bout de la grotte, je voudrais l'enrichir de plusieurs termes, lesquels seraient portés sur un rocher... de la hauteur autant qu'un homme pourrait toucher de la main... (Ce rocher) serait insculpé par un nombre infini de bosses et concavités, lesquelles bosses et concavités seraient enrichies de certaines mousses et de plusieurs espèces d'herbes qui ont accoutumé croître ès rochers et lieux aquatiques, qui sont communément escolopendre, adienton, politricon, capilli veneris et autres telles espèces d'herbes que l'on aviserait être convenables. Aussi sur les bosses et concavités il y aurait certains serpents, aspics et vipères couchés et entortillés en telle sorte que la propre nature enseigne.

« Ailleurs, dans le détail des termes :

Il y a (un terme) qui a... une coiffure de toile entortillé d'une mode étrange. Ce néanmoins les filets' et tissure de ladite toile

J'en voudrais faire trois ou quatre vêtus ou coiffés de modes étranges, lesquels habillements ou coiffures seraient de divers

sont si apparents qu'il y a peu d'homme qui ne pense que ce soit toile naturelle.

linges, toiles ou substances rayées si très approchant de la nature qu'il n'y aurait homme qui ne pensât que ce fût la même chose que l'ouvrier aurait voulu imiter.

Un autre, que toute sa forme n'est autre chose que coquilles, ainsi que tu vois qu'il se trouve souvent plusieurs pierres et rochers, lesquelles, quelque part qu'on les puisse rompre, elles se trouvent toutes de coquilles et engendrées en la pierre.

Un autre, qui serait en façon comme bien souvent l'on trouve des pierres qu'en quelque endroit qu'elles soient rompues, on y trouve un grand nombre de coquilles crûes et formées au dedans de la même masse.

« Et cette remarque sur le bassin du fond et son décor, en partie formé dans la grotte du connétable de bêtes aquatiques qui crachent l'eau. Dans le devis de Fillon, cette eau tombe du rocher :

Ce grand nombre de pissures d'eau font mouvoir l'eau qui est dedans le fossé, de sorte qu'on perd le poisson de vue par intervalles à cause du mouvement de l'eau et de certaines circulations que causent lesdites pissures, de sorte qu'il semble que le poisson se remue dans ledit fossé.

Les pissures qui tomberaient feraient mouvoir l'eau du fossé et, par certains éblouissements ou mouvements de l'eau, on perdrait de vue par intervalles le poisson, en telle sorte qu'on penserait que ledit poisson se fût démené ou couru dans ladite eau.

« Ainsi les deux projets sont copiés l'un et l'autre, les deux explications aussi. Si le devis de Fillon est bien de Palissy, comme il paraît, c'est l'auteur même, c'est l'ouvrier même qui s'est copié. Le devis de Fillon porte ceci : *Devis d'une grotte pour la reine mère du roi*. Palissy aurait donc présenté au connétable de Montmorency d'une part, à Catherine de Médicis de l'autre, le même projet à peu près, presque dans les mêmes termes.

« Auquel des deux le premier ? Au connétable, puis-

qu'en 1555, que la grotte fut commencée pour lui, Catherine de Médicis n'était pas encore reine mère. Il s'ensuit que c'est après la grotte commencée pour le connétable que Catherine se serait vu offrir un projet de grotte toute pareille. Benjamin Fillon datait son devis de 1561, mais les raisons qu'il donne n'ont aucune certitude, et nous sommes libres de le mettre quand nous voudrons.

« Il faut remarquer que le devis pour la reine mère n'est pas un devis ferme, issu de commande réelle, mais une offre. « S'il plaisait à la reine mère », dit l'auteur. D'accord avec cette remarque, ajoutons que le projet ne mentionne aucune mesure ; au contraire, toutes les mesures sont jointes à la description de la grotte du connétable. Voici l'explication que je propose.

« Le connétable sera mort, en 1567, avant que la grotte fût dressée, quand elle était encore en pièces dans l'atelier de Palissy. Ses héritiers ne l'auront pas réclamée. L'ouvrier aura essayé de s'en défaire du côté de la reine, en présentant le projet comme neuf. Les courtisans ne l'avaient vue qu'en pièces : il pouvait espérer qu'on ne la reconnaîtrait pas. Catherine n'est pas nommée dans ceux qui visitèrent l'atelier de Saintes. Une chose ne serait pas impossible, c'est que la rareté du livre qu'on vient de retrouver provienne du soin que Palissy aurait pris d'en anéantir l'édition, afin de prévenir les rapprochements.

« Il faut remarquer que dans les *Eaux et fontaines*, parues dans la seconde partie de sa carrière, tandis que par trois fois il rappelle la *Recette véritable*, « petit livre » imprimé « durant les premiers troubles » (éd. Cap., p. 224, 245, 324), pas une seule fois la description de la grotte du connétable n'est mentionnée. En 1564, au contraire, dans la *Recette véritable*, on y faisait des allusions.

« Si cela était confirmé, rien n'empêcherait de croire que Catherine agréa le projet, et que la grotte qu'elle eut de Palissy aux Tuileries fut faite des morceaux préparés pour le connétable, qui auraient enfin trouvé cet emploi. Je ne donne tout cela que comme une supposition.

« Quoi qu'il en soit, ne quittons pas ce sujet sans

signaler deux passages où il est question du château de Madrid et de Jérôme della Robbia, qui l'avait décoré de faïence :

D'où vient donc qu'au château de Madrid il y avait certains vases en plomberie et autres œuvres de terre qu'un Italien nommé maître Jérôme, homme excellent en son art, avait fait ; toutefois, ces choses commencent à tomber en ruine ?

Je te confesse que cet Italien était homme excellent en son art ; mais en cet endroit, faute de philosophie, ou bien l'indigence, ou bien faute d'expérience, a causé ce mal, qui est que, n'ayant point connu ni éprouvé auparavant les terres de Paris ou environ icelui, ou bien n'en pouvant recouvrer d'autre, il a fait son œuvre d'icelle sans avoir égard à l'avenir.

« Ce qu'il en était au vrai, je ne sais. Notons cependant que Palissy se vantait de faire grande attention aux terres. Dans son chapitre des Terres d'argile au traité des *Eaux et fontaines*, il en fait mention particulière par ces paroles : « Je n'ai pas connu la différence des terres » et leurs divers effets sans grands frais et labeurs... » (éd. Cap., p. 304).

« Autre mention de Jérôme della Robbia :

Prends garde aux œuvres d'un excellent ouvrier que le roi François, premier de ce nom, amena à son retour d'Espagne, lequel ouvrier a fait plusieurs belles choses aux châteaux de Cognac et de Madrid.

« Que Jérôme eût été réellement ramené de Madrid par le roi, cela sans doute est mis sans beaucoup de réflexion, et parce que le château du bois de Boulogne passait pour copié de celui de Madrid. Mais l'attestation qu'au château de Cognac il y avait des faïences de Jérôme della Robbia mérite, je crois, plus d'attention. C'est la première fois que cette nouvelle vient au jour, et il y aura lieu de s'en souvenir. »

M. L. Demaison, associé correspondant national, entre-

tient la Société de la signification du mot *burge*, employé par les constructeurs du moyen âge.

« On désigne dans le pays rémois sous le nom de *burge* une « sorte de pierre tendre, facile à tailler. » Telle est la définition fort exacte que donne Prosper Tarbé dans son *Glossaire de Champagne*¹. Ce mot est encore aujourd'hui très répandu; il n'est pas de maçon à Reims qui ne le connaisse et n'en fasse usage. Il semble être particulier à la Champagne; je ne l'ai trouvé dans aucun dictionnaire, ni dans ceux de Littré, de Godefroy, de Lacurne et de Du Cange, ni dans aucun des glossaires de patois provinciaux que j'ai pu consulter. Je n'ai aucune idée sur son étymologie, mais j'ai constaté qu'il est ancien dans la langue. On le relève dans une charte de non-préjudice du 6 mai 1345, donnée par l'abbaye de Saint-Nicaise au chapitre de Reims et publiée par M. Ch. Givelet dans son histoire de *L'église et l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims*². Dans ce document, les susdits religieux reconnaissent qu'ils ont pris des pierres dites de *burge* pour la construction de leur église, « lapides dictos gallice *de burge* » « pro edificiis ecclesie Sancti Nichasii Remensis et ad » « edificandum in eadem ecclesia », dans des carrières sises au terroir de Vrigny³, appartenant au chapitre de Reims, « quedam fosse vulgariter *quarrieres de burges* » « nominate », par la seule permission des chanoines, et sans y prétendre aucun droit ni aucune juridiction⁴.

« Je crois utile d'ajouter ce mot à la liste des termes employés par les constructeurs du moyen âge, que j'ai étudiés dans l'une de nos précédentes séances. »

M. A. Guébbard, associé correspondant national, présente l'original d'un objet énigmatique en terre cuite,

1. *Recherches sur l'histoire du langage et des patois de Champagne*, t. II. Reims, 1851, p. 24.

2. Reims, 1897, p. 446. — J'ai cité également cette pièce dans *l'Album de la cathédrale de Reims*, introd., p. 18, note 3.

3. Arr. de Reims, cant. de Ville-en-Tardenois.

4. Archives de Reims, fonds du chapitre, Vrigny, liasse 1, n° 3.

jadis découvert dans la Marne, qu'il avait mentionné dans une précédente communication relative à un objet identique trouvé dans les fouilles de Castel-Roussillon (Pyrénées-Orientales) et considéré comme pouvant être un dévidoir ou un tourniquet. Les particularités de l'objet présenté aujourd'hui par M. Guébbard semblent devoir remettre en question l'interprétation qu'il convient de donner de cet objet.

M. Paul Monceaux, membre résidant, communique une Note sur la formule *domum romulam*, qui est particulière à l'épigraphie de Lalla Marnia :

« Dans l'épigraphie africaine, il y a une petite énigme qui a souvent intrigué les archéologues : c'est l'origine et la signification de la formule *domum romulam*, qui se lit dans de nombreuses épitaphes de Lalla Marnia, l'ancien Numerus Syrorum, bourg situé sur les Hauts-Plateaux de l'Oranie, à l'ouest de Tlemcen, tout près de la frontière du Maroc.

« Cette formule, on ne l'a jamais rencontrée nulle part ailleurs : elle se retrouve, il est vrai, au Musée de Tlemcen, mais sur une pierre qui y a été apportée du bourg voisin ¹. Par contre, dans les nécropoles de Numerus Syrorum, la *domum romulam* règne souverainement. Elle se montre dans une trentaine d'épitaphes, presque toutes datées, qui s'échelonnent entre les années 344 et 460 de l'ère chrétienne, et qui appartiennent surtout à la seconde moitié du iv^e siècle ². Quelques-unes de ces épitaphes sont peut-être païennes ; mais la plupart sont nettement chrétiennes par la rédaction comme par les symboles, malgré la présence du *D(is) m(anibus) s(acrum)*, qui, d'ailleurs, n'est pas rare dans l'épigraphie chrétienne de la contrée.

« La formule en question est presque toujours identique et comme stéréotypée : *i(n)stituit domum romulam* (années 344 à 389). A peine quelques variantes sans

1. *C. I. L.*, VIII, 21784.

2. *C. I. L.*, VIII, 9966 et suiv.; 21799 et suiv.

importance : *domum romulam istituit* (années 359 à 429), ou *domum romulam fecit* (en 460). La formule était si bien consacrée, que parfois on gravait sur la tombe *domum romulam* seul, sans verbe, avec le nom du défunt (notamment en 425). Souvent aussi, l'on écrivait en abrégé les deux mots *domum* et *romulam*, le second mot pouvant être indiqué simplement par un R. Il est évident qu'alors, pour les lapicides de l'endroit, *domus romula* signifiait simplement « tombeau ».

« Mais d'où venait originairement ce nom étrange ? C'est ce que se sont demandé naturellement les archéologues. On a proposé des explications très compliquées, dont aucune n'est satisfaisante. On a soupçonné que *romulam* pouvait être la transcription latine d'un mot punique ou libyque, mais sans retrouver ce mot nulle part. Sur la foi de De Rossi, on suppose volontiers une relation lointaine et mystérieuse entre la *domum romulam* de Numerus Syrorum et la *Casa Romuli* du Palatin ¹. Hypothèse bien hasardeuse, qui ne résiste pas à l'examen critique. D'abord, la *Casa Romuli* n'était connue que des Romains de Rome, des touristes et des poètes érudits : il serait bien étonnant que des illettrés d'un bourg de Maurétanie en eussent entendu parler. Puis, on ne voit pas le rapport entre la cabane légendaire du fondateur de Rome et ces tombes d'Africains à demi barbares. Enfin, l'adjectif dérivé de *Romulus* est *romuleus* : et *romulus* ne peut venir que de *Roma*.

« Il y a une explication beaucoup plus simple. Du texte même des inscriptions de Lalla Marnia, il résulte que *domum romulam*, pour les indigènes de l'endroit, désignait un genre de tombeau : c'était un « tombeau à la « romaine ».

« *Domus*, chez les auteurs classiques, notamment chez les poètes, avait très souvent le sens de « tombeau ». Le

1. De Rossi, *Roma sotterranea cristiana*, t. III (Rome, 1877), p. 456; *Piante iconografiche di Roma*, p. 7. — Cf. Audollent, *Mélanges De Rossi* (Rome, 1892), p. 133 et suiv.

mot, avec cette signification, est d'usage courant dans l'épigraphie funéraire. Les exemples abondent, en Afrique comme ailleurs, chez les chrétiens comme chez les païens¹. Souvent, en haut de la stèle, est gravé le mot *Domus*, ou seul, ou suivi d'un génitif indiquant le nom du défunt. Parfois, la formule se développe en se précisant. Un païen de Lambèse « *aeterna(m) domu(m)*, ubi reliqua corporis « sui sint, se vivo instituit² ». Sur la tombe d'un chrétien de Sillègue, en 360, on lit : « Haec est *aeterna domus* et « *perpetua felicitas*³. » L'expression *domus aeterna* ou *aeternalis* reparaît fréquemment dans les nécropoles africaines, surtout en Maurétanie Césarienne. Des tombes du vi^e siècle, trouvées à Lamoricière (ancienne Altava), portent la mention « cui fecerunt *domum eternalem*⁴ ». A Pomaria (Tlemcen), une quarantaine d'épitaphes chrétiennes datées, qui s'échelonnent de l'année 417 à l'année 651, reproduisent invariablement la formule « fecit *domum eternalem*⁵ ». La *domum eternalem* de Pomaria est l'équivalent de la *domum romulam* qui était en usage dans la ville voisine de Numerus Syrorum; et les deux formules désignaient le même genre de sépulture.

« Mais pourquoi, dans cette dernière localité, la *domus* funéraire est-elle qualifiée de *romula*? Ici encore, l'explication est très simple. Ce qualificatif *romulus*, qui n'a rien à voir avec le fondateur de Rome ni avec les langues indigènes, est simplement un adjectif dérivé de *Roma*, un synonyme de *romanus*. L'emploi de ce mot n'a pas lieu de surprendre ici; car il était déjà familier aux classiques, toujours avec le sens de « romain ». Le témoignage des poètes surtout est décisif, puisque le rythme exclut l'hypothèse d'une altération postérieure de *romuleus* en

1. *C. I. L.*, VIII, 3582; 4447; 8186; 8430; 9869 et suiv.; 9911 et suiv.; 10712; 10927; 10930; etc.

2. *Ibid.*, VIII, 3582.

3. *Ibid.*, VIII, 10927.

4. *Ibid.*, VIII, 9869 et suiv.

5. *C. I. L.*, VIII, 9911-9959; 21778-21795; *Bulletin d'Oran*, t. XX, p. 172; XXIII, p. 140; XXVI, p. 495.

romulus. Or, on trouve, chez Virgile, *romula tellus* (= *romana*)¹, et, chez Horace, *romulae gentis* (= *romanae*)². Plusieurs villes, en diverses régions de l'Empire, dans le Samnium, en Gaule Cisalpine, en Espagne, en Dacie, portaient le surnom de *Romula*, cité « romaine » : Séville s'appelait « *Colonia Iulia Romula Hispalis* ». Il est évident que le qualificatif *romulam* des inscriptions de Lalla Marnia est un synonyme de *romanam*.

« Ainsi, la *domum romulam* était un tombeau romain, ou plutôt « à la romaine ». Pour comprendre la valeur et la portée de cette appellation, il faut se représenter l'état d'esprit des indigènes dans ces régions barbares des plateaux de Maurétanie. Un tombeau romain, si modeste qu'il fût, comportait ordinairement une petite décoration architecturale ou même sculpturale, avec une épitaphe. Or, en ces contrées lointaines, les indigènes des tribus ou des bourgs restaient presque tous fidèles aux vieux usages, comme l'attestent encore leurs innombrables nécropoles de l'époque romaine. Ils continuaient à ensevelir leurs morts dans des tombes en pierres sèches : simples fosses aux parois de moellons, avec une dalle à plat servant de plafond. Tout le luxe, pour les chefs, consistait à entasser des pierres en forme de tumulus, de dolmen ou de cromlech, de bazina ou de chouchet. Ce genre de sépultures s'est conservé en Afrique pendant toute la durée de l'occupation romaine, jusqu'à la domination byzantine; jusqu'au Moyen Age³. Quand ils sortaient de leurs vieux cimetières maures pour visiter une nécropole romaine, les indigènes étaient naturellement frappés du contraste. Quelques-uns d'entre eux, les plus ambitieux ou les plus riches, ceux qui cherchaient à s'éduquer en se romanisant, rêvaient d'un tombeau « à la romaine ». C'est ainsi qu'aujourd'hui certains Kabyles rêvent d'une maison « à

1. Virgile, *Aeneid.*, VI, 876.

2. Horace, *Carmina*, IV, 5, 1; *Carmen saeculare*, 47.

3. Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie* (Paris, 1901), t. I, p. 5 et suiv.; *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I (Paris, 1913), p. 274.

« la française » : ils rêveraient également d'un tombeau « à la française », si l'intransigeance des traditions religieuses ne s'y opposait.

« Ce qu'était une *domus romula* aux yeux des bonnes gens de Numerus Syrorum, c'est le rédacteur d'une de leurs épitaphes qui va nous l'apprendre. Cette épitaphe nous décrit le tombeau en question, tel qu'on se le représentait, tel qu'on l'avait commandé au marbrier : « Ulp(i)o « Cocce(i)o (a) solo i(n)stitu(erunt) [titu]lu(m) marmoreum « et ara(m) lapide quadrata(m) Ulp(i)i fratres¹... ». Ce monument funéraire comportait donc une épitaphe gravée sur un cippe de marbre, cippe carré, en forme d'autel. Tel est justement l'aspect ordinaire des tombes, trouvées à Lalla Marnia, qui portent la formule *domus romula* : ce sont des cippes carrés, qui ressemblent à un dé d'autel. Type banal, assurément, mais franchement romain : et c'est par là qu'il avait séduit les naïfs habitants du bourg, éblouis par le luxe apparent des sépultures à la romaine.

« C'est sans doute dans le courant du III^e siècle que les gens de Numerus Syrorum adoptèrent ce genre de sépulture, désigné par eux sous le nom de *domus romula*. Selon toute apparence, cette petite révolution funéraire est en rapport avec l'histoire même de leur ville. La région des Hauts-Plateaux maurétaniens n'a été colonisée que tardivement, et très incomplètement. Les colons romains n'y ont jamais formé que de petits groupes isolés, vivant à part des populations indigènes : en 508, dans la dédicace du camp d'Altava (Lamoricière), un certain Masuna s'intitule *rex gent(ium) Maur(orum) et Romanor(um)*²... Jusqu'au début du III^e siècle de notre ère, le pays de Lamoricière, de Tlemcen, de Lalla Marnia, était demeuré presque étranger à la civilisation romaine. A ce moment se produisit un fait nouveau : l'occupation militaire. Un corps de troupes, le *Numerus Syrorum*, vint tenir garni-

1. *C. I. L.*, VIII, 9985.

2. *C. I. L.*, VIII, 9835.

son au milieu des tribus indigènes : il bâtit la petite place forte qui prit son nom, et qui date probablement du règne d'Alexandre Sévère¹. Naturellement, cette garnison ensevelit ses morts dans des tombeaux conformes aux habitudes romaines. Ce fut une surprise pour les gens du pays, chez qui s'était perpétué jusque-là l'usage exclusif des sépultures maures en pierres sèches. On admira ; puis on imita. Quelque riche indigène voulut dormir, lui aussi, son dernier sommeil sous « un monument de « marbre, carré, en forme d'autel », avec une belle épitaphe latine². D'autres suivirent l'exemple de ce privilégié ; et, peu à peu, la mode s'en mêla. Par opposition avec les sépultures maures, on appela ce genre de monument un « tombeau à la romaine », *domum romulam*. De génération en génération se transmet dans la nécropole de Numerus Syrorum, avec le type de la tombe, la formule immuable *domum romulam*. Formule monotone et rituelle, comme stéréotypée, dont sans doute on oublia vite la signification réelle, et que l'on reproduisait plus tard sans la comprendre, mais qui avait eu à l'origine un sens précis, même une valeur historique, et qui aujourd'hui encore met une note originale dans l'épigraphie funéraire de Lalla Marnia. »

MM. Pallu de Lessert, Martroye et Martha présentent quelques observations.

Séance du 5 Mai.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

MONCEAUX (P.). *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe*. T. V :

1. Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique* (Paris, 1912), p. 251 et 628.

2. *C. I. L.*, VIII, 9985.

Saint Optat et les premiers écrivains donatistes. Paris, 1920, in-8°.

TREMBLOT (J.). *Crochets de tabliers d'artisans.* S. l., 1919.

M. J. Formigé, associé correspondant national, lit une nouvelle communication sur les *utriculaires* :

« La mission Hommaire de Hell a parcouru, de 1846 à 1849, la Turquie d'Europe, la Turquie d'Asie et la Perse. Le peintre Jules Laurens, attaché à cette mission, en a rapporté de nombreux dessins. Parmi ceux-ci, nous en avons remarqué trois qui représentent des radeaux d'outres sur l'Euphrate et le Tigre et dont l'examen éclaire la question des utriculaires chez les Romains. Cette question a été traitée bien des fois par les archéologues. Dans une note lue à la séance de la Société des Antiquaires du 20 février 1918, nous nous sommes efforcé de démontrer que pour les radeaux munis d'outres gonflées d'air, le rôle de ces outres était avant tout d'amortir les chocs et de permettre le glissement sur les écueils. C'est pour cette raison unique qu'on a préféré le flotteur souple au flotteur rigide tel qu'un tonneau : il remplit en quelque sorte le rôle du pneumatique qui « boit l'obs-tacle », suivant l'axiome connu.

« Les dessins de Jules Laurens permettent de bien comprendre les dispositions adoptées par les utriculaires romains : les outres sont serrées les unes contre les autres et couvertes d'un clayonnage sommaire et grossier en branchages. On compte environ vingt-quatre outres. Voyageurs et bagages sont entassés dans ce très petit espace : on y voit six personnes, deux malles et les nombreux colis de la mission qui constituent un poids considérable pour ces vingt-quatre outres. Or, malgré cela, le tirant d'eau est minime et ne dépasse guère une dizaine de centimètres. La navigation est dirigée par deux hommes munis chacun d'une sorte de rame à petite palette presque carrée et à long manche : elle ne leur sert en réalité que de gaffe ou de gouvernail, puisque c'est le courant qui se charge de mouvoir le radeau.

« L'étude de ces dessins explique tout à fait la navigation des utriculaires sur nos torrents de Provence et met en évidence ses caractéristiques qui peuvent se résumer ainsi : des radeaux très petits pouvant cependant porter une grosse charge, naviguant avec quelques centimètres d'eau et supportant impunément les chocs.

« Ces radeaux pourraient encore naviguer facilement sur la Durance et sur l'Ouvèze avec leur régime d'eau actuel; il est donc inutile de supposer qu'au temps des Romains ces torrents avaient un débit supérieur à celui qui existe de nos jours. D'ailleurs, cette supposition ne s'appuie sur aucun fait précis, et l'examen des érosions qui se voient sur leurs rives rocheuses lui est nettement opposé. »

M. Maurice Roy, membre résidant, lit un mémoire sur l'atelier du peintre Jehan Cousin le jeune, à Paris, entre 1560 et 1580. Il signale un Recueil du Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale renfermant plusieurs portraits au crayon d'une exécution assez médiocre en tant que simples essais de jeunes apprentis, mais fort intéressants parce que l'identification du plus grand nombre d'entre eux permet d'établir leur origine sennonnaise et de démontrer qu'ils proviennent de l'atelier du grand peintre. On remarque parmi ces portraits ceux de François de Béthune, père du grand Sully; de François de Coligny, frère de l'amiral; du poète Joachim du Bellay; de Marie de Béthune, dame d'Esternay; d'Étiennette Herbelin, femme de Jehan Cousin le jeune, etc.

MM. Dimier, Durrieu et Vitry formulent quelques observations.

M. Henri Stein, membre résidant, fait la communication suivante sur le peintre Philippe de Mazerolles :

« On se souvient peut-être de la présentation que j'ai eu l'honneur de faire à la Société, dans la séance du 16 octobre 1918, d'un document précieux pour la biographie du peintre Philippe de Mazerolles, qui vécut d'abord

en France, travailla pour Charles VII et passa ensuite en pays flamand, où il se fixa jusqu'à sa mort survenue en 1480. Son entrée au service du comte de Charolais paraissait devoir dater de l'année 1466. Or, cette date se trouve confirmée par un document inédit, daté du 21 avril 1467, qui est l'ordre du comte de Charolais à l'un de ses secrétaires de délivrer à Philippe de Mazerolles les lettres patentes qui le nomment son valet de chambre, et dont voici la teneur :

« Maistre Jehan le Gros le jeusne, nostre secretaire et
« audiencier, delivrez à Philippe de Maisereulle noz lettres
« patentes en double queue, par lesquelles nous le avons
« retenu nostre varlet de chambre, sans prendre ne rece-
« voir de luy la somme de cinquante et ung solz de deux
« groz le sol, monnoie de Flandres, pour l'esmolument
« du sceau, car nous luy avons donnee ladite somme, et
« par rapportant cette presente cedula signée de nostre
« main, nous vous en tendrons quitte et deschargé par
« tout où il appartendra. Donné à Bruges, le ^{xxi}e jour
« d'avril l'an mil quatre cens soixante et sept. (*Signé :*)
« CHARLES¹. »

« Ces lettres étaient évidemment destinées, d'une part, à récompenser des services antérieurs, d'autre part, à s'attacher plus étroitement la personne du peintre Philippe de Mazerolles, dont le prince appréciait le talent. »

M. le comte Durrieu, membre honoraire, insiste sur l'importance du document mis au jour par M. Stein.

Séance du 12 Mai.

Présidence de M. J. MAURICE, vice-président.

Ouvrages offerts :

BOINET (A.). *Verdun et Saint-Mihiel*. Paris, s. d., petit in-8°, pl. (*Les visites d'art. Memoranda.*)

1. Original (Archives générales du royaume à Bruxelles, Chartes du sceau de l'Audience, série Cédules, n° 1144).

BOINET (A.). *Saint-Quentin*. Paris, s. d., petit in-8°, pl. (*Les visites d'art. Memoranda.*)

CARCOPINO (J.). *Virgile et les origines d'Ostie*. Paris, 1919, in-8°, pl. (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome.*)

Mgr Batiffol, membre résidant, fait une communication sur les origines de la mitre des évêques. Il réfute l'opinion de M. Desloges sur le mot *corona* dans saint Augustin; il ne croit pas que ce mot signifie « mitre », mais « dignité épiscopale ». Il cite le panégyrique de Satyrus où saint Ambroise insiste sur sa ressemblance avec son frère que l'on confondait avec lui. Mgr Batiffol en conclut que l'évêque, à cette époque, n'avait pas de costume particulier. Dans le mémoire au pape Damase, Priscillien dit au pape : *ad coronam venerabilitatis tuae*. Saint Paulin de Nole, de même, écrit *socius coronae* en parlant d'un évêque à un autre évêque. En 419, Honorius s'exprime de même pour désigner la dignité épiscopale : *corona vitae tuae*. Au iv^e et au v^e siècle, le mot *corona* est donc une expression emphatique et protocolaire. On n'en connaît pas d'exemples postérieurs. Dans l'Écriture, la couronne est le signe du grand prêtre et c'est là sans doute qu'il faut chercher l'origine de cette expression.

MM. Monceaux, Lauer, Prou, Maurice et Martroye présentent diverses observations.

M. Léon Mirot, membre résidant, lit la note suivante :

« Il existait, jusqu'en 1792, au sommet de la tour de l'Horloge du Palais, à Paris, une cloche d'argent, qui sonnait dans les circonstances les plus solennelles de la vie publique et qui, dit-on, avait donné le signal des massacres de la Saint-Barthélemy. Aussi fut-elle descendue et brisée le 20 septembre 1792.

« Cette cloche était due à Jean Jouvente, célèbre fondeur de la fin du xiv^e siècle, à qui l'on doit, parmi ses autres œuvres, la cloche du château de Vincennes, celle de Camelin, dans l'Aisne, les cloches de la cathédrale de

Sens et celle du château de Montargis, datant respectivement de 1359, 1360, 1361 et 1379. Les divers historiens qui se sont occupés de Paris ont toujours unanimement daté la cloche du Palais de 1371 ; elle aurait été fondue d'ordre de Charles V.

« Cependant, un document, présentant un incontestable intérêt d'authenticité, date cette cloche de 1407 et en ferait par suite descendre la fonte jusqu'au règne de Charles VI.

« C'est un procès-verbal ou plutôt une expédition du procès-verbal rédigé, le 8 septembre 1792, au moment du bris de la cloche. Lors de cet événement, l'un des archivistes de la municipalité, Joseph-Nicolas Pavillet, et un déchiffreur archiviste, Roche-Denis Reufflet, déchiffrèrent, en présence du citoyen Portefer, chargé des clefs de la tour de l'Horloge, l'inscription gravée sur la cloche, sous forme de chronographe. Cette inscription était telle :

Charles Roys Volt en ce Clocher
Ceste noble Cloche accrocher
en JoIe pour sonner chascune heure.
La date est es trois vers desseure.
Par Jehan Jouvente fut moulée
Qui de tel art ot renommée.

« Le rapprochement des lettres soulignées donne CCCCVII. Le procès-verbal original de ce déchiffrage fut déposé au Comité de la section du Pont-Neuf, qui n'en délivra pas d'expédition. Celle qui est reproduite ci-contre a été rédigée le 24 thermidor an X (12 août 1802) et certifiée conforme par Pavillet et par Reufflet.

« Ce dernier personnage, après avoir rempli les fonctions de déchiffreur archiviste, était devenu huissier près du tribunal civil de première instance séant à Paris ; il occupait encore ces fonctions en 1802 ; il habitait alors rue Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 35, division du Muséum. Quant à Pavillet, il est très connu. Joseph-Nicolas Pavillet était né à Paris le 20 novembre 1742. Il était entré le

1^{er} janvier 1759 comme commis au cabinet des Ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit; le 1^{er} juillet 1770, il était devenu premier commis et avait rempli ces fonctions jusqu'en mars 1788; le 24 mai 1780 Louis XVI lui avait assigné, à partir du 1^{er} janvier 1780, une pension de 400 l. sur les revenus des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit. Il était, disait Bernard Chérin, un modèle d'application et d'assiduité. Ayant quitté le cabinet des ordres, Pavillet fut nommé archiviste de l'église de Paris, fonctions qu'il conserva jusqu'au 1^{er} janvier 1793. A ce moment, il devint archiviste de l'administration des biens nationaux, jusqu'au 1^{er} nivôse an III, date à laquelle il fut nommé commis archiviste de l'agence temporaire des titres. Lors de l'organisation des archives à l'hôtel Soubise, il fut attaché comme homme de lettres à la section historique dont il devint bientôt chef; et quand, en 1821, fut fondée l'École des chartes, Pavillet y fut nommé professeur. Il mourut le 30 août 1823.

« Ces indications biographiques, l'état des services de Pavillet sont un garant de sa compétence en matière d'archives et de déchiffrement. Aussi n'y a-t-il pas lieu de mettre en doute l'exactitude de la lecture par lui faite de l'inscription de la cloche de l'Horloge du Palais. C'est un document nouveau pour l'histoire du fondateur célèbre, dont la dernière œuvre connue était de 1380; c'est un texte intéressant pour l'histoire si curieuse du Palais¹. »

1. Archives nationales, résidus.

N° 11 Vers écrits en deux lignes, autour de la grosse
novembre cloche dite de l'Horloge du Palais à Paris.

Chronographe :

Charles Roys Volt en ce Clocher
Ceste noble Cloche accrocher
En JoIe pour sonner chascune heure.
La date est es trois vers desseure*.
Par Jehan Jouvente fut moulée
Qui de tel art ot renommée.

*. 407, c'est-à-dire 1407, parce qu'alors on omettait le millésime.

Séance du 19 Mai.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

M. P. Vitry, membre résidant, donne lecture d'une note de M. Deneux, architecte de la cathédrale de Reims, sur les maîtres de l'œuvre de la cathédrale de Reims :

« Il est peut-être audacieux, après les recherches faites par M. L. Demaison, pour retrouver et établir la chronologie des architectes de la cathédrale de Reims, de venir démolir une partie d'un travail si patiemment échafaudé.

« En me servant, comme l'a fait M. Demaison, du dessin du labyrinthe et de la place occupée par les quatre architectes, j'arrive à un résultat tout différent.

« Tout le monde est d'accord pour placer Jean Leloup à gauche, vers le chœur, Jean d'Orbais à droite, Gaucher de Reims à gauche, vers le portail, et Bernard de Soissons à droite.

« Je pars donc de cette donnée admise par tous les auteurs qui se sont occupés de cette question.

« Si, maintenant, on parcourt le tracé du labyrinthe, on constate que la première station a lieu à l'emplacement de Bernard de Soissons, la seconde est représentée par Jean d'Orbais, la troisième par Jean Leloup, la quatrième

Déchiffré au haut de la Tour du Palais, après le bris de la cloche, le 8 septembre 1792, par les c^{ns} Joseph-Nicolas Pavillet, l'un des archivistes de la municipalité, et Roch-Denis Reufflet, aussi alors déchiffreur archiviste, en présence du c^m Portefér, chargé des clefs de ladite Tour.

Certifié véritable à Paris, le 24 thermidor an X de la République française, une et indivisible.

Signé : REUFFLET,

Signé : PAVILLET,

Actuellement huissier près le tribunal civil de 1^{re} instance séant à Paris, y demeurant rue Saint-Germain-l'Auxerrois, n^o 35, division du Muséum.

N^a. Le procès-verbal original a été déposé au Comité de la section du Pont-Neuf, qui ne nous en a pas délivré d'expédition.

par Gaucher de Reims et enfin la cinquième est au centre occupée par l'archevêque Albéric de Humbert.

« Il me semble que, de cette disposition, on peut conclure que Bernard de Soissons était ou le premier ou le dernier architecte et que Gaucher de Reims était le dernier ou le premier, soit que la visite se fît en commençant par le premier ou par le dernier; car il est presque inadmissible que les figures des maîtres de l'œuvre aient été placées dans un ordre quelconque par rapport à leur chronologie dans le tracé du labyrinthe.

« M. Demaison a démontré que Bernard de Soissons vivait en 1287. Ce maître d'œuvre ne peut donc pas être le premier. Il devient le dernier des architectes représentés, d'après ce que nous venons d'exposer¹, et nous établissons ainsi la chronologie de ses prédécesseurs d'après le temps passé par chacun d'eux sur le chantier de la cathédrale :

« 1° Gaucher de Reims, qui a travaillé pendant huit ans, de 1211 à 1219, devient le premier maître de l'œuvre;

« 2° Jean Leloup, maître de l'œuvre pendant seize ans, de 1219 à 1235;

« 3° Jean d'Orbais, 1235-1255;

« 4° Bernard de Soissons, resté à la direction des travaux pendant trente-cinq ans, de 1255 à 1290 (si l'on prend cette date de 1290 comme limite admise par M. Demaison pour le mandat de Bernard).

« Si nous considérons maintenant les attributs et les inscriptions qui accompagnaient chaque figure, nous constatons que Gaucher ne possède plus d'attribut², mais nous savons qu'il fut maître des ouvrages pendant dix-huit ans et « qu'il travailla aux voûtes, aux vousoirs et « au portail³ ».

1. Il paraît, du reste, plus logique que le parcours du labyrinthe se fit en commençant par le dernier architecte pour remonter progressivement au premier et finir par l'archevêque, dont l'initiative avait doté la ville d'un tel monument.

2. Tarbé, p. 280.

3. Moins les cinq dernières travées vers le portail occidental.

« On peut donc admettre qu'il aurait élevé l'édifice jusqu'au niveau de la corniche des chapelles, qu'il aurait voûté lesdites chapelles, ainsi que le déambulatoire du chœur. En un mot, il aurait fait tout le rez-de-chaussée de l'édifice¹. Il serait également l'auteur des « portaux » de la façade nord.

« Jean Leloup, représenté avec une équerre d'appareilleur à la main (probablement le collaborateur de Gaucher), serait, à mon avis, celui qui aurait ajouté à l'édifice la grâce et l'élégance qui manquaient à l'œuvre de son prédécesseur. Il serait l'auteur de tout l'étage supérieur. Comme il « commença les portaux d'icelle », on peut supposer qu'il s'agit, cette fois, du portail occidental. Il fut maître des ouvrages pendant seize ans.

« Jean d'Orbais a pour attribut un compas, et il trace sur le sol un triangle. On sait également, d'après l'inscription du labyrinthe, qu'il « commença la coiffe ».

« En attribuant à Jean d'Orbais le rôle de premier architecte de la cathédrale, M. Demaison se base sur ce fait que l'inscription du labyrinthe comportait cette mention : « il commença la coiffe », et il ajoute : « c'est-à-dire le chevet. »

« D'autre part, dans le « Congrès archéologique de Reims »², au sujet de la cathédrale de Châlons, le même auteur cite un texte du ^{xvii}^e siècle des archives de la Marne, G. 454, n° 11, ainsi conçu : « Nous avons remarqué que la partie de la voulte du dit chœur, qu'on appelle la coëffe..., est entièrement abattue et ruinée avec les branches et ares-boutants, etc... »

« Donc, au ^{xvii}^e siècle, la coiffe signifiait la vouûte du chœur.

« Si Jean d'Orbais a commencé cette vouûte du chœur à Reims, il ne peut être le premier architecte. Il reste donc bien le troisième, comme le place le tracé du labyrinthe.

1. Les attributs de Gaucher de Reims étaient effacés au moment où le labyrinthe a été décrit par Cocquault.

2. 1911, p. 456.

« Ne peut-on pas aussi interpréter le mot « coiffe » dans le sens de charpente et couverture ? La coiffe, c'est le chapeau, la coiffure de l'édifice.

« De plus, le tracé du triangle aux pieds de Jean d'Orbais pourrait très bien représenter une épure de charpente. Dans un cas comme dans l'autre, Jean d'Orbais ne peut être que l'auteur des œuvres hautes du chœur, voûtes et charpentes supérieures.

« D'après ce qui précède, il aurait donc fallu environ trente-quatre ans pour élever le monument jusqu'au niveau des combles.

« Ce laps de temps paraît très normal, surtout si l'on tient compte de l'importance des fondations de l'édifice, qui descendent à près de sept mètres en contre-bas du sol actuel, ainsi que des épaisseurs énormes de ces maçonneries. Il coïncide également avec la date donnée par un vitrail du chevet représentant Henri de Braine, mort en 1240, et que Jean d'Orbais aurait fait poser en place d'honneur.

« Quant à Bernard de Soissons, il a continué le portail principal et effectué le raccord de ce portail avec la nef amorcée. Ses trente-cinq années de direction ont pu lui permettre l'exécution d'un travail aussi important.

« Le labyrinthe nous dit qu'il fit plusieurs voûtes¹ et qu'il « ouvra l'O », c'est-à-dire la grande rose.

« Il était représenté tenant un compas et traçant une circonférence. Il n'y a donc aucune erreur possible sur l'importance de son œuvre.

« Avec cet architecte, la nef était donc complètement terminée ; la galerie des rois et les deux tours de la façade restaient à édifier.

« Ce fut l'œuvre commencée par un autre architecte, qui ne figure pas au labyrinthe, Robert de Coucy, vraisemblablement, qui à son tour apporta des modifications aux projets de son prédécesseur. Modifications très apparentes, puisque la balustrade dite du *Gloria*, amorcée à ce niveau en plusieurs points, ne fut réellement une

1. Celles des cinq travées vers le portail.

balustrade qu'au droit du pignon de la façade. Or, cette balustrade avait été projetée, par Bernard de Soissons, au pourtour des tours, afin de compléter le chemin de ronde des galeries hautes et permettre ainsi, au guetteur de nuit, de faire le tour complet de l'édifice. Robert de Coucy en décida autrement.

« On remarquera que cette nouvelle chronologie laisse subsister Jean Leloup et Bernard de Soissons aux mêmes rangs et à peu près aux mêmes dates fixées par M. Demaison.

« Gaucher de Reims prend la place de Jean d'Orbais et inversement.

« Mais, dira-t-on, que faites-vous du nommé Adans, dont la tombe fut retrouvée au ^{xvii}^e siècle, près du chevet de la cathédrale, et auquel la tradition attribuait la construction du chœur et de l'abside ?

« Je répondrai, avec les mêmes arguments de M. Demaison, qu'Adans était peut-être Jehans, soit Jehan Leloup ou Jehan d'Orbais.

« La chronologie, ainsi rectifiée, nous permet de constater que l'archevêque Albéric de Humbert a choisi, dans Reims même, l'architecte qui devait donner le plan d'ensemble de l'édifice. Ce serait donc un *architecte rémois* qui aurait conçu le monument que nous admirons tous aujourd'hui. »

M. L. Demaison, associé correspondant national, en réponse à la communication précédente, rappelle la communication qu'il a faite, en la séance du 10 décembre dernier, et où il a déjà traité la question et réfuté d'avance les objections que l'on pourrait opposer à l'opinion attribuant à Jean d'Orbais le premier rang parmi les maîtres qui ont dirigé au ^{xiii}^e siècle la construction de la cathédrale de Reims.

« Je persiste à croire, ajoute M. Demaison, que l'on ne peut rien conclure de la position qu'occupaient les effigies de ces maîtres dans le labyrinthe. Leur ordre n'était nullement déterminé par un programme qu'on leur

assigne d'une façon un peu arbitraire. Si à Reims ces figures étaient distribuées dans les quatre compartiments disposés aux angles, à Amiens elles étaient toutes groupées dans le médaillon central. Puisque aucun document d'archives ne nous a révélé jusqu'ici la date où vivaient nos architectes, à l'exception de Bernard de Soissons, nous n'avons pas d'autre source d'information, pour établir leur succession chronologique, que les inscriptions du labyrinthe indiquant la durée de leurs fonctions et la part que chacun d'eux a prise dans les travaux de la cathédrale. C'est à ces inscriptions seulement que l'on peut demander la solution du problème. Or, elles ne permettent pas, à mon avis, de reléguer Jean d'Orbais au troisième rang, comme on voudrait le faire aujourd'hui. Si l'on admet qu'il s'est borné, à la suite de deux prédécesseurs, à élever les parties hautes et la couverture du chevet, on est contraint de donner une date trop récente à ces parties de l'édifice.

« Je ne pense pas non plus que l'on soit fondé, pour élucider cette question des maîtres de l'œuvre de Notre-Dame de Reims, à attacher trop d'importance à certains détails de la structure du monument. Un parti nouveau, une simplification dans les procédés de construction ne me paraissent pas impliquer forcément un changement d'architecte. On peut bien supposer qu'un maître, par des raisons d'économie ou par suite de nécessités imprévues, a pu modifier lui-même ses plans primitifs.

« Je me propose de revenir prochainement sur ce sujet. »

M. de Mély, membre résidant, insiste sur la signification qu'il convient d'attribuer aux labyrinthes, où l'on peut trouver, pense-t-il, un témoignage de la fierté personnelle des constructeurs du moyen âge.

M. Enlart, membre résidant, estime qu'il n'y a pas lieu de donner au mot coiffe, comme le propose M. Deneux, une interprétation différente de celle qui a été acceptée

jusqu'ici et d'y voir autre chose que le *chevet* qui aurait été construit par Jean d'Orbais.

MM. Monceaux et Prou ajoutent diverses observations.

M. Dieudonné, membre résidant, commente un article de M. Prinnet, paru dans la *Revue numismatique* de 1913, sur *L'écu dit espagnol et son emploi dans la décoration des sceaux français aux XIII^e et XIV^e siècles*.

« L'écu dit espagnol ou écu à base arrondie n'a pas été spécial à l'Espagne; on le rencontre en Flandre, avant la conquête espagnole, et un peu partout en France, mais moins fréquemment en pays de langue d'oïl qu'en pays de langue d'oc; il est généralisé sur les sceaux à partir de la fin du XIV^e siècle.

« M. Dieudonné étudie à ce point de vue les monnaies. Jusqu'au XVI^e siècle, les écus figurés sur les monnaies royales de France sont tous des écus de la forme ordinaire, à base sectionnée en tiers-point, d'angle plus ou moins ouvert, mais toujours avec une solution de continuité dans la courbe; on ne rencontre, dans la collection du Cabinet des médailles, comme exemple d'écu à base nettement arrondie, qu'un douzain de Charles VII pour l'atelier de Limoges (n^o 70) et l'écu d'or de Louis XI pour Perpignan, ville, remarquons-le, conquise sur l'Espagne.

« Les écus à base arrondie sont moins rares dans la numismatique féodale. Le plus ancien serait celui de Raymond IV à Orange (1340-1393); il y en a au XV^e siècle en Béarn, dans les Dombes, en Lorraine et, comme pour les sceaux, en Flandre (sur le lion d'or de Philippe le Bon). A l'ouest, la Bretagne conserva intégralement l'écu en tiers-point; mais on y institua concurremment la targe échancrée à base arrondie.

« En Angleterre, l'écu à base arrondie est très répandu et commence dès Henri VII. En Espagne, chose curieuse, l'écu est en tiers-point sur les monnaies jusqu'au temps de Ferdinand. En Italie, il se remarque un exemple ancien

dans la collection Gneccchi, le n° 1008, pièce de Guillaume et Boniface à Ceva (1324-1326), et d'ailleurs Charles VIII et Louis XII ont eu des monnaies frappées en Italie sur lesquelles cet écu à base arrondie est en faveur.

« En résumé, les écus à base arrondie sont jusqu'au xvi^e siècle très rares dans la numismatique royale, moins rares dans les monnaies féodales, assez répandus à l'étranger; mais, d'une façon générale, ce n'est qu'à la fin du xv^e siècle qu'ils se multiplient sur les monnaies, un siècle après avoir conquis leur place sur les sceaux.

« Même à partir du xvi^e siècle, les écus à base arrondie, devenus communs en Europe, furent toujours peu nombreux dans la numismatique royale française; les monnaies à type dauphinois en fournissent le plus fort contingent. D'ailleurs, sous Louis XIII, c'est une nouvelle forme, celle de l'écu à pointe saillante en accolade, qui est adoptée, avec l'écu d'argent.

« A ne juger que par les monnaies, la vogue des écus arrondis croîtrait avec l'influence italienne; puis Ferdinand et Isabelle les ayant adoptés dans tout leur vaste empire, ils méritèrent le nom d'écu espagnol.

« Si l'on étudie une classe particulière de monuments, les poids monétaires ou poids spéciaux frappés au type des monnaies et destinés à les équilibrer dans la balance, on constate ceci : qu'il s'agisse de poids destinés à peser les monnaies françaises ou étrangères en France ou à l'étranger, aucun de ceux sur lesquels sont représentés des écus à base arrondie n'appartient à une fabrique française authentiquement reconnue. Ce qu'on y voit, c'est la main ouverte, caractéristique des produits d'Anvers, avec des initiales d'ajusteur, tel que PH, Pierre Herck, ou AC, André Caers; ailleurs, le châtel de Mons; ailleurs enfin, les initiales IH, de Jacques Heuscher, balancier à Cologné (1668), avec sa marque, le soufflet, ou encore des stries analogues à celles des poids d'une boîte de changeur de provenance allemande. En un mot, tous ces poids sont de fabrication flamande ou rhénane ou encore italienne; ainsi en est-il du moins dans la collec-

tion des poids du Cabinet des médailles et jusqu'au XVIII^e siècle y compris¹. »

Séance du 26 Mai.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrage offert :

MARCEL (Chanoine). *Une excursion archéologique dans la campagne langroise. Le plateau de Baume*. Langres, 1920, in-8°, une pl.

M. F. de Mély, membre résidant, fait la communication suivante :

« Le comte Durrieu vient récemment d'étudier, dans la *Gazette des Beaux-Arts*², deux panneaux d'un retable qui est aujourd'hui au Musée de l'Ermitage à Pétrograd. Il croit, d'après la facture, pouvoir y reconnaître la main des frères Van Eyck et, reproduisant les inscriptions où il trouve les mots ADONAI et AGLA, qu'on lit dans d'autres tableaux également attribués aux mêmes artistes, il conclut « qu'ils achèvent de constituer des arguments « décisifs en faveur de cette thèse que les auteurs de « l'admirable double volet de l'Ermitage ce sont bien les « Van Eyck. »

« Quoique je ne partage pas son admiration, et je ne suis pas le seul, pour la technique de ces panneaux dont les personnages, communs, courts, mal bâtis, proches parents du *Jugement dernier* de Berlin, sont si distants de l'*Adoration de l'Agneau*, comme, depuis bien longtemps, je ne les ai pas vus, je ne parlerai pas de la peinture elle-même. Mais ce qui me semble assez caractéristique, c'est

1. Cf. *Bulletin*, 1918, p. 236. — Voir des exemples de poids monétaires à l'écu arrondi dans *Revue belge numismatique*, 1899, pl. IV.

2. Voir également le comte Paul Durrieu, *Bull. archéol. du Comité des travaux historiques*, 1919, p. 304-315.

de n'en trouver aucune mention dans mes notes de voyage, alors que quelques jours auparavant, à un moment où presque personne n'y faisait attention, je consignais à Dantzig le *Retable de Memling* que, par une piquante coïncidence, j'ai précisément publié le mois dernier. Ce côté, je le répète, je n'y toucherai pas; c'est seulement aux inscriptions, que M. Durrieu regarde donc comme personnelles aux Van Eyck, en quelque sorte comme une marque d'atelier des célèbres artistes, que je vais m'arrêter. Mais il est indispensable de rappeler, tout d'abord, qu'ils ne furent vraiment connus qu'en 1511, après que Le Maire de Belges eut appelé Jean « le roy « des peintres »; car, en 1495, Jérôme Munzer, qui voit l'*Agneau*, écrit simplement « qu'on lui rapporta que son « auteur était un certain Hubert ».

« Or, sur l'armure de saint Michel, on peut lire :

VIA
IEIVC ΘΕΟ̄
N : XBP18

et autour de la rondache du bouclier de l'archange :

ΑΔΩΝΑΥΙ ΤΕΤ ΓΡΑΜΑΘΩΝ ΑΓΛΑ.

« On ne saurait nier la véritable érudition des Van Eyck. Leur école, l'école gantoise, a même un signe tout à fait spécial. Dans les *Crucifixions*, le titre de la Croix est toujours en trois langues, et l'hébreu, le grec, le latin sont d'une correction parfaite.

« Le portrait de *Timothée* porte une inscription en quatre langues : grec, hébreu, latin, français; le *Roi des rois*, de Berlin, porte l'inscription allemande ALS ICH KAHN; les galons des vêtements des personnages de la *Fontaine de vie*, de la *Résurrection* Cook, sont couverts de caractères hébraïques très lisibles. Ainsi voilà des humbles, des ignorants du moyen âge qui écrivaient couramment cinq langues. Et si nous rappelons le conseil de Roger Bacon, d'entremêler dans les inscriptions des mots

et des lettres des alphabets les plus divers, ce qui, en réalité, est la théorie de la *Temourah* hébraïque, puis le marché découvert il y a quelques semaines par M. L. Maeterlinck, pour un tableau dont les inscriptions devaient être « en lettres de deux espèces », nous comprendrons la nécessité d'examiner à fond ces inscriptions, bien qu'on les pense « dépourvues de sens précis », ainsi que nous pouvions le lire hier dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

« De celles-ci, tâchons donc d'en rechercher de similaires; si nous pouvons les interpréter, leurs sources, leurs origines pourront peut-être se découvrir.

« Quand j'ai expliqué l'inscription hébraïque en caractères romains de l'*Anneau d'Ulger*, puis l'inscription bilingue (flamand et hébreu) du chapeau de la Madeleine du *Retable de Roger van der Weyden* du Louvre, les hébraïsants, en dehors de toute considération artistique, ont admis mon explication : il est donc évident qu'au point de vue philologique, la directive est absolument scientifique. D'ailleurs, quand il s'agit d'hébreu, nous n'ignorons pas que, dès 1853, A. Jellinek démontrait, dans son étude sur la *Kabbale*, qu'au commencement du ^{xii}^e siècle, la France était le principal foyer de la vieille mystique juive, représentée par Jacob Nazir à Lunel, et qu'au ^{xiii}^e siècle la croyance juive était répandue dans toute la France, d'où elle rayonna sur l'Europe entière. Au ^{xiv}^e et au ^{xv}^e siècle, en Angleterre comme en France, les études hébraïques étaient en honneur, et les Frères Prêcheurs de Dijon même se qualifiaient de *massorîi*, de l'hébreu *massar*, tradition, par suite, hébraïsants. M. l'abbé Chabot ne nous a-t-il pas expliqué, dans un des derniers numéros du *Bulletin archéologique*, l'inscription hébraïque de Saint-Gabriel de Tarascon, qui nous fait connaître la date de sa construction : 1210.

« Par conséquent, il est facile de comprendre qu'on doive trouver dans des tableaux religieux des inscriptions hébraïques ou en mots hébreux, nécessairement correctes, puisque le clergé pouvait les lire couramment. C'est le cas des inscriptions arabes des miniatures des manuscrits du

roi René, qui étaient parfaitement correctes, ainsi que je l'ai montré, dans le *Roman du cœur épris* de la bibliothèque de Vienne, dont les caractères *neski*, brodés sur le vêtement d'un jeune homme, donnent la date : « le « deuxième jour du mois de moharem, l'an de l'hégire 845 « (4 janvier 1421). » Ainsi, il y a quasi-certitude que les inscriptions dont nous nous occupons sont également correctes.

« Mais, dans cet ordre d'idées, que peut-on appeler correction? Le moyen âge, sous certains côtés, est beaucoup moins différent de nous que d'aucuns le supposent. Ce sont les romantiques chevelus et les doctrinaires gourmés de 1830 qui l'ont moulé sur leurs conceptions révolutionnaires et bourgeoises. Leur dignité distante ne comprenait pas la plaisanterie : j'en sais quelque chose : les plus qualifiés fréquentaient chez les miens sous l'Empire. Les rébus, les jeux de mots, qui sont ici de tout instant, d'un geste ils les écartaient; ne parlons pas des abréviations que M. Paul Hazard, dans sa *Babel de guerre*, discutait hier; l'intelligence des historiens pouvait-elle descendre si bas? Comme ils ne les comprenaient pas, elles n'existaient pas; c'est du reste fort humain et de tout temps. D'ailleurs, n'est-ce pas un peu au hasard des lectures qu'il faut se confier pour démêler des acrostiches nés de faits si lointains de nous? C'est ainsi, je le déclare bien franchement, que j'ai pu expliquer dans la *Danse de Salomé* de Brunswick, L. D. R., *Licet Dimidium Regni*, qu'Hérode offre, sur un phylactère, à sa belle-fille qui danse devant lui.

« Or, nous venons de lire : VIA IEIVC ΘΕΟΥ Ν. ΧΒΠΙΞ. On peut proposer la lecture : VICTORIA IESVC ΘΕΟΥ ΥΙΟΣ ΝΟΔΕ ΧΡΙΣΤΩ : Victoire [par] Jésus, fils de Dieu, rendons grâce au Christ. Ce sont formules hébraïques connues; nous avons vu autre part MICAEL URIEL VICTORIA, puis NODE EL, qui signifie « rendons grâce à Dieu », terme d'ailleurs devenu dans la suite le nom d'un ange de la 4^e *Téqoufah*.

« Au bord de la rondache du bouclier de saint Michel,

ΑΔΩΝΑΙ ΤΕΤ ΓΡΑΜΜΑΘΩΝ ΑΓΛΑ : « Que le tétragramme « du Seigneur triomphe ». Car si ΑΓΛΑ peut être l'acrostiche des quatre mots hébreux, *Atha Gebir Leilam Adonai*, « tu es *fort* (et non pas puissant) toujours, Seigneur », je proposerais de voir là, peut-être également, l'acrostiche de quatre noms d'anges :

A RIEL
G ABRIEL
L ANABIEL
A SSIEL

« C'est, en effet, l'*Ascii* hébraïque, acrostiche de noms d'anges, dont la puissance est considérable, et qui rentre-rait beaucoup plus normalement dans la tradition magique où nous nous trouvons peu à peu entraînés.

« Et j'ajouterai que, puisque nous sommes dans les inscriptions victorieuses, pour justifier ma traduction « triomphe », il faut rappeler qu'en grec ΑΓΛΑ est la racine d'Ἀγλαός, éclat, triomphe, et que le rapprochement phonétique a dû se produire naturellement dans le passage d'Orient en Occident.

« Et, poursuivant les recherches sur le mot ΑΓΛΑ, on fait fort judicieusement le rapprochement avec l'inscription du bouclier d'un des « chevaliers du Christ » de l'*Adoration de l'Agneau* :

DS FORTIS ADONAY SABAOT VE
EMA[N]VEL I. S. S. XPC ΑΓΛΑ,

puis de l'ΑΓΛΑ d'un Christ de Munich, enfin de l'ADONAI du tableau du chanoine Van Pael.

« Cette dernière inscription, je la traduirais alors : « Dieu est fort, le Seigneur des armées révéré, Dieu est « avec nous (Emmanuel, = *him* = avec, *anachnu* nobis, « *Eloah* = Dieu), J[esu]s notre Sauveur (s[oter]), [par le] « Christ triomphe. »

« Et j'ai pour me conseiller cette lecture l'inscription de l'autel d'or de Bâle (XI^e siècle) en trois langues :

QVIS SICVT HEL, FORTIS MEDICVS SOTER.

« *Quis sicut Hel*, c'est *Mi cha el*, comme ici Emmanuel, et toujours *fortis* (*gibor*), au lieu de *potens* (*jachol*), et *soter* pour Sauveur.

« Et cet HEL, *medicus soter, Salvator, omnipotens, fortis*, remonte à des époques fort lointaines, en évoquant des idées familières aux sermonnaires du IV^e siècle, « le Christ, nouvel Esculape, guérisseur, médecin des âmes et des corps », comme le montre une inscription de Timgad : *Subveni, Criste, tu solus medicus*, découvert en 1919, que communiquait, il y a quelques jours à l'Académie des inscriptions (*Comptes-rendus*, 1920, p. 75), notre savant confrère M. Paul Monceaux.

« Peut-être ces traductions sont-elles un peu trop longuement développées; mais c'est qu'il fallait les établir bien clairement pour montrer leurs sources. En réalité, ce sont des inscriptions amuletiques, inscrites sur des *Abracas*, dont on ignore l'origine du nom. Mais, après que M. Bruston a montré que la formule aussi connue que ridiculisée, ABRACADABRA, n'était autre que la transcription occidentale de *berech* = *benedictio*, et *dibbera* = prononcer, qui donnent [a]brachadabra : « Prononce la bénédiction », il me semble bien que ABRACAS doit être également la transcription occidentale de *brach* = bénédiction, et *selah* = pierre, avec le préfixe *a* que nous retrouvons devant tant de termes lapidaires et magiques, quand ils passent des langues orientales chez les Occidentaux; ajoutons que, dans l'*Angélologie*, *abrasaks* veut dire « divinement ».

« Et ces pierres et leurs inscriptions faisaient partie si intégrante de la liturgie catholique que dans le ms. lat. 7337 de la Bibliothèque nationale nous trouvons, dans *Antonii de Monte Ulmi glossa super duodecim signa Hermèis* (p. 27, col. 2), la bénédiction suivante : « Nobi-

« lissime et purissime angelorum ordo qui es potestates,
« et cui Summus Pater officium dedit pro humano genere
« defendendo, persuasionibus spirituum malignorum nobis
« eorum congregationem persuades et humanum genus
« continuo persuades ad bonum et nobiscum habitare hic
« in prius nostro fine. Tu qui es constitutus in gratia omni-
« potentis et in gratia non peccandi, te oro supliciter ac
« invoco ut huic ymagini imprimande sub tali signo et
« influxu celesti virtutem digneris imponere ut sit causa
« cure talis infirmitatis. R. Te exoro ad laudem omnipo-
« tentis et amorem virtutis quam obtinet forte et admi-
« rabile nomen, Hel, te invoco, ad honorem sanctissimi
« nominis Adonay et ad hoc auxilium et peto ex virtute
« istius divini nominis Tetragramaton. Te etiam rogo ex
« hoc nomine omnipotentis Ya[o] et per virtutem omnium
« nominum Dei et per omnia sacratissima verba quæ non
« licet homini loqui ut hæc ymago virtutem habeat et
« obtineat, contra talem infirmitatem. R. Ad gloriam Dei
« omnipotentis fiat, fiat, fiat. Amen, Amen. »

A · M · Ε · N ·

« Ce qui explique bien des choses. Car si au temps des Van Eyck les *Abracas* étaient ainsi regardés comme objets religieux, on ne saurait être surpris de les retrouver sur des œuvres d'art destinées aux églises. Et si là nous lisons ces formules sur le bouclier de saint Michel, nous apprenons par l'*Angélologie* que sur le bouclier de David on devait inscrire d'autres formules du même genre, comme *Chadaï*, « Tout-puissant », partie de *Chadaï El*, « le Dieu tout-puissant ».

« Mais il est donc deux mots qui seraient tout à fait particuliers aux Van Eyck : ADONAI et AG-LA.

« Il me semble bien inutile de m'arrêter au mot ADONAI, qu'on voit depuis les temps les plus reculés sur les pierres gnostiques ; il signifie *Dominus* : c'est le pluriel de majesté, vocatif employé pour s'adresser à Dieu. On le trouve depuis l'*Enchiridion Leonis papæ* jusqu'au *Traité des Superstitions* de Thiers, employé comme formule préservatrice.

« Quant au *Tetragrammaton*, c'est le nom chiffré de Jehovah. en quatre caractères hébraïques, i, ω, h, i. Nous n'avons nul besoin de nous y arrêter.

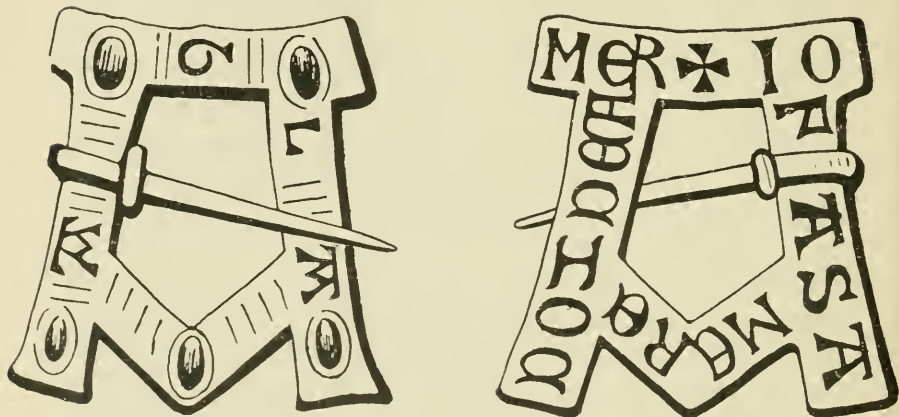
« Le mot AGLA employé comme amuletique est plus embarrassant. Mais quel que soit le sens que nous lui attribuions, comme je le disais plus haut, jusqu'ici il ne semble pas qu'on en signale beaucoup d'exemples. Pourtant, dans mes recherches d'antan sur les pierres gravées, je l'ai relevé plusieurs fois. Également, dans l'*Enchiridion Leonis papæ*, on lit une oraison avec cette formule : AGLA + LACTA + SANCTA + EL + TETRAGRAMMATON : c'est la prière *Salvum me fac*. Si nous étudions les manuscrits hébreux, *Agla* est le premier mot du carré des invocations à Dieu (Bibl. nat., ms. hébr. 602, fol. 115), et M. Schwab, dans son *Angélologie*, au mot *Agla* en écrit :

« *Agla*. Acrostiche des mots *Atah gibor lailam Adonai*, « tu es fort toujours, Seigneur, inscrit sur le *Bouclier de David* (Bibl. nat., ms. hébr. 602, fol. 98^b et 115^b). C'est « le premier des mots à inscrire sur une amulette à mettre « au front d'une femme dans les douleurs de l'enfante-
« ment : *Amtahath Biniamin* (fol. 18^b et 27^a). Il figure « aussi à titre de « fille de Mohalath » sur une coupe « du Musée Dieulafoy au Louvre (*Coupes à inscriptions magiques*, p. 62-63). On l'inscrit sur l'amulette servant « à ouvrir l'esprit aux études religieuses (*S. Raziel*, « fol. 42^b). On trouve encore ce mot suivi du terme *ruta*, « comme nom d'ange, invoqué à la fin de la prière des « voyageurs¹ (ibid., fol. 81^b et 84^b; n° 603, fol. 132^a). Il est « aussi suivi d'autres termes obscurs. On trouve le mot « *Agla* fort souvent même expliqué par des auteurs non « juifs : voir Leloyer, *Discours et histoires des spectres*, « l. VIII, ch. vi; Ch. Grünbaum, *Zeitschrift d. deutsch. « morgent. Gesellschaft*, t. XXX, p. 271. »

1. Ce mot qui passe pour un attribut divin équivaut à *arieh*, lion == 216, produit de 3×72 . Or, ce dernier nombre est celui du nom complet en soixante-douze lettres de la Divinité (*Angélologie* de M. Schwab, p. 40 et 245).

« Nous trouvons là toute une tradition gnostique et hébraïque. Mais est-elle devenue cōurante au moyen âge en Occident; d'autres que les Van Eyck l'ont-ils recueillie?

« A propos d'une boucle, dont voici la photographie, découverte en 1846 en Angleterre dans un champ du Dorsetshire, qui porte, comme on le voit, d'un côté AGLA, de l'autre IO FAS AMER E DOZ DE AMER, *je fais aimer et je donne l'amour*, Henri Otte a recherché d'autres



Bijou en or, du XIII^e siècle, avec le mot AGLA, trouvé dans la terre, en Angleterre, en 1846.

monuments sur lesquels se trouvait cette formule, que Buxtorf, dans son *Lexicon chaldaicum, talmudicum et rabbinicum*, expliquait aussi par l'acrostiche des quatre mots *Attah, Gibbor, Lolam, Adonaï*; il ajoutait que les rabbins s'en servaient comme de l'un des noms mystiques de Dieu. Les chrétiens aussi d'ailleurs; car si la bague mystique publiée par Caylus (*Recueil*, t. VI, tav. 30), comme celle de Halle, trouvée en 1826 près de Weissenfels, peuvent être juives, on lit ce mot sur des cloches, inscrit dans les quatre angles

d'une croix $\frac{A|G}{L|A}$, en pendant souvent avec le nom de

IESVS, $\frac{I|E}{S|VS}$, à Mersebourg, par exemple, sur la cloche

Clinsa, dont l'inscription nous apprend la puissance :

Sit dum Clinsa sonat turbo procul hostis et ignis.

« Ici, le mot AGLA servait donc à arrêter le feu et l'ennemi. Ces deux mots en pendant, AGLA et IESVS, se trouvent d'ailleurs ainsi dans le pavage de l'Agneau, comme M. L. Maeterlinck le faisait remarquer dans un article paru en 1919.

« Et la confiance dans l'amulette était si répandue, si grande, qu'en 1742, un édit du duc Ernest-Auguste de Saxe-Weimar ordonnait de jeter dans les foyers d'incendie, en prononçant : « Au nom de Dieu », des assiettes de bois sur lesquelles on graverait le mot $\frac{A|G}{L|A}$ dans une croix.

« On voit encore ce mot sur une cloche de Juterborg, sur une croix reliquaire, suivi du mot VSMA, qui vous a été soumise en 1916; et si nous parlons de peintures, dans des restes de fresques du chœur de Saint-Christophe-en-Halatte (Oise) du ^{xiv}^e siècle, et aussi sur le galon du vêtement du Christ de Munich, que tout le monde ne veut cependant pas reconnaître comme des Van Eyck, mais plutôt de Memling.

« Enfin, en 1916, M. de Villenoisy vous communiquait une petite croix, dont les bras étaient couverts d'inscriptions : AGLA + ALPHA + HMMANVEL SABA · NOTN · VSMA + AMAL. Nous venons d'expliquer AGLA; ALPHA est connu; HMMANVEL, c'est l'ange Emmanuel; SABA, veut dire vénérable, un des noms de la Divinité; NOTN, c'est NOTHEN, Dieu donné, un des desservants d'Orfaniel, qu'il faut rapprocher de NODE, que nous venons de lire dans le tableau de Pétersbourg; VSMA, c'est Ismaël; enfin AMAL, c'est Amaliel. Ce sont donc des noms d'anges cabalistiques qui accompagnent le mot AGLA. Je voulais, sans plus de développements, montrer simplement sur quels mots reposait la valeur amuletique de cette croix.

« Et si nous résumons alors les propriétés magiques, cabalistiques et préservatrices du mot AGLA, nous voyons que depuis les âges les plus reculés de l'humanité il fut employé rituellement pour conserver la santé, inspirer l'amour, aider aux accouchements, protéger les voyageurs, ouvrir l'esprit aux idées religieuses, éteindre les

incendies, enfin pour la victoire, de telle sorte qu'une inscription magique, d'un usage aussi répandu, qu'on retrouve dans des endroits si différents, ne saurait, je crois, pouvoir être considérée comme la marque personnelle d'un artiste. »

Le comte Durrieu fait observer, à propos des deux panneaux du Musée de l'Ermitage, que, si M. de Mély, comme il l'a dit au début de sa communication, n'en trouve aucune mention dans ses notes de voyage, il ne faudrait pas croire cependant que ces panneaux ont peu attiré l'attention. Bien au contraire, ce sont des œuvres très connues, presque célèbres. Dès 1841, Passavant les a signalés. Depuis lors, ils ont été cités, commentés, parfois même reproduits par tous les auteurs qui se sont occupés d'une manière sérieuse et scientifique des Van Eyck : Kaemmerer, Max Dvořák, W. H. James Weale, Georges Hulin de Loo, Durand-Gréville, Louis de Fourcaud, Henry Hymans, Fiérens-Gevaert, etc., etc. L'attribution de ces remarquables morceaux a été discutée. Quelques-uns les ont jugés sévèrement. Mais c'est que ceux-ci se sont aventurés à conclure *sans avoir jamais vu les originaux mêmes*, négligeant la réserve que M. de Mély s'est très sagement imposée dans le même cas. Parmi ceux au contraire qui n'ont écrit, comme il convient, qu'après être allés examiner les peintures originales de leurs propres yeux, sans se contenter des simples reproductions, la plupart, et des plus qualifiés, tels, pour ne citer que deux noms, que Max Dvořák et M. Hulin de Loo, se sont prononcés, avant M. Durrieu, et comme lui, pour une attribution à l'un ou l'autre des deux frères Van Eyck.

Quant aux mots *AGLA* et *ADONAI*, M. de Mély a fort justement rappelé qu'on les trouve inscrits sur des objets variés. Mais ce que M. Durrieu a visé, dans son article de la *Gazette des Beaux-Arts*, auquel M. de Mély a fait allusion, ce ne sont pas ces mots pris en eux-mêmes, c'est, expressément, leur *introduction dans des tableaux* du *xv^e siècle*, se combinant, d'autre part, avec cette condi-

tion primordiale que ces tableaux se rapprochent, par leurs caractères esthétiques, du style propre aux Van Eyck.

M. M. Aubert, associé correspondant national, étudie un bas-relief à inscription, orné d'un « agneau de Dieu », récemment entré au Musée du Louvre :

« L'agneau, dans l'art du moyen âge, figure, à double titre, le Christ¹. C'est d'abord l'agneau qui se laisse égorger, suivant l'expression des prophètes et des évangélistes, préfigure du Christ (Isaïe, LIII, 7; Mathieu, XXVI, 63; Actes des apôtres, VIII, 32; Jean, I, 29 et 36). C'est ainsi qu'il est représenté dans les catacombes, les manuscrits, au portail des cathédrales, comme attribut du prophète Isaïe, par exemple, ou de saint Jean-Baptiste, nimbé, portant ou non la croix, instrument du supplice. Il peut, en souvenir du bélier du sacrifice d'Abraham, avoir des cornes : saint Ambroise et plusieurs Pères affirment que le bélier est le symbole du Verbe divin.

« Ce peut être aussi l'agneau aux sept cornes et aux sept yeux couché sur le livre aux sept sceaux, tel que le décrit saint Jean dans l'Apocalypse (ch. v). Le plus généralement, il est figuré comme un agneau, tenant dans sa patte la croix ou l'étendard. Il n'en doit pas moins être rattaché au type de l'Apocalypse, car on le trouve ainsi représenté au milieu des figures apocalyptiques, dans les voussures de la porte Saint-Anne, à Notre-Dame de Paris par exemple.

« C'est à ce type qu'appartient l'« agneau de Dieu » récemment acquis par le Musée du Louvre et exposé dans les salles de la sculpture du moyen âge. Au milieu d'une longue pierre, dont il ne subsiste que la moitié de gauche, dans un médaillon perlé, est sculpté un agneau à la toison frisée; il tient dans la patte droite avant une croix et porte sur la tête deux cornes, comme celui qui est sculpté

1. Cf. Barbier de Montault, dans *Revue de l'Art chrétien*, 1903, p. 212-222.

à la clef de voûte d'une chapelle méridionale de la cathédrale de Troyes, de la fin du ^{xii}^e siècle. Au-dessous est représenté un petit monticule, orné de six perles, d'où pend un sceau, rappelant peut-être les sept sceaux de l'Apocalypse. Sur la pierre est gravée, en belles capitales, une inscription dont nous ne possédons plus que des fragments : « † Ecce Dei miserens Agnus... Moenia Sis-
« tentes frat... » Cette inscription est encadrée par un bandeau orné de petites rosaces réservées dans des besans évidés qui font penser à l'ornementation des sarcophages syriens ou d'influence syrienne.

« Le style des rosaces et de l'agneau, le caractère des lettres, — dont certaines, comme l'O et l'H, ont l'aspect antique, tandis que d'autres, ornées de fioritures, comme le G de « Agnus » et les S, paraissent plus récentes, — permettent de dater ce morceau de sculpture de la fin du ^{xi}^e siècle et de penser qu'il doit provenir du midi de la France, où s'était conservée, comme dans le nord de l'Espagne, la tradition des belles inscriptions antiques.

« L' « agneau de Dieu » nimbé, portant la croix ou l'étendard dans un médaillon, est souvent représenté sur les façades des églises, au-dessus des portes, en Berry, par exemple, mais sans inscription. Sur la porte de la basilique de Sainte-Pudentienne de Rome, du ^{vi}^e siècle, on lit, à côté de l' « agneau de Dieu », l'inscription : « Hic agnus mundum restaurat sanguine lapsus Mortuus
« et vivus idem sum pastor et agnus¹. »

« Pour mieux comprendre le sens de l'inscription du bas-relief du Louvre, je crois qu'il faut la rapprocher des formules de bénédiction du cierge pascal, dont les fidèles portaient des fragments moulés en médaillons avec l'effigie de l'agneau² comme préservatifs contre les tempêtes et contre les embûches du démon.

1. Ciampini, *Vet. Monim.*, t. I, p. 27.

2. Martigny, *Étude archéologique sur l'Agneau et le Bon Pasteur, suivie d'une notice sur les « Agnus Dei »*, dans les *Annales de l'Académie de Mâcon*, t. V, 1860, p. 44-145.

« Dans la deuxième bénédiction de l'ancien *Ordo* romain, qui n'est autre que le Sacramentaire de saint Grégoire et de Gélase, nous lisons : « Quocumque loco ex
« hujus aliquid sanctificationis fuerit mysterio deporta-
« tum, expulsa diabolicae fraudis nequitia, virtutis tuae
« majestatis assistat. » Le texte des bénédictions d'Ennodius est encore plus proche de l'inscription du Louvre :
« Si quis hinc sumpserit adversus flabra ventorum, adver-
« sus spiritus procellarum... sit illi singulare profugium,
« sit murus ab hoste fidelibus. »

« Tel est bien le sens de cette inscription, que l'on peut compléter ainsi : « Voici l'agneau de Dieu, plein de miséricorde, qui protège des attaques du démon les frères
« qui sont venus se mettre à l'abri derrière ces murailles. » Le fragment du Louvre serait donc la moitié de gauche d'un linteau de porte d'un monastère du midi de la France exécuté à la fin du XI^e siècle. »

Mgr Batiffol et M. Monceaux formulent quelques observations.

M. J. Formigé, associé correspondant national, lit une note sur l'arc d'Orange :

« L'arc d'Orange est vraisemblablement le plus ancien des arcs qui nous sont parvenus¹. Sa conservation exceptionnelle et sa beauté l'ont rendu célèbre, de sorte qu'il a été très souvent décrit et très soigneusement étudié.

« On estime généralement qu'il est le monument commémoratif de la fondation de la *Colonia Julia Secundanorum Arausio*, vers 46 av. J.-C.; que ses reliefs représentent non pas des actions locales, mais l'ensemble des combats qui terminèrent la conquête de la Gaule et les dépouilles ennemies qui furent conquises sur terre et sur mer; que les attributs marins, incompréhensibles dans une ville qui n'est ni au bord de la mer ni même sur un

1. Celui de Saint-Rémy-en-Provence est peut-être un peu plus ancien; mais ce n'est qu'une question de nuance et sans certitude.

fleuve, sont une allusion à la défaite de flotte marseillaise.

« Cette dernière opinion a été contestée et on a dit alors que ces attributs marins n'étaient que des ornements conventionnels passés à l'état de lieux communs. Nous les avons étudiés et dessinés avec grand soin et nous avons ainsi pu voir au contraire qu'il y avait là un souci extrême de l'exactitude technique de la part du sculpteur qui a eu ses modèles; la manière dont il a figuré les moindres détails et distribué l'ensemble indique une virtuosité et une originalité qui n'ont aucun rapport avec les représentations traditionnelles.

« Il n'existe probablement nulle part des renseignements aussi précis sur les détails des navires antiques : un gouvernail décoré figure à sa partie basse l'encoche qui recevait les chaînes de direction. Les rames montrent nettement les deux plans de leurs faces avec le renfort central et l'extrémité pointue. Les ancres ont non seulement l'anneau de leur sommet qui recevait la chaîne, mais encore un autre anneau à leur partie inférieure qui servait à les attacher horizontalement le long de la coque; leur tige carrée en renfort au droit des anneaux est ensuite arrondie pour mieux glisser et s'élargit vers la base afin de mettre le centre de gravité aussi bas que possible : les branches en forme d'arc, massives à leur naissance, vont en s'affinant en pointe pour aider à leur accrochage. Un fragment de mât brisé dessine le tronc de cône exact des bois des mâtures. Une poulie y est attachée par une quadruple ligature. Cette poulie, qui est à double roulette, montre sa bride de suspension en fer et l'axe de ses deux roulettes; sa forme d'ensemble, large du haut pour se prêter mieux à la pose de la bride et des deux roulettes, s'aminçait vers le bas pour faciliter le jeu des cordages. Ces cordages sont d'ailleurs enroulés en couronne, comme cela se pratique encore dans la marine.

« Enfin, les poupes et les proues, qui constituent la majeure partie des trophées, présentent, à côté des motifs purement décoratifs, figures, dauphins, monstres marins,

fleurs, feuillages, rubans, ornements, etc., des détails de construction précis : les bastingages à petits croisillons ajourés qui servent de balustrade sans retenir l'eau, les écubiers pour le passage de la chaîne de l'ancre, les gros tenons qui fixaient les éperons aux proues, les douilles de ces éperons où s'emmanchaient fortement les diverses lames métalliques. Tout cela est précis, exact, technique, et n'a rien de conventionnel. Il n'a pas fallu moins de science que de talent pour grouper ces éléments de manière à en faire une magnifique œuvre d'art.

« Il reste à examiner l'opinion que ces attributs marins ne sont pas une allusion spéciale à la défaite de la flotte marseillaise. On peut tout d'abord rappeler que ces éléments appartiennent à des vaisseaux de guerre, donc à des vaisseaux construits pour la mer, et aussi que ce sont des vaisseaux vaincus, puisque leurs dépouilles figurent comme trophées. Or, parmi les ennemis des Romains en Gaule, seuls les Marseillais disposaient d'une flotte. C'est du reste la seule flotte que l'histoire nous fait connaître, la seule dont elle nous raconte la lutte et la destruction, qui eut lieu devant Tauroentum, en 49 av. J.-C.

« On conçoit aisément que cet événement, tout récent lors de la fondation de la colonie d'Orange et qui était présent à tous les esprits, y ait été commémoré. Mais il y a une autre remarque qui semble fortifier cette hypothèse, c'est la place si importante réservée aux proues dans ces reliefs et qui pourrait être une allusion précise aux circonstances spéciales qui décidèrent de la victoire, comme nous allons l'exposer.

« La bataille nous est racontée en détail par Lucain¹. Il nous apprend que le combat resta longtemps indécis à cause de la supériorité que donnaient aux Grecs la mobilité de leurs vaisseaux et leurs qualités manœuvrières. Ils harcelaient ceux des Romains lourds et massifs et leur échappaient aussitôt avant la riposte. Ce fait n'est pas surprenant, car nous savons que les vaisseaux des

1. Lucain, *Pharsale*, l. III, v. 521 et suiv.

Romains avaient été construits, — au moins pour douze d'entre eux, — au port d'Arles et en trente jours seulement, bien que ce fussent des vaisseaux « longs¹ ».

« En présence de la tactique de ses ennemis, Brutus prit une résolution héroïque : il commanda à sa flotte de présenter le flanc et de se laisser éperonner. Dès lors, les vaisseaux grecs qui heurtèrent la coque des lourds navires romains y restèrent attachés, retenus captifs par le fer qu'ils y enfouaient. La bataille changea de forme : on combattit à l'abordage, et le légionnaire romain reprit sa supériorité sur le marin grec ; ce fut la fin.

« Ne peut-on penser que cette circonstance de la victoire, due spécialement aux proues grecques, a motivé précisément la place principale qui leur est réservée parmi les trophées d'un monument qui résume les épisodes de la conquête de la Gaule par César ? »

M. Émile Chénon, membre résidant, donne quelques renseignements sur l'*ostel de Beauvais* à Paris :

« Les évêques de Beauvais possédaient à Paris au moyen âge « une maison et une chambre ou manoir » contigus, situés dans la rue du Franc-Mûrier, qu'on appelait à Paris l'*ostel de Beauvais* et à Beauvais l'*ostel de Paris*².

1. César, *Guerre civile*, l. I, ch. 36, et l. II, ch. 5.

2. D^r Leblond, *Cartulaire de l'Hôtel-Dieu de Beauvais*, Paris, 1919, in-8°, n° 512 (Beauvais, 15 juin 1441) : « ... appartenances et appendances de l'ostel de Paris, vulgairement nommé à Paris l'ostel de Beauvais. » — La rue du *Franc-Mûrier* est mentionnée dans une charte de Philippe-Auguste de 1180, dans un acte de 1275, et dans le *Dit des rues de Paris* de Guillot comme étant proche du vieux cimetière Saint-Jehan, de la rue du Bourg-Thiboud, et de la rue de la Bretonnerie. Elle doit être identifiée avec la rue actuelle de *Moussy*. Cf. *infra* les textes de Philippe-Auguste et de 1275 ; voir celui de Guillot (dans abbé Lebeuf, *Hist. de la ville et du diocèse de Paris*, Paris, in-8°, t. I (1883), p. 369) :

« En la rue du Franc Mourier
Alai, et Vieux-Cimetière
Saint Jehan meisme en ce tière (?)
Trouvai tost la rue du Bourg
Tibout, etc... »

En 1275, cet hôtel avait deux façades : celle de devant sur la rue du Franc-Mûrier, entre les maisons de Mathieu du Four-l'Évêque¹, d'un côté, et de maître Guillaume Charpentier, de l'autre; celle de derrière sur la rue de la Grande-Bretonnerie, entre les maisons de Philippe dit Bonnet, d'un côté, et de Roger dit Le Fèvre, de l'autre². Plusieurs chartes, publiées par le Dr Leblond dans son *Cartulaire de l'Hôtel-Dieu de Beauvais*, font connaître les origines et les vicissitudes de cet immeuble. Au milieu du xiii^e siècle, il était tenu en censive du roi, bien que la rue du Franc-Mûrier fût dans la censive du prieuré de Saint-Éloy³. La maison qui en formait la première partie était tenue du roi, moyennant 2 deniers parisis de rente, par un nommé Lambert dit de Chelles; la

1. Le Dr Leblond, *op. cit.*, p. 405, imprime : « Domui Mathei de Furno, episcopi », et traduit : « Mathieu du Four, évêque »; mais, aucun évêque de ce nom ne figurant dans les listes épiscopales de France, il est plus vraisemblable qu'il faut lire : « Mathei de Furno-Episcopi », et traduire : « Mathieu du Four-l'Évêque », *alias* For-l'Évêque, nom d'un quartier de Paris. Cf. *Cartul. de N.-D. de Paris*, éd. Guérard, t. III, p. 83, charte d'août 1256 : « ... domus domini episcopi que dicitur domus Furni episcopi »; cette maison était située rue de Saint-Germain-l'Auxerrois.

2. Dr Leblond, *op. cit.*, n° 339 (Paris, 3 mars 1275) : « ... sita Parisius, ultra Magnum Pontem, in vico qui dicitur vicus du Franc Mourier aliquantulum prope vetus cimiterium S. Johannis, qui vicus tendit recte, ut dicitur, ad ecclesiam S. Mederici, et protendant se domus et manerium predicta usque ad vicum Magne Britonnerie retro et sunt contigua a parte anteriori, in vico du Franc Morier, domui Mathei de Furno Episcopi, ex uno latere, et domui magistri Guillelmi Carpentarii, ex alio, et a parte posteriori, in dicto vico Britonnerie, domui Philippi dicti Bonnet, ex uno latere, et domui Rogeri dicti Fabri, ut dicitur, ex alio. »

3. Cf. *Cartul. de N.-D. de Paris*, *ibid.*, p. 279, charte de Philippe-Auguste, août 1180 (délimitant après enquête la censive de Saint-Éloy) : « ... et ab ipso cuneo totus vicus Burgi Thiboudi hinc et inde, usque ad plateam veteris cimiterii S. Johannis; item a cuneo vici Burgi Thiboudi, a parte vici qui dicitur la Bretonnerie, eundo versus furnum Templi, a parte sinistra, continue ad ruellam du Franc Mourier, que est de S. Eligio, et a cuneo ejusdem ruelle, a parte sinistra, usque ad domum archidiaconi Cathalaunensis, etc. »

chambre ou manoir était tenue par Jean Barbette, bourgeois de Paris, moyennant 12 deniers parisis. L'une et l'autre furent achetées par Jacques de Basoches, trésorier de l'église de Beauvais, qui les possédait en décembre 1261¹. A cette date, Jacques de Basoches obtint de saint Louis la permission de donner ces deux immeubles en mainmorte à des églises ou autres lieux pieux pour le salut de son âme : le roi se réservait seulement le cens, les redevances, et la justice².

« Jacques de Basoches mourut sans avoir fait cette donation, qu'il avait peut-être en projet; car, en 1275, son frère et exécuteur testamentaire, Milon de Basoches, évêque de Soissons³, vendit les deux immeubles, maison et manoir, avec toutes leurs appartenances et dépendances, en toute propriété, à Renaud de Nanteuil, évêque de Beauvais, moyennant le prix de 1300 livres parisis, qui lui furent payées comptant et dont il donna quittance⁴. L'acte fut passé le 3 mars 1275 (n. st.), par-

1. Dr Leblond, *op. cit.*, n° 327 (Paris, déc. 1261) : « Ludovicus, Dei gratia Francorum rex. Noverint universi presentes pariter et futuri, quod nos dilecto nostro Jacobo thesaurario Belvacensi, concedimus quod ipse domum suam, quam tenet, ut dicitur, a Lamberto dicto de Kala, sitam Parisius, in vico Franci Mori, quam a nobis tenet ad duos denarios parisiensium censuales, cum edificiis ejusdem domus, sicut dicit; item, cameram suam, quam emit, ut audivimus, a Johanne Barbete, cive Parisiensi, quam cum ejus pertinenciis prout undique se comportat et ante et retro, tenet a nobis, sicut asserit, ad duodecim denarios parisiensium censuales, possit... »

2. *Ibid.* : « ... possit donare ecclesiis vel aliis piis locis quibus voluerit et anime sue saluti viderit expedire, tenendas et possidendas, quitte et libere, in manu mortua, ab eisdem; retinentes tamen nobis et heredibus nostris census, redevencias, et omnimodam justiciam in predictis... Actum Parisius, anno Domini millesimo ducentesimo sexagesimo primo, mense decembri. » — Cf. *ibid.*, n° 340 (Paris, mars 1275), *infra cit.*

3. Milon de Basoches fut évêque de Soissons de 1262 à sa mort, 24 sept. 1290.

4. Dr Leblond, *op. cit.*, n° 339 (3 mars 1275) : « ... constitutus venerabilis in Christo pater Milo, Dei gratia Suessionensis episcopus, exequutor, ut dicebat, testamenti seu ultime voluntatis

devant Jehan Blondel et Durand de Neuvy, clercs de l'officialité de Paris¹. Il était bien dit, dans l'acte, que « la « partie relevant du roi était amortie² » ; mais, comme Renaud de Nanteuil avait agi à titre personnel, cette clause ne pouvait s'appliquer à lui. Ayant l'intention de faire don de son acquêt à son évêché, il sollicita du roi, Philippe le Hardi, la même faveur que saint Louis avait accordée à Jacques de Basoches. Il l'obtint de suite et dans les mêmes conditions, c'est-à-dire que le roi lui permettait de donner en mainmorte la maison et la chambre achetées « à l'évêché de Beauvais ou à d'autres « églises ou lieux pieux », sous réserve du cens, des redevances, et de la justice³.

bone memorie Jacobi de Basochiis, quondam thesaurarii ecclesie Belvacensis et fratris quondam ipsius episcopi, asseruit quod ipse, nomine exequutorio predicto, habebat de bonis dicti defuncti domum quandam et manerium ipsius domus, de conquestu proprio movencia dicti defuncti, sita Parisius... (cf. *supra*)... Quam siquidem domum predictam cum manerio ejusdem, prout se comportant in utroque vico, ... absque retencione proprietatis, possessionis, vel alterius juris cujuscumque, ... cessisse, mandasse, et penitus transtulisse venerabili patri Reginaldo de Nantolio, Dei gratia Belvacensi episcopo, et ejus heredibus sive successoribus, pro precio mille et trecentarum librarum parisiensium, jam dicto domino Suessionensi episcopo, nomine exequutorio predicto, tradito, soluto, et integre numerato a prefato domino Belvacensi, prout idem dominus Suessionensis episcopus... est confessus. Etc. » — Renaud de Nanteuil fut évêque de Beauvais de 1267 à sa mort, 27 sept. 1283.

1. D^r Leblond, *op. cit.*, n° 339 : « Universis presentes litteras inspecturis, officialis curie Parisiensis, salutem in Domino. Noveritis quod, coram Johanne Blondelli et Durando de Vico Novo, clericis nostris... Actum anno millesimo ducentesimo septuagesimo quarto, sabbato post Brandonnes, mense marci (*sic*). »

2. *Ibid.* : « Cujus domus illa pars, que movet de domino rege, est amortizata, ut dicebat. »

3. *Ibid.*, n° 340 (Paris, mars 1275) : « Philippus, Dei gracia Francorum rex, notum facimus universis tam presentibus quam futuris quod, cum inclite recordacionis precarissimus dominus et genitor poster, Ludovicus, Francorum rex, Jacobo, thesaurario Belvacensi, olim concessisset, ut ipse domum suam quam emerat

« Dès le mois de juillet suivant, l'évêque Renaud de Nanteuil, muni des lettres royales, pouvait donner en perpétuelle aumône à son évêché et à ses successeurs, évêques de Beauvais, la maison de la rue du Franc-Mûrier¹. Mais il le fit sous une condition intéressante à noter ; au jour anniversaire de sa mort, chaque année et à perpétuité, les évêques ses successeurs devaient donner 24 livres parisis, « c'est assavoir : huit livres parisis aux « petis povres estans à Beauvais, à chacun ung denier, et « huit livres parisis à l'Ostel Dieu, pour les povres « femmes estans en gésine, et huit livres parisis pour « convertir en la pitance des povres nonnains de Penthé-
« mont² ». En homme prudent, Renaud de Nanteuil pré-

a Lamberto dicto de Kala, sitam Parisius, in vico Franci Mory... » ; le roi reproduit à peu près textuellement la charte de 1261, mentionne ensuite l'acquisition faite à l'évêque de Soissons par l'évêque de Beauvais, et ajoute : « Nos dicto Belvacensi episcopo concessimus ut ipse dictas domum et cameram cum earum appendiciis donare posset episcopatui Belvacensi, vel ecclesiis, aut aliis piis locis, quibus voluerit et anime sue saluti viderit expedire, tenendas et possidendas imperpetuum, quiete et libere, in manu mortua ab eisdem, retinentes tamen nobis et heredibus nostris census, redevancias, et omnimodam justiciam in predictis... Actum Parisius, anno Domini millesimo ducentesimo septuagesimo quarto, mense marcio. »

1. D^r Leblond, *op. cit.*, n° 341 (Beauvais, juillet 1275) : « Universis presentes litteras inspecturis, Reginaldus de Nantholio, Dei gratia Belvacensis episcopus, salutem in Domino. Noverint universi quod nos, pro salute anime nostre et antecessorum nostrorum, episcopatui Belvacensi et successoribus nostris episcopis Belvacensibus, domum quam habemus Parisius cum ejus appendiciis et adjacenciis, sitam in vico qui dicitur *du Franc Mourier*, quam emimus ab executoribus testamenti defuncti Jacobi de Basochiis, olim thesaurarii Belvacensis, damus, legamus, et concedimus in puram et perpetuam elemosinam... »

2. *Ibid.*, n° 341 : « ... sub tali modo quod quilibet episcopus Belvacensis qui pro tempore erit, post decessum nostrum, reddet singulis annis imperpetuum, pro dicta domo et ejus appendiciis et adjacenciis, viginti quatuor libras parisiensium, in die anniversarii nostri, videlicet octo libras parisiensium quas tenebitur facere distribui minutis pauperibus apud Belvacum, cuilibet unum dena-

voit : 1° — le cas où le siège épiscopal de Beauvais serait vacant et où par suite la rente ne pourrait être payée; dans ce cas, l'Hôtel-Dieu de Beauvais, les moniales de Penthémont; et les petits pauvres de Beauvais (l'acte ne dit pas qui les représentera) pourront « tenir en leur « main. » la maison grevée de la rente, qu'ils loueront ou donneront à pension annuelle; et, après avoir fait les réparations nécessaires, ils pourront se partager, par parts égales, le surplus du loyer, ce loyer fût-il supérieur ou inférieur aux 24 livres précitées¹; 2° — le cas où l'un des évêques de Beauvais refuserait de payer la rente; dans ce cas, d'ores et déjà Renaud de Nanteuil donne et lègue sa maison du Franc-Mûrier, avec toutes ses dépendances, en pure et perpétuelle aumône à l'Hôtel-Dieu de Beauvais, aux moniales de Penthémont, et aux petits pauvres de Beauvais, lesquels pourront la louer et se partager le surplus du loyer comme précédemment. Dans l'hypothèse où il ne leur serait pas permis de « tenir la « maison en mainmorte », ils pourront la vendre, mais à charge d'employer le prix à l'achat d'un revenu annuel, que les trois intéressés se partageraient également².

rium parisiensium, et octo libras parisiensium magistro et fratribus Domus Dei Belvacensis pro sustentatione pauperum mulierum in dicta domo in puerperio jacentium, et alias octo libras parisiensium pauperibus monialibus Pentheimontis in pitanciam convertendas. » — Cf. *ibid.*, n° 512 (Paris, 1441), qui traduit ce passage en français : c'est cette traduction que nous avons reproduite au texte.

1. D^r Leblond, *op. cit.*, n° 341 : « Volumus eciam et ordinamus quod, sede Belvacensi vacante, predicti Domus Dei, moniales, et minuti pauperes dictam domum cum dictis appendiciis in manu sua teneant et eciam locent et locagium quod supererit, dictis domo et appendiciis in bono statu retentis, per eosdem equaliter inter se dividant, sive majus fuerit sive minus predicta summa dictarum viginti quatuor librarum. »

2. *Ibid.* : « Et, si ita esset quod aliquis successorum nostrorum episcoporum Belvacensium, qui pro tempore erunt, dictas viginti quatuor parisiensium pro dicta domo cum ejus appendiciis et adjacenciis, annis singulis, sicut superius dictum est, solvere non vel-

« Tout alla bien pendant quelque temps. Non seulement les successeurs de Renaud de Nanteuil acquittèrent régulièrement la rente due sur la maison de la rue du Franc-Mûrier, qu'on appelait maintenant l'*ostel de Beauvais*, mais encore ils agrandirent l'hôtel par des acquisitions faites au ^{xiv}^e siècle et qui paraissent avoir été importantes. En 1440, en effet, il y avait des parties de maison sises sur la rue aux Billettes et sur la rue de la Verrerie, dont l'une était appelée la « grant maison de « l'évesché¹ ». Malheureusement, la guerre de Cent ans produisit, là comme ailleurs, sa « désolation ». Depuis 1418, les Bourguignons, puis les Anglais étaient maîtres de Paris, et l'évêque de Beauvais, Jean Juvénal des Ursins², qui tenait pour les Armagnacs, se trouvait dans l'impossibilité de toucher les revenus de son hôtel de Paris. Quand Charles VII, en 1437, rentra dans sa capitale, les « maître, frères et sœurs » de l'Hôtel-Dieu de Beauvais et les religieuses de Penthémont réclamèrent à l'évêque de Beauvais le paiement de la rente qui leur était

let, vel eciam deficeret in aliquo premissorum, nos ex nunc dictam domum cum ejus appendiciis et adjacenciis damus et legamus in puram et perpetuam elemosinam Domui Dei Belvacensi et pauperibus monialibus Pentheimontis et minutis pauperibus Belvacensibus, ita quod dicti Domus Dei, moniales, et minuti pauperes dictam domum possint locare, vel ad annuam pensionem concedere, et locagium vel annuam pensionem equaliter inter se dividere, sicut supra dictum est. Possint eciam dictam domum cum suis appendiciis vendere, si ea in manu mortua tenere non potuerint, ita tamen quod... pecuniam inde redactam teneantur convertere in emptionem annui redditus, inter eos equaliter dividendi, prout superius est expressum. »

1. Dr Leblond, *op. cit.*, n° 512 (Beauvais, 15 juin 1441) : « Et n'estoit pas son entencion de y obliger la grant maison de l'évesché, mais seulement ce que il avoit acquesté des executeurs dudit feu tresorier; et combien que il y ait autres parties de maisons comme celle de la rue aux Billettes et de la Voirrerie, toutevoye appert-il qu'elles n'y pevent estre obligées, car elles ne sont pas assises en la rue du Franc Murier. »

2. Jean Juvénal des Ursins fut évêque de Beauvais du 24 mars 1433 au 3 avril 1444, date de son transfert sur le siège de Laon.

due. Mais Jean Juvénal des Ursins avait trouvé la maison de la rue du Franc-Mûrier « de nulle valeur et, par le fait « des guerres, en ruyne et taillée de venir a final perdition »; aussi, sans nier que la rente eût été acquittée par ses prédécesseurs, il répondit au maître de l'Hôtel-Dieu de Beauvais et à l'abbesse de Penthémont que « son « entencion n'estoit pas d'en riens payer et qu'ils se pre- « nissent a la chose obligée et en feissent leur prouffit », de concert avec les pauvres de Beauvais. Ils « ne pouvaient « ce refuser »; car, « par la dicte lettre du dict de Nanteuil, apparoit expressement que il vould que, ou cas « que ses successeurs evesques ne paieroient la dicte « rente, que les dis povres et aussi ceulx de l'Ostel Dieu « et Penthémont feissent par louage leur prouffit de la « dicte maison, ainsi par luy acquestée¹ ». Mais Juvénal des Ursins avait soin d'ajouter que, toutes les acquisitions postérieures à Renaud de Nanteuil n'étant pas affectées au paiement de la rente, il entendait en conserver la propriété². En d'autres termes, conformément à la lettre (sinon à l'esprit) de la donation de 1275, Juvénal des Ursins offrait à ses créanciers le *délaissement* de l'immeuble grevé³.

« Mais, sans doute, ni l'Hôtel-Dieu de Beauvais ni les autres intéressés ne tenaient à prendre possession de la maison de la rue du Franc-Mûrier; car, le 15 juin 1441, l'Hôtel-Dieu transigea avec l'évêque. Il fut convenu qu'il

1. D^r Leblond, *op. cit.*, n° 512.

2. *Ibid.* : « ... et si y en a qui ont esté acquestées depuis la mort dudit messire Regnault de Nanteuil, sur lesquelles ladicte rente ne pourroit estre comprinse avecques plusieurs autres raisons. »

3. Ce délaissement, qui n'était pas encore admis par le droit coutumier, sauf convention contraire, allait bientôt être permis par Charles VII pour toutes les maisons de Paris « chargées de rentes excessives ou onéreuses » (ord. de nov. 1441, art. 20, dans Isambert, *Anc. lois françaises*, t. IX, p. 92), en sorte que le cas de l'*ostel de Beauvais* peut servir à illustrer la mesure prise par le roi.

se contenterait désormais d'une rente de 6 livres parisis par an; en compensation, pour mieux assurer le paiement de cette rente réduite, l'évêque consentait à y « ypo-
« thequer et obliger toutes les maisons, louages, appartenances, et appendances de l'ostel de Paris¹ ». Il est probable que les rentes dues aux religieuses de Penthémont et aux petits pauvres de Beauvais furent réduites dans la même proportion; car l'évêque de Beauvais resta en possession de son hôtel. Il ne devait donc plus que 18 livres de rente par an au lieu de 24, ce qui, au taux d'alors, c'est-à-dire au denier 12², laissait libre, pour les réparations, un capital de 72 livres. Il fut insuffisant; car, en 1467, une nouvelle transaction intervint entre l'évêque de Beauvais, Jean de Bar³, et l'Hôtel-Dieu: l'évêque reconnaissait la rente de 6 livres parisis due à l'Hôtel-Dieu, mais comme l'hôtel de Paris, en ruines, exigeait de lourdes réparations, il fut entendu que l'évêque, pendant douze ans, ne paierait à l'Hôtel-Dieu de Beauvais que 4 livres par an⁴. Cette transaction, homologuée par le Parlement de Paris le 26 novembre 1467, fut sans doute étendue aux deux autres crédientiers. L'évêque gagnait ainsi une nouvelle somme de 72 livres, qui devait être consacrée aux travaux de réfection. L'*ostel de Beauvais* fut certainement réparé; car, un siècle plus tard, en 1578, la rente qui le grevait était encore payée⁵. »

1. D^r Leblond, *op. cit.*, n° 512.

2. C'est le taux du rachat des rentes fixé par l'ordonnance précitée de 1441, art. 16.

3. Jean de Bar fut évêque de Beauvais de 1462 à sa mort, 15 mars 1467.

4. Arch. hospital. de l'Hôtel-Dieu de Beauvais, B, 725, cité par le D^r Leblond, *op. cit.*, p. 727.

5. Le 10 octobre 1578, en effet, l'Hôtel-Dieu de Beauvais échangea ses 6 livres de rente contre diverses « censives » que le chapitre de Beauvais avait le droit de prendre sur lui (cf. *ibid.*, p. 510).

Séance du 2 Juin.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrage offert :

DURRIEU (P.). *Plaque de cuivre gravée en taille-douce des environs de l'année 1500. Rapport sur une communication de M. A. Vidal.* Paris, 1918, in-8°, pl.

Le président fait connaître la demande d'adhésion que notre Société a reçue de la part d'une Fédération projetée des Sociétés françaises des sciences philosophiques, historiques, philologiques et juridiques; il indique quels sont les statuts de cette Fédération à laquelle la Commission administrative de la Société des Antiquaires estime qu'il y aurait lieu d'adhérer. M. H. Stein, membre résident, donne des détails complémentaires sur cette Fédération, qui d'ailleurs n'engage pas la liberté des Sociétés adhérentes. La Société ayant admis le principe de l'adhésion demandée, MM. Pallu de Lessert, Roy et Serbat sont désignés pour assister aux assemblées de la Fédération.

M. Adrien Blanchet, membre résident, fait la communication suivante :

« Dans une note parue en 1913¹, M. Quilling a proposé, pour un bas-relief du Musée de Trèves, une interprétation différente de celle de M. Hettner². Une figure féminine, assise sous une sorte de voûte et au-dessus de laquelle plane un enfant sans ailes, est pour M. Quilling une représentation de Danaé, qu'on peut reconnaître en la rapprochant de certaines peintures de Pompéi. Il a proposé la même interprétation pour un relief de vase,

1. *Römisch-germanisches Korrespondenzblatt*, t. VI, 1913, p. 38.

2. *Die Römischen Steindenkmäler des Provinzialmuseums zu Trier*, 1893, p. 73, n° 137, fig. (= n° 5091 du *Recueil Espérandieu*, t. VI, p. 290).

trouvé à Poitiers, où notre regretté Déchelette avait entrevu Vénus assise, recevant le parfum que lui verse un Amour volant à sa gauche¹. L'explication de Déchelette était rationnelle, car nous connaissons des groupes de terre cuite blanche, dont le sujet est indubitablement celui de la toilette de Vénus².

« D'autre part, à l'appui de l'hypothèse de M. Quilling, il y a la peinture de la maison de Pansa, où Danaé, assise sur un rocher, reçoit la pluie d'or³. A Pompéi également, la maison dite de *La chasse* était décorée d'une peinture⁴ représentant Danaé qui recevait la pluie d'or tombant d'un vase soutenu par un Amour ailé⁵. Sur cette dernière peinture, un foudre, indiqué dans le champ, rappelle seul la présence de Jupiter.

« Le dieu est d'ailleurs absent aussi sur le beau vase peint de l'Ermitage où Danaé est figurée sur son lit et levant la tête vers la pluie divine⁶. Jupiter ne paraît pas davantage sur la monnaie d'Argos, où Danaé est assise sur un trône⁷; pas davantage non plus sur des pierres gravées, de style grec, assez anciennes, où l'on a reconnu, assez dubitativement d'ailleurs, la fille du roi d'Argos Akrisios⁸.

1. *Vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, t. II, 1904, p. 201, n° 28, fig.

2. Le plus complet est celui que j'ai publié dans la *Revue archéologique*, en 1893.

3. W. Helbig, *Wandgemälde... Campaniens*, 1868, p. 34, n° 115.

4. A laquelle faisait pendant, sur le mur opposé, une autre peinture représentant Lédä et le Cygne.

5. Raoul Rochette, *Choix de peintures de Pompéi*, 1867, p. 195; cf. W. Helbig, *op. cit.*, p. 35 et 454.

6. *Dict. des antiquités grecques et romaines*, s. v. *Jupiter*, p. 706, fig. 4229.

7. F. Imhoof-Blumer et Percy Gardner, *Numismatic commentary on Pausanias*, 1885-1887, p. 41, pl. L, fig. 49. — On trouvera dans le *Lexikon der Mythologie* de Roscher, s. v. *Danae*, col. 948, la figure d'une monnaie où l'on voit la prison de la fille d'Akrisios.

8. Adolf Furtwängler, *Die antiken Gemmen*, 1900, pl. XIV, 25; XXXIV, 31; LXI, 36; LXIII, 7. Cette dernière offre un type très

« On connaissait bien jusqu'à ce jour une pierre gravée de la collection des Médicis, publiée par Gori, où Jupiter est représenté au-dessus de Danaé, accroupie sur son lit, qui reçoit la pluie d'or, figurée par cinq gouttes¹. Mais Raoul Rochette² et Overbeck³ après lui ont considéré la pierre comme moderne. Évidemment, la présence d'un cygne tenant un foudre et gravé dans le champ de la pierre était de nature à faire naître quelques doutes. Sans essayer de les lever en ce qui concerne l'intaille publiée par Gori, il ne faut pas se prononcer contre la scène telle



Intaille romaine représentant Danaé.

qu'elle est figurée sur cette pierre gravée, car celle que je communique aujourd'hui à la Société est certainement de travail romain et de type à peu près semblable. Danaé y est représentée nue, accroupie sur son lit, à gauche (sur l'empreinte de l'intaille); elle reçoit la pluie d'or qui tombe tout autour d'elle en gouttes nombreuses. Au-dessus est une ligne de sol qui supporte un trône où est assis Jupiter, de face; sa tête est surmontée du *modius*⁴, et il verse la pluie des deux mains. A sa gauche, à terre, l'aigle. Cornaline; 0^m014 × 0^m011⁵.

voisin de celui de la monnaie d'Argos citée plus haut. Mais l'intaille est attribuée au iv^e siècle avant J.-C., alors que la monnaie porte, au droit, l'effigie de l'empereur Hadrien.

1. Cornaline (13 × 10). Gori, *Gemmae antiquae*, t. 1^{er}, 1731, pl. LVI, 4, p. 109 (= S. Reinach, *Pierres gravées*, dans *Bibliothèque des Monuments figurés*, p. 32, pl. XXVIII).

2. *Op. cit.*, p. 195, note.

3. *Zeus*, 1871, p. 410.

4. Il n'est pas vraisemblable que l'objet, très net, surmontant la tête du dieu soit un ornement de son trône. Ce siège a, au contraire, été indiqué très sommairement par le graveur.

5. Cette intaille provient de la collection formée par un archéo-

« Le style et le travail de la gravure ne me laissent aucun doute sur l'antiquité de ce petit monument, et j'ajoute que si l'on considérait l'intaille comme l'œuvre d'un faussaire moderne, il deviendrait difficile d'en expliquer la genèse. En effet, le faussaire n'aurait eu comme modèle que la gravure de Gori; or, sur ce dessin, le dieu est simplement Jupiter. Au contraire, sur l'intaille, qui se trouve aujourd'hui en ma possession, on constate un curieux mélange qu'un faussaire n'aurait pas inventé, mais qui est peu surprenant à l'époque romaine où le culte des divinités d'Alexandrie se superposait à celui des dieux du Panthéon classique.

« La pierre gravée que je viens de communiquer est donc un document précieux pour l'étude de l'évolution historique des représentations de Danaé. »

M. É. Michon, membre résidant, « à propos de la note par laquelle M. Cagnat, il y a quelques semaines¹, a dénoncé la fausseté d'un monument, une épée d'honneur soi-disant offerte à Corbulon, à laquelle la *Revue biblique* avait bien imprudemment, dans son numéro de juillet-octobre 1919², accordé le patronage de sa publicité, rappelle que, dès 1913, M. Héron de Villefosse, dans notre *Bulletin* même³, s'était élevé contre ce faux.

« Il me sera permis d'ajouter que d'autres fois des inscriptions fausses, ou plus exactement des doubles faux d'inscriptions vraies, sont ajoutées sur des monuments qui eux-mêmes sont authentiques, et tel est le cas d'un sarcophage dont j'ai eu, il y a quelque temps, connaissance et sur lequel a été reproduite une inscription romaine découverte au milieu du siècle dernier. »

logue en Grèce et en Italie et vendue le 8 mai 1905 à Paris (*Catalogue*, p. 12, n° 76).

1. Voir plus haut, p. 162.

2. L.-H. Vincent, *Une épée d'honneur offerte à Corbulon*, p. 505-513.

3. P. 330-335.

M. Émile Chénon, membre résidant, recherche le sens et l'étymologie du mot *impopec* [x^e siècle] :

« Dans son *Glossaire latin*, Du Cange a inséré un mot de la « langue rustique » dont il ne donne pas l'explication : le mot *impopec*. Le texte qu'il cite à l'appui, et qu'il a emprunté à une copie fautive de Dom Estiennot, est extrait d'une charte du *Cartulaire de Savigny* (près de Lyon), édité en 1853 par Auguste Bernard, qui donne la lecture plus correcte *impopec*¹ : cette charte est datée « du mois d'avril, 6^e férie, de la 37^e année du règne du « roi Conrad », ce qui correspond au mois d'avril 974². Le même mot se retrouve, sous la forme *enporpec*, dans une charte du *Cartulaire de Cluny*, dont la date, incertaine, peut être postérieure de vingt ou soixante ans à la précédente³. Nous voudrions rechercher le sens et l'étymologie de ce mot *impopec* ou *enporpec*.

« Le sens est relativement facile à déterminer. La charte de Savigny de 974 est une charte de donation, sous forme d'engagement à réméré (*impignoratio*), faite par une dame nommée Ermengarde, qui donne à l'abbé de Savigny, Gausmar, et à ses moines, pour la sépulture de son fils Arencus, « un manse en gage (*in convadio*) « pour 30 sous ». Si de Pâques à la Saint-Jean Ermen-garde rachète ce manse, les moines devront le lui rendre ;

1. *Cartul. de Savigny*, publié par Aug. Bernard, Paris, 1853, in-4°, charte n° 250. Aug. Bernard observe en note que tous les manuscrits portent bien *impopec*.

2. *Ibid.* : « Data per manum Gërbenni monachi, mense Aprili, feria sexta, anno trigesimo septimo regni Conradi regis. » Conrad le Pacifique, roi de Bourgogne Transjurane et de Provence, a succédé à son père Rodolphe II le 12 juillet 937; la trente-septième année de son règne a donc commencé le 12 juillet 973 pour finir le 11 juillet 974. La charte précitée est donc bien du mois d'avril 974, et non pas 977, comme l'imprime Aug. Bernard.

3. *Cartul. de Cluny*, n° 2941. L'éditeur date cette charte de « 1040 environ » ; mais il fait observer lui-même qu'elle porte au dos la mention : *Carta Maioli in villa Warengis* ; si ce nom de Maieul s'applique au célèbre abbé de Cluny, qui est mort en 994, la charte serait antérieure à cette date.

mais « si au terme fixé le prix n'est pas payé, le manse
« sera, comme on dit en langue rustique, *impopec*; les
« moines, à partir de ce jour-là, pourront en faire tout
« ce qu'ils voudront pour l'utilité de leur monastère ¹ ». En d'autres termes, ils deviennent propriétaires du bien engagé; c'est là ce que signifie le mot *impopec*. Quelques années plus tard, la même dame Ermengarde fait, avec le même abbé Gausmar, un engagement identique pour la sépulture de son fils Almannus; si à la Saint-Michel elle n'a pas payé quarante sous, valeur du nouveau manse engagé, le texte dit « qu'il appartiendra à ladite église de
« Savigny et à ses recteurs, qui auront la liberté de le
« garder, de le posséder, ou de l'échanger ² »; cette fois, le mot *impopec* n'est pas employé, mais le résultat est le même : l'engagiste devient propriétaire.

« Dans la charte de Cluny, c'est un clerc nommé Acelin qui donne une vigne, située dans la villa Varengis, en gage (*in contrawadium*) à Ingelelmus pour trente-cinq sous de Genève, « avec cette clause que, si la vigne n'est
« pas rachetée dans un délai de cinq ans, elle sera *enpor-
« pec in loco venditionis* ³ ». La vigne sera donc considérée

1. *Cartul. de Savigny*, n° 250 : « Ego, in Dei nomine, Ermen-gardis dono vobis, pro sepultura filii mei Arenci, mansum unum in convadio pro triginta solidis... Ea vero ratione trado, ut a die-bus Paschae praesentis usque ad festivitatem Sci Joannis Baptistae, si antea non redemero, ipsum mansum pro solidis supradictis teneatur; si vero pretium persolvero, recipiam. Quod si ad ipsum terminum pretium ipsum non fuerit persolutum, mansus ipse sit, sicut lingua rustica dicitur, *impopec*, faciatisque ex illo ab ipsa die et deinceps quicquid pro utilitate loci vestri facere volueritis. »

2. *Ibid.*, n° 253 (env. 980) : « Ego, in Dei nomine, Ermengardis foemina et filius meus Eynardus... impignoramus mansum unum pro sepultura filii mei Almanni. ... pro quadraginta solidis usque ad festum Sci Michaelis, ea ratione ut si ipsa die quadraginta solidos vobis non reddiderimus, mansus iste ad jam dictam ecclesiam et ad rectores ejus... perveniat, et habeant licentiam habendi, possidendi, seu commutandi. »

3. *Cartul. de Cluny*, n° 2941 : « Noverint cuncti fideles Christi, tam presentes quam futuri, quod Acelinus clericus misit unam vineam in villa Varengis in contrawadium Ingelelmo pro xxx^{ta}

comme vendue, c'est-à-dire devient la propriété de l'engagiste¹. Le sens du mot *enporpec* est donc bien clair; il signifie que le droit de l'engagiste, de conditionnel qu'il était jusqu'à l'échéance, devient alors perpétuel².

« Reste à trouver l'étymologie du mot : ici je ne puis faire qu'une hypothèse qui m'est suggérée par le rapprochement des deux textes précités avec d'autres actes d'engagement à réméré, tout à fait analogues, qu'on trouve dans le *Cartulaire de Cluny* et le *Cartulaire lyonnais*. Pour exprimer que l'engagiste devient propriétaire à l'expiration du terme, ces actes disent que l'objet engagé *ad Cluniacum pertinebit in perpetuum*³, ou *S. Petro in perpetuum remaneat*⁴, ou *jure emptionis imperpetuum remanebit*⁵. Dans les chartes d'Ermengarde et d'Acelin, au mot *impopec* ou *enporpec* on pourrait très bien substituer le mot *imperpetuum*; et alors on peut se demander si *impopec* ou *enporpec* ne devrait pas être lu *impopet* ou *enporpet* (avec un *t* au lieu d'un *c*), ou mieux *imperpet*, et ne serait pas simplement l'abréviation populaire, ou comme dit le texte de Savigny « en langue rustique », du latin :

quinque solidos Genevenses, in tali convenientia, ut si supradicta vinea non fuerit redempta usque ad quinque spacium annorum, sit *enporpec* in loco venditionis. »

1. L'expression *in loco venditionis* est fréquente dans les actes d'engagement du *Cartul. de Cluny*; cf. nos 46 (année 892), 654 bis (944), 732, 733, 752 (même année 949). — Cf. *Cartul. de Saint-André-le-Bas*, éd. Ulysse Chevalier, n° 145 (année 956), n° 63 (957), etc.

2. Cf. Robert Caillemet, *Les formes et la nature de l'engagement immobilier dans la région lyonnaise (X^e-XIII^e siècles)*, dans le *Festschrift de Brunner*, 1910, in-8°, p. 283-284 : « Deux actes du x^e siècle, une charte du cartulaire de Savigny et une charte du recueil de Cluny emploient l'expression *impopec* ou *enporpec* pour désigner le sort de l'immeuble ainsi attribué définitivement au créancier, » et ses judicieuses remarques sur ces « gages de propriété », rares à partir du xi^e siècle : p. 283, 284, 287, 298-299.

3. *Cartul. de Cluny*, n° 1766 (987-996).

4. *Ibid.*, n° 3257 (1049-1109).

5. *Cartul. lyonnais*, éd. Guigue, n° 411 (1246).

imperpetuum. Aujourd'hui encore, le mot *perpete* est signalé dans les dictionnaires comme un mot d'argot synonyme de *perpétuité*. »

M. L. Demaison, associé correspondant national, revient sur la question de la chronologie des divers architectes de la cathédrale de Reims :

« Les incertitudes qui peuvent subsister au sujet de la chronologie précise des maîtres de l'œuvre de la cathédrale de Reims, dont les noms nous ont été conservés par les inscriptions du labyrinthe de cette église, ont permis de remettre tout en question et de battre en brèche les conclusions auxquelles j'étais arrivé par une étude attentive de l'histoire du monument.

« Je n'ai pas en cette matière de parti pris et je n'ai d'autre but que la recherche consciencieuse de la vérité. Je ne demande qu'à me laisser convaincre; si l'on me démontrait, non par de simples conjectures, mais par des arguments solides et surtout par le témoignage de documents anciens, que Jean d'Orbais n'a pas été le premier architecte de la cathédrale, je n'hésiterais pas à me rallier à cette opinion. Mais je n'en suis pas là et le nouvel examen auquel je me suis livré n'a fait que me fortifier dans mes convictions.

« Au fond, les objections que l'on oppose à Jean d'Orbais se réduisent à une seule : la place qu'il occupait dans le labyrinthe. On admet que le tracé de ce labyrinthe détermine l'ordre dans lequel les maîtres de l'œuvre se sont succédé et que la figure du premier architecte devait se trouver nécessairement à gauche, en pénétrant dans les lacets compliqués qui s'entrecroisaient en tous sens. J'ai déjà eu l'occasion de donner mon avis à ce sujet; pour des raisons que j'ai développées ailleurs, je ne puis admettre que l'on demande la solution de la question uniquement à l'ordonnance du labyrinthe. La succession de nos architectes nous est révélée par les inscriptions indiquant la part que chacun a prise à son tour à la construc-

tion de la cathédrale, et rien ne saurait diminuer l'autorité de ce témoignage.

« Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi on n'aurait pas pu représenter le premier d'entre eux à l'angle supérieur du labyrinthe, à droite, du côté de l'épître. C'était là une place d'honneur qui se justifie peut-être par des considérations d'ordre liturgique. De ce point de départ, on a suivi de droite à gauche pour descendre ensuite et aboutir à l'angle inférieur où est figuré le dernier maître, Bernard de Soissons. Il n'y a rien en cela qui ne me semble fort naturel.

« On s'efforce aussi de diminuer la valeur des renseignements fournis par les inscriptions du labyrinthe, en objectant les lacunes des copies peu anciennes qui nous en ont été transmises. Sans doute ces lacunes sont regrettables, et il est bien fâcheux que nous n'ayons plus sous les yeux les originaux. L'inscription qui accompagnait Jean d'Orbais était assez effacée au ^{xvii}^e siècle pour qu'on n'ait pu y déchiffrer la mention faisant connaître la durée de ses fonctions. D'autre part, nous ignorons la date précise du labyrinthe. Il est certain qu'il avait été exécuté dans les dernières années du ^{xiii}^e siècle, celui de la cathédrale d'Amiens, qui avait avec lui d'étroites relations, portant la date de 1288. J'ai donc pris pour base de ma chronologie la date approximative de 1290, mais il est fort possible qu'on doive la reculer de cinq ou six ans. J'ai toujours reconnu qu'il y avait là un peu d'incertitude, et je n'ai jamais donné mes calculs comme établis d'une façon rigoureuse. J'ose croire pourtant qu'ils ne sont pas très éloignés de la réalité¹.

« On aurait grand tort, parce que nos copies des inscriptions du labyrinthe ne sont que du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle, de les compter pour rien et de leur refuser

1. Anthyme Saint-Paul fixe en 1298 la date de la mort de Bernard de Soissons (*Bull. monumental*, t. LXX, 1906, p. 300); H. Kunze en 1294 (*Das Fassadenproblem der französischen Früh- und Hochgotik*, 1912, p. 56).

toute confiance. Nous en possédons deux principales, indépendantes l'une de l'autre. En leur appliquant les principes de la critique des textes et en les comparant soigneusement entre elles, on peut remonter aux inscriptions originales et les restituer d'une façon satisfaisante, autant que le permettent leurs lacunes. Cette méthode s'impose aux épigraphistes qui disposent de plusieurs copies d'un texte perdu. La philologie aura également à intervenir ici. La copie que le chanoine Cocquault a faite dans la première moitié du ^{xvii}^e siècle n'est pas littérale. Il nous faut établir si les termes qu'il emploie appartiennent bien à la langue du ^{xiii}^e siècle, et si certains détails qu'il nous donne sont tels qu'ils n'auraient pu être imaginés par lui. Les conclusions de cet examen sont toutes en sa faveur, et nous constatons que si sa copie des inscriptions n'est pas textuelle, du moins elle leur emprunte leurs expressions et mérite que nous rendions hommage à sa fidélité.

« Les mêmes règles de la critique nous obligent à rejeter les dix-huit années que l'on attribue à Gaucher de Reims. Pierre Cocquault, qui avait vu et étudié le labyrinthe, nous apprend que Gaucher « fut maistre des « ouvrages l'espace de huict ans¹ ». Même lecture dans les *Affiches rémoises* du 28 juin 1779, avec une légère variante (sept au lieu de huit), due sans doute à ce que l'un des traits était alors effacé dans le chiffre VIII donné par l'inscription. Les dix-huit ans ont été produits pour la première fois par un écrivain de l'époque de la Restauration, Gérusez, dans sa *Description de la ville de Reims*, publiée en 1817². Comme il n'avait pas alors sur le labyrinthe d'autres sources d'information que celles que nous possédons aujourd'hui, on peut supposer qu'il a commis simplement une méprise. Cette erreur a été reproduite

1. Le chanoine Lacourt (mort en 1730) est d'accord avec Cocquault dans des notes qu'il nous a laissées (voir notre notice sur *Les architectes de la cathédrale de Reims*, 1894, p. 19).

2. P. 315.

par Gilbert et par Povillon dans leurs livres sur Notre-Dame de Reims¹, puis par Tarbé² qui, probablement, a suivi Povillon. Elle n'en a point pour cela acquis plus d'autorité; des auteurs de seconde main ne peuvent l'emporter sur des témoins oculaires.

« Il me semble, au reste, qu'en assignant un règne de dix-huit ans à Gaucher de Reims, M. Deneux, qui le considère comme l'architecte primitif de la cathédrale, soulève de graves difficultés. D'après lui, le second rang appartiendrait à Jean Le Loup et le troisième à Jean d'Orbais dont le rôle se serait borné à commencer la voûte du chœur. Jean Le Loup ayant exercé sa maîtrise pendant seize ans, en y ajoutant les prétendus dix-huit ans de Gaucher, on arrive à un total de trente-quatre ans. Or, la cathédrale a été commencée en 1211, et il en résulterait que Jean d'Orbais serait entré en fonctions seulement en 1245. A cette date, on n'aurait donc pas encore travaillé à la couverture du chœur. Mais nous savons par une chronique du temps que le chapitre a pris solennellement possession de ce chœur le 7 septembre 1241. Il est parfaitement invraisemblable de supposer que cette portion de l'édifice était alors dépourvue de voûtes et que le chapitre s'était installé presque à ciel ouvert.

« La difficulté est assurément moindre si l'on ne donne que huit ans à Gaucher de Reims, mais la raison n'est pas encore suffisante pour trancher le débat en sa faveur. On a, au contraire, de fort bonnes raisons pour s'opposer à son empiétement.

« Si je ne me trompe, M. Deneux pense que Gaucher commença la cathédrale en élevant les voûtes du déambulatoire et des chapelles du chœur, ainsi que le portail septentrional du transept. Mais ce portail, à mon avis, ne remonte pas à la construction primitive. Ainsi que l'a très.

1. *Description historique de Notre-Dame de Reims*, Paris et Reims, 1817, p. 28; *Description de Notre-Dame de Reims*, Reims, 1825, p. 154.

2. *Reims*, 1844, p. 280.

bien établi Viollet-le-Duc, il a tout l'aspect d'une addition postérieure¹. M. André Michel nous parle aussi avec beaucoup de raison de ces portes « si gauchement encas-
« trées dans l'architecture qui les contient et ne semblait
« pas les prévoir². » On remarquera, en particulier, la porte de gauche dont la voussure et les pieds-droits, par une étrange disposition, nécessitée sans doute par le défaut de place, pénètrent à angle droit dans la construction, sans aucun ébrasement. A l'origine, la façade septentrionale du transept était tout à fait semblable à celle du sud ; elle manquait de portail et était percée à l'étage inférieur de trois hautes fenêtres à lancettes, dont les sommets sont encore visibles aujourd'hui. Plus tard seulement, de 1240 à 1250, suivant mes conjectures, on s'est ravisé et l'on a décidé d'y ajouter un portail, en utilisant, d'après certains archéologues, les éléments d'un portail déjà commencé vers l'ouest, puis abandonné pour faire place à un portail élevé d'après des données nouvelles. Ainsi, il n'y a rien là d'une construction commencée en 1211.

« Enfin, que fait-on aussi du renseignement donné par l'inscription du labyrinthe sur Jean Le Loup « qui com-
« mença les portaux » ? Celui qui commence un travail a nécessairement la priorité, et j'estime que Gaucher de Reims doit lui céder le pas.

« Quant à la coiffe que commença Jean d'Orbais, j'ai assez longuement discuté dans une communication récente sur le sens qu'il faut attribuer à ce mot. S'il est vrai que, dans certains exemples du xvn^e siècle, il semble s'être un peu spécialisé et désigner particulièrement la calotte, la voûte d'un chœur, on n'en est pas moins fondé à prétendre qu'il s'est appliqué aussi au chevet pris dans son ensemble. Il est, en effet, l'équivalent du mot *chevet*, dérivant du latin *capitum*, qui a le sens de coiffure : « Capitia, « capitum tegmina », nous dit un grammairien du com-

1. *Dictionnaire de l'architecture française*, t. II, p. 321.

2. *Histoire de l'art*, t. II, 1^{re} partie, p. 152, formation et développement de la sculpture gothique.

mencement du iv^e siècle, Nonius Marcellus¹. Ce mot a pu avoir d'autres significations dans le latin classique, mais l'usage que l'on en a fait au moyen âge nous prouve bien son emploi habituel au sens de coiffe dans la basse latinité.

« Jean d'Orbais a donc commencé le chevet de la cathédrale de Reims, et l'on doit, selon moi, lui maintenir le titre que je lui ai depuis longtemps reconnu. J'ajouterai que son nom est très suggestif. Il venait sûrement d'Orbais² et devait avoir travaillé, vers le commencement du xiii^e siècle, à la nef de la belle église abbatiale, dont le chœur et le transept subsistent de nos jours. Or, ce monument, comme j'ai essayé de le démontrer ailleurs³, offre des rapports très visibles avec la cathédrale de Reims; il en est en quelque sorte le précurseur. C'est un argument de plus à produire en faveur de notre cause.

« On m'a reproché d'avoir donné une célébrité imméritée au nom de Jean d'Orbais en lui attribuant avec assurance le plan de la cathédrale de Reims, tandis que la question est sujette à controverse. C'est, dit-on, renouveler l'abus que l'on a commis autrefois en mettant si longtemps au pinacle Robert de Coucy, que l'on a bien été forcé d'éliminer plus tard. Je ferai observer que le cas n'est pas du tout le même. Le succès de Robert de Coucy est dû à des conjectures très superficielles d'écrivains du xviii^e siècle, que l'on a bien à tort suivis de confiance. Mais l'erreur est manifeste : des documents très certains nous font savoir qu'il est mort le 12 novembre 1311; il n'a donc pu donner le plan de la cathédrale commencée un siècle plus tôt. Bien au contraire, on ne peut douter que l'architecte primitif ne soit l'un des quatre maîtres qui figurent au labyrinthe. Je ne parle pas de l'image représentée dans le médaillon central dont la légende

1. *De compendiosa doctrina*, l. XIV.

2. Au xiii^e et au xiv^e siècle, les maîtres d'œuvre tiraient parfois leur surnom des monuments dont ils dirigeaient la construction. On peut citer à Reims Bernard de Notre-Dame, Gilles de Saint-Nicaise.

3. *Les architectes de la cathédrale de Reims*, p. 25.

était illisible dès le ^{xvii}^e siècle. C'est à tort qu'on a voulu y voir le premier maître de l'œuvre, celui auquel tous les honneurs doivent être réservés. La figure est sans aucun doute celle d'un prélat revêtu de ses ornements sacerdotaux. Comme le labyrinthe d'Amiens, que l'on ne doit jamais perdre de vue quand on parle de celui de Reims, nous offre le portrait de l'évêque Évrard de Foulloy qui avait inauguré les travaux de sa cathédrale, nous avons ici sûrement Aubri de Humbert dont le rôle a été le même à Reims. Restent les personnages des quatre autres médaillons; nous pouvons mettre à l'écart Bernard de Soissons dont la date nous est connue et qui n'a occupé que le quatrième rang, puisque nous le rencontrons en 1287. Notre choix est donc restreint à trois maîtres, et j'ai dit assez pourquoi toutes mes préférences vont à Jean d'Orbais. »

Séance du 9 Juin.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

BLANCHET (A.). *Académie des inscriptions et belles-lettres. Notice sur la vie et les travaux du R. P. Henry Thédénat*. Paris, 1920, in-4^o, pl.

FAGE (R.). *Quelques dévotions populaires en Limousin. Fontaines à chiffons et saints à rubans*. Tulle, 1920, in-8^o.

Le président adresse les félicitations de la Société à M. P. Vitry, membre résidant, nommé conservateur des Musées nationaux.

M. Serbat, membre résidant, dépose sur le bureau les deux derniers fascicules du *Bulletin* de la Société pour l'année 1918.

M. P. Vitry, membre résidant, présente la photographie d'une statue du ^{xv}^e siècle récemment entrée au Musée du Louvre et qui est celle de Thomas de Plaine, président au parlement de Bourgogne, mort en 1506; elle provient de l'église des Jacobins de Poligny.

M. Pasquier, associé correspondant national, archiviste de la Haute-Garonne, fournit des renseignements sur des restes de monuments de l'époque romaine dispersés en divers quartiers de Toulouse : « Loin du centre, ils échappent à la curiosité des visiteurs; quelques-uns, pour différents motifs, méritent d'attirer l'attention des archéologues. Tel est le monument désigné sous le nom de chapelle Saint-Roch, situé au milieu d'un cimetière abandonné, vers l'extrémité du faubourg des Récollets; l'édifice se trouve au croisement de deux routes, dont l'une est l'ancienne voie romaine allant à Narbonne. Le quartier qu'on appelle *Fénétra* révèle par son nom une origine romaine que justifie la découverte de sépultures, d'amphores et d'autres débris antiques. Les traditions anciennes se sont perpétuées jusqu'à nos jours; à certaines époques, il se tient en cet endroit des assemblées pendant lesquelles les assistants se livrent à des pratiques remontant au paganisme, mais que le christianisme s'est appropriées.

« La chapelle Saint-Roch est bâtie sur l'emplacement d'un vaste édifice dont les substructions bordent le chemin sur un côté; elle est plus petite que la construction primitive; elle est carrée, non voûtée, terminée par une abside; les murs, jusqu'à la hauteur de deux mètres, présentent les caractères de l'architecture gallo-romaine; remaniés en diverses circonstances, ils offrent plusieurs variétés des procédés usités successivement dans la disposition des assises en briques et en cailloux et dans l'emploi du mortier. Sous le rapport purement technique, il y a matière à observations et à comparaisons avec des bâtisses antérieures au ^x^e siècle.

« La chapelle s'harmonise avec les plantations du voisi-

nage et contribue à la formation d'un paysage urbain. Ne gênant pas la circulation, offrant des garanties de solidité, n'exigeant pas grands frais d'entretien, elle est cependant menacée de disparition pour faire une place, dont elle n'amoindrit pas les dimensions; jadis propriété des hospices, la chapelle et le terrain d'alentour ont été achetés par la ville de Toulouse. La guerre a empêché l'exécution de travaux qui pourront être entrepris dès que les circonstances le permettront. Il est encore temps de s'opposer à cette destruction et de ne pas diminuer le patrimoine archéologique de Toulouse, déjà tant amoindri. La Société archéologique du midi de la France, en vue de préserver l'édifice, vient d'émettre un vœu pour en demander le classement comme monument historique. »

Mgr Batiffol fait ressortir l'intérêt de ces restes dont la conservation lui paraît très souhaitable.

Séance du 16 Juin.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

BRÉHIER (L.) et BATIFFOL (P.). *Les survivances du culte impérial romain. A propos des rites shintoïstes*. Paris, 1920, in-8°.

CARTON (D^r). *Inscriptions de la Colonia Thuburnica (1917)*. Paris, 1918, in-8°.

— *Note sur des édicules renfermant des statues en terre cuite découverts dans la région de Ghardimaou (Tunisie)*. Paris, 1918, in-8°.

— *Quatorzième chronique d'archéologie barbaresque (année 1917-1918)*. Tunis, 1919, in-8°.

— *Questions de topographie carthaginoise*. Paris, 1919, in-8°.

Le président exprime les regrets de la Société à l'occa-

sion de la mort de M. l'abbé Lejay, membre de l'Institut :

« M. l'abbé Lejay, auquel beaucoup d'entre vous ont, ce matin, rendu les derniers devoirs, était un de nos associés correspondants les plus distingués. Il était aussi l'un des plus anciens, car il faisait partie de la Société depuis 1890. Il avait été l'élève de M. de Villefosse et de Mgr Duchesne. J'avais eu moi-même l'honneur de m'asseoir à côté de lui, aux cours de ces savants maîtres, à l'École des Hautes-Études.

« Je ne parlerai pas aujourd'hui de ses travaux qui entrent si souvent dans le cadre de ceux de notre Société et dont beaucoup de nous ont fréquemment profité. Il était bien des nôtres. Son épigraphie de la Côte-d'Or, en particulier, le rattachait étroitement à nous.

« Je me contenterai d'adresser, pour le moment, un dernier hommage à la mémoire de l'érudit enlevé à la science si brusquement, dans la pleine force de son talent, en laissant derrière lui une œuvre considérable inachevée. »

M. É. Michon, membre résidant, offre à la Société, au nom de l'auteur, diverses brochures de M. le Dr L. Carton, associé correspondant national.

« L'activité de notre savant correspondant s'étend, vous le savez, à tout ce qui touche à la Tunisie, et vous en avez une preuve dans ses *Inscriptions de la Colonia Thuburnica* et dans sa *Note sur des édicules renfermant des statues en terre cuite découverts dans la région de Ghardimaou*; mais il s'est fait avant tout une place à part dans les questions de topographie carthaginoise, et c'est le titre même qu'il a donné à une nouvelle étude où une fois de plus il discute et tente de mettre au point les différentes solutions proposées, notamment par MM. Audolent et Gsell.

« Il nous adresse enfin sa *Quatorzième chronique d'archéologie barbaresque* pour les années 1917 et 1918, faisant suite aux *Chroniques* dont plus d'une fois déjà j'ai, de sa part, fait hommage à notre Société. »

Mgr Batiffol, membre résidant, fait hommage à la Société d'une brochure qu'il a écrite en collaboration avec M. Bréhier sur *Les survivances du culte impérial romain*.

M. J.-J. Marquet de Vasselot, membre résidant, donne lecture d'une note de M. Marcel Laurent, conservateur adjoint du Musée du Cinquantenaire à Bruxelles, relative à un texte publié au volume VI des *Mettensia*¹. M. Laurent suppose que le *Maître Nicolas de Verdun*, qui y est mentionné, pourrait être identifié avec le célèbre orfèvre du XIII^e siècle qui, après avoir travaillé à Klosterneuburg en Autriche, puis à Cologne, vint enfin s'établir à Tournai, où il mourut. D'après ce texte, il aurait résidé en Lorraine, à Lisle-en-Barrois, entre le moment où il demeurerait à Cologne et celui de son établissement à Tournai.

MM. Delaborde, Stein et Prinnet font quelques objections à l'identification proposée entre Nicolas de Verdun et le personnage figurant au texte donné dans les *Mettensia*.

M. Ch. Barbarin, associé correspondant national, étudie un bas-relief du Musée du Louvre représentant une Notre-Dame de Pitié :

« Le donateur que l'on voit représenté dans ce morceau est non pas Juste de Serre (qui ne devint abbé de Montbourg qu'en 1616 et évêque du Puy qu'en 1621), mais Philippe Lebel, abbé de Sainte-Geneviève, qui gouverna l'abbaye de 1534 à 1557 et mourut, âgé de soixante et un ans, le 3 juillet 1558.

« Il portait d'azur au chevron d'argent, chargé de trois molettes de sable, accompagné de deux trèfles d'argent en chef et d'une pomme de pin d'or en pointe.

« La date du bas-relief paraît devoir être fixée, d'après l'âge du personnage, aux environs de 1550.

« Recueillie par Alexandre Lenoir en son Musée des Monuments français avec quatre autres bas-reliefs prove-

1. P. 412.

nant comme elle de l'église abbatiale de Sainte-Geneviève et figurant des scènes de la Passion¹, l'œuvre fut transportée au Louvre en 1850 par les soins du marquis Léon de Laborde, ainsi qu'un des bas-reliefs ci-dessus mentionnés : un portement de croix en pierre de liais, « sculpture lourde et insignifiante », selon l'opinion de Courajod².

« *Pietà* et portement de croix sont reproduits l'un et l'autre parmi les monuments provenant de l'abbaye de Sainte-Geneviève dans la *Statistique monumentale de la France* d'Albert Lenoir. »

M. Vitry ajoute différentes observations sur la date possible de ce monument, qu'il estime être assez tardive.

Séance du 23 Juin.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

CHÂTELAINE (L.). *Inscriptions et fragments inédits de Volubilis et de Banasa (Maroc)*. Paris, 1918, in-8°.

— *Inscriptions inédites de Volubilis (Maroc)*. Paris, 1918, in-8°.

— *Les recherches archéologiques au Maroc (Volubilis)*. S. I., 1918, in-8°.

Le président donne lecture d'une lettre de M. le comte O. Costa de Beauregard, associé correspondant national, invitant à l'inauguration du monument de notre regretté associé correspondant national J. Déchelette et parvenue trop tard à la Société pour qu'elle ait pu y déléguer un représentant. M. Michon, membre résidant, rend compte

1. *Inventaire général des richesses d'art de la France. Archives des Monuments français. Papiers de M. Albert Lenoir*, t. II, p. 176.

2. *Alexandre Lenoir et le Musée des Monuments français*, t. II, p. 184.

de cette cérémonie, à laquelle il a assisté à titre personnel.

Le président annonce que des nouvelles sont parvenues de M. le baron de Baye, membre résidant, actuellement encore à Moscou.

M. Louis Châtelain, associé correspondant national, chargé du service des antiquités à la résidence générale de la République au Maroc, résume les principaux résultats des fouilles de Volubilis :

« Depuis ma communication de novembre 1915, on a procédé, à Volubilis, à la recherche des principales voies. Le *cardo* est maintenant dégagé depuis le forum jusqu'à l'arc de triomphe ; il emprunte ensuite le *decumanus maximus*, sur une longueur de soixante-dix mètres, reprend sa direction nord-sud et, après un troisième crochet, aboutit à la porte nord, l'une des six portes actuellement connues de l'enceinte.

« Il restera donc à retrouver et à dégager la partie du *cardo* qui s'étend au sud du forum.

« Quant au *decumanus maximus*, on ne l'a pas encore repéré à l'ouest de l'arc de triomphe, mais il est entièrement mis au jour entre ce monument et la porte du nord-est. Le parcours oriental de cette voie est de 440 mètres. De chaque côté s'élevaient des portiques. Les éléments de celui de gauche, ou mieux du portique nord, sont presque tous en place. On dénombre d'abord trente-deux piliers qui soutenaient des arcades, puis douze bases d'une colonnade à chapiteaux ioniques.

« Plusieurs *decumani* ont été reconnus et déblayés en partie : l'un au nord du forum, un autre au sud de la cote 406, un troisième au sud de l'île qui contient la Maison au chien et un dernier qui s'étend à cinquante et un mètres au nord du *decumanus* principal.

« La porte du nord-est, à laquelle aboutit la grande voie décumane, est celle par où l'on passait pour gagner Tanger, la capitale de la province.

« C'était une porte à trois baies, entourée de deux bastions et ornée de quatre demi-colonnes.

« Lors du dégagement de cette porte à l'automne dernier, on a exhumé trois fragments d'une grande inscription qui, vu les dimensions restreintes de ces fragments par rapport à la porte, ne me paraît point susceptible d'être complétée.

« 1^{er} et 2^e fragments :

AVGVSTI ARM
INPENZA PVB
STA/TINO

.... *Augusti Arm(e-
niaci maximi)*
inpensa pub(lica)
... [*? Con*]stantino ...

« 3^e fragment :

F E C E R V N I
PROC AVGV

fecerunt ...
*proc(uratore) Au-
gu[sti].*

« Les lettres mesurent 0^m09 en moyenne; le 1^{er} fragment, 0^m64 × 0^m54; le 3^e, 0^m225 × 0^m49. L'écriture est médiocre et la pierre est légèrement rugueuse. »

M. Lefebvre des Noëttes, associé correspondant national, étudie un texte de Xénophon concernant un char de guerre imaginé par Cyrus : ce char était traîné par seize bœufs ou chevaux et destiné à transporter des tours. Il signale l'intérêt que présentent les évaluations de force motrice de traction données par ce texte, les compare avec des indications analogues fournies par le Code Théodosien et montre combien ces forces étaient peu importantes. M. Lefebvre des Noëttes conclut que l'impuissance de l'attelage antique a provoqué pour des transports de ce genre l'utilisation intensive de l'esclavage.

M. Chénon formule quelques observations relatives à la question du servage au moyen âge.

M. Lefebvre des Noëttes répond en citant l'exemple de

ce qui s'est passé en Amérique pour les défrichements en l'absence de force motrice et explique que ce n'est qu'à partir du x^e siècle en Europe que l'on a pu se servir avec succès de la traction animale par la découverte du collier d'épaule, de la ferrure et de l'attelage en file.

M. É. Michon, membre résidant, soumet à la Société un peigne chrétien en os, décoré sur ses deux faces de sujets chrétiens, trouvé dans les fouilles d'Hippone.

« Sur l'une des faces se voit Daniel dans la fosse aux lions visité par Habacuc, qui lui apporte sa nourriture.

« Le sujet de la seconde face est moins certain. Il est naturel de le chercher dans la même histoire de Daniel et l'on penserait alors au roi de Babylone, avec sa suite, venant constater le miracle et délivrer Daniel. Mais d'autres explications sont possibles.

« La difficulté d'interprétation de maints détails, la question aussi de la date exacte de l'objet, duquel notre confrère M. Monceaux, il y a un an environ, a déjà entre-tenu la Commission d'Afrique du ministère de l'Instruction publique¹, et qui justifieraient une étude détaillée, ajoutent à l'intérêt de ce peigne que je viens d'être assez heureux pour faire entrer au Louvre². »

Séance du 30 Juin.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

BABELON (E.). *Note sur quelques « exagia solidi » de l'époque constantinienne*. Paris, 1918, in-8°.

VERCOUTRE (A.-T.). *Étymologie de Bordeaux*. Paris, 1920, in-8°.

— *L'inscription de la verrière de saint Vincent à la cathédrale de Chartres*. Paris, 1919, in 8°.

1. *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques*, 1919, procès-verbaux, p. CLXXVI-CLXXVIII et pl. XXXIII.

2. Inventaire MND. 1101.

VERCOUTRE (A.-T.). *Origine de la maxime allemande aux trois K*. Paris, 1919, in-8°.

M. Babelon, membre honoraire, présente à la Société trois brochures de M. le Dr Vercoutre tirées à petit nombre. Elles sont relatives à l'étymologie du nom de Bordeaux, à l'inscription qui se lit sur la verrière de saint Vincent à la cathédrale de Chartres et à l'origine française de la maxime allemande des trois K (Kirche, Küche, Kindern).

M. Babelon fait ensuite hommage d'un travail qu'il a écrit sur des monnaies constantiniennes.

M. Prinnet, membre résidant, étudie les armoiries qui sont décrites dans le roman du *Châtelain de Coucy*, composé vers le règne de Philippe le Bel, par un trouvère picard. Hormis deux cas douteux, ces blasons (au nombre de vingt-deux) ont été réellement portés par les familles auxquelles l'auteur les attribue.

M. J. Formigé, associé correspondant national, lit la note suivante au sujet du monument de La Turbie :

« Pour construire le trophée d'Auguste à La Turbie, les Romains ont pris des pierres dans deux carrières. Elles sont encore très nettement reconnaissables.

« L'une, celle de Giram, au pied du mont Agel, possède des blocs taillés et abandonnés sur place. Elle est au nord de La Turbie.

« La seconde, à l'est de La Turbie, occupe le sommet d'un monticule que surmontait au moyen âge le gibet et qui s'appelle encore le mont Justicier. On y voit, comme à la précédente, des blocs taillés et des bancs en cours d'exploitation. Mais elle possède en outre de nombreux morceaux de fûts. On y remarque, d'autre part, un grand cercle, de 2^m70 de diamètre, tracé sur le sol, et dont le périmètre est jalonné de trente et un trous équidistants qui sont évidemment des trous préparés pour des coins métalliques. Ce bloc énorme devait être destiné à couronner le vaste cône qui surmontait le trophée.

« Au voisinage de cette carrière, on reconnaît encore la voie romaine, qui venait passer au pied du trophée, lequel marquait la limite de l'Italie et de la Gaule. Deux bornes milliaires qui lui appartiennent ont été trouvées sur le sol et remplacées vers 1864 par M. Germain, conducteur des ponts et chaussées, au lieu dit Languessa. Cette voie se continue à l'ouest de La Turbie : on voit dans cette partie deux autres milliaires à Saint-Pierre et enfin un cinquième à Peiralonga. Enfin, dans le vallon au pied du trophée, la voie borde une fontaine où l'on trouve un bloc de marbre blanc énorme, un seuil romain en pierre et un robinet romain à tête de dauphin en bronze vert qui sera prochainement à l'abri. Le sol de la voie romaine se composait de béton rouge. Il est vraisemblable qu'une voie secondaire suivait la côte depuis Cabbé-Roquebrune au moins jusqu'à Éze; on remarque encore dans les murs qui longent la route entre Monaco et Éze de nombreux blocs et massifs de béton romain rouge. Enfin, un chemin reliait sans doute Monaco à La Turbie en suivant le vallon.

« Signalons aussi que les Romains avaient capté une source au nord du mont Agel (c'est toujours au nord que les captations ont lieu pour que l'eau ne s'échauffe pas). Cette source a été captée à nouveau récemment et alimente le village. La captation de cette source, comme le seuil romain et le robinet signalés plus haut, indique qu'au voisinage du trophée il y avait une agglomération habitée, au moins un poste ou une station de relai.

« Enfin, pour conclure cette note, signalons que le déblaiement d'une galerie creusée par les pillards dans la masse du trophée nous a amené au centre. Nous avons pu ainsi constater que, contrairement à la tradition locale, il n'y avait que du béton massif et pas la moindre trace de chambre. D'autres remarques nous font penser que la partie du monument située derrière les colonnes était revêtue d'un enduit coloré. »

M. Michon présente quelques observations.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 3^e TRIMESTRE DE 1920.

Séance du 7 Juillet.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

GRAND (R.). *Histoire du droit français. Ses règles. Sa méthode. Son utilité.* Paris, 1920, in-8°.

LAUER (Ph.). *Un nouveau document sur Rodrigue de Villandrando. Le meurtre de Giraud de Goulart, bailli de Berry.* Paris, 1920, in-8°.

La séance de vacances est fixée au mercredi 8 septembre.

M. É. Michon, membre résidant, entretient la Société de deux nouveaux fragments de rebords de bassins ornés de reliefs découverts en Crimée :

« Il y a vingt ans et plus déjà, dans la séance du 4 avril 1900, j'attirais l'attention de la Société sur deux bas-reliefs conservés dans notre salle chrétienne du Louvre, faussement considérés comme des fragments de la plate-bande d'un couvercle de sarcophage, et montrais que c'étaient en réalité des débris de tables ou de plats chrétiens, ornés de représentations que bordent extérieurement un rang d'oves et de perles¹.

1. *Bulletin*, 1900, p. 157.

« Huit ans après, en 1908, les exemplaires que je pouvais vous signaler au Louvre seul montaient déjà à cinq et j'en rapprochais un certain nombre d'autres conservés à Vienne, à Agram, à Athènes, à Nicosie, au Caire, d'autres encore jadis découverts en Algérie, qui aidaient à en préciser la nature¹.

« Il y a quatre ans enfin, dans un travail inséré dans la *Revue biblique* sous le titre de *Rebords de bassins chrétiens ornés de reliefs*, j'ai étudié longuement la nature, l'usage, la date des monuments en question, qualifiés, selon les auteurs, de tables, plats, vases ou bassins, et en ai dressé un véritable *corpus* s'élevant à quarante numéros².

« La Société comprendra aisément que je ne veuille pas reprendre une fois de plus devant elle la question dans son ensemble à propos de deux nouveaux fragments, toujours de même nature, qui présentent entre autres cet intérêt, comme un rebord recueilli par notre confrère M. A. Merlin à Sbeitla, au-dessus du mur circulaire du baptistère adjacent au chevet d'une des basiliques de la ville, d'avoir été mis au jour sur l'emplacement d'un ancien monastère et dans le voisinage extérieur d'une église.

« La découverte en est due aux fouilles exécutées en 1902 à Chersonèse par M. Kosciuzko-Waluzynicz³. Mais, désignés seulement comme « fragments d'un vase en « marbre ornés de reliefs⁴ », ils n'ont été l'objet d'aucun rapprochement ni d'aucun commentaire : d'où l'intérêt de les rattacher à la série déjà constituée. Les images ci-dessous, qui suffisent à les caractériser, me permettront au surplus d'être bref.

« Le premier, le plus important, sinon le plus considérable des deux fragments, a l'avantage de comprendre une partie de cette rangée extérieure d'oves et de perles

1. *Bulletin*, 1908, p. 268-283.

2. *Revue biblique*, 1915, p. 485-540, et 1916, p. 121-170.

3. *Comptes-rendus de la Commission impériale archéologique pour 1902* (Saint-Petersbourg, 1904), p. 28-46.

4. *Ibid.*, p. 38, fig. 60^a et 60^b.

qui, comme je l'indiquais au début, constitue une marque commune. La représentation qu'on y voit consiste en une tête imberbe, de profil à gauche, dont la cassure oblique du marbre a malheureusement fait disparaître la partie supérieure et tout l'arrière du crâne, mais en laissant cependant intacts le nez, la bouche, le menton, la joue et le cou. Il ne reste de même, notons-le, qu'une tête seule sur un fragment venant sans doute de Tarse et en tous cas



Rebord orné de reliefs provenant de Chersonèse

(C.-r. de la Commission archéologique de Saint-Pétersbourg, 1902, p. 38, fig. 60a).

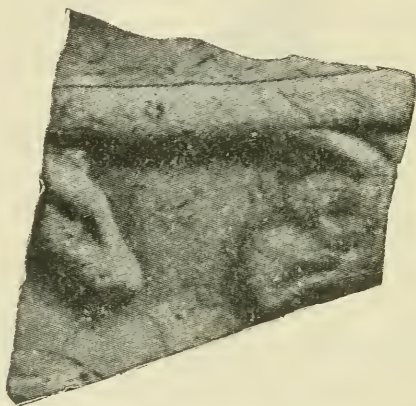
d'Asie Mineure vendu à Berlin en 1913, une tête aussi avec un arbre destiné à séparer les scènes sur un fragment du Louvre originaire d'Égypte¹; d'autres têtes plus ou moins analogues, mais accompagnées de sujets divers, se retrouvent en outre sur des exemplaires de Salone, de Doclea, de Nauplie, de Théra, d'Amphissa, du Caire².

« Le second morceau, brisé de toutes parts, ne comporte lui aussi que deux têtes, mais deux têtes animales, l'une à gauche qui, malgré l'absence de traits bien particuliers, doit être une tête de cheval, d'âne ou de mulet, et, lui faisant face, une seconde tête, qu'au premier abord on serait tenté de prendre pour une tête de grif-

1. *Rebords de bassins chrétiens ornés de reliefs*, n^{os} 40 et 29.

2. *Ibid.*, n^{os} 6, 7, 10, 11, 12, 26.

fon, mais qui sans doute n'est qu'une tête plus ou moins analogue à la première. Il semble bien d'ailleurs, même si l'on admettait, ce qui à priori est peu probable, qu'il ne s'agit pas d'un fragment du même rebord que le précédent, que les têtes soient de dimensions telles que la représentation ne pouvait être celle d'animaux entiers. La bordure extérieure n'existe plus sur ce fragment, mais, au-dessus des têtes, court la moulure unie qui, du côté de l'intérieur, limitait la zone sculptée. L'impression que



Rebord orné de reliefs provenant de Chersonèse
(C.-r. de la Commission archéologique de Saint-Petersbourg,
1902, p. 38, fig. 60b).

donne cette moulure est qu'elle ne serait point tout à fait rectiligne; mais, d'autre part, la courbe, si elle existe réellement, serait si peu prononcée qu'il est difficile de croire à un bassin arrondi plutôt que rectangulaire.

« Il m'a semblé qu'il n'était pas sans utilité de faire connaître ces deux rebords qui, trouvés à Chersonèse, permettent d'ajouter la Crimée à une liste de provenances qui comprenait déjà l'Italie, l'Algérie, la Tunisie, la Dalmatie, le Monténégro, la Grèce, l'Asie Mineure, Chypre et l'Égypte, d'autant qu'ils risquaient fort, vu l'état actuel de la Russie, de rester perdus dans les *Comptes-rendus de la Commission impériale archéologique de Saint-Petersbourg*. »

M. Michon entretient ensuite la Société de divers objets faisant partie de la collection Mesaksoudy récemment acquise par le Louvre et exposée temporairement dans le salon des Sept-Cheminées.

« Il y a là, vous l'avez peut-être admiré, tout un ensemble d'antiquités de la plus haute importance recueillies dans la région de Kertch, ensemble dont la valeur scientifique et documentaire se double par l'effet même de leur réunion et dont, en dehors des musées russes, on ne trouverait nulle part l'équivalent.

« Il ne saurait bien entendu être question, dans les quelques observations qui suivent, de vous donner une description générale, même sommaire, de cette collection. Les vases peints, dont plusieurs comptent parmi les plus purs chefs-d'œuvre de la céramique antique, les verres, spécimens de choix de techniques particulièrement rares, — notamment un verre orné de peintures représentant des oiseaux et des guirlandes du genre du gobelet de Fraillicourt et de celui du Musée de Turin étudiés par M. Héron de Villefosse et par moi dans les publications de la Société¹, — l'orfèvrerie, les bijoux, les colliers en pâtes de verre et pierres de toutes sortes susciteront à coup sûr des études particulières.

« Mon seul but ici est d'attirer votre attention sur deux points particuliers.

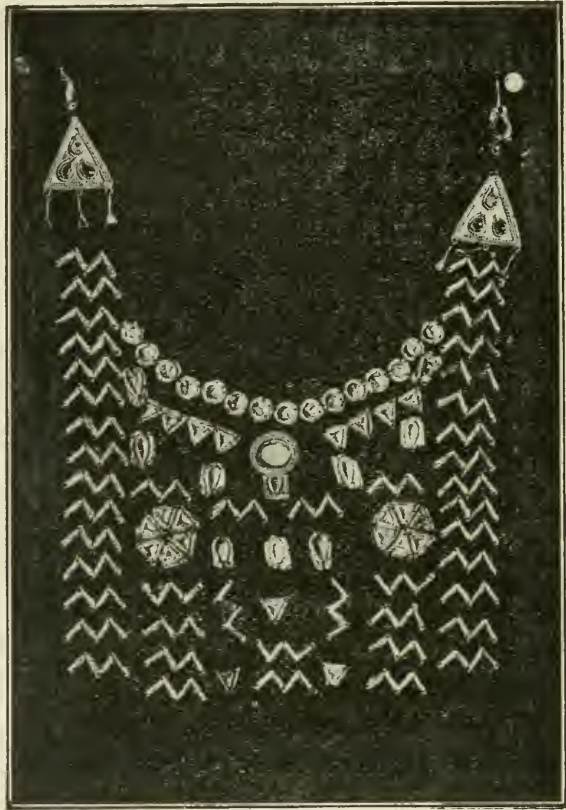
« Il y a une dizaine d'années, le département des antiquités grecques et romaines recevait de M. Paul Gaudin, à qui nos séries d'Asie Mineure doivent de nombreux et précieux accroissements, un lot de petites antiquités de toutes sortes, au nombre desquelles était un objet énigmatique en jade désigné, au moins à titre provisoire, comme navette de tisserand², sans qu'on voie d'ailleurs bien comment il aurait pu faire office de navette.

« L'objet restait donc, en réalité, de nature et d'usage indéterminés, lorsque, dans la garde de la magnifique épée

1. *Bulletin*, 1913, p. 384-385; 1914, p. 256-269.

2. Inventaire MND. 75.

de la région de Kertch qui, dans la collection Mesaksoudy, avec une admirable pyxis émaillée et quelques objets de moindre importance, constitue la part du Musée de Saint-Germain, m'apparut une pièce semblable par sa

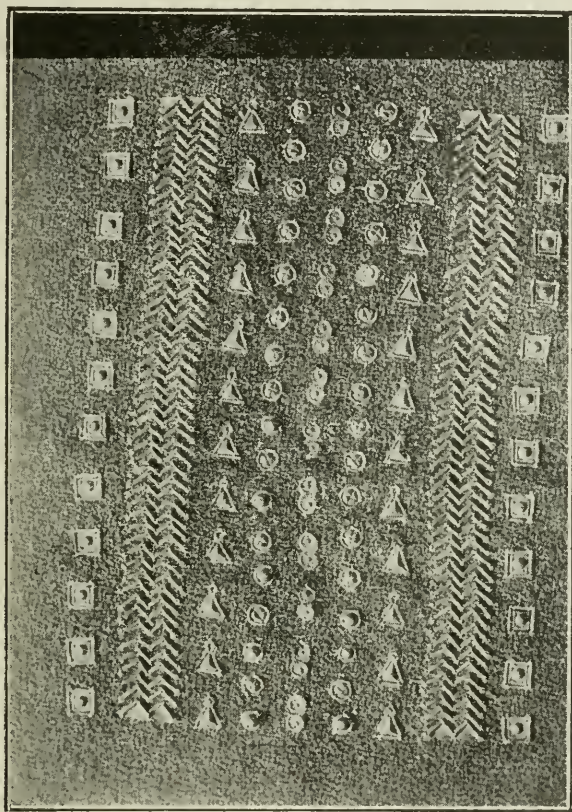


*Bijoux et ornements en or provenant de Kertch.
Coll. Mesaksoudy. Musée du Louvre.*

matière aussi bien que d'une part par sa forme, à une petite variante près, et d'autre part par ses entailles ou découpures, les dimensions seules étant un peu supérieures.

« Le morceau de jade isolé que possédait le Louvre était donc, sans nul doute possible, lui aussi la garde d'une

épée et, avec l'exemple que nous avons maintenant sous les yeux, toutes ses découpures s'expliquent en effet fort naturellement. Il est seulement permis de se demander si, quoique acquise par M. Gaudin comme venant de Magné-



Ornements en or provenant de Kertch.

Musée du Louvre.

sie du Méandre, cette garde n'aurait pas été apportée du littoral russe de la mer Noire, où la preuve nous est fournie que cette matière rare, et qu'on regardait jusqu'ici comme employée et travaillée presque exclusivement en Extrême-Orient, était appréciée des chefs barbares qui en ornaient leurs armes.

« La collection Mesaksoudy comprend, d'autre part, un lot d'ornements en or, destinés à être cousus sur des vêtements, trouvés à Kertch, petites rondelles, triangles dont la réunion formait des rosaces et surtout petites barres deux fois coudées en forme de M très ouvert¹. Les fouilles de Kertch avaient d'ailleurs déjà livré des ornements semblables, et le Louvre, en 1889, en avait acquis un premier ensemble². Il m'a été de la sorte possible, sur la fiche d'inventaire que j'avais alors rédigée sous la direction de M. Héron de Villefosse, — et c'est un rapprochement que de son côté un savant russe, M. le professeur Rostovtzev, avait fait en examinant récemment, lors de son passage à Paris, l'acquisition Mesaksoudy, — de retrouver le renvoi à une trouvaille faite en France même, il y a quelque quarante ans, et signalée alors par M. de Beaurepaire dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*³. Il s'agit de bijoux, qualifiés de mérovingiens, exhumés au village de Valmeray, commune de Moul (Calvados), sur le bord de la route de Caen à Saint-Pierre-sur-Dives. Le « trésor », lisons-nous, se composait d'un collier en or, d'une boucle en argent, de deux fibules en or et en argent rattachées ensemble par une chaîne d'argent et de divers fragments d'or couverts de dessins estampés⁴.

« Nous arrivons maintenant, écrit M. de Beaurepaire « en parlant de ces derniers à la partie la plus singulière « et à coup sûr la plus inattendue de la découverte. Elle « consiste en cent soixante petits fragments d'or, d'un « poids total de 37 grammes, consistant en bordures « linéaires formant une série de triangles, en triangles « pleins à bossettes terminales, en carrés longs ornés de « trois lignes de six points en saillie, en cercles avec bossettes centrales, enfin en doubles triangles pleins acco-

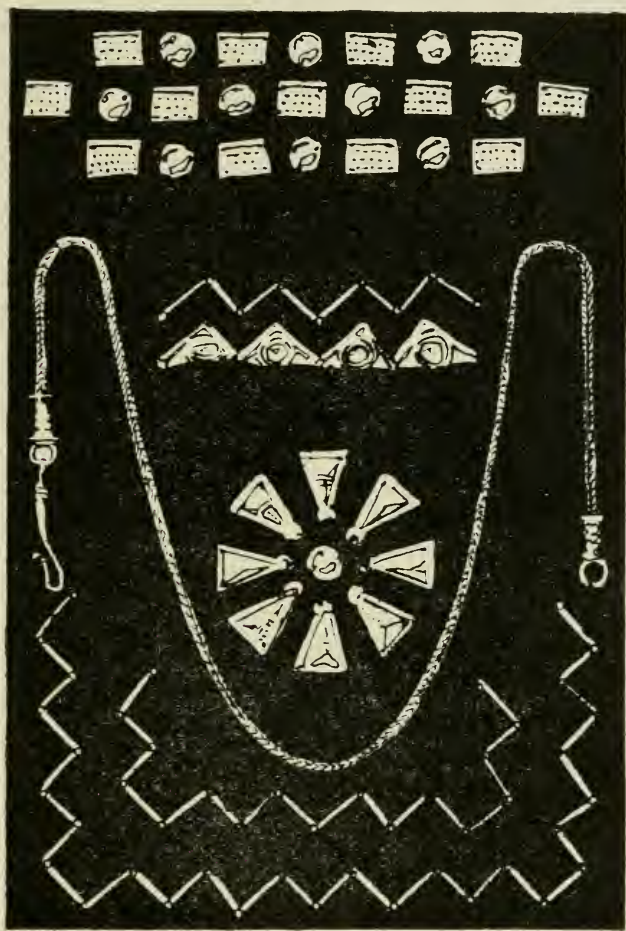
1. Inventaire MND. 1283.

2. Inventaire MNC. 1120.

3. T. VIII, années 1875-1876 et 1876-1877, p. 151-164.

4. *Ibid.*, p. 156.

« lés, semblables aux pièces de même forme que nous
« avons déjà mentionnées, à cette différence près qu'elles
« enchâssent de petits grenats. Tous ces morceaux d'or,



Bijoux trouvés à Valmeray (Calvados)

(*Bull. de la Soc. des Antiq. de Normandie*, t. VIII, pl., p. 162).

« qui ont été trouvés réunis et comme agglomérés auprès
« des grandes fibules, avaient été évidemment cousus sur
« une étoffe que le temps a détruite. Ils présentent, en
« effet, non pas un crochet au revers..., mais les uns

« trois, les autres quatre petits trous qui attestent mani-
« festement cette destination. Nous croyons que ces orne-
« ments fragiles, obtenus à l'aide du repoussé ou de l'es-
« tampage..., devaient former la bordure supérieure d'un
« vêtement ou être appliqués sur une sorte de plastron
« disposé sur la poitrine¹. »

« La planche jointe au texte, mieux encore que la description que j'ai cru devoir vous rapporter in-extenso, parle aux yeux. Sans même retenir les carrés longs ornés de lignes de points en relief dont l'équivalent se retrouverait dans certains éléments de colliers de la collection Mesaksoudy, triangles à bossettes, cercles avec bossettes centrales, correspondent aux rondelles, aux triangles formant des rosaces, aux barres coudées en M mentionnés tout à l'heure parmi les ornements nouvellement entrés au Louvre. M. de Beaurepaire déjà, d'ailleurs, sur la suggestion de M. Chabouillet et en renvoyant à certains ornements des tombeaux de Koul-Oba appartenant au Cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale, notait la ressemblance avec des pièces de même nature recueillies dans les sépultures de Crimée. Ici, ce n'est pas analogie, mais identité que nous relevons et, sans vouloir m'étendre sur les déductions d'ordre archéologique et historique qu'on en pourrait tirer, une telle constatation, il me semble, relève au premier chef de l'ordre d'études auquel s'intéresse spécialement la Société des Antiquaires de France². »

1. T. VIII, années 1875-1876 et 1876-1877, p. 161-162.

2. Il semble bien que ce soient encore des ornements analogues qui aient été découverts en 1915 à Carthage dans le tombeau d'une riche chrétienne du v^e siècle et qu'a signalés le P. Delattre à l'Académie des inscriptions (*Comptes-rendus*, 1916, p. 15-16). Notre confrère M. Merlin les décrit en ces termes dans le *Supplément au Catalogue du Musée Alaoui* qu'il vient de faire paraître : p. 116, n° 138, cent trente-neuf petites appliques carrées estampées d'une étoile et percées aux quatre angles d'un trou pour le passage d'un fil ; n° 139, quatorze petites appliques carrées avec trous aux angles, dans chacune desquelles est enchâssée une plaquette de grenat ; n° 140, treize appliques semblables aux précé-

M. Lefebvre des Noëttes, associé correspondant national, décrit l'attelage du char funèbre d'Alexandre :

« Les anciens ne se servaient pas de l'attelage en file, et l'attelage antique normal ne se composait que de deux animaux attelés de front sous le joug. Toutefois par une exception, sujet d'étonnement pour le monde antique, la translation de Babylone à Alexandrie des restes mortels d'Alexandre le Grand se fit au moyen d'un char attelé de soixante-quatre mules, disposées en même temps de front et en file et participant toutes à la traction.

« Diodore de Sicile nous décrit, comme il suit, le char et son attelage : « Le sarcophage d'or battu, à moitié « rempli d'aromates, était porté sur un char, dont la « voûte en or avait 4 mètres de large sur 6 de long. Cette « voûte était surmontée d'un trône d'or. Il y avait de « plus une quantité d'ornements d'or et de pierreries. « Le train sur lequel reposait la voûte et tout le monu- « ment était porté sur deux essieux et quatre roues aux « jantes garnies de fer. Au milieu de la longueur du char, « et placé au-dessus du centre de la voûte, était un mou- « vement de genou d'un mécanisme très ingénieux, des- « tiné à maintenir constamment le système de la voûte « immobile à travers les secousses et les cahots. *Quatre « timons étaient attachés au train et, à chaque timon, « quatre jougs recevaient chacun quatre mules, en sorte « que le nombre des mules attelées était de soixante-quatre, « choisies parmi les plus hautes et les plus vigoureuses. « Ce char fut conduit de Babylone à Alexandrie au milieu « d'un grand concours de population. »*

« La description précise et claire de Diodore permet d'envisager cet attelage dans son ensemble, de le décomposer dans ses détails et de comprendre son fonctionnement.

« Dans son ensemble, il présentait l'aspect d'un bloc rectangulaire, formé de plusieurs rangs de mules, mais,

dentes, mais triangulaires; n° 141, une applique semblable en forme de losange.

en réalité, ce bloc se divisait en quatre attelages distincts, autant que de timons, et chacun de ces attelages se composait de seize mules, réparties sur les quatre jougs de chaque timon. Étant donné qu'un rang de mules occupe 2^m50 en profondeur environ, la longueur de chaque timon ne pouvait être inférieure à 10 mètres.

« Si l'on s'en rapportait seulement au schéma qui le représente, on pourrait être tenté de croire qu'un attelage de soixante-quatre mules, trente-deux fois plus nombreux que l'attelage usuel, pouvait être capable d'un rendement proportionnel à son importance, et que par suite les anciens étaient en mesure d'utiliser des attelages du même genre pour l'exécution de puissants charrois. Mais il n'en fut pas ainsi, en raison des défauts du harnachement antique qui s'accroissaient de plus en plus avec le nombre des animaux attelés.

« Les timons trop longs étaient exposés à se rompre au moindre écart des attelages. Les colliers de gorge ne permettaient pas à des animaux nombreux, tirant la tête haute, d'accorder leur effort, comme le font nos chevaux qui pèsent ensemble sur leurs colliers d'épaules.

« Les jougs à quatre augmentaient encore la déperdition par leur mauvais rendement et le dispositif en file de quatre jougs par timon, loin de donner le même résultat que notre attelage en flèche qui additionne les efforts au moyen des traits, n'était qu'un agencement de circonstance sans efficacité réelle. Enfin, un attelage aussi nombreux ne pouvait être mené au moyen de guides, à raison de deux par mule, selon la règle habituelle, mais exclusivement par des écuyers ou piétons qui conduisaient individuellement chacun des groupes de quatre mules.

« Malgré ces inconvénients, l'attelage du char d'Alexandre était bien en mesure de traîner une voiture d'apparat dont le poids total n'atteignait sans doute pas 5,000 kilos, soit 80 kilos par mule, mais, au point de vue du rendement industriel, sa valeur pratique était nulle, si l'on tient compte du nombre des animaux et des frais de tout genre qu'il occasionnait. Aussi, le dispositif de

cet attelage n'eut-il qu'un succès de curiosité et resta-t-il sans imitateurs, même pour les chars d'apparat.

« C'est ainsi que cinquante ans plus tard, à la pompe dionysiaque de Ptolémée Philadelphie, il sembla plus pratique de faire traîner par une équipe de 180 hommes le char de Bacchus et par une équipe de 600 hommes un autre char du même cortège. »

M. Collinet, associé correspondant national, étudie l'étymologie du nom de lieu *Semeuse* (Ardennes), qui, présenté parfois comme venant de *cis Mosam*, dérive directement de *sub Mosam*, « près de la Meuse », forme reconnaissable dans la forme latine altérée *Submosa* (1283). Le passage de *sub Mosam* à *Semeuse* n'est qu'une application de la loi phonétique, fréquente dans les noms communs, qui produit par dissimilation l'affaiblissement de *o* fermé atone en *e*. M. Collinet signale encore un autre nom de lieu (*Setrouville* = *Soutreville*, Meuse) et des noms de personne où la même dérivation se retrouverait : *Selosse* = *Soulosse* (Vosges), *Sevestre* = *Souvestre*, *Semaire* = *Sous-maire*.

Séance du 8 Septembre.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

BERTHELÉ (J.). *La « Grande Campanie » de l'église de Vanosc en 1728*. Aubenas, 1920. (Opuscules campanaires. 6^e fascicule.)

CHAUVET (G.). *Les premiers habitants du Poitou*. Poitiers, 1920.

DONNET (F.). *Les aventures posthumes d'une princesse bourguignonne*. Anvers, 1920.

— *Une œuvre artistique du chanoine Comperis*. Anvers, 1920.

DONNET (F.). *Sceaux des familles anversoises aux XIV^e et XV^e siècles (famille van Wyneghem)*. Bruxelles, 1920, une planche.

DURRIEU (P.). *Une « Pitié de Notre-Seigneur » (tableau français de l'époque de Charles VI donné au Musée du Louvre)*. Paris, 1919, in-4°, une planche.

GÉRIN-RICARD (DE). *Notes archéologiques sur le Haut-Faucigny*. Annecy, 1920.

MICHON. *Tête de jeune homme de la frise du Parthénon*. Paris, 1919, in-4°, une planche.

SAINT-PÉRIER (DE). *Les migrations des tribus magdaléniennes des Pyrénées*. Paris, 1920.

VALLETTE (R.) et CHARBONNEAU-LASSAY (L.). *Les vieux sanctuaires de Vendée. L'église du Vieux-Pouzauges*. Fontenay-le-Comte, 1920.

Le président annonce le décès de M. Ch. Royer, associé correspondant national, conservateur du Musée de Langres.

M. le comte Durrieu, membre honoraire, fait hommage de son travail sur *Une Pitié de Notre-Seigneur*, tableau français de l'époque de Charles VI.

M. Omont, membre résidant, offre à la Société, au nom du R. P. Hippolyte Delehaye, président de la Société des Bollandistes, un mémoire sur *Saint Martin et Sulpice-Sévère* (extrait du tome XXXVIII des *Analecta Bollandiana*; Bruxelles et Paris, 1920, in-8°, 136 p.).

« Ce mémoire forme en quelque sorte le premier jet du Commentaire sur saint Martin, qui doit faire partie du prochain volume des *Acta sanctorum*. Il a été écrit à l'occasion de deux ouvrages récents : le *Saint Martin de Tours*, de E.-Ch. Babut, et la publication par J. Gwynn du *Liber Ardmachanus* de Dublin. Tout en rendant hommage à la mémoire du regretté Ch. Babut et à sa critique pénétrante, le R. P. H. Delehaye est loin d'adopter toutes ses conclusions sur les manuscrits de la vie de saint Mar-

tin par Sulpice-Sévère, sur sa chronologie, ses sources, sa valeur historique, enfin sur les débuts du culte et de la renommée de saint Martin en Gaule. Ce n'est pas seulement une savante étude hagiographique, c'est aussi un important chapitre d'histoire mérovingienne. »

M. C. Enlart, membre résidant, entretient la Société de l'architecture gothique en Corse.

« L'architecture gothique de Corse semble toute d'importation génoise, comme l'architecture romane est d'importation pisane. L'art roman persiste jusqu'au ^{xv}^e siècle (Corte); l'art gothique s'introduit probablement au ^{xiii}^e siècle et a pour foyer Bonifacio : il est extrêmement rare hors de cette ville. On trouve d'abord quelques lourdes croisées d'ogives à profil carré (Sainte-Marie de Bonifacio. Chapelle de la Trinité près Bonifacio).

« Puis une série d'églises monastiques à chevet carré de style franchement italien. Saint-Dominique et Saint-François de Bonifacio, Saint-Julien près de cette ville, Saint-François de Tallano. Le clocher de Saint-Dominique de Bonifacio semble, par sa plantation, procéder de l'art limousin. Il est probable qu'il dérive de celui de Fossanova; l'influence limousine y est indirecte. L'architecture civile est non moins génoise dans l'hôtel de ville et les nombreuses maisons de Bonifacio.

« Au ^{xv}^e siècle, le clocher de Sainte-Marie, dans cette ville, est un exemple riche, unique et curieux d'art aragonais.

« L'art génois du ^{xv}^e siècle a donné vers 1500 la charmante porte de la maison dite de Charles-Quint. Dans les objets mobiliers et les œuvres de marbrerie, on trouve surtout l'influence génoise. Tous ces objets datent du ^{xv}^e siècle : marbres; tombeau à Saint-Dominique de Bonifacio; tombeau d'évêque à Saint-François; bénitier et tabernacle à Sainte-Marie; bénitier, tombeau de Donna Serena, monument de Giudice della Rocca à Tallano; cassette d'os sculptés à Sainte-Marie de Bonifacio.

« A Tallano, trois beaux retables peints donnés au

xv^e siècle par Giudice della Rocca ont des cadres flamboyants en bois doré. La peinture de l'un d'eux est flamande; les autres semblent aragonais.

« Qu'il s'agisse d'architecture ou de mobilier, d'art religieux ou civil et d'une époque ou d'une autre, tout l'art de la Corse est importé. Comme ses dialectes, il est, au moyen âge, de source pisane ou de source génoise, selon les localités et les époques. »

MM. Michon et Lauer présentent plusieurs observations.

La séance de rentrée est fixée au mercredi 20 octobre.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

DU 4^e TRIMESTRE DE 1920.

Séance du 20 Octobre.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

CUMONT (G.). *Florin d'or inédit de Nicolas II du Châtelet, seigneur souverain de Vauvillers*. S. l. s. d., in-8°.

MÉLY (F. DE). *Nos vieilles basiliques et leurs maîtres d'œuvre*. Paris, 1919, in-8°.

MIROT (L.). *L'hôtel et les collections du connétable de Montmorency*. Paris, 1920, in-8°, pl.

Le président offre les félicitations de la Société à M. Omont, membre résidant, promu officier de la Légion d'honneur, et à MM. Stein et Vitry, membres résidants, nommés chevaliers du même ordre.

Il annonce l'heureux retour en France de M. le baron de Baye, membre résidant, dont le séjour en Russie pendant toutes ces dernières années a été particulièrement pénible. Il fait part en outre de la mort de M. de Boulytcheff, associé correspondant étranger, qu'il a apprise de M. de Baye.

M. A. Boinet, membre résidant, donne quelques détails sur l'exposition de manuscrits à peintures organisée à la bibliothèque municipale de Lyon par les soins du conser-

vateur, M. Cantinelli, et avec le concours de collectionneurs lyonnais, notamment MM. A. Rosset et Ch. Gillet.

« Parmi les manuscrits les plus curieux ou les plus importants au point de vue artistique, on doit citer un évangélaire du ix^e siècle, originaire du nord de la France (école dite franco-saxonne), avec de superbes initiales; un évangélaire du x^e siècle (collection de Longevialle), avec une représentation, très rare pour l'époque, du Christ au Mont des Oliviers; un exemplaire de la Psychomachie de Prudence, du x^e siècle (Académie de Lyon); une très riche bible du xii^e siècle; un psautier à l'usage de l'église de Jully-sous-Ravières, du xiii^e siècle, avec influence byzantine très marquée; un missel qui passe pour avoir appartenu au pape Boniface VIII (mort en 1303).

« Pour le xiv^e siècle, on devra noter surtout un psautier à l'usage de Tours (collection Ch. Gillet); le célèbre missel provenant de la Sainte-Chapelle de Paris et dont les miniatures et initiales historiées sont d'une grâce exquise; un fragment d'un fort joli petit missel de Saint-Vaast d'Arras et des Heures à l'usage d'Arras (collection Ch. Gillet); deux manuscrits ayant appartenu au duc Jean de Berry (Métamorphoses d'Ovide, traduction de Chrétien Le Gouais, et Grandes Chroniques de France¹); enfin un Virgile (Académie de Lyon).

« Le xv^e siècle est représenté par un fragment du Manuel d'histoire de Philippe VI de Valois (1416) et les Fables de Marie de France qui sont, on le sait, une traduction en vers français des fables de Phèdre (collection A. Rosset); le beau missel exécuté pour le cardinal Jean Rolin, évêque d'Autun et grand bibliophile (mort en 1483); des Heures à l'usage de Poitiers, attribuées à tort, semble-t-il, à Simon Marmion et qui contiennent de curieuses représentations des sept péchés capitaux (collection Ch. Gillet); l'admirable missel romain qui porte la signature du fameux miniaturiste florentin Attavante et

1. On a cru parfois distinguer sur ce manuscrit la signature de Charles V plutôt que celle du duc de Berry.

la date de 1483, œuvre exécutée pour Thomas James, évêque de Dol; un missel franciscain dont les peintures ont été données à Jean Colombe de Bourges et où l'on remarque dans les scènes du calendrier, — fait particulièrement intéressant, — une imitation des « Grandes Heures » du duc de Berry conservées à Chantilly.

« Pour le xvi^e siècle, il y a lieu de retenir la traduction de la « Vita Christi » de Ludolphe le Chartreux, manuscrit copié en 1506 sur la demande de Philipote de Gueldre, femme de René II de Lorraine, avec les portraits de ces deux personnages et de leurs enfants; un charmant petit livre d'heures, avec scènes pittoresques et familières illustrant le calendrier (on y a représenté, par exemple, le jeu du hockey), et un exemplaire de la Passion de Jacques Le Lieur, de Rouen (collection A. Rosset); le missel de Roland de Neuville, évêque de Saint-Pol-de-Léon, avec le portrait de ce prélat.

« L'abbé V. Leroquais a publié à l'occasion de cette intéressante exposition un catalogue luxueusement illustré (*Bibliothèque de la ville de Lyon. Exposition de manuscrits à peintures. Catalogue*, Lyon, 1920, in-4°, 43 p. et 56 pl. en phototypie), qui sera un instrument de travail très utile aux érudits. »

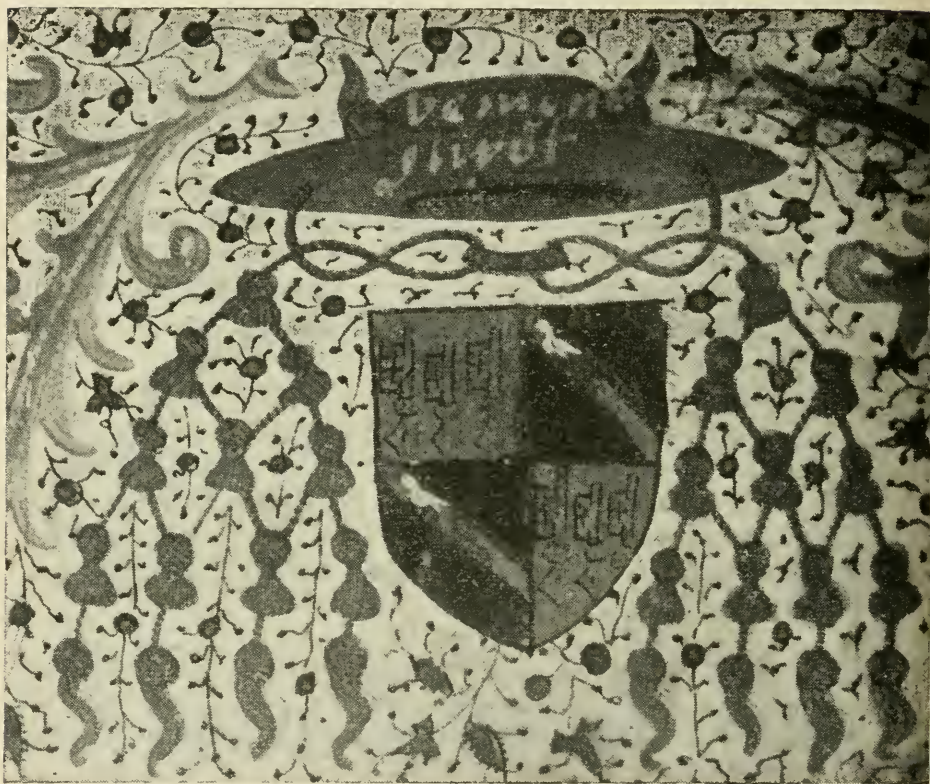
M. de Mély, membre résidant, ajoute à la communication de M. Boinet les renseignements suivants :

« Le célèbre *Antiphonaire de la Sainte-Chapelle* a été exécuté, en 1318, par les deux miniaturistes Richard de Verdun et Jean de la Mare, son associé, auxquels il fut payé par Guy de Laon, trésorier de la Sainte-Chapelle. Richard de Verdun était le gendre d'Honoré qui, en 1292, était maître enlumineur à Paris et demeurait rue Érenbourg-de-Brie¹.

« Cette précision est d'autant plus nécessaire qu'elle nous permet une constatation fort curieuse sur l'influence des *Albums* d'ateliers.

1. F. de Mély, *Les primitifs et leurs signatures*, Paris, Geuthner, 1913, in-4°, p. 37.

« Si nous étudions en effet le *Martyre de saint Denis* du Louvre, que Malouel, Herman Rust, de Cologne, et Henri Bellechose terminèrent en 1416¹, nous pouvons constater qu'il se compose de deux scènes bien distinctes, groupées



*Signature de l'enlumineur Bénigne Guyot,
au bas de la première page du « Missel d'Autun »
(Bibliothèque de Lyon, ms. 517).*

au pied d'une Crucifixion. A gauche, c'est saint Denis dans sa prison, communiqué par le Christ; à droite, la Décapitation du saint et de ses deux compagnons, Rustique et

1. *Cousin Pons*, 1^{er} novembre 1919.



BETHSABÉE AU BAIN

MINIATURE DU « LIVRE DE PRIÈRES DE LA REINE ANNE DE BRETAGNE »,
AVEC LE MONOGRAMME Hb.

(Bibliothèque du Chapitre de Saint-Jean de Lyon.)

Éleuthère. Or, la première scène est la copie d'une miniature de la *Vie de saint Denis* (ms. fr. 2092 de la Bibl. nat.), du ^{xiii}^e siècle, fol. LXII, qui a été éditée par notre savant confrère M. Henry Martin; incontestablement, elle sort de l'atelier d'Honoré; la scène de droite vient au contraire de cet *Antiphonaire de la Sainte-Chapelle*, aujourd'hui à Lyon, dont l'auteur est Richard de Verdun, gendre d'Honoré. Assurément, dans cet atelier il y avait un *Album*, qu'on pourrait appeler banal, et c'est là que Malouel a puisé le patron du retable que lui avait commandé en 1398, le 18 mars, Philippe, duc de Bourgogne.

« Le manuscrit attribué au duc de Berry est parfaitement authentique. J'ai pu naguère y lire la signature du duc Jehan, que j'ai signalée à Léopold Delisle; il devait alors le faire venir à Paris pour l'examiner; la mort l'en a empêché.

« Le *Missel d'Autun* du cardinal Jean Rolin a été exécuté par un artiste, Bénigne Guyot, qui a inscrit son nom sur le bord du chapeau du cardinal, au bas de la première page. Ce Guyot appartient à une véritable dynastie d'écrivains enlumineurs de Lyon, dont le premier apparaît en 1385 et le dernier en 1499. Natalis Rondot nous en a fait connaître naguère la filiation.

« Il y a à la bibliothèque du Chapitre de Saint-Jean un *Livre d'Heures*, dont on ne nous a pas parlé, du plus haut intérêt, appelé *Livre de prières de la reine Anne de Bretagne*; on le croyait perdu; mais je l'ai retrouvé un jour à Lyon; il provient des Cordeliers; il mesure 0^m215 de hauteur sur 0^m142 de largeur. Les miniatures en sont excellentes. Mais une les surpasse de beaucoup : une *Bethsabée* charmante, d'une facture aussi poussée que celles du célèbre manuscrit des *Heures d'Anne de Bretagne* de la Bibliothèque nationale. De plus, sans me permettre d'attribution précise, je dois faire remarquer que, sur une grosse pierre qui est au bord de la rivière, on peut lire, très nettement, les deux lettres I. B., absolument comme dans la première miniature des *Heures d'Anne de Bretagne* : I. B. [Jean Poyet]. Serait-ce donc

que Jean Bourdichon l'aurait exécutée pendant un de ses séjours à Lyon, avec la reine Anne de Bretagne?

« Quant à la *Curée* qui vient de nous être montrée dans un manuscrit français de la collection Sylvestre, datant du xvi^e siècle, c'est un numéro à ajouter à la série, dont la première miniature que nous connaissions actuellement, date de 1380, dans la *Tentation de saint Antoine* (ms. lat. 757 de la Bibl. nat.), et qui se continue avec l'*Album de Bergame* de Giovannino dei Grassi, avec l'*Album* du baron Edm. de Rothschild, avec les *Très riches Heures de Chantilly*, avec le *Bréviaire Grimani*, enfin avec l'*Hal-lali de l'Ours*, gravure du xvii^e siècle, au Cabinet des Estampes de Rome, nous montrant ainsi le même sujet, reproduit quasi servilement par les artistes pendant près de 300 ans. »

Séance du 27 Octobre.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Le président exprime à M. Cagnat, atteint cruellement par la perte de sa fille, toutes les condoléances de la Société. Il souhaite la bienvenue à M. J. Destrée, associé correspondant étranger, conservateur aux Musées royaux du Cinquantenaire à Bruxelles, qui assiste à la séance.

M. J. Destrée, associé correspondant étranger, décrit un portrait de Simon Bening, peint par lui-même, daté de 1558, et conservé au Victoria and Albert Museum de Londres. Il présente et commente la photographie d'un coffret du xiv^e siècle portant une inscription en bas allemand et faisant partie des collections du Musée de Cluny.

M. Durrieu ajoute quelques observations sur le portrait de Simon Bening.

M. L. Demaison, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« Au mois de mai dernier, des ouvriers, occupés à détacher des papiers de tenture modernes dans une chambre

de l'Hôtel-Dieu de Reims, ont mis à découvert des morceaux d'anciennes toiles peintes, sur lesquels ces papiers avaient été collés, sans doute dans la première moitié du xix^e siècle, suivant un procédé fort usité alors. Ces pièces, dont ils ne soupçonnaient pas l'importance, ont été par eux mises au rebut et jetées dans les décombres. Heureusement, Madame la Directrice de l'hôpital les ayant vues en comprit tout l'intérêt, les fit ramasser et mit un soin très louable à en assurer la conservation.

« Des sujets religieux sont représentés sur ces toiles. Les costumes des personnages figurés, qui sont ceux de l'époque de Louis XII, permettent d'en fixer la date aux premières années du xvi^e siècle. Les fragments sont au nombre de quatre ou cinq. Les deux principaux offrent l'un une image de la sainte Vierge portant l'Enfant-Jésus, l'autre un Christ ensanglanté, près duquel des personnages cueillent des grappes de raisin avec des serpes. Au-dessous est un pressoir. On reconnaît ici le pressoir mystique dont la représentation est si fréquente dans l'art du xvi^e siècle.

« Les sujets sont accompagnés de légendes en caractères gothiques qui en fournissent l'explication. Ces inscriptions sont peu lisibles, étant en partie effacées ou recouvertes encore par des lambeaux de papier; mais il serait facile de les déchiffrer en les étudiant à loisir après un nettoyage.

« La peinture n'est pas sans mérite; la figure de la Vierge, en particulier, m'a paru d'une fort bonne exécution.

« Il est probable que ces pièces ont fait partie jadis de la collection des toiles peintes de l'Hôtel-Dieu, qui sont conservées au Musée de Reims et ont été autrefois décrites et figurées par Louis Paris. Lorsqu'en 1827 on a opéré le transfert de cet hôpital des bâtiments qu'il occupait près de la cathédrale dans les nouveaux locaux aménagés en l'ancienne abbaye de Saint-Remi, on aura trouvé peut-être ces morceaux déjà incomplets et mutilés. On les aura jugés sans valeur, et quelque artisan les aura fait servir à l'usage que nous avons constaté. »

Séance du 3 Novembre.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

BAUDOUIN (D^r M.). *La préhistoire du caducée*. Paris, 1918, in-12.

DURRIEU (P.). *Rapport sur le concours des Antiquités de la France en 1919*. Paris, 1919, in-8°.

MIROT (L.). *Un inventaire des fondations de la paroisse Saint-Eustache au XV^e siècle*. Paris, 1918, in-8°.

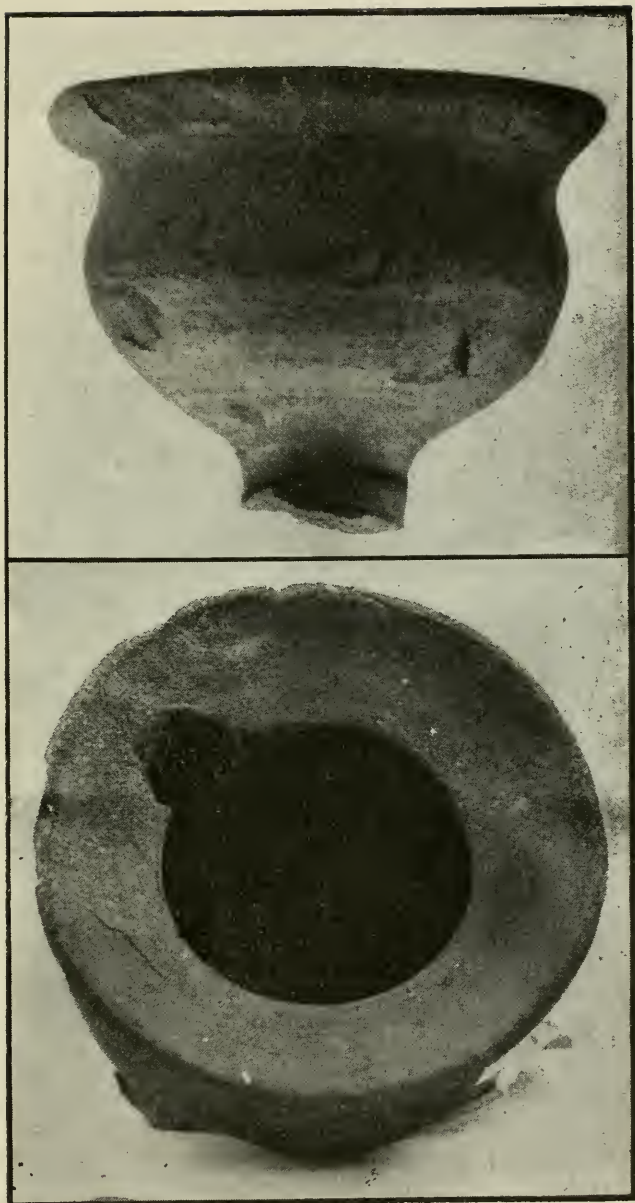
HOMOLLE (T.). *Maxime Collignon, collaborateur et directeur des « Monuments et Mémoires » (1914-1917)*. (Fondation Eugène Piot.) Paris, 1919, in-4°, 1 pl.

M. Gadant, conservateur du Musée d'Autun, est élu associé correspondant national.

M. Homolle, membre honoraire, fait hommage de la notice qu'il a consacrée à M. Maxime Collignon dans les *Monuments Piot*, dont notre regretté confrère était collaborateur et directeur.

M. le comte de Saint-Périer, associé correspondant national, étudie un vase gallo-romain trouvé à Morigny, près d'Étampes.

« Le petit vase qui fait l'objet de cette note a été trouvé en 1920 par M. Riche, maire de Morigny, dans un pré tourbeux, récemment labouré, sis au lieu dit *Malassis*, commune de Morigny, à quatre kilomètres d'Étampes (Seine-et-Oise). Le labour avait ramené à la surface, en même temps que le vase, un assez grand nombre de tessons de poterie, les uns grisâtres, d'autres en terre rouge vernissée, appartenant à cette poterie dite *samienne*, incontestablement gallo-romaine. Aucune fouille systématique n'a été pratiquée dans le champ, mais la proximité d'une rivière permet de penser qu'elles seraient sans



*Vase gallo-romain de Morigny (Seine-et-Oise)
(5/6 de la grandeur réelle).*

grand intérêt, car la nappe d'eau n'est qu'à 0^m50 de la surface du sol, et il est peu probable que des substructions d'un édifice de quelque importance puissent se trouver dans un semblable terrain. Il est utile de rappeler que des objets gallo-romains ont été trouvés non loin de ce point, à diverses reprises, notamment une statuette de Mercure en bronze ¹.

« Le vase mesure 0^m058 de hauteur sur une largeur de 0^m079 et une profondeur de 0^m035. Il se termine, à sa partie inférieure, par un pied qui a été brisé anciennement. Son bord supérieur présente, vers l'intérieur du vase, un rebord circulaire légèrement excavé, qui rétrécit l'ouverture; celle-ci mesure 0^m038 de diamètre. Ce prolongement est interrompu sur une largeur de 0^m015 par une encoche un peu irrégulière qui s'avance jusqu'à 0^m014 du bord extérieur. La pâte du vase est d'un noir mat; elle est semée de quelques petites paillettes micacées. On voit, surtout au voisinage du pied, les traces circulaires du tour qui a servi à fabriquer le vase.

« Cet objet n'est point unique. Le Musée de la *Société archéologique d'Eure-et-Loir*, à Chartres², renferme, en effet, un vase absolument comparable au vase de Morigny. Sa forme est seulement plus conique; l'encoche du prolongement de son bord présente une section carrée plus régulière. Son pied est également brisé anciennement. Il mesure 0^m070 de hauteur sur une largeur de 0^m082 et une profondeur de 0^m050. Sa pâte est d'un rose jaunâtre. Il est porté au catalogue sous la mention : *Fragment de vase en terre jaune, époque gallo-romaine. Donation Doré-Delante*, et comme indication d'origine : *Trouvé sous les fondations de la maison Châles, épicier, 1880.*

« A quelle époque faut-il attribuer ces vases et quel était leur usage? Des deux exemplaires que j'ai pu examiner, l'un, celui de Chartres, n'est point daté, et l'autre

1. Conservée au Musée d'Étampes.

2. N° 619 du catalogue.

a été trouvé avec des tessons certainement gallo-romains. C'est donc à cette époque que je les rapporte, opinion que corrobore (bien que cette preuve soit insuffisante) l'apparence de leur pâte.

« Leur usage m'est inconnu. Aucune trace de la matière qu'ont pu contenir ces vases n'est demeurée attachée à leur paroi intérieure. Leur rebord circulaire écarte l'hypothèse de vases à boire. On pourrait penser à une lampe, l'encoche servant alors à laisser passer la mèche, mais les lampes romaines sont plus plates et se prolongent d'ordinaire en un bec, surtout dans les formes primitives qui se rapprocheraient un peu de la forme de nos vases ¹.

« La présence du pied brisé, qui indique l'existence d'un support élargi servant à poser le vase sur un plan, porterait à supposer que ces vases ont pu servir sur une table, peut-être à contenir un condiment que l'on aurait puisé au moyen d'une cuiller reposant dans l'encoche, comme nos saucières actuelles. Enfin, l'hypothèse d'un creuset peut être envisagée, bien qu'aucun résidu de fusion ni qu'aucune trace de feu ne soit visible sur ces vases.

« Il serait intéressant de rechercher s'il existe des vases semblables exactement datés dans les collections publiques ou privées. La comparaison de leurs formes apporterait peut-être quelque lumière sur l'usage auquel ils étaient destinés. C'est pourquoi j'ai cru devoir attirer sur ces curieux objets l'attention de la *Société des Antiquaires de France*. »

M. Toutain, membre résidant, exprime l'opinion que ce vase pourrait être une sorte de creuset en terre réfractaire.

MM. Delaborde et Durrieu ajoutent quelques observations.

M. C. Enlart, membre résidant, signale différents

1. Cf. J. Toutain, art. *Lucerna*, dans *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*.

objets que l'on remarque dans l'église de La Genevraye (Seine-et-Marne). Cette église possède une grande dalle funéraire à l'effigie d'un soldat, vraisemblablement un fantassin, portant le costume du ^{xiii}^e siècle et armé d'un très grand écu. A l'un des pieds-droits du portail, sur un chapiteau de la fin du ^{xiii}^e siècle, on lit le nom de ROBERTUS, qui peut être celui du maître maçon, du sculpteur ou du donateur. M. Enlart croit que les noms de donateurs sont plus fréquents que ceux des artistes. Parfois ces inscriptions se réfèrent à une sépulture, mais, en ce cas, elles sont moins brèves.

M. Prou, membre résidant, rappelle qu'à Saint-Savien de Sens, il y a un chapiteau où on lit un nom d'homme et un nom de femme suivi de *fecerunt hanc...*

M. Delaborde ajoute quelques remarques.

M. Lefebvre des Noëttes, associé correspondant national, fait une communication relative à la traction chez les Romains et aux poids spécifiés par le Code Théodosien pour la limite de chargement des différentes sortes de voitures appartenant à l'administration du *cursus publicus* :

« Le Code Théodosien est un document de première importance pour l'histoire de la force motrice animale, mais les indications qu'il renferme, très significatives pourtant, n'ont pas été prises en considération jusqu'ici par les historiens.

« Ce code, rédigé par ordre de Théodose II, fils d'Arcadius, publié à Byzance en 438, immédiatement promulgué en Occident par Valentinien III, puis incorporé en 506 au Bréviaire d'Alaric II, roi des Visigoths, réédite les législations romaines antérieures. Le *de cursu publico* de ce code n'est autre chose que le règlement des messageries impériales.

« Cette vaste administration possédait de nombreux types de voitures dont les dimensions et le poids étaient en rapport avec les services qu'elles étaient appelées à rendre.

« Il y avait des voitures légères pour le transport rapide des messages : la *Birota*, la *Vereda*... Des voitures moyennes pour voyageurs et bagages légers : la *Reda*, le *Currus*, le *Vehiculum*, le *Carpentum*... Enfin des voitures plus lourdes pour le trait lent, à l'usage des marchandises et de leurs gardiens, ou bien des blessés et malades de l'armée. Parmi les plus puissantes étaient l'*Angaria* et la *Clabula*. Le règlement indique pour chaque voiture la limite en livres du chargement ; cette question de poids est si importante aux yeux du législateur qu'en dehors des amendes infligées à ceux qui chargeaient trop les voitures les ouvriers eux-mêmes qui avaient construit des véhicules excédant les dimensions permises étaient frappés de peines draconiennes : l'exil pour les citoyens libres, le supplice des mines à perpétuité pour les esclaves¹.

« Les charges maxima des voitures sont fixées comme il suit :

« La *Birota*, 200 livres², soit 66 kilos.

« La *Vereda*, 300 livres, soit 99 kilos.

« Le *Currus*, 600 livres, soit 198 kilos.

« La *Reda*, le *Vehiculum*, le *Carpentum*, 1,000 livres, soit 330 kilos.

« L'*Angaria*, la *Clabula*, 1,500 livres, soit 492 kilos.

« Ces chiffres limites sont tellement faibles, en regard de ceux qui expriment le chargement de nos voitures modernes, que leur lecture seule devrait suffire pour nous révéler l'impuissance de la traction animale chez les anciens ; mais ils n'ont éveillé l'attention de personne, même de ceux qui les ont cités. Mommsen et Marquardt, par exemple, écrivent, dans leur *Vie privée des Romains*, que « les Romains faisaient usage de chars pesants à « roues pleines pour transporter des troncs d'arbres et de « lourds matériaux », sans remarquer que cette assertion est incompatible avec les chiffres du *de cursu publico* dont Mommsen a publié une édition.

1. *De cursu publico*, VIII, 5, 17 (364).

2. Livre romaine, 328 gr. 5.

« Autre exemple : le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, de Saglio, nous dit, à l'article *Reda*, que « cette voiture était capable de porter de nombreux voyageurs et une charge considérable », puis il cite sans commentaire le chiffre limite de 1,000 livres romaines (330 kilos) imposé par le code pour le chargement de cette voiture. Le même recueil nous dit encore que la *Clabula* « était un solide wagon pour le gros roulage », et ajoute, sans marquer de surprise, que ce wagon ne devait pas recevoir plus de 1,500 livres (492 kilos)... Et les exemples abondent. Pourquoi ces assertions hasardées et contradictoires ? Pourquoi ce lapsus de critique chez des historiens et archéologues très avertis par ailleurs ? C'est que tout spectateur moderne est habitué, dès son enfance, à voir circuler des voitures chargées de milliers de kilos, c'est que nos pères y étaient habitués comme nous et qu'il est difficile d'imaginer qu'il n'en ait pas été toujours de même.

« C'est, en outre, que l'empire romain se dresse dans notre souvenir comme un si puissant organisme et qui suppose une industrie, un commerce et des transports si prospères et si importants que le texte romain lui-même ne suffit pas pour nous ouvrir les yeux, lorsqu'il nous dit que la plus puissante voiture des messageries de l'empire ne pouvait transporter plus de 1,500 livres (492 kilos). Cela passe notre entendement et, si l'étude directe de l'attelage antique sur les documents figurés ne nous eût préalablement avertis, la signification des chiffres limites du Code Théodosien nous eût échappé sans doute comme elle a échappé à tous les historiens et archéologues.

« Il y a donc une grave erreur universellement répandue au sujet du rendement utile des voitures antiques ; mais l'erreur est plus grave encore et non moins répandue, au sujet du rendement effectif de chaque animal attelé.

« Prenons deux exemples : le *Dictionnaire* de Saglio nous dit que la *Clabula* « était attelée de chevaux ou de « bœufs jusqu'au chiffre de huit », puis que le charge-

ment de cette voiture était au maximum de 1,500 livres (492 kilos). Il résulte de ces deux chiffres $492/8 = 62$ que pour chaque animal attelé, la charge à traîner se réduisait à 62 kilos, c'est-à-dire au quinzième environ de ce qu'un seul cheval de trait léger transporte communément aujourd'hui. La *Reda*, lisons-nous encore, « était attelée de huit mulets en été et de dix en hiver », et le chargement limite de cette voiture était de 1,000 livres (330 kilos). Cela donne pour chaque mulet 33 kilos à traîner en hiver, soit la trentième partie environ de ce qu'un mulet traîne communément de nos jours.

« Cela ne saurait être vrai; le code romain ne pouvait prescrire cette chose absurde d'atteler dix mulets pour traîner 330 kilos, alors que quatre mulets de bât les eussent transportés sans peine. En outre, des attelages composés de huit ou dix animaux de front n'eussent jamais pu circuler sur les routes; le dispositif en file n'était pas inventé, et nous savons que dans l'attelage antique les deux animaux du timon seuls participaient à la traction.

« Il y a donc une erreur manifeste, erreur de traduction, et le mieux pour s'en rendre compte, est de recourir au texte original. Que dit le Code Théodosien¹? « *Octo mulae jungantur ad redam aestivo videlicet tempore hiemali decem* », phrase que le *Dictionnaire* traduit comme il suit : « La *Reda* était attelée de huit mulets en été et dix en hiver ». Or, le verbe *jungere*, dans la basse latinité, ne signifie pas atteler, mais réunir, joindre², et dès lors le texte s'explique : l'administration des messageries joignait, affectait à chaque voiture un certain nombre d'animaux de supplément et de relai. Deux de ces animaux traînaient la voiture et les autres suivaient sur les bas côtés de la route ou bien restaient aux gîtes d'étapes. On pouvait ainsi remplacer sans perte de temps les animaux attelés devenus boiteux, ou dont les sabots

1. *Code Théodosien*, liv. XVI, 5, 8, Mommsen, 1906.

2. Du Cange, *Glossarium*.

étaient simplement usés, cas très fréquents en raison de l'absence de ferrure¹.

« C'est la seule interprétation possible, et le *de cursu publico* la confirme en nous apprenant que pour les *angariae* destinées aux malades et blessés des légions deux paires de bœufs *suivaient* chaque *angaria*, « *ut pro singulis angariis, bina tantum boum paria consequantur*² ».

« Le texte du *de cursu publico*, lu attentivement, suffit donc à lui seul pour nous révéler l'étrange impuissance de l'attelage antique, même chez les Romains, et ses prescriptions sont entièrement concordantes avec l'enseignement des documents figurés et des expériences pratiques.

« Pourtant, Rome fut puissante, Rome éleva des palais, des temples, des arènes, des théâtres, des ponts, des forteresses, et les grandioses constructions dont nous admirons les restes ne furent pas érigées sans l'intervention d'innombrables transports de matériaux lourds. Sans doute, mais les animaux n'y furent pour rien, et seule la force motrice humaine assumait cet immense effort. »

MM. Collinet, Toutain, Delaborde, Monceaux et Maurice présentent diverses observations.

Séance du 10 Novembre.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

M. Marquet de Vasselot, membre résidant, montre une tapisserie française du début du xvi^e siècle, récemment acquise par le Musée du Louvre. On y voit quatre personnages, dont deux musiciens, se détachant sur un fond bleu semé de fleurettes. Elle s'apparente à une série de pièces souvent publiées, dont les plus importantes sont conservées aux Musées d'Angers, des Gobelins et de Cluny.

1. Bien que les relais fussent très rapprochés : 12 kil. dans les régions habitées.

2. *De cursu publico*, Code Théodosien, VIII, 5, 7.

M. le comte Durrieu, membre honoraire, insistant sur l'intérêt de la communication précédente, expose que, suivant lui, il doit y avoir eu des ateliers de tapisseries très florissants ayant fonctionné dans le centre de la France dès la fin du ^{xiv}^e siècle. Il cite à l'appui de son opinion une magnifique tapisserie qui est partagée maintenant entre plusieurs possesseurs, dont le Musée d'Amsterdam, et qui a été exécutée pour une famille illustre du centre de la France, celle des Beaufort-Turenne, dont était issue la femme du second maréchal de Boucicaut, Jean II le Meingre, pour qui a été peint l'admirable livre d'Heures du Musée Jacquemart-André.

M. le comte Durrieu présente ensuite un exemplaire appartenant à M. Pelletier, correspondant de la Société, du portrait de l'enlumineur Simon Bening, peint par lui-même, à l'âge de soixante-quinze ans. Un autre exemplaire de ce portrait existe en Angleterre, ainsi que M. Destrée l'a rappelé dans une précédente séance. Mais l'exemplaire de M. Pelletier présente cet intérêt qu'on peut suivre son histoire depuis le commencement du ^{xix}^e siècle, époque où l'on ne songeait pas encore à faire des faux. Nous avons ainsi, à son égard, les plus grandes garanties de parfaite authenticité.

M. Stein, membre résidant, fait la communication suivante :

« Je prends la liberté de revenir sur la communication faite par notre collègue M. C. Enlart à la précédente séance, au sujet d'une inscription existant sur le tailloir d'un chapiteau de l'église de La Genevraye (Seine-et-Marne).

« J'ai publié cette inscription, — plus complète autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui, — dans le tome IV (1904) des *Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens*, p. 250, en indiquant les opinions précédemment émises au sujet du nom de « Robertus », qui sont toutes à rejeter. J'ai indiqué, à défaut d'un problématique Robert de La Genevraye, seigneur du lieu et bienfaiteur de l'église, dont le

nom n'a pu être retrouvé, l'existence d'un « Robertus », prêtre de La Genevraye, qui est cité dans un acte de mai 1248 du cartulaire de l'abbaye de Barbeau. L'inscription rappellerait-elle un don, un legs de ce personnage, et sa participation pécuniaire à la construction de l'église? »

M. Paul Monceaux, membre résidant, communique une note du R. P. Delattre, associé correspondant national, directeur du Musée Lavigerie, sur un nouveau plomb de bulle qu'on vient de trouver à Carthage :

« Bulle de 0^m024 de diamètre, très bien conservée.

« *Face*. Dans un cercle de grènetis, les deux têtes affrontées de saint Pierre et de saint Paul. Au-dessus, une croix.

« *Revers*. Également dans un cercle de grènetis, l'inscription suivante aux caractères très nets :

+ Δ Α
VI Δ S
Γ Ε Ω Ρ
Γ Ι Ω

M. Monceaux ajoute les remarques suivantes :

« L'inscription doit se lire : + Δαυίδ (ἰαί) Γεωργίω. L'emploi du datif s'explique probablement par l'existence d'un second sceau, où se lisait la formule : Θεοτέλες, βοήθει. David et Georgios étaient sans doute des fonctionnaires byzantins. »

Mgr Batiffol et M. Lauer présentent quelques observations.

Séance du 17 Novembre.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

DURRIEU (P.). *Miniatures pour l'illustration d'une œuvre du roi René retrouvées à Metz*. Paris, 1920, in-8°.

ROY (M.). *Le Primatice à Meudon*. Paris, 1917, in-8°.

TOUTAIN (J.). *Les cultes païens dans l'empire romain : les cultes de la Gaule romaine*. Paris, 1920, in-8°.

Le président donne lecture d'une note de M. Bruston, associé correspondant national, relative aux inscriptions cananéennes du Sinaï déjà signalées par notre correspondant en 1911 et en 1917.

« M. Gardiner, qui a publié en 1916 les très vieilles inscriptions cananéennes du Sinaï découvertes par M. Flinders Petrie, y a lu le mot LeBaHaLaT, à *Bahalat*¹, répété plusieurs fois. Quelques autres orientalistes y ont reconnu aussi les mots BeN, *fiis*, AN(i), *moi*, HaL NôHaM, à *cause de faveur* (ou de bienveillance), le verbe NâTaN, *donner*, etc., qui montrent assez que la langue de ces vieux documents est identique ou, en tout cas, presque identique à l'hébreu.

« La plupart des vingt-deux lettres de l'alphabet ont été aussi identifiées. Mais il s'en faut encore de beaucoup que ces inscriptions aient été expliquées d'une manière suffisante.

« Une des plus importantes, celle du buste (n° 346), me paraît pouvoir être transcrite comme suit, d'après la photographie² :

$$\begin{array}{c} \text{H} \\ \text{N} \\ \text{T} \\ \text{H} \\ \text{M} \\ \text{L} \end{array} \quad \begin{array}{c} \text{R} \\ \text{M} \\ \text{G} \\ \text{P} \\ \text{L} \\ \text{Z} \end{array}$$

$$\begin{array}{c} \text{H} \\ \text{L} \\ \text{B} \\ \text{H} \\ \text{L} \\ \text{T} \end{array}$$

1. Le H représente ici et dans ce qui suit la forte aspirée *ain*.

2. Voir *Die Kenitischen Weihinschriften der Hyksoszeit*, etc., von R. Eisler, Freiburg im Breisgau, 1919, p. 28.

c'est-à-dire, en commençant par la gauche, de haut en bas, puis de gauche à droite, puis de bas en haut :

HaL NoHaMôT LeBaHaLaT HaTâR MigGaPh Zè
*A cause de faveurs, à la Dame de l'abondance,
 de la personne de celui-ci*

(c'est-à-dire de la part du personnage dont la figure est sculptée au-dessus).

« Ce texte nous fait connaître la forme sémitique du nom de la déesse Hathor. HTR signifie *abondance* en araméen et aussi en hébreu. Les Égyptiens ont transcrit ce terme comme ils ont pu dans leur écriture hiéroglyphique; mais il est sémitique et non égyptien.

« Ce monument est donc un ex-voto à Bahalath ou Hathor, dans le temple de qui presque tous ont été trouvés.

« Mais sur une autre face on voit, au-dessous des deux mots qui signifient *à cause de faveur*, une figure d'homme suivie de quelques lettres qui me paraissent pouvoir être lues :

RaB BôNeNiM

Chef de gens intelligents (c'est-à-dire de sculpteurs habiles).

« Deux (et même trois) de ces monuments portent une prière à un dieu. On peut lire sur le premier (n° 351), à côté de l'image d'un dieu armé du sceptre et debout et à la suite d'une figure d'homme penché dans l'attitude de la prière :

BTsN ShéMeSh NaBôT Zè

TaqQeN.

Quand le soleil pique, rétablis les productions de celui-ci.

« Sur le deuxième, à côté d'un arbre qui ressemble à un cyprès, on lit (n° 352) :

RTN Zè *Ce genévrier*

BôSh V *étends-(le) et*

NNTK HB *qu'il se répande (en) forêt.*

« L'arbre nommé ici RTN est évidemment identique au RôTeM biblique, qu'on a souvent rendu par *genét*. Mais sa ressemblance avec un cyprès montre que saint Jérôme

eut raison de le traduire par *juniper* (genévrier), conifère du groupe des *cupressinées*, tandis que le genêt appartient à une famille toute différente. Je considère aussi le verbe BTSh comme identique à l'hébreu et araméen PaTaSh, *étendre*. *Barzel*, fer, en hébreu, se dit de même en araméen *parzel*, etc.

« A côté de cette inscription, à gauche, on voit encore quelques lettres, que je transcrirais ainsi :

LNAM ShéMe[Sh

Pour (obtenir) un oracle du (dieu) Soleil.

« Ce qui montre que la requête précédente était naturellement adressée au Soleil.

« Le monument où l'on a cru lire la *Dame des trésors* (n° 353) offre de très grandes difficultés. Il porte certainement BaHaLaT AGNZ, mais ce dernier mot n'est pas suivi de la terminaison du pluriel. Les deux premières lignes vont de gauche à droite, mais la troisième de droite à gauche. Je lis :

ZT BQBM ShNT BHLT
AGNZ VLPN TsLTH' TKhT
KL HLL LGShN NTTH'

« Ce qui me paraît signifier : *Ceci dans les salles qu'habite la Dame de | ce qui est caché et devant son ombre, à la place de | tout jeune homme de Goshen je l'ai donné.*

« Je considère QBM comme le pluriel de la QoubBâH hébraïque (Nomb. 25, 8), Sh comme le pronom relatif préfixe et NT comme = NAT, participe féminin de la racine NAH, *habiter* (avec orthographe défective).

« Un autre de ces documents porte, de droite à gauche (n° 349) :

AN TNM
BN ABN MSh
H AHM

Je suis Tannîm (Dragon),
le petit-fils du sauveur
du peuple...

« Le reste est effacé.

1. Cet H répond à un *hé*.

inscriptions phéniciennes, hébraïques, moabites et araméennes, montre aussi qu'ils datent d'une époque bien plus reculée. L'alphabet, dont on plaçait généralement l'origine mille ou onze cents ans avant notre ère, existait donc déjà, d'après cela, aux environs de l'an 1500, au moins deux siècles avant Moïse. Moïse a dû, pour écrire, employer des caractères de ce genre. C'est un résultat qui ne manque pas d'importance. »

Mgr Batiffol, membre résidant, informe la Société que le vœu émis par elle en vue d'obtenir le retour dans l'église Saint-Germain-des-Prés, à Paris, de l'épithaphe de Mabillon, transportée à Versailles, a reçu un accueil favorable de la part du Conseil municipal de Paris. L'administration des Musées nationaux va incessamment procéder à la réintégration de ce monument dans l'église de l'abbaye.

M. C. Enlart, membre résidant, présente et commente un tissu ancien retrouvé récemment dans une châsse appartenant à l'église de Saint-Josse-sur-Mer (Pas-de-Calais). Ce tissu porte une inscription en caractères coufiques donnant le nom d'un caïd mort en 961. On y voit une frise d'éléphants et de chameaux, motifs dont nos sculpteurs et enlumineurs romans ont pu s'inspirer.

MM. Schlumberger et Mayeux présentent quelques observations ; ils discutent la date du morceau que M. Lauer serait tenté de rajeunir, malgré l'inscription et le nom du caïd.

M. Amédée Boinet, membre résidant, fait une communication sur la « belle cheminée » du palais de Fontainebleau.

« L'exposition organisée au mois d'août dernier par la Société des Amis de Fontainebleau, dans la salle du Jeu de Paume du château, comportait des fragments, pour ainsi dire inconnus, de la fameuse « belle cheminée », achevée en 1599 par Mathieu Jacquet, dit Grenoble, qui avait mis cinq ans à faire ce travail. La « belle cheminée » a

été, comme on sait, démolie en 1725, lorsqu'on transforma la pièce où elle se trouvait en salle de spectacle. Elle mesurait 7^m50 de hauteur sur 6^m50 de largeur.

« Les différentes parties qui composaient ce remarquable et imposant monument sont aujourd'hui partagées entre le Musée du Louvre et le palais de Fontainebleau. Le Musée du Louvre possède, comme provenant du Musée des Monuments français, le bas-relief de la Bataille d'Ivry et de la Reddition de Mantes (n° 237 du *Catalogue sommaire des sculptures*), quatre petites figures d'enfants tenant soit la lettre initiale du nom de Henri IV, soit une couronne royale et un étendard fleurdelisé ou aux armes de Navarre (n° 238), enfin deux Victoires, portant la première le collier de l'ordre du Saint-Esprit, la seconde celui de l'ordre de Saint-Michel (n° 239; l'une de ces deux Victoires a été donnée par M. Athanase Grellet).

« Le château de Fontainebleau renferme, d'autre part, la grande statue équestre de Henri IV, qui décore maintenant la cheminée de la chambre dite de saint Louis; les deux figures de l'*Obéissance* et de la *Paix*, qui font partie de la cheminée de la salle des Gardes, composée, comme la précédente du reste, sous le règne de Louis-Philippe; enfin les fragments qui sont exposés actuellement dans la salle du Jeu de Paume, à savoir : le casque de Henri IV, qui était au-dessous de sa statue; les chapiteaux de trois des quatre colonnes qui encadraient les statues de l'*Obéissance* et de la *Paix*; deux consoles à tête d'enfant, qui se trouvaient à la partie inférieure de la cheminée, et le chiffre du roi entre deux cornes d'abondance qui était placé en amortissement. Ajoutons que des quatre colonnes de marbre brocatelle d'Espagne, qui avaient un peu plus de 3 mètres de hauteur, une seule a été conservée et se voit aujourd'hui dans le jardin anglais du château. Une autre supportait jusqu'à la Révolution la croix de Toulouse dans la forêt de Fontainebleau; la troisième était jadis dans une propriété particulière à Fontainebleau et a été brisée. On ignore le sort de la quatrième. On peut dire qu'à part les deux lions de bronze qui se trouvaient de

chaque côté du chiffre du roi et les deux vases de même matière qui ornaient le soubassement, on possède encore tous les éléments essentiels de la « belle cheminée ».

« Certains auteurs ont pensé qu'on pouvait retrouver d'autres fragments de la « belle cheminée » au château de Fontainebleau, d'une part, dans la cheminée de la salle des Gardes (bas-reliefs entourant le buste de Henri IV et représentant des tritons, chevaux marins, génies, trophées d'armes, etc.), d'autre part, dans celle de la chambre haute du pavillon des peintures, au-dessus du vestibule de la chapelle de la Trinité (enfants encadrant un cartouche où sont figurées, semble-t-il, les initiales de Henri II et de Catherine de Médicis entrelacées)¹. En comparant ces fragments à ceux du Musée du Louvre et en nous reportant aux descriptions du Père Dan² et de l'abbé Guilbert³, il nous a semblé qu'ils n'avaient pu appartenir à l'œuvre de Mathieu Jacquet.

« En 1896, M. Boitte, alors architecte du palais de Fontainebleau, a présenté à la Direction des Beaux-Arts un projet de restauration de la salle de la belle cheminée et de la cheminée elle-même. Il a exécuté en même temps une grande restitution de la cheminée, qui a été acquise par l'État. Cette restitution, dont nous sommes heureux de pouvoir communiquer une photographie, paraît exacte dans son ensemble. »

M. Lauer ajoute quelques observations.

M. A. Mayeux, associé correspondant national, décrit l'église de Sassierges-Saint-Germain (Indre) :

« L'église de Sassierges-Saint-Germain est un édifice

1. Cf. L. Dimier, *Les villes d'art célèbres. Fontainebleau* (1911), p. 72-73 et fig. p. 70-71; P. Vitry et G. Brière, *Documents de sculpture française. Renaissance, Deuxième partie* (s. d.), p. 15-16 et pl. CLXXIX et CLXXX.

2. *Le Trésor des merveilles de la maison royale de Fontainebleau* (1642), p. 139-141.

3. *Description historique des château, bourg et forêt de Fontainebleau* (1731), t. II, p. 50-52.

remarquablement complet de la seconde moitié du XII^e siècle, sans jonctions ni restaurations modernes.

« Elle se compose d'une nef de trois travées, d'un transept rudimentaire, d'un chœur supportant le clocher et d'une abside à cinq pans.

« Le portail et les trois premières travées de la nef, ainsi que le chœur, sont les parties les plus anciennes du monument et peuvent être datées de 1150 environ. Postérieurement, vers 1175, l'église, jusqu'alors couverte en charpente, fut voûtée. A cet effet, les murs de la nef reçurent à l'intérieur un placage de renforcement, supporté par des arcatures. Une porte fut percée dans la façade nord et la quatrième travée fut transformée en transept par la démolition des murs épais des anciennes travées et leur remplacement par des murs minces où sont ménagées des crédences. L'abside primitive fut remplacée par une abside à cinq pans. Le tout fut voûté par des voûtes d'arêtes nervées.

« A la suite de cette transformation, des désordres graves se produisirent et l'écartement des murs fut si menaçant que, presque aussitôt, on fut obligé d'y poser des contreforts puissants offrant une section d'un mètre sur deux.

« Malgré ces précautions, toutes les voûtes de la nef et du transept s'effondrèrent, sauf les doubleaux. Elles ont été reconstruites, il y a environ cinquante ans, en berceau léger; mais l'écartement des arcs est resté très visible; il mesure près d'un mètre au sommet des piles.

« Toutes les sculptures, parfaitement conservées, sont remarquables de finesse. Celles du portail occidental sont identiques à celles de Saint-Martin d'Ardentes et probablement de la même main.

« L'église de Sassierges-Saint-Germain a été classée comme monument historique par décision de la Commission le 13 juillet 1920. »

MM. Blanchet et Chénon ajoutent diverses remarques.

Séance du 24 Novembre.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

M. M. Aubert, associé correspondant national, lit la note suivante :

« Le département de la sculpture du Musée du Louvre possède un petit monument représentant un chanoine agenouillé, en costume de diacre, ayant autrefois fait partie de la clôture du chœur de Notre-Dame de Paris. Une inscription gravée à côté de ce petit personnage indique qu'il s'agit de Pierre de Fayel, sous-diacre, chanoine de Notre-Dame, qui contribua de ses deniers à l'exécution de la clôture du chœur. Pierre de Fayel, si l'on en croit les historiens anciens de Notre-Dame, serait mort en 1303. On ne comprend pas bien comment il aida à la construction de cette clôture commencée après sa mort.

« Je ne sais sur quoi repose cette date de 1303. La pierre tombale de Pierre de Fayel, neveu de l'évêque Matiffas de Bucy, qui fit construire les chapelles du chevet, était à demi effacée lorsque fut exécuté le relevé des inscriptions funéraires de Notre-Dame¹. Le grand obituaire de Notre-Dame, publié par Guérard, ne fait pas mention de son obit. Nous savons, par contre, que Pierre de Fayel assista aux chapitres du 9 juillet 1320², du 25 juin 1328³ et du 25 juillet 1335⁴. Les listes des chanoines dressées par années par Sarrasin le portent comme mort entre 1329 et 1346⁵.

1. Bibl. nat., ms. fr. 22391, p. 147 et 358 : « Hic situs est magister Petrus de Fayello quondam canonicus Parisiensis nepos Reverendissimi Domini Domini Matiffarii olim Parisiensis episcopi, qui obiit tertia die... l'on n'a pu lire le reste ».

2. *Cartulaire de Notre-Dame*, publ. par Guérard, t. IV, p. 83.

3. *Ibid.*, t. III, p. 418.

4. *Ibid.*, t. I, p. 231.

5. Arch. nat., LL 241, ann. 1326, 1327, 1328, 1329, 1346. Il n'y a rien entre 1329 et 1346.

« L'obituaire de l'église de Paris de 1385 nous donne une date précise que nous devons, je crois, adopter : « Il Idus Martii. Anno XLIII^o obiit Petrus de Fayelo qui « dedit nobis X libr. forte monete ad emendum redditus « pro anniversario suo¹. » En réalité, c'est au III des ides de mars qu'il faut placer cet obit, comme le rectifie un obituaire plus détaillé du xvii^e siècle² et comme le portait l'inscription funéraire.

« C'est donc le samedi 13 mars 1344 que mourut le chanoine Pierre de Fayel, et le monument du Louvre doit être de quelques années seulement antérieur à cette date. »

M. M. Prinet, membre résidant, ajoute certaines précisions relatives au blason figuré dans le monument qui vient d'être décrit :

« Dans l'inscription du monument, le nom du chanoine paraît devoir être lu « Pierre de Fayet » ; dans les documents latins, ce personnage est appelé « Petrus de Faiello³ ». Il a existé en France de nombreuses familles de Fayet, du Fayet, de Fayel, du Fayel. A laquelle de ces familles Pierre appartenait-il ? Ce sont les armoiries sculptées auprès de son effigie qui nous l'apprendront.

« Elles portent un sautoir chargé de cinq coquilles et accompagné de quatre merlettes ou oiselets.

« Le sautoir et les merlettes constituent les armes d'une maison féodale du Beauvaisis, dont le nom est tiré de celui d'un village appelé autrefois *Fayel* et aujourd'hui *le Fayel*, situé au département de l'Oise, dans l'arrondissement de Compiègne et le canton d'Estrées-Saint-Denis. Dans le livre des aveux du comté de Clermont, rédigé en 1373, ont été peintes les armoiries du chef de la famille, Raoul de Fayel, qui porte *d'argent au sautoir de gueules, accompagné de quatre merlettes ou oiselets du même*, et les blasons de quatre de ses parents qui, aux armes plaines de

1. Bibl. nat., ms. lat. 5658 B.

2. Bibl. nat., ms. lat. 18361, fol. 119.

3. Arch. nat., LL 241, *passim*.

la maison, ont ajouté des brisures : bordures, lambel, étoiles¹.

« Le sautoir, accompagné des merlettes ou oiselets, avec ou sans brisure, se retrouve sur des sceaux nombreux des ^{xiii}^e, ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles qui nous sont restés des membres de cette famille².

« Les coquilles constituent une brisure assez commune³ dans l'héraldique française.

« Les Fayel du Beauvaisis ont été confondus par les auteurs avec les Fayel de Normandie et les Fayel du Vermandois⁴. Le nom de ces derniers est célèbre dans la littérature du moyen âge. L'un d'eux, au dire d'un poète de la fin du ^{xiii}^e siècle, aurait fait manger à sa femme infidèle le cœur du châtelain de Coucy⁵.

« Les Fayel du Beauvaisis ont joué un rôle important dans la guerre de Cent ans. L'un d'eux, Guillaume de Fayel, vicomte de Breteuil, a été capitaine général en Basse-Normandie pour Charles V ; il a infligé une défaite aux Anglais, près du Mont-Saint-Michel, au mois de mai

1. Bibl. nat., Pièces originales 1117, dossier 25640, fol. 55. Comte de Luçay, *Le comté de Clermont en Beauvaisis*, dans la *Revue historique, nobiliaire et biographique*, 1877, p. 328, 340, 385.

2. Collection de sceaux des Archives nationales, nos 2138, 2140, 2141. Sceaux de la collection Clairambault, nos 3523-3525, 3530. Bibl. nat., ms. lat. 5473, p. 144 ; Cabinet d'Hozier, 136, dossier 3499, fol. 3. J. Roman, *Inventaire des sceaux des Pièces originales*, nos 4379-4382. *Cartulaire de Saint-Corneille de Compiègne*, publ. par Morel, t. II, n° 397. V. Leblond, *Notes pour le nobiliaire du Beauvaisis*, t. I, p. 275-277.

3. Bouly de Lesdain, *Les brisures d'après les sceaux*, dans les *Archives héraldiques suisses*, 1896, p. 96.

4. La Chesnaye des Bois, *Dictionnaire de la noblesse*, 3^e éd., t. VII, p. 841-849. Offroy, *Histoire de la ville de Dammartin*, 2^e éd., p. 24. Comte H. de Chabannes, *Histoire de la maison de Chabannes*, t. II, p. 271.

5. *L'histoire du châtelain de Coucy et de la dame de Fayel*, dans la *Collection des anciens monuments de l'histoire et de la langue française*, publ. par Crapelet (1829).

1372¹. Son fils Jean, capitaine de Précy-sur-Oise² pour le Dauphin, lutta contre les troupes anglaises jusqu'à sa mort advenue au printemps de l'année 1421³. Il avait hérité, de la maison de Trie, le comté de Dammartin-en-Goële⁴, qui passa ensuite à Marguerite de Nanteuil, sa nièce, mariée à Antoine de Chabannes⁵. »

M. Lefebvre des Noëttes, associé correspondant national, étudie le procédé employé par les anciens, notamment par les Égyptiens et les Assyriens, pour améliorer la traction animale à l'aide du collier d'attelage antique. La tentative échoua parce que le principe sur lequel était fondé l'emploi de ce collier était entièrement défectueux.

M. A. Mayeux, associé correspondant national, signale l'église d'Ahun (Creuse) : une abside du XII^e siècle et une crypte mériteraient à cet édifice le classement au nombre des monuments historiques.

MM. Deshoulières et Serbat ajoutent quelques observations.

Séance du 1^{er} Décembre.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Il est procédé au renouvellement du bureau et des commissions pour l'année 1921.

1. Bibl. nat., Pièces originales 1117, dossier 25640, p. 3-6, 10, 11, etc. Delisle, *Mandements et actes divers de Charles V*, dans la *Collection des Monuments inédits*, publ. par le ministère de l'Instruction publique, nos 510, 600, 646, 888, 977, 1057, 1167, 1757, 1883. Du même, *Histoire du château et des sires de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, p. 181. *Chronique des quatre premiers Valois*, publ. par S. Luce, p. 174, 175, 229.

2. Oise, arr. de Senlis, cant. de Creil.

3. Mâcon, *La ville de Chantilly*, t. I, p. 11.

4. Seine-et-Marne, arr. de Meaux, ch.-l. de cant.

5. A. du Chesne, *Histoire généalogique de la maison de Chastillon-sur-Marne*, p. 375, 376. *L'art de vérifier les dates*, t. II, p. 664. Comte de Chabannes, *op. cit.*, t. II, p. 245, 271.

Sont élus :

Président : M. J. Maurice.

1^{er} vice-président : M. J. Toutain.

2^e vice-président : M. J.-J. Marquet de Vasselot.

Secrétaire : M. Ph. Lauer.

Secrétaire adjoint : M. V. Chapot.

Trésorier : M. M. Roy.

Bibliothécaire : M. G. Espinas.

Membres de la Commission des impressions : MM. H. Omont, M. Prou, É. Michon, H. Martin et L. Serbat.

Membres de la Commission des *Mettensia* : MM. E. Babelon, H. Omont, R. Cagnat et A. Blanchet.

Membres de la Commission des fonds : MM. C. Enlart, H. Martin et H. Stein.

M. Ch. Cotte est élu associé correspondant national à Pertuis (Vaucluse).

Séance du 8 Décembre.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

BABELON (E.). *Le Cabinet des Médailles pendant la guerre.* Paris, 1920, in-8°, une pl.

BAUDOUIN (D^r M.). *L'âge du cuivre. Les haches plates en Vendée.* Paris, 1911, in-8°, 3 pl.

— *Découverte d'un menhir à sculptures, tombé sous les dunes de l'intérieur du marais de Mont, à Saint-Hilaire-de-Riez (Vendée).* Paris, [1916,] in-8°.

— *Découverte et fouille scientifique d'un puits funéraire gallo-romain à la Conche-du-Charnier ou Vieux-Bram, commune de Bretignolles (Vendée).* Paris, 1918, in-8°.

— *La mandibule de Piltdown est préhumaine, mais humaine.* S. l. s. d., in-8°.

— *L'origine de Vichy. Ses sources sacrées fécondantes à*

- l'époque gauloise. Nouvelle indication thérapeutique des eaux.* Paris, 1917, in-8°, 2 pl.
- *Les sculptures pédiformes, les cavités ovoïdes et les cupules du Rocher de la Devallée (n° I) à la Nolandière. Ile d'Yeu (Vendée).* Paris, 1915, in-8°.
- BAUDOUIN (D^r M.) et LACOULOUMÈRE (G.). *La nécropole gallo-romaine de Troussepoil-le-Bernard (Vendée). Étude topographique d'ensemble.* Paris, 1909, in-8°.
- CHARBONNEAU-LASSAY (L.). *Les disques dans les sépultures mérovingiennes du Poitou.* S. l. s. d., in-8°.
- DIEUDONNÉ (A.). *Des espèces de circulation internationale en Europe depuis saint Louis.* Genève, 1920, in-8°, 3 tabl.
- *Mélanges numismatiques. 1^{re} et 2^e séries.* Paris, 1909-1919, 2 vol. in-8°, pl.
- *Quelques hypothèses sur le sou de 40 d. et le sou de 12 d.* S. l., [1920,] in 8°.
- FAGE (R.). *Un ami de Baluze. L'orientaliste Antoine Galand.* Brive, 1920, in-8°.
- *Note sur les clochers-murs de la Creuse.* Guéret, 1920, in-8°.
- *Le « remède prodigieux » du docteur Deginard.* Limoges, 1920, in-8°.
- GINOT (E.). *Le manuscrit de sainte Radegonde de Poitiers et ses peintures du XI^e siècle.* Paris, 1920, in-4°.
- GIVENCHY (P. DE) et BAUDOUIN (D^r M.). *Le nouveau crâne de chimpanzé adulte de la Société préhistorique française.* Le Mans, 1919, in-8°.
- MONTAUDON (R.). *Bibliographie générale des travaux paléthnologiques et archéologiques. France. II.* Genève-Lyon-Paris, 1920, in-8°, une carte.
- TERRIER (F.) et BAUDOUIN (D^r M.). *La suture intestinale.* Paris, 1898, in-8°.

Le président offre les félicitations de la Société à M. Delachenal, associé correspondant national, qui vient d'être élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

M. Lefèvre-Pontalis, membre résidant, présente un nouvel ouvrage de M. Montaudon, consacré à la *Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques*.

M. H. Martin, membre résidant, présente, de la part de l'auteur, un travail dont il donne le compte-rendu suivant :

« Au nom de M. Émile Ginot, conservateur de la bibliothèque de Poitiers et notre associé correspondant pour le département de la Vienne, j'ai l'honneur d'offrir à la Société une publication du plus haut intérêt, dont notre confrère est l'auteur. C'est une étude approfondie et entièrement nouvelle sur le manuscrit contenant la vie de sainte Radegonde, manuscrit conservé à la bibliothèque de Poitiers, et sur les peintures du ^x^e siècle qui décorent le volume. L'ouvrage comprend la reproduction de toutes les miniatures de ce célèbre manuscrit. La notice de M. Ginot, d'une documentation extrêmement riche, d'une critique très sûre, pourra servir de modèle aux savants qui étudieront l'art de la miniature avant la renaissance du ^{xiii}^e siècle. J'ajoute que cet important travail fait partie des publications de la Société française de reproduction des manuscrits à peintures, qui a apporté tous ses soins pour que l'exécution matérielle fût digne de cette belle étude. »

M. Jean Babelon, associé correspondant national, communique un grand médaillon de bronze inédit, récemment acquis par le Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. Ce médaillon anépigraphe, uniface, porte l'effigie d'un homme jeune, barbu, les cheveux en désordre, la Toison d'or pendant sur la poitrine. Il faut y reconnaître Charles-Quint vers 1535, ainsi que le démontre la comparaison avec les nombreux portraits de l'empereur, métalliques ou autres, qui nous sont parvenus. Très différent par le style et la facture des médailles connues d'auteurs italiens, flamands ou allemands, le médaillon en

question est dû vraisemblablement à un artiste italien ou à un flamand italianisé.

M. Mayeux, associé correspondant national, entretient la Société de la découverte récemment faite à Chartres, dans une maison de la rue Chanteault, n° 39, de trois fenêtres avec tympans sculptés de la fin du xii^e siècle. Les travaux qui ont permis de dégager ces restes de façade ont été faits aux frais de la Société archéologique d'Eure-et-Loir qui demande le classement de ces intéressants vestiges, parmi lesquels on remarque, dans les tympans, deux têtes mitrées, un lion combattant un oiseau à tête de singe, un *œdipes* capturant un basilic avec son pied.

M. Deshoulières, membre résidant, étudie l'arc triomphal de l'église du Moutier-d'Ahun (Creuse), qui est formé d'une triple arcade, conséquence de trois campagnes, remontant à la deuxième moitié du xii^e siècle, qu'un examen attentif permet de discerner dans la construction du transept. Il signale également les modifications apportées à la coupole vers cette même époque.

M. L. Dimier, membre résidant, fait la communication suivante :

« On a su jusqu'ici peu de chose de l'atelier de tapisserie de Fontainebleau, établi dans le château par François I^{er} et d'où sont sorties de rares tentures ou fragments tissus sous Henri II que nous possédons encore.

« Entre autres causes de l'obscurité qui règne sur cette matière, il faut compter le défaut d'ouvrages plus anciens. Il y en a pourtant des mentions, connues des lecteurs des *Comptes des bâtiments du roi*, lesquels, à la période allant de 1541 à 1550, nomment une tenture copiée sur les peintures de la galerie de François I^{er} à Fontainebleau : « Ouvrages de tapisserie de haute lisse suivant « les patrons et ouvrages de stuc et peinture de la grande « galerie dudit château de Fontainebleau » (*Comptes des bâtiments*, t. I, p. 205). On remarquera les ornements de stuc compris dans cette désignation. Les car-

touches tout entiers qui se suivent le long des murs de la galerie étaient transportés dans la tenture, sujets et cadres; ces derniers en imitation de relief.

« Pas un vestige de cet ouvrage n'a été retrouvé jusqu'ici. On n'en connaît pas une seule pièce, pas un seul fragment, en France. On pouvait se croire réduit à n'en parler jamais que sur la foi des anciens comptes. Un événement soudain vient de les révéler : l'abdication de l'empereur d'Autriche, qui a jeté dans le public les collections du château de Vienne. Parmi ces collections se trouvaient des tapisseries que personne n'avait jamais vues. Un exemplaire de la tenture en question est tout justement du nombre. Dans une exposition tenue de mai à juillet dernier au Belvédère, trois pièces à elle appartenant ont figuré (50, 51, 52 du Catalogue). Bien que l'exposition fût fermée, elles n'étaient pas encore rangées. J'ai pu les voir il y a huit jours. On ignorait à Vienne leur identité, quoiqu'on y eût reconnu l'atelier de Fontainebleau, et attribué en général le dessin de l'ouvrage au Primatice.

« Il ne l'est que pour la petite part que cet artiste a prise à l'ornement de la galerie : c'est le cartouche de Danaé, qui est en effet de sa composition. Il fait partie des trois pièces exposées. Les deux autres, comme tout le reste de la galerie, sont du Rosso : c'est le Combat des Lapithes et des Centaures, et Vénus et Adonis. Chacun de ces morceaux est fidèlement reproduit, comme on pouvait le supposer d'après les *Comptes*, avec tout l'ornement qui l'accompagne. Le stuc est copié en grisaille. Les figures, guirlandes, etc., d'alentour, avec leurs propres couleurs et leur fond d'or.

« Le Catalogue de l'exposition, œuvre de M. Trenckwald, dit que la tenture comporte six pièces. J'ignore le sujet des pièces non exposées. Personne ne saurait dire si la suite est complète et s'il n'y en eut pas davantage. Une chose du moins, dont on ne peut se dispenser en face de cette résurrection, c'est de tirer des *Comptes des bâtiments* le nom des hommes dont ce fut l'ouvrage.

« Comme auteur des patrons est nommé (p. 195-204) principalement Claude Badouin, et avec lui Luca Penni dit Lucas Romain, Caccianemici dit Cachenemis, Bagnacavallo dit Baignequeval, et Charles Carmoy (p. 195). Les tapissiers sont Jean Le Brie, payé 15 livres par mois ; Jean Marchay, 13 livres, Jean Desbouts, Pierre Philbert, Louis Durocher, Claude Lepelletier, 12 livres 10 sous ; Pasquier Mailly, Nicolas Eustace, Nicolas Gaillard, 12 livres ; Jean Texier, Pierre Blassay, 10 livres (p. 205).

« Les tapisseries étaient à l'empereur avant 1690, temps auquel les registres de la maison impériale contiennent avis du tapissier Trechet que « les six pièces provenant « de François I^{er} avaient été tout abîmées et déchirées, et « qu'il en avait refait et rajusté de grandes parties ». Cette mention figure au Catalogue, comme bienveillante communication de M^{me} Zweig.

« Autant que l'examen actuel peut faire juger, assez d'endroits de ces tapisseries n'ont nécessité que peu de raccommodage. Le dessin des originaux, fort bien rendu par le tapissier, se reconnaît de tous côtés dans ces magnifiques ouvrages. »

M. Mayeux, associé correspondant national, signale, à propos de ces tapisseries, celles qui sont aujourd'hui déposées au presbytère d'Anglures de Salers. Elles datent du début du xvi^e siècle et ne présentent pas toutes les garanties de conservation qui seraient désirables.

Séance du 15 Décembre.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

COUTIL (M.). *Monument mérovingien trouvé dans l'ancien évêché d'Évreux. Croix carolingienne de l'abside de l'église de Saint-Étienne du-Vauvray (Eure). Étude sur les croix pattées.* Évreux, 1920, in-8°.

VASSEL (E.). *Marques céramiques et balles de fronde carthaginoises.* Paris, 1919, in-8°.

M. le comte de Loisne, membre résidant, fait la communication suivante :

« La seule représentation de Robert, premier comte d'Artois, frère de saint Louis¹, qui ait été publiée est celle que nous donne son sceau, où il est figuré à cheval, galopant à droite, vêtu d'un haubert recouvert d'une cotte d'armes, l'épée dans la main droite, l'écu aux armes d'Artois suspendu au cou par une guigue².

« Ce sceau, au type chevaleresque, n'a comme portrait aucun caractère d'individualité. Il n'en est pas de même du dessin que nous a conservé, dans ses *Mémoriaux*³, Antoine de Succa, secrétaire de l'empereur Maximilien.

« On sait que, par lettres du 25 décembre 1600, les archiducs Albert et Isabelle, régents des Pays-Bas, avaient chargé Succa de dessiner sur place, dans les couvents et églises des provinces soumises à leur domination, les monuments et peintures qui rappelaient leurs anciens souverains. Celui-ci se mit de suite à l'œuvre. Le 22 décembre 1601, il était à Arras, au couvent de la Thieulloye, où il relevait le monument de la comtesse Mahaut d'Artois⁴. Du 11 au 20 janvier 1602, il séjournait à Saint-Omer, à l'abbaye de Saint-Bertin. C'est là qu'il exécuta à la plume, d'après une peinture murale de la chapelle de l'Assomption, le dessin que nous avons fait photographier.

« Robert est représenté agenouillé, les mains jointes, vêtu d'un haubert recouvert d'une cotte d'armes aux armes d'Artois : *semé, de France*, avec, sur la poitrine, un

1. Né au mois de septembre 1216, mort à la bataille de Mansourah le 12 février 1250. On sait que le roi Louis IX érigea pour lui l'Artois en comté, au mois de juin 1237.

2. De Wailly, *Paléogr.*, p. 60. Deschamps de Pas, *Sceaux des comtes d'Artois*, pl. II, n° 2. Doüet d'Arcq, n° 355.

3. Bibl. royale de Bruxelles, *Mémoriaux d'Antoine de Succa*, t. III, fol. 100. Cf. Quarré-Reybourbon, *Recueil de dessins à la plume conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles*, ap. *Bull. de la Comm. hist. du département du Nord*, t. XIII, p. 43 et suiv.

4. *Mémoriaux*, t. III, fol. 41. Debaisnes, *Hist. de l'Art*, t. I, p. 426.

lambel à 3 pendants chargé de 3 châteaux de Castille. Les bras et les jambes sont couverts de plates; à son côté



Portrait de Robert d'Artois,
d'après les Mémoires d'Antoine Succa
(Bibliothèque royale de Bruxelles).

gauche est suspendue une épée. Il a aux pieds de longs

éperons à molettes. Sa tête est découverte; il porte une barbe courte et des cheveux longs. On lit sous le dessin :

*Peint
au muraille
en la chapelle de
lassumption.*

et au-dessus de la tête du prince :

Robert I comte d'Artois.

« C'est donc un véritable portrait de Robert I^{er} d'Artois que nous a laissé Antoine de Succa, d'après une peinture à fresque du x^v^e siècle. Ce dessin, resté inédit, mérite d'être signalé comme document intéressant pour l'iconographie des anciens comtes d'Artois. »

M. P. Deschamps, associé correspondant national, décrit et commente des sculptures d'âge reculé encastées dans le clocher de l'église de la Charité-sur-Loire :

« On remarque à la face est du clocher occidental du xii^e siècle de l'église de la Charité-sur-Loire, au-dessus du premier étage, une frise composée de rosaces et de panneaux rectangulaires. Ces panneaux sont au nombre de quatre, leur décoration est de style carolingien, et il est évident qu'ils ont été réemployés pour orner le clocher. On observera que le premier et le quatrième panneau, d'une part, et que le deuxième et le troisième panneau, d'autre part, sont identiques. En réunissant les panneaux semblables, on constate qu'ils forment le dessin complet d'une de ces dalles carolingiennes imitant un fond de corbeille, dessin auquel M. Stückerberg a donné le nom de *Korbboden*. Nous sommes donc en présence de deux plaques qui durent servir à former un chancel ou clôture de chœur et qui, plus tard, au xii^e siècle, furent sciées par le milieu pour servir à la décoration du clocher¹. »

1. On trouvera des reproductions de ces dalles dans le recueil

« On connaît un certain nombre de ces plaques à fond de corbeille dont le dessin est très semblable à celles-ci, notamment celles de Sant' Abondio de Côme et de Sainte-Sabine de Rome; celle de Schaennis, en Suisse, récemment étudiée par M. Maurice Prou; en France, celles de Saint-Seurin de Bordeaux et de Bayon (Gironde).

« L'église actuelle de la Charité date pour la plus grande partie du ^{xii}^e siècle. Elle fut précédée, suivant la tradition, d'un édifice construit au ^{viii}^e siècle, détruit à deux reprises et reconstruit au ^{ix}^e siècle. Vers 1059, on entreprit la réédification de cette seconde église qui se trouvait en ruines et le pape Pascal II consacra, en 1107, le nouveau monument.

« On peut donc se demander auquel de ces édifices successifs ont appartenu les dalles du clocher. Les fragments de chancels cités plus haut datent tous très probablement du ^{ix}^e siècle, mais on sait que les traditions de l'art carolingien se sont perpétuées jusqu'à l'époque romane et l'on pourrait citer une dalle d'Aquilée qui a des traits de ressemblance avec ces fragments et qui ne date que de la première moitié du ^{xi}^e siècle. Mais ces œuvres tardives n'ont pas tous les caractères de celles du ^{ix}^e siècle et l'on constate que ce sont des imitations parfois maladroites. Les dalles de la Charité semblent, au contraire, avoir bien toute l'expression du style carolingien de la belle époque. Il est donc très vraisemblable qu'elles datent du ^{ix}^e siècle. »

M. Martroye, membre résidant, complète une communication précédente relative au terme *a latere* :

« Les textes cités dans une précédente communication ont montré que le terme *a latere* a été usité, dès l'époque de la bonne latinité, pour désigner l'entourage d'un prince ou même d'un simple particulier; et on a vu que la qualification *a latere* n'a point été en usage dans l'empire romain comme titre officiel de légats de l'empereur ¹.

de Camille Martin, *L'art roman en France*, 1^{re} série, pl. XXXVII, 1, et dans celui de J. Baum, *L'architecture romane en France*, Paris, 1911, pl. CLXXII.

1. Séance du 12 novembre 1919.

« Elle n'a point non plus été réservée à certains fonctionnaires de la cour, à l'exclusion des autres. On la trouve, il est vrai, dans un texte juridique des premières années du ⁱⁱⁱ^e siècle, employée à propos des membres du conseil des empereurs. Un fragment des *Réponses* de Papinien porte qu'une constitution avait autorisé les juristes promus au Conseil des empereurs, en qualité d'*adsumpti in consilium* ou conseillers de seconde classe¹, à invoquer les fonctions auxquelles ils se trouvaient appelés, pour être déchargés de la gestion d'une tutelle; attendu, est-il dit, qu'ils étaient en fonctions au côté des princes, *circa latus eorum*, et que l'honneur qui leur était déferé était sans détermination de temps ni de lieu².

« Mais un autre texte juridique, à peu près de la même époque, prouve que dans le fragment de Papinien les mots *circa latus principum* ne désignent point spécialement les membres du Conseil impérial. Un fragment du onzième livre d'Ulpien, *ad Edictum*, pose et résout la question suivante : Des jeunes gens avaient reçu pour curateur un certain Salvianus. Celui-ci vint à être nommé, par une faveur du prince, à une *procuratio urbana* et obtint du préteur d'être excusé de la curatelle. Les jeunes gens, absents quand cette décision avait été obtenue du préteur, se présentèrent devant lui et demandèrent contre Salvius la *restitution in integrum*, attendu qu'il avait été excusé contrairement aux constitutions impériales. Ceux-là seuls, en effet, note Ulpien, ont l'usage de se démettre d'une tutelle, qui sont absents pour cause d'emploi public outre-mer, ou qui sont employés autour du prince, *circa principem*³.

1. Éd. Cuq, *Le consilium principis*, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres, divers savants*, 1^e série, t. IX, 1884, p. 348-351, 467.

2. PAPINIANUS LIBRO QUINTO RESPONSORUM. *Juris peritos, qui tutelam gerere coeperunt, in consilium principum adsumptos optimi maxime principes nostri constituerunt creandos, quoniam circa latus eorum agerent et honor delatus finem certi temporis ac loci non haberet* (*Dig.*, XXVII, I, 30).

3. ULPIANUS LIBRO UNDECIMO AD EDICTUM. *Ex facto quaesitum*

« Il est évident que, dans ce passage, le terme *circa principem* est l'équivalent de l'expression *circa latus principum* dont se sert Papinien. Il est donc certain que cette expression est prise dans son acception littéraire et s'applique à toute personne en service dans l'entourage des princes.

« C'est en ce sens qu'on la trouve employée dans une lettre d'un empereur, qui nomme *procurator voluptatum* un affranchi, Januarius, en récompense de ses longs et bons services dans les fonctions de second de l'*a memoria*, de *proximus memoriae*. « Je ne doute point, écrit l'empereur, que tu ne te montres tel que doit être qui a si longtemps servi au côté des princes » : *Nec dubito operam in[s]umpturum ut talem te [in eo praebeas qualis esse debet qui a]d latus principum tam diu egerit*¹. De sorte que sont dits *ad latus principis* ou *circa principem* tous ceux qui exercent des fonctions autour de l'empereur et constituent l'administration centrale de l'empire². »

Séance du 22 Décembre.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

Ouvrages offerts :

GRUAZ (J.). *A propos d'un bronze de Gordien trouvé à Vidy-Cour.*

— *Les Helvètes et la question gallo-romaine.*

est : Adulescentes quidam acceperant curatorem Salvianum quendam nomine : hic, cum curam administrasset, beneficio principis urbicam procuracionem erat adeptus et apud praetorem se a cura adulescentium excusaverat, absentibus eis; adulescentes adierant praetorem desiderantes in integrum adversus eum restitui, quod esset contra constitutiones excusatus. Cum enim susceptam tutelam non alii soleant deponere, quam qui trans mare rei publicae causa absunt, vel hi qui circa principem sunt occupati (Dig., IV, IV, 11, § 2).

1. Corp. inscr. lat., VI, 8619; — Éd. Cuq, *ouvr. cit.*, p. 400, note 5.

2. Cf. C. Just., VII, LXIII, 5, § 3 : ... *propter occupationes*

M. J. Toutain, membre résidant, offre à la Société, de la part de l'auteur, M. Julien Gruaz, associé correspondant étranger à Lausanne (Suisse), deux études intitulées : *A propos d'un bronze de Gordien le Pieux trouvé à Vidy-Cour et les Helvètes et la question gallo-romaine*. Dans ces deux études, M. Julien Gruaz fait preuve d'une érudition avertie et précise ; il montre que, pendant l'antiquité, la région occupée par les Helvètes a suivi les destinées du reste de la Gaule ; qu'elle a traversé les mêmes péripéties, connu les mêmes périodes de paix prospère et féconde, souffert des mêmes catastrophes provoquées surtout par les invasions des barbares. Il termine en ces termes son article sur les *Helvètes et la question gallo-romaine* : « La « civilisation gallo-romaine exerce son action salutaire et « bienfaisante sur l'humanité depuis bientôt deux mille ans. « Les faits d'ordre moral qui en font tout le prix n'ont « jamais autant accusé leur valeur et leur importance que « dans les moments où elle a risqué de disparaître pour « faire place à la force brutale ou au chaos de l'anarchie. « L'historien soucieux de l'avenir du monde a le devoir, en « toute occasion, de le rappeler et de s'intéresser active- « ment à toutes les questions qui ont trait à l'œuvre gallo- « romaine, à son culte, à sa conservation. »

M. Lefebvre des Noëttes, associé correspondant national, critique les figurations et reconstitutions modernes de l'attelage antique :

« Après la disparition effective de l'attelage antique en Occident, au ^{xiii}^e siècle, on ne cessa pas pour cela de vouloir le représenter. Dès le ^{xiv}^e siècle, au contraire, les artistes de la Renaissance, épris des mythes et des formes de l'antiquité, se plurent à dessiner, peindre ou sculpter des chars « antiques ». Leur exemple fut suivi sans interruption et les artistes contemporains eux-mêmes ont souvent représenté de tels chars.

« Les archéologues ont fait comme les artistes ; les

florentissimi ordinis, quas circa nostrae pietatis ministeria habere noscitur...

ouvrages didactiques des Ginsroth, des Flaxman, des Grivaux de la Vincelle... qui font autorité depuis plus d'un siècle contiennent des figurations nombreuses de chars « antiques » et, de nos jours, on a vu au Petit Palais, à la Saalbourg, au Musée de Sofia, des reconstitutions de chars grecs.

« Enfin, au Grand Palais, des chars égyptiens, assyriens, grecs et romains ont défilé dans un cortège de la locomotion à travers les âges.

« Les représentations modernes d'attelage antique ne manquent donc pas ; mais, nous sommes obligés de le constater, elles ont entre elles un caractère commun, l'inexactitude, et, chose curieuse, les moins exactes sont œuvres d'archéologues.

« Cette anomalie apparente provient de l'oubli profond dans lequel sont tombés la structure et le fonctionnement réels des organes du harnachement antique depuis sa disparition.

« Malgré cet oubli, les artistes non archéologues, qui ne cherchaient pas à comprendre, ont pu quelquefois imiter d'assez près les documents antiques dont ils s'inspiraient, mais les archéologues qui tentaient de représenter et de combiner techniquement entre eux des organes dont ils ne connaissaient ni la nature ni le fonctionnement, n'ont réussi qu'à additionner les erreurs.

« Nous en sommes donc réduits, faute de représentations exactes, à classer les reconstitutions modernes de l'attelage antique en trois catégories, selon leur degré d'inexactitude :

« 1^o Les attelages *purement modernes*, baptisés antiques par leurs auteurs et dont le harnachement comporte le collier d'épaules ou la bricole, les traits, le palonnier..., tous les organes modernes.

« 2^o Les attelages *inexactement copiés de l'antiquité*, dont le harnachement est incomplet ou mal combiné, ou bien dont les chevaux sont disposés en file, contrairement à la règle antique.

« 3^o Les attelages *incohérents*, dont le harnachement n'est

qu'un composé arbitraire d'organes antiques et modernes et ne constitue, à proprement parler, qu'un semblant de harnachement inutilisable pour la traction.

« Les reconstitutions archéologiques les plus récentes doivent être rangées dans cette dernière catégorie. »

M. J. Formigé, associé correspondant national, fait la communication suivante :

« L'étude des monuments romains du midi de la France m'a bien souvent montré la marque de l'influence grecque



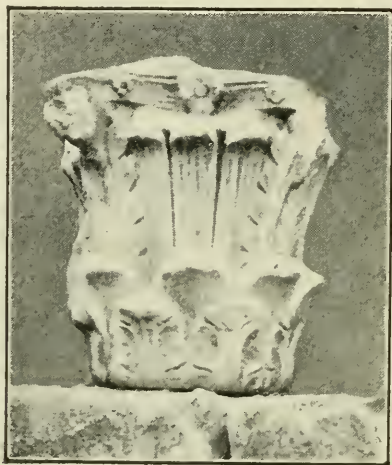
Chapiteau en marbre blanc
(Théâtre de Dionysos à Athènes).

sur ces édifices. Je viens ajouter un nouvel exemple à ceux que j'ai pu signaler jusqu'ici.

« On remarque le long du *balteus* de l'orchestre, au théâtre de Dionysos, à Athènes, de curieux chapiteaux déposés là au cours des fouilles.

« Ces chapiteaux, en marbre blanc, sont couronnés d'un tailloir dorique, mais l'espace qui s'étend depuis ce tailloir jusqu'à l'astragale du fût qui les supportait n'est pas un cylindre mouluré, comme c'est le cas dans les cha-

piteaux doriques connus. Cet espace s'évase en corbeille et est revêtu de deux rangs de feuilles. Le rang supérieur en comporte seize, de forme très simple, à raison de trois sur chaque face et d'une sur chaque angle. Le rang inférieur en compte huit, soit une sur chaque face et une sur chaque angle; mais ces huit feuilles sont des feuilles d'acanthé. On pourrait, en résumé, considérer ces chapiteaux comme des chapiteaux composites des ordres do-



Chapiteau en marbre blanc
(Théâtre d'Orange).

rique et corinthien, de même qu'il existe des chapiteaux composites des ordres ionique et corinthien.

« Le même chapiteau se voit aux porches de la tour des Vents, ce qui le date à peu près : on sait que cet édifice fut construit au 1^{er} siècle av. J.-C. par le Syrien Andronikos Kyrrestes.

« A Corinthe, j'ai mesuré deux autres exemples de ce type de chapiteau, l'un qui compte 0^m54 de haut et 0^m45 de diamètre inférieur, l'autre qui compte 0^m60 de haut et 0^m58 de diamètre inférieur. Tous deux sont en marbre blanc, avec un tailloir dorique, un rang de feuilles simples à la partie haute et un rang de feuilles d'acanthé à la

partie basse. Le plus grand est cependant plus grossier que le plus petit.

« Je n'ai vu aucun autre exemple de ce type de chapiteau en Italie, en Sicile, en Tunisie, ni en Algérie.

« Mais au théâtre d'Orange j'en ai retrouvé un, en marbre blanc, qui lui ressemble d'une façon curieuse.

« Son tailloir présente le même profil. Il est cependant légèrement cintré sur ses faces et orné de trois rosaces sur chacune d'elles. Le rang supérieur des feuilles en compte toujours seize, de même forme qu'à Athènes et à Corinthe et de même disposition. Cependant, les quatre feuilles d'angle sont plus développées et plus ornées; elles viennent s'amortir en volutes sous les angles du tailloir. Le rang inférieur des feuilles comprend huit feuilles d'acanthé comme à Athènes et à Corinthe. Mais, entre ces deux couronnes de feuilles, il y en a une troisième, composée de huit feuilles sans aucun ornement. L'ensemble mesure 0^m56 de haut sur 0^m39 de diamètre inférieur.

« Le chapiteau d'Orange est toujours un chapiteau composite des ordres dorique et corinthien. Mais si l'influence grecque y semble évidente, l'influence romaine y a déjà mis sa marque en l'enrichissant et en le rapprochant davantage du corinthien, qui fut l'ordre préféré des Romains, alors que le dorique fut l'ordre préféré des Grecs. La proportion est elle-même plus romaine : les chapiteaux corinthiens primitifs ont une hauteur égale à leur diamètre; ceux que nous venons de signaler s'écartent peu de cette proportion à Athènes et à Corinthe. Mais à Orange la hauteur l'emporte de beaucoup sur le diamètre, de même que la proportion des chapiteaux corinthiens romains n'a cessé au cours des siècles d'augmenter la hauteur par rapport à la largeur.

« En résumé, le chapiteau d'Orange que nous venons d'étudier présente à la fois le souvenir raffiné du goût des Grecs et la préoccupation du luxe propre aux Romains. Il résume à lui seul les deux principaux caractères des monuments romains de Provence. »

M. Monceaux, membre résidant, ajoute quelques remarques.

M. Léon Coutil, associé correspondant national, signale les figures humaines paléolithiques et spécialement celles de l'abri de la Colombière (Ain) découvertes par M. le docteur Mayet.

Séance du 29 Décembre.

Présidence de M. Cl. PALLU DE LESSERT, président.

M. Serbat, membre résidant, dépose sur le bureau le volume du *Bulletin* de la Société formé de la réunion des quatre fascicules de l'année 1919.

M. J. Toutain, membre résidant, présente à la Société un plan d'ensemble des fouilles exécutées, de 1905 à 1914, sur l'emplacement d'Alesia par la Société des sciences de Semur. Ce plan est l'œuvre de MM. Fornerot père et fils, deux collaborateurs aussi dévoués et aussi méritants que modestes de l'œuvre entreprise sur le mont Auxois. M. J. Toutain commente ce plan. Il rappelle et il décrit brièvement les édifices publics qui ont été découverts : le théâtre, l'ensemble monumental formé par le temple entouré d'un péribole, la basilique (au sens païen du mot) et le forum; deux constructions dont la façade était ornée de colonnades et dont l'une était probablement un établissement de thermes; le curieux sanctuaire d'Ucuetis et Bergusia, que caractérisent une crypte souterraine et une vaste cour ornée de piliers carrés; le sanctuaire dolménique; qui a donné lieu à de si vives discussions; enfin, le lieu du culte chrétien du haut moyen âge, dans lequel il n'est pas téméraire de voir la basilique primitive de Sainte-Reine.

« Mais les édifices publics, religieux ou profanes, ne représentent qu'une faible partie des vestiges découverts par la Société des sciences de Semur dans les trois chantiers qu'elle a ouverts sur le mont Auxois et dont la superficie totale dépasse quatre hectares. On ne peut ouvrir une tranchée sans rencontrer, à peu de profondeur

au-dessous du sol, des substructions de toute espèce, restes d'habitations particulières. De ces habitations particulières, il est demeuré bien peu de chose au-dessus du sol antique : quelques murs, parfois des restes de pavage, le plus souvent en béton, rarement en mosaïque grossière. Mais le sous-sol s'est beaucoup mieux conservé et d'importantes découvertes y ont été faites.

« Plusieurs hypocaustes ont été reconnus avec leur chambre de chauffe ou *præfurnium*, leur chambre de distribution de la chaleur caractérisée par des piliers de brique destinés à en soutenir le plafond, leurs gaines composées le plus souvent de boisseaux en terre cuite.

« Les maisons privées d'Alesia étaient construites sur caves. Ces caves se sont conservées dans le sol du plateau. Ce nom de caves n'a pas été donné à toutes les substructions souterraines qui ont été fouillées. Il a été réservé aux pièces dont l'accès était assuré par un escalier, dont les parois renfermaient une ou plusieurs niches munies de tablettes en pierre et qui recevaient un peu de lumière par des soupiraux. Près de quarante caves, ainsi caractérisées, ont été retrouvées et explorées. Elles étaient toutes comblées par des matériaux provenant de constructions supérieures écroulées. Au milieu de ces matériaux, on a recueilli un très grand nombre d'objets mobiliers, parmi lesquels plusieurs objets ou séries d'objets d'un réel intérêt archéologique, tels que : le peson de balance en bronze représentant un buste de Silène, la statuette en pierre d'une Déesse Mère, le buste d'un Satyre au repos, la collection de figurines en terre cuite composée principalement d'images de Vénus Anadyomène.

« L'exploration de ces caves a permis de constater que plusieurs d'entre elles entamaient le rocher même dont est formée la majeure partie du mont Auxois. Cette découverte, rapprochée des résultats obtenus par les fouilles du quartier dit En Curiot, prouve que les caves de l'époque gallo-romaine ont en général utilisé les excavations de forme rectangulaire creusées par les Gaulois à l'époque préromaine et qui formaient sans doute le centre

de leurs habitations. Au lieu dit En Curiot, on a retrouvé une vingtaine de ces excavations, de dimensions différentes, avec leurs escaliers parfois taillés dans la roche, leurs foyers encore visibles, leurs silos ou puisards. L'ensemble de ces excavations constitue un document des plus intéressants sur l'aspect que présentait une cité gauloise avant que l'influence gréco-romaine eût introduit dans le pays le goût et la pratique de l'architecture proprement dite.

« Outre ces excavations creusées dans la roche, d'autres traces de l'époque celtique ont été retrouvées : ce sont, creusés dans l'argile qui recouvre souvent la roche, des fonds de cabanes de forme ronde au centre desquels se voit encore nettement la place du foyer.

« Enfin, sans vouloir énumérer tous les vestiges de la vie antique que les fouilles de la Société des sciences de Semur ont fait reparaitre au jour sur l'emplacement d'Alesia, M. J. Toutain croit cependant devoir citer les puits, dont l'exploration, souvent difficile, a été très féconde. Quinze puits environ ont été retrouvés. On en a toujours atteint le fond ; on les a vidés de tout ce qui les comblait. Ce ne fut pas toujours une tâche aisée : deux de ces puits sont profonds de plus de vingt mètres ; plusieurs autres dépassent dix mètres. Dans ces puits comme dans les caves avaient été jetés ou étaient tombés beaucoup d'objets ; parmi ces objets méritent une mention particulière : des fûts de colonnes et des chapiteaux du sanctuaire d'Ucuetis et Bergusia ; la flûte de Pan en bois ; le seau en bois, encore muni de ses cercles, de son anse et d'une partie de la chaîne qui le soutenait ; le relief en pierre représentant la ville d'Alesia personnifiée ; de nombreux creusets en terre réfractaire intacts ou mutilés, etc. Il ne paraît pas douteux que ces puits, au fond desquels l'eau a reparu dès qu'ils ont été fouillés complètement, aient servi à l'alimentation en eau de la ville antique. Il n'en était pas de même des puisards, circulaires ou rectangulaires, profonds parfois de moins d'un mètre, très rarement de deux mètres, où l'on a retrouvé,

comme accumulés à dessein, toutes sortes de débris, surtout de terre cuite et d'os.

« Comme on peut s'en rendre compte par ce bref résumé et cette sèche énumération, les fouilles entreprises sur l'emplacement d'Alesia par la Société des sciences de Semur ont obtenu des résultats fort importants. Ces résultats n'apparaissent pas dans tous leurs détails sur le plan qu'ont dressé MM. Fornerot père et fils; du moins, ce plan permet d'apprécier l'étendue du terrain qui a été exploré, le caractère des édifices publics dont les traces ont été retrouvées et la richesse archéologique de ce plateau du mont Auxois, où l'on ne peut remuer le sol sans rencontrer des vestiges gallo-romains ou gaulois. »

MM. Lafaye et Monceaux présentent quelques observations.

M. Mayeux, associé correspondant national, décrit le château de Missilhac (Cantal), construction du xii^e siècle, remaniée en 1531 et qui n'a jamais subi aucune restauration moderne.

M. É. Michon, membre résidant, signale la toute récente vente qui vient d'être faite à Londres d'un trésor antique découvert en 1906 à Leyris (Ardèche) et exprime le regret que les circonstances n'aient pas permis de faire rentrer en France, en l'acquérant pour le Louvre, ce trésor qu'il est particulièrement regrettable de voir aujourd'hui dispersé à l'étranger.

LISTE DES PÉRIODIQUES

REÇUS PAR LA SOCIÉTÉ

EN 1920¹.

FRANCE.

ALLIER. — *Société d'émulation du Bourbonnais. Bulletin*, 1914, n^{os} 1-7. Moulins, 1914; 1919, n^{os} 8-12. Moulins, 1919.

ALPES (HAUTES-). — *Société d'études des Hautes-Alpes. Bulletin*, 39^e année, année 1920. Gap, 1920.

ALPES-MARITIMES. — *Nice historique. Organe officiel de l'Academia Nissarda*, 23^e année, 1920. Nice.

AVEYRON. — *Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron. Procès-verbal des séances*, 27^e année, 1918-1919. Rodez, 1920. — *Inventaire de la bibliothèque*, t. XX. Rodez, 1920.

BELFORT. — *Société belfortaine d'émulation. Bulletin*, n^o 35, 1917-1918. Belfort, 1919.

BOUCHES-DU-RHÔNE. — *Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix. Mémoires*, t. XX. Aix, 1919. — *Séance publique*. Aix, 1914-1915; 1918-1919; du 13 juin 1918. Rapport sur le prix Mignet. Aix, 1919. — *Rapport sur le fonctionnement du Musée Arbaud*, exercice 1918-1919, par M. Raimbault. Aix, 1919.

1. Le format des publications n'est indiqué que s'il est différent de l'in-8°.

CALVADOS. — *Bulletin monumental*, 79^e vol. Paris, 1920.

CANTAL. — *Société des lettres, sciences et arts de la Haute-Auvergne. Revue de la Haute-Auvergne*, 20^e-21^e années, 1919-1920, 1^{er} fasc. Aurillac.

CHARENTE-INFÉRIEURE. — *Société des archives historiques. Bulletin. Revue de Saintonge et d'Aunis*, 39^e vol., 1^{re}, 3^e et 4^e livr. Saintes, 1920.

CORRÈZE. — *Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze. Bulletin*, t. XLII. Brive, 1920.

CÔTE-D'OR. — *Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune. Mémoires*, années 1917-1919. Beaune, 1920.

Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. Mémoires, 5^e série, t. II, années 1917-1919. Dijon, 1920.

CREUSE. — *Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse. Mémoires*, t. XXI, 2^e fasc. Limoges, 1920; 3^e fasc. Guéret, 1920.

DEUX-SÈVRES. — *Société historique et scientifique des Deux-Sèvres. Mémoires*, 15^e-16^e années (1919-1920). Niort, 1920.

DORDOGNE. — *Société historique et archéologique du Périgord. Bulletin*, t. XLVII. Périgueux, 1920.

DOUBS. — *Société d'émulation du Doubs. Mémoires*, 8^e série, 9^e vol., 1914-1918. Besançon, 1919.

Société d'émulation de Montbéliard. Mémoires, 44^e vol., 1920.

DRÔME. — *Société d'archéologie et de statistique de la Drôme. Bulletin*, 1920. Valence.

EURE-ET-LOIR. — *Société archéologique d'Eure-et-Loir. Procès-verbaux*, t. XIII. Chartres, 1919. — *Mémoires*, t. XIV (1905-1914). Chartres, 1914.

GARONNE (HAUTE-). — *Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres. Mémoires*, 11^e série, t. VII. Toulouse, 1919.

HÉRAULT. — *Société archéologique de Montpellier. Mémoires*, 2^e série, t. VIII, 1^{er} fasc. Montpellier, 1920.

Ephemeris campanographica, fasc. 14. Montpellier, 1920.

ILLE-ET-VILAINE. — *Société archéologique d'Ille-et-Vilaine. Bulletin et Mémoires*, t. XLVII. Rennes, 1920.

INDRE-ET-LOIRE. — *Société archéologique de Touraine. Bulletin*, t. XXI, 1917-1920. Tours, 1920. — *Mémoires*, t. L. Tours, 1919.

ISÈRE. — *Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère. Bulletin*, t. XL. Grenoble, 1919.

LANDES. — *Société de Borda. Bulletin*, 43^e année, 1919. Dax, 1919.

LOIR-ET-CHER. — *Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin*, t. LVII, 1918. Vendôme, 1919.

LOIRE. — *Société de la Diana. Bulletin*, t. XIX, n^{os} 4 à 7. Montbrison, 1914, 1919; t. XX, n^{os} 1 à 5. Montbrison, 1919-1920. — *Recueil de mémoires et documents sur le Forez*, t. XIII, XIV, XV. Montbrison, 1914, 1915, 1919.

LOIRET. — *Société archéologique et historique de l'Orléanais. Bulletin*, t. XVIII, 1919. Orléans, 1919-1920.

MAINE-ET-LOIRE. — *Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers. Mémoires*, 5^e série, t. XXII, 1919. Angers, 1919. — *Documents inédits sur l'Anjou publiés par la Société*, t. VI. Angers, 1920.

MARNE (HAUTE-). — *Société historique et archéologique de Langres. Bulletin*, t. VIII, n^o 106, 1920. Langres. — *Mémoires*, t. IV, n^o 6, 1920. Langres, 1920, in-4^o. —

Le cinquantenaire de l'élection de M. Ch. Royer à la Société... (18 juin 1870-18 juin 1920). *Discours prononcé par M. le chanoine Marcel...* Langres, 1920. — *Mélanges Ch. Royer. Recueil de mémoires, etc...* Langres, pl.

MEURTHE-ET-MOSELLE. — *Académie Stanislas. Mémoires*, 169^e année, 1918-1919. Nancy-Paris, 1919.

Société d'archéologie lorraine. Mémoires, t. LXIV, 1914-1919. Nancy, 1919.

NIÈVRE. — *Société nivernaise des lettres, sciences et arts. Bulletin*, t. XXVI, 20^e vol., 1^{er} et 2^e fasc. Nevers-Paris, 1920.

OISE. — *Comité archéologique de Senlis. Comptes-rendus et mémoires*, 5^e série, t. VI, années 1914-1915. Senlis, 1917; 5^e série, t. VII, années 1917-1918. Senlis, 1919.

PAS-DE-CALAIS. — *Société des Antiquaires de la Morinie. Bulletin*, 253^e-254^e livr., t. XIII, novembre 1919-juillet 1920. Saint-Omer, 1920.

RHIN (HAUT-). — *Société industrielle de Mulhouse. Bulletin*, t. LXXXV, n^{os} 2 et 3, juillet-décembre 1919. Mulhouse, 1919; t. LXXXVI, n^{os} 1-6, janvier-août 1920. Mulhouse, 1920. — *Aperçu historique sur la Société et sur les institutions diverses créées par elle ou fonctionnant sous son patronage, publié en commémoration de la délivrance et du retour à la mère patrie le 17 novembre 1918*. Mulhouse, 1919, pl. — *Statuts et règlements...*, 1919. — *Programme des prix, proposé en assemblée générale le 26 mai 1920, à décerner en 1920 et années suivantes*. Mulhouse, 1920.

SAÔNE-ET-LOIRE. — *Société éduenne. Mémoires*, nouv. série, t. XLIV, 1^{er} fasc. Autun, 1920.

Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône. Mémoires, t. XVII. Chalon-sur-Saône, 1920.

SARTHE. — *Revue historique et archéologique du Maine*,

t. LXXV et LXXVI, 1914-1919. Mamers-Le Mans, 1914-1919.

SAVOIE (HAUTE-). — *Société florimontane d'Annecy. Revue savoissienne*, 61^e année. Annecy, 1920.

SEINE. — *Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances de l'année 1919. Bulletins de mars-décembre*. Paris, 1919; année 1920, *Bulletins de janvier-mai*. Paris, 1920.

Association pour l'encouragement des études grecques. Revue des études grecques, t. XXXI, n^{os} 143-145, juillet-décembre 1918; n^o 151, janvier-mars 1920. Paris.

La Cité. Bulletin trimestriel de la Société historique et archéologique du IV^e arrondissement de Paris, 19^e année, 1920. Paris.

Comité des travaux historiques et scientifiques. Bulletin archéologique, année 1918, 2^e livr. Paris, 1918; année 1919. Paris, 1919. — *Bulletin de géographie historique et descriptive*, t. XXXIV, année 1919. Paris, 1920.

Journal des Savants, nouv. série, 1920, 18^e année. Paris, in-4^o.

Pro Alesia, nouv. série, n^{os} 19-22, 5^e année, 1919. Paris.

Société d'anthropologie de Paris. Bulletins et Mémoires, 6^e série, t. VIII, fasc. 4-6, 1917. Paris, 1917; t. IX, 1918. Paris, 1919.

Société de l'Histoire de France. — Correspondance du maréchal de Vivonne relative à l'expédition de Mes-sine, publiée par J. Cordey. T. II : 1676-1678. Paris, 1920. — *Les Grandes Chroniques de France*, publiées par J. Viard. T. I : *Des origines à Clotaire II*. Paris, 1920. — *Annuaire-Bulletin de la Société...*, année 1918. Paris, 1919. — *Id.*, année 1919. Paris, 1919.

Société d'histoire ecclésiastique de la France. Revue d'histoire de l'Église de France, t. VI, n^{os} 30, 32 et 33, 1920. Paris.

Ville de Paris. Commission municipale du Vieux-Paris. Les arènes de Lutèce, par J. C. et J. Formigé. Annexe au procès-verbal de la séance du 12 janvier 1918. In-4^o.

SEINE-ET-MARNE. — *Société historique et archéologique du Gâtinais. Annales*, t. XXXIV, 1918-1919. Fontainebleau.

SEINE-ET-OISE. — *Société des sciences morales de Seine-et-Oise. Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, années 1915-1916. Versailles, 1916; années 1917-1918. Versailles, 1918.

SEINE-INFÉRIEURE. — *Société havraise d'études diverses. Recueil des publications*, 1918. Le Havre, 1918; 1919. Le Havre, 1919; 1920, 1^{er} et 2^e trim. Le Havre, 1920.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. Précis analytique des travaux pendant l'année 1918. Rouen, 1919.

SOMME. — *Société des Antiquaires de Picardie. Bulletin*, année 1920, 1^{er} et 2^e trim. Amiens, 1920.

VAR. — *Académie du Var. Bulletin*, 87^e année, 1919. Toulon, 1920.

VAUCLUSE. — *Académie de Vaucluse. Mémoires*, 2^e série, t. XIX, année 1919, 2^e semestre. Avignon, 1919.

VENDÉE. — *Revue du Bas-Poitou*, 33^e année. Fontenay-le-Comte, 1920.

VIENNE. — *Société des Antiquaires de l'Ouest. Bulletin*, 3^e-4^e trim., 1919; 1^{er} et 2^e trim., 1920. Poitiers. — *Mémoires*, t. X (3^e série), année 1918. Poitiers, 1919.

VOSGÉS. — *Société d'émulation des Vosges. Bulletin*, 2^e année, n^o 1, janvier 1921. Épinal, 1921.

YONNE. — *Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne. Bulletin*, année 1918, 72^e vol. Auxerre, 1919.

ALGÉRIE. — *Revue africaine*, 61^e année, 1920. Alger, 1920. — *Société de géographie et d'archéologie d'Oran. Bulletin trimestriel*, t. XL, fasc. 155, mars-juin 1920. Oran.

TUNISIE. — *Institut de Carthage. Revue tunisienne*, 27^e année, 1920. Tunis, 1920.

AUTRICHE.

VIENNE. — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, 44 Band, 3-6 Heft, 1914; 45 Band, 1915; 46 Band, 1-5 Heft, 1916; 47 Band, 4 Heft, 1917; 48 Band, 1918; 48-49 Band, 7 (Schluss Heft), 1919; 50 Band, 1-3 Heft, 1920, in-4^o.

BELGIQUE.

ANVERS. — *Académie royale d'archéologie de Belgique. Bulletin*, 1919; II-III, 1919-1920. — *Annales*, 6^e série, t. VII, 1^{re}-2^e livr. Anvers, 1919.

BRUXELLES. — *Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des lettres et des sciences morales et politiques*, 1914, n^{os} 5-12; 1919, 1920. Bruxelles, 1914, 1920. — *Bulletin de la classe des beaux-arts*, 1919, 1920. Bruxelles, 1919, 1920. — *Académie royale de Belgique. Annexe aux bulletins de la classe des beaux-arts. Communications présentées à la classe en 1915-1918*. Bruxelles, 1919. — *Tables générales des Bulletins*, 4^e série, années 1899 à 1910, par F. Leuridant et J. Perrée, 1919; 5^e série, années 1911 à 1914, par F. Leuridant, 1919. — *Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, 1915-1919, 81^e-85^e années, 1919; 1920, 86^e année,

1920. — *Académie royale de Belgique. Table des notices biographiques publiées dans l'Annuaire (1835-1919)*, par F. Leuridant, 1919. — *Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts. Catalogue onomastique des accroissements de la bibliothèque*, par F. Leuridant et J. Perrée. *Lettres et sciences morales et politiques*, 1887-1914. Bruxelles, 1919. *Beaux-arts*, 1890-1914. Bruxelles, 1919.

Analecta Bollandiana, t. XXXIII, fasc. 4, 1914; t. XXXVIII, 1920.

Revue belge de numismatique, 1920.

Société d'archéologie de Bruxelles. Annales, t. XXIX, 1920, pl.

LIÈGE. — *Société liégeoise de littérature wallonne. Bulletin*, 9^e année, 1914-1919, n^{os} 3-4. — *Annuaire*, 1920, n^o 28.

MALINES. — *Cercle archéologique. Bulletin*, t. XXV, 1920, pl.

CANADA.

HALIFAX. — *Proceedings and Transactions of the Nova Scotian Institute of Science. Halifax, Nova Scotia*, vol. XIV, part IV, session of 1917-1918. Halifax, 1919.

DANEMARK.

COPENHAGUE. — *Aarboger for Nordisk Oldkyndighed og historie*, 1919, III Raekke, 9 Bind.

— *Mémoires de la Société royale des Antiquaires du Nord*, nouv. série, 1918-1919.

ESPAGNE.

BARCELONE. — *Institut d'Estudis catalans. Miret i Sans, Itinerari Jaume I el Conqueridor*, 1918.

MADRID. — *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. LXXVI, 1920. — *Memoria histórica de la Real Academia de la Historia desde 16 de abril de 1919 hasta 15 del mismo mes de 1920*, redactada... por D. J. P. de Guzman y Gallo, 1920.

Boletín de la Sociedad española de excursiones, anno 27, 4^e trim., 1919; anno 28, 1^{er}, 2^e, 4^e trim., 1920.
— *Homenaje a don Jose Maria Quadrado*, 1919.

Revista de archivos, bibliotecas y museos, tercera epoca, anno 24, 1920.

VALLADOLID. — *Boletín de la Sociedad castellana de excursiones*, anno XVII, 1919, n^{os} 199-201, juillet-septembre.

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK. — *Archæological Institute of America. American journal of archæology*, vol. XXIII, 1919, n^o 4; vol. XXIV, 1920, n^{os} 1, 2, 3.

PHILADELPHIE. — *The American philosophical Society. Transactions*, new series, vol. XXII, part IV, 1920, in-4^o. — *Proceedings*, vol. LVIII, 1919, n^{os} I à 7, 1919; vol. LIX, 1920, n^{os} 1 à 6, 1920.

WASHINGTON. — *Smithsonian Institution. Bureau of American Ethnology. Bulletin* 64 et 65, 1918-1919. — *Report of the progress and condition of the United States National Museum for the year ending june 30 1919. 1920.* — *Smithsonian Report for 1917*, public. 2518.

WORCESTER. — *Proceedings of the American Antiquarian Society, at the annual meeting held in Boston*, avril 9, 1919, vol. XXIX, new series, part I.

FINLANDE.

HELSINGFORS. — *Suomen Museo. Finskt Museum*, t. XXV,

1918, 1919, 2 vol. — *Finska Fornminnes förenings Tidskrift*, 28 et 30. 1920, 2 vol.

GRANDE-BRETAGNE.

CAMBRIDGE. — *Cambridge Antiquarian Society. Octavo Publications*, n° 45, 1919.

DUBLIN. — *Proceedings of the Royal Irish Academy. Proceedings*, vol. XXXII, section C, n°s 10-20, 1914-1915; vol. XXXIII, section C, n°s 1-19, 1916-1917; vol. XXXIV, section C, n°s 1-16, 1917-1919; vol. XXXV, section C, n°s 9-12, 1919.

ÉDIMBOURG. — *Royal Society of Edinburgh. Proceedings*, session 1918-1919, vol. XXXIX, part III; session 1919-1920, vol. XL, parts I-II, 2 vol. — *Transactions*, session 1919-1920, vol. LII, part III, 1920.

Proceedings of the Society of Antiquaries of Scotland, session 1918-1919, vol. LIII, 1919.

JERSEY. — *Société jersiaise. Cartulaire de Jersey*, 2^e fasc., 1919, in-4°. — 45^e bulletin annuel, 1920, in-4°.

LONDRES. — *Society of Antiquaries of London. Proceedings*, 21 novembre 1918-26 juin 1919, sec. series, 31. — *Archaeologia*, vol. LXIX, in-4°.

ITALIE.

BOLOGNE. — *Atti e memorie della R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna*, série 4, vol. IX, fasc. 4-6, juillet-décembre 1920.

FAENZA. — *Faenza. Bollettino del museo internazionale delle ceramiche*, anno VII, fasc. 2-4, avril-décembre 1919.

FLORENCE. — *Biblioteca nazionale centrale di Firenze*.

Bollettino delle pubblicazioni italiane ricevute per diritto di stampa, n^{os} 223-226, 229, 232-234, 1920.

GÈNES. — *Società ligure di storia patria. Atti*, vol. XLVI, fasc. 1, 1918; vol. XLVII, 1919; vol. XLIX, fasc. 1, 1919.

ROME. — *R. Accademia dei Lincei. Notizia degli scavi di antichità*, 1919, serie 5, vol. XVI, fasc. 1-3, 7-12, 1919, in-4°. — *Rendiconti*, serie quinta, vol. XXVIII, 1919-1920; vol. XXIX, fasc. 1-6. — *Memorie*, serie V, vol. XVI, fasc. 1-5, 1920, in-4°.

Memoirs of the American Academy in Rome, vol. III, 1919, in-4°, pl.

TURIN. — *Accademia reale delle scienze di Torino. Atti*, vol. LIII, 1917-1918. Torino, 1918; vol. LIV, 1918-1919. Torino, 1919. — *Memorie*, serie 2^a, t. LXVI, parte prima, 1915, in-4°.

Società piemontese di archeologia e belle arti. Bollettino, anno IV, 1920.

LUXEMBOURG.

Publications de la section historique de l'Institut grand-ducal de Luxembourg, vol. LIX. Luxembourg, 1919.

PROVINCES RHÉNANES.

BONN. — *Bonner Jahrbücher. Jahrbücher*, ..., Heft 125, 1919. — *Berichte der Provinzial kommission für Denkmalspflege vom 1 april 1916 bis 31 marz 1918. Beilage zu Bonner Jahrbücher*, Heft 125, 1919.

SUÈDE.

STOCKHOLM. — *Antikvarisk Tidskrift för Sverige*, 21³, 22³.

Fornvannen Meddelanden från K. Vitterhets Historie och antiquitets Akademien, 1917. Argängen, 12.

UPSAL. — *Skrifter Utgifna af Kungl. humanistika Vetenskaps- sumfundet i Uppsala*, I. Uppsala, Band 17-20.

SUISSE.

BÂLE. — *Basler Denkmalpflege*, 1918 et 1920.

FRIBOURG. — *Société d'histoire du canton de Fribourg. Archives*, t. XI, 1917; t. XII, 1^{re} livr., 1918.

GENÈVE. — *Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Bulletin*, t. IV, livr. 3-6, octobre 1916-juin 1919, 1917-1919. — *Mémorial des années 1888 à 1913*, 1917. — *Mémoires et documents*, série in-4^o, t. V, 1919, pl.

STANS. — *Die Geschichtsfreund*, 73 et 74 Band, 1918 et 1919.

ZURICH. — *Anzeiger für schweizerische Altertumskunde. Indicateur d'antiquités suisses*, Neue Folge, 20 Band, 1919, 4 Heft. 1919; 21 Band, 1919, 3 et 4 Heft. 1919-1920; 22 Band, 1920, 1-3 Heft. 1920. — *Musée national suisse. 18^e rapport annuel*, 1919. Zurich, 1920.

SYRIE.

BEYROUT. — *Al Machriq. Revue catholique orientale mensuelle*, 1920, 18^e année.

ERRATA.

- P. 97, l. 6, *au lieu de* : un membre honoraire et un
membre résidant, *lisez* : deux membres honoraires.
P. 144, l. 19, *au lieu de* : triptyque, *lisez* : diptyque.
-

TABLES

DU

BULLETIN DE 1920

I.

Index par noms d'auteurs.

	Pages
AUBERT (M.), A. C. N. Le mois de juillet dans le calendrier sculpté de Notre Dame de Paris . . .	165
— Hommage d'un travail de M. L. Régnier, A. C. N.	158
— Linteau sculpté représentant l'agneau de Dieu .	215
— Monument funéraire de P. de Fayel, chanoine de Notre-Dame de Paris	297
— Observations.	131
BABELON (E.), M. H. Élu membre honoraire . . .	140
— Hommage d'un travail.	251
— Présentation de brochures du D ^r Vercoutre . .	251
— Élu membre de la Commission des <i>Mettensia</i> . .	301
BABELON (J.), A. C. N. Médaillon inédit de Charles- Quint	303
BARBARIN (C.), A. C. N. Bas-relief représentant Notre- Dame de Pitié au Musée du Louvre	246
— Missel du cardinal de Givry	165
BATIFFOL (Mgr P.), M. R. Origine de la mitre des évêques	193.
— Hommage d'un travail.	246
— Épitaphe de Mabillon à Saint-Germain-des-Prés.	293
— Observations	142, 144, 158, 159, 217, 244, 288
BAYE (baron DE), M. R. Nouvelles reçues de lui . .	248
— Son retour en France	269

BEAUFILS (P.), A. C. N. Pierre tombale de l'église de Craches	145
BEAUMONT (comte Ch. de), A. C. N. Son éloge funèbre.	108
BLANCHET (A.), M. R. Intaille antique représentant Danaë	229
— Élu membre de la Commission des <i>Mettensia</i>	301
— Observations.	296
BOINET (A.), M. R. Album de photographies de la cathédrale de Chartres, publié par M. Houvet	132
— Portail nord de l'église de Villeneuve-l'Archevêque	148
— Élu membre résidant	171
— Exposition de manuscrits à Lyon	269
— La « belle cheminée » du château de Fontainebleau.	293
BOULYTCHEFF (N. de), A. C. N. Sa mort.	269
BRÉNIER (L.). Hommage d'un travail	246
BRUSTON (C.), A. C. N. Inscriptions cananéennes du Sinaï	289
CAGNAT (R.), M. R. La fausse épée d'honneur soi-disant offerte à Corbulon	162
— Reçoit les condoléances de la Société à l'occasion de la mort de sa fille	276
— Élu membre de la Commission des <i>Mettensia</i>	301
— Observations.	158
CARTON (L.), A. C. N. Hommage d'un travail.	245
CASATI (Ch.), A. C. N. Son éloge funèbre	110
CHAPOT (V.), M. R. Élu secrétaire adjoint.	301
CHATELAIN (L.). Résultat des fouilles de Volubilis	248
CHÉNON (E.), M. R. <i>L'ostel de Beauvais</i> à Paris	220
— Sens du mot <i>impopec</i>	233
— Observations.	249, 296
COLLINET (P.). Élu A. C. N.	140
— Étymologie du nom de lieu <i>Semeuse</i>	265
— Observations.	143, 286
COSTA DE BEAUREGARD (comte O.), A. C. N. Invite la Société à l'inauguration du monument de J. Déchelette	247

COTTE (C.), Élu A. C. N.	301
COUTIL (L.), A. C. N. Figures humaines paléolithiques à La Colombière (Ain)	318
DELABORDE (comte H. F.), M. R. Observations	246, 281, 282, 286
DELACHENAL (R.), A. C. N. Reçoit les félicitations de la Société à l'occasion de son élection à l'Acadé- mie des inscriptions et belles-lettres	302
DELATTRE (R. P.), A. C. N. Plombs antiques trouvés à Carthage.	288
DEMAISON (L.), A. C. N. Signification du mot <i>burge</i>	182
— Réponse à M. Deneux à propos de la chronologie des maîtres d'œuvre de la cathédrale de Reims	200
— Chronologie des maîtres d'œuvre de la cathédrale de Reims	236
— Toiles peintes de l'Hôtel-Dieu de Reims	276
— Observations.	131
DENEUX. Chronologie des maîtres d'œuvre de la cathédrale de Reims	196
DESCHAMPS (P.), A. C. N. Termes architecturaux dans les gloses du dictionnaire de Jean de Gar- lande	122
— Sculptures carolingiennes à l'église de La Charité.	309
DESHOÛLIÈRES (F.), M. R. Notice nécrologique sur M. G. Perrot	75
— Bases des colonnes de la cathédrale de Meaux	114
— La porte du Village au château de Vincennes	166
— Arc triomphal de l'église du Montier-d'Ahum	304
— Observations	131, 142, 148, 165, 300
DESTRÉE (J.), A. C. É. Hommage d'un travail	172
— Reçoit la bienvenue de la Société	276
— Portrait de Simon Béning.	274
DIEUDONNÉ (A.), M. R. Hommage d'un ouvrage	145
— Remarques sur l'écu espagnol ou à base arrondie en blason	202
DIMIER (L.), M. R. Notice nécrologique sur M. L. Passy.	65

DIMIER (L.), M. R. La grotte de Bernard Palissy	174
— Tapisseries de l'atelier de Fontainebleau au trésor impérial de Vienne.	304
— Observations.	131, 191
DURRIEU (comte P.), M. H. Les manuscrits du « mortifiement de vaine plaisance ».	120
— Élu membre honoraire.	140
— Hommage de travaux	172, 266
— Présentation d'un ouvrage de M. J. Destrée, A. C. É.	172
— Portrait de Simon Béning.	287
— Observations	191, 192, 214, 276, 281, 287
ENLART (C.), M. R. Protestation contre le changement de nom de la commune de Leulinghen (Pas-de-Calais)	158
— Architecture gothique en Corse	267
— Pierre tombale et inscription dans l'église de La Genevraye (Seine-et-Marne)	281
— Étoffe orientale à Saint-Josse-sur-Mer	293
— Élu membre de la commission des fonds	301
— Observations.	135, 141, 201
ESPINAS (G.), M. R. Élu bibliothécaire	301
FORMIGÉ (J.), A. C. N. Antiquités romaines de Fréjus.	161
— Navigation utriculaire	190
— Arc de triomphe d'Orange	217
— Monument de La Turbie	251
— Chapiteaux du théâtre d'Orange.	315
FOURNIER (P.), M. R. Observations	144, 148
GADANT (R.). Élu A. C. N.	278
GHELLINCK-VAERNEWIJCK (vicomte de), A. C. N. Son éloge funèbre.	111
GINOT (E.), A. C. N. Hommage d'un travail	303
GRUAZ (J.), A. C. É. Hommage de deux brochures	313
GUÉBHARD (Dr), A. C. N. Objet antique en terre cuite d'usage indéterminé.	118, 183
— Fouilles dans le Bas-Rhin.	169

GUERLIN (H.). Élu A. C. N.	144
HÉRON DE VILLEFOSSE (A.), M. H. Son éloge funèbre.	98
HOMOLLE (T.), M. R. Élu membre honoraire	140
— Hommage d'une notice sur M. M. Collignon	278
LABORDE (comte A. DE). Élu M. R.	171
LAPPARENT (comte DE). Élu A. C. N.	144
LAUER (Ph.), M. R. Élu secrétaire	301
— Observations	193, 268, 288, 293, 295
LEFEBVRE DES NOËTTES (commandant), A. C. N. Char de guerre imaginé par Cyrus	249
— Char funéraire d'Alexandre le Grand	263
— Limite de chargement des véhicules antiques	282
— Procédé pour améliorer la traction chez les anciens	300
— Critique des reconstitutions modernes d'attelages antiques	313
LEFÈVRE-PONTALIS (E.), M. R. Église du prieuré de Saint-Léonard à l'Isle-Bouchard	131
— Fragments carolingiens réemployés	141
— Église de La Celle-Guénaud	141
— Présentation d'un ouvrage de M. Montaudon.	303
LEJAY (abbé P.), A. C. N. Regrets exprimés par le président à l'occasion de sa mort	244
LOISNE (comte DE), M. R. Rédige et lit la protestation votée par la Société contre le changement de nom de la commune de Leulinghen (Pas-de-Calais).	159
— Dessin représentant Robert d'Artois	307
LOTH (J.). Élu M. R.	171
MARQUET DE VASSELLOT (J.-J.), M. R. Plaque d'ivoire léguee au Musée du Louvre par le comte Lair	144
— Lit une note de M. Laurent sur le maître orfèvre Nicolas de Verdun	246
— Tapisserie du début du xvi ^e siècle au Musée du Louvre	286
— Élu 2 ^e vice-président	301
— Observations	165

MARTHA (J.), M. R. Observations	189
MARTIN (G.), A. C. N. Son éloge funèbre	109
MARTIN (H.), M. R. Élu membre de la Commission des impressions et de celle des fonds	301
— Présentation d'un travail de M. Ginot, A. C. N., sur le manuscrit de la vie de sainte Radegonde	303
— Observations.	165
MARTROYE (F.), M. R. Présentation de l' <i>Aristophane</i> de M. Willems	119
— Testament de saint Grégoire de Nazianze	141, 144, 159
— Le « legatus a latere »	310
— Observations.	158, 189, 193
MAURICE (J.), M. R. Élu président	301
— Observations.	193, 286
MAYEUX (A.), A. C. N. Bases des colonnes de la cathédrale de Chartres	135
— Étymologie de deux noms de lieu dans le départe- ment d'Eure-et-Loir	135
— Église de Sassièrges-Saint-Germain	295
— Église d'Ahun	300
— Façade d'une maison du xii ^e siècle à Chartres	304
— Observations.	293, 306
MÉLY (F. DE), M. R. Les Van Eyck et les mots <i>AGLA</i> et <i>ADONAI</i>	204
— Manuscrits de Lyon	271
— Observations.	201
MERLIN (L.), A. C. N. Inscriptions à Dougga	133
MICHEL-DANSAC (R.). Élu A. C. N.	140
MICHON (E.), M. R. Lecture d'une communication de M. L. Merlin, A. C. N.	133
— Note à propos de l'épée d'honneur soi-disant offerte à Corbulon	232
— Présentation d'un travail de M. le Dr Carton, A. C. N.	245
— Compte-rendu de l'inauguration du monument de J. Déchelette	247
— Peigne chrétien trouvé à Hippone	250

MICHON (E.), M. R. Fragments de rebords de plats chrétiens trouvés en Crimée	253
— Garde d'épée en jade et bijoux barbares de la collection Mesaksoudy	257
— Élu membre de la Commission des impressions .	301
— Observations.	252, 268
MIROT (L.), M. R. Hommage d'un travail	118
— Date de la cloche d'argent du Palais à Paris . .	193
MONCEAUX (P.), M. R. Origine et histoire du mot <i>Romania</i>	152
— La formule <i>domus romula</i>	184
— Plombs trouvés à Carthage et communiqués par le R. P. Delattre, A. C. N.	288
— Observations. 142, 144, 159, 193, 202, 217, 286, 317	
MONTESQUIOU (comte B. DE). Élu A. C. N.	143
NOIRMONT (baron DE). Élu A. C. N.	143
OMONT (H.), M. R. Versement de pièces des ix ^e -xiii ^e siècles aux archives du département de la Moselle.	142
— Présentation d'un travail du R. P. Delehaye sur saint Martin et Sulpice Sévère	266
— Reçoit les félicitations de la Société à l'occasion de sa nomination comme officier de la Légion d'honneur	269
— Élu membre de la Commission des impressions et de celle des <i>Mettensia</i>	301
PALLU DE LESSERT (Cl.). Observations	189
PASQUIER (F.), A. C. N. La chapelle Saint-Roch à Toulouse	243
PRINET (M.), M. R. Colonnes aux armes de G. Le Duc, abbé de Sainte-Geneviève, à Saint-Étienne-du-Mont, à Paris.	136
— Lecture d'une communication de M. Beauvils, A. C. N.	145
— Empreintes de sceaux du xiii ^e siècle	147
— Armoiries décrites dans le « Chatelain de Coucy ». .	251

PRINET (M.), M. R. Remarques sur les blasons du monument funéraire du chanoine P. de Fayel. . .	298
— Observations.	246
PROU (M.), M. R. Lecture d'une note de M. Stückerberg, A. C. É.	172
— Élu membre de la Commission des impressions. . .	301
— Observations	193, 202, 282
RAVAISSON-MOLLIEN (Ch.), M. H. Son éloge funèbre . .	105
RÉGNIER (L.), A. C. N. Hommage d'un travail . . .	158
ROSTOVITZEFF (M.). Bas-relief de Cirencester relatif au culte de la « Fecunditas Augusta »	148
ROY (M.), M. R. Rapport de trésorerie	136
— Recueil de portraits provenant de l'atelier de J. Cousin le jeune	191
— Élu trésorier.	301
ROYER (Ch.), A. C. N. Sa mort	266
SAINT-PÉRIER (comte de), A. C. N. Vase gallo romain trouvé à Morigny	278
SERBAT (L.), M. R. Dépose sur le bureau les deux derniers fascicules du <i>Bulletin</i> de 1918	242
— Dépose sur le bureau le volume du <i>Bulletin</i> de 1919	318
— Élu membre de la Commission des impressions. . .	301
— Observations.	300
STEIN (H.), M. R. Discours prononcé en quittant la présidence.	93
— Hommage d'un ouvrage du Dr Leblond, A. C. N. . .	172
— Nomination de Philippe de Mazerolles comme valet de chambre du comte de Charolais	191
— Reçoit les félicitations de la Société à l'occasion de sa nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur	269
— Inscription de l'église de La Genevraye	287
— Élu membre de la Commission des fonds	301
— Observations.	147, 246
SCHLUMBERGER (G.), M. H. Observations	293

STÜCKELBERG (E.), A. C. É. Trouvaille de monnaies antiques près de Bâle	172
TOUTAIN (J.). Présentation d'un travail de M. Gruaz, A. C. É.	313
— Élu membre de la Commission des impressions .	301
— Compte-rendu des fouilles d'Alésia.	318
— Observations.	284, 286
VERRIER (J.). Élu A. C. N.	140
VITRY (P.), M. R. Une sculpture du portail de la cathédrale de Reims	140
— Exposition d'aquarelles et de relevés de monu- ments anciens de l'Arménie	174
— Lit une note de M. Deneux	194
— Reçoit les félicitations de la Société à l'occasion de sa nomination comme conservateur au Musée du Louvre et comme chevalier de la Légion d'hon- neur	242, 269
— Statue funéraire du x ^v ^e siècle provenant de Poligny.	243
— Observations.	147, 148, 165, 191, 247

II.

Index géographique.

AHUN (Creuse), 300.	ANTIOCHE DE PISIDIE, 143.
ALESIA, 318.	ANVERS, 203.
ALMENÈCHES (Orne), 129.	AQUILÉE, 310.
ALTAVA (Algérie), 186.	ARDENTES (Indre), 296.
AMIENS, <i>Cathédrale</i> , 129, 148, 242.	ARLESHEIM (Haut-Rhin), 170.
AMPHISSA, 255.	ARMÉNIE, 174.
ANDLAU (Bas-Rhin), 141.	ARRAS, 307.
ANGERS, 286.	ATHÈNES, 254, 316.
ANGLURES-DE-SALERS (Can- tal), 306.	BÂLE, 172, 209.

- BARBEY (Seine-et-Marne), 146. DOUGGA, 133.
- BARONVILLE (Eure-et-Loir), 156. ÉCOUEN, 177.
- BAYON (Gironde), 310. EL DJEM, 161.
- BELLOU (Seine-et-Oise), 146. ÈZE (Alpes-Maritimes), 252.
- BERLIN, *Cab. des estampes*, 121. FONTAINEBLEAU, 293.
- BEVILLE (Eure-et-Loir), 136. FOSSANOVA (Italie), 267.
- BONIFACIO, 267. FRÉJUS, 161.
- BORDEAUX, 310. GREZ (Seine-et-Marne), 146.
- BOURGES, *Cathédrale*, 116.
- BRUXELLES, *Bibl. royale*, 121, 307. HALLE (Allemagne), 212.
- HIPPONE, 156, 250.
- CABBÉ-ROQUEBRUNE (Alpes-Maritimes), 252. IVRY-LA-BATAILLE, 124.
- CAMELIN (Aisne), 193. KARPOUT (Arménie), 163.
- CANTORBÉRY, 127. KERTCH, 257.
- CARTHAGE, 262, 288. KLOSNERNEUBURG (Autriche), 246.
- CASTEL-ROUSSILLON, 184. KOENIGSHOFFEN (Bas-Rhin), 169.
- CHALONS, *Cathédrale*, 198.
- CHARTRES, 304; *Cathédrale*, 116, 132, 135; *Musée*, 280.
- CHERSONÈSE, 254.
- CIRENCESTER (Angleterre), 148.
- CLUNY, 233.
- COGNAC, 182.
- COLONIA THUBURNICA, 245.
- COLOGNE, 203, 246.
- CÔME, 310.
- CORINTHE, 316.
- CORMERY (Indre-et-Loire), 141.
- CORTE (Corse), 267.
- COUSSAY-LES-BOIS, 141.
- CRACHES (Seine-et-Oise), 145.
- CRIMÉE, 253.
- DOCLEA, 255.
- LA CELLE-GUÉNAUD (Indre-et-Loire), 141.
- LA CHARITÉ (Nièvre), 309.
- LA COLOMBIÈRE (Ain), 318.
- LA GENEVRAYE (Seine-et-Marne), 287.
- LALLA MARNIA, 184.
- LAMBÈSE, 186.
- LAMORICIÈRE (Algérie), 186.
- LANGUESSA (Alpes-Maritimes), 252.
- LA TURBIE (Alpes-Maritimes), 251.
- LE CAIRE, 254.
- LE FAYEL (Oise), 298.
- LE MANS, *Cathédrale*, 129.
- LE MOUTIER-D'AHUN (Creuse), 304.

- LEULINGHEN (Pas-de-Calais), 158.
LIMOGES, 202.
L'ISLE-BOUCHARD (Indre-et-Loire), 131.
LISLE-EN-BARROIS, 246.
LUNEL, 206.
LYON, 269.

MAGNÉSIE-DU-MÉANDRE, 259.
MARAI-S-VERNIER (Eure), 158.
MEAUX, *Cathédrale*, 114, 135.
MERSEBURG (Allemagne), 212.
METZ, *Bibliothèque*, 120; *Archives*, 142.
MODÈNE, 126.
MONACO, 252.
MONS (Belgique), 203.
MONTARGIS, 194.
MORIGNY (Seine-et-Oise), 278.

NAUPLIE, 255.
NICOSIE, 254.
NUMERUS SYRORUM (Algérie), 184.

ORANGE, 202, 217.
OSTIE, 133.

PALTOWIA (Peltaa), 151.
PARCAY-SUR-VIENNE, 141.
PARIS, 271, 297; *Abbeyes de Sainte-Geneviève*, 246; de *Saint-Germain-des-Prés*, 293; *Saint-Étienne-du-Mont*, 136; *Gobelins*, 286; *Hôtels de Beauvais*, 220; de *Rohan-Soubise*, 119; *Musées de Cluny*, 286; du *Louvre*, 211, 215, 243, 246, 250, 257, 298; *Cathédrale Notre-Dame*, 116, 165, 215, 297; *Palais*, 193; *Tuileries*, 181.
PEIRA-LONGA (Alpes-Maritimes), 252.
PERPIGNAN, 202.
PISCOP (Seine-et-Oise), 146.
PITHIVIERS, 124.
POLIGNY (Jura), 243.
POMARIA (Algérie), 186.
POMPÉI, 230.
PROVINS, *Saint-Quiriace*, 116.

REIMS, *Cathédrale*, 116, 131, 140, 196, 236; *Hôtel-Dieu*, 277; *Saint-Nicaise*, 183; *Saint-Remi*, 131.
ROME, *Sainte-Pudentienne*, 216; *Sainte-Sabine*, 310.
ROUEN, 129.

SAINT-BENOÎT-SUR-LOIRE, 128.
SAINT-CHRISTOPHE-EN-HALLATTE (Oise), 213.
SAINT-DENIS, *Abbaye*, 129.
SAINTES, 175.
SAINT-GERMAIN, *Musée*, 258.
SAINT-GUILHEM-DU-DÉSERT, 127.
SAINT-JOSSE-SUR-MER (Pas-de-Calais), 293.
SAINT-OMER, 307.
SAINT-PÉTERSBOURG, *Musée de l'Ermitage*, 204.
SAINT-PIERRE (Alpes-Maritimes), 252.

SAINT-RÉMY-EN-PROVENCE,	217.	Thera, 255.
SALONE,	255.	Timgad, 209.
SASSIERGES - SAINT-GERMAIN	(Indre), 295.	Tlemcen, 184.
SAVIGNY, <i>Abbaye</i> ,	233.	Tonnerre, 130.
SBEITLA (Afrique),	254.	Toulouse, 243.
SCHAENNIS (Suisse),	310.	Tournai, 246.
SELBY (Angleterre),	127.	Trèves, 125; <i>Musée</i> , 229.
SELLES-SUR-CHER,	141.	Troyes, <i>Cathédrale</i> , 216;
SELOSSE (Vosges),	265.	<i>Saint-Urbain</i> , 117.
SEMEUSE (Ardennes),	265.	Turin, 257.
SENS, <i>Cathédrale</i> ,	148, 194;	Valmeray (Calvados), 260.
<i>Saint-Savinien</i> ,	282; <i>Salle</i>	Vézelay, <i>la Madeleine</i> , 116.
<i>synodale</i> ,	148.	Vienne (Autriche), <i>Biblio-</i>
SÉTROUVILLE (Meuse),	265.	<i>thèque</i> , 207; <i>Musées</i> , 254,
SÉVILLE,	187.	304.
SOMME-VESLE (Marne),	118.	Villeneuve - l'Archevêque,
STRASBOURG, <i>Musée</i> ,	169.	148.
TALLANO (Corse),	267.	Vincennes, 144.
TARASCON,	206.	Voinsles (Seine-et-Marne),
TARSE,	255.	146.
		Volubilis, 248.
		Vrigny (Marne), 183.

III.

Index des illustrations.

1. Bijou en or du ^{xiii} ^e siècle, avec le mot <i>Agla</i> , trouvé en Angleterre en 1846	212
2. Intaille romaine représentant Danaë	231
3. Rebord orné de reliefs provenant de Chersonèse.	255
4. Rebord orné de reliefs provenant de Chersonèse.	256
5. Bijoux et ornements en or provenant de Kertch (Musée du Louvre)	258
6. Ornements en or provenant de Kertch (Musée du Louvre	259
7. Bijoux trouvés à Valmeray (Calvados)	261

8. Signature de l'enlumineur Bénigne Guyot au bas de la première page du <i>Missel d'Autun</i> (bibl. de Lyon, ms. 517)	272
9. Bethsabée au bain, miniature du livre de prières de la reine Anne de Bretagne (bibl. du chapitre de Lyon)	273
10. Vase gallo-romain trouvé à Morigny (Seine-et-Oise)	279
11. Portrait de Robert d'Artois d'après les mémoires d'Antoine de Succa (bibl. royale de Bruxelles)	308
12. Chapiteau en marbre blanc du théâtre de Dionysos, à Athènes	315
13. Chapiteau en marbre blanc du théâtre d'Orange.	316

IV.

Renseignements généraux.

Bureau de la Société pour 1920.	5
Membres honoraires	7
Correspondants étrangers honoraires	9
Membres résidants.	10
Associés correspondants nationaux classés par départements	15
Associés correspondants nationaux résidant à l'étranger	38
Associés correspondants étrangers.	39
Associés correspondants nationaux et étrangers, classés par ordre alphabétique	44
Sociétés savantes avec lesquelles la Société est en correspondance	54
Bibliothèques recevant les publications de la Société.	63
Notice nécrologique sur M. L. Passy, membre honoraire, par M. Dimier	65
Notice nécrologique sur M. G. Perrot, membre honoraire, par M. Deshoulières	75

Discours de M. H. Stein, président sortant . . .	93
Déclaration de la vacance du dixième siège de membre honoraire.	136
Rapport du trésorier sur la situation financière de la Société.	142
Lettre de la Société néerlandaise d'archéologie au sujet des précautions à prendre en temps de guerre pour la protection des monuments. . .	166
Projet d'une fédération des Sociétés françaises des sciences philosophiques, historiques, philolo- logiques et juridiques	229
Renouvellement du bureau et des commissions pour l'année 1924	301
Liste des périodiques reçus par la Société . . .	322
Errata.	334
Index par noms d'auteurs	335
Index géographique	343
Index des illustrations.	346
Renseignements généraux	347



DC
2
S73
1920

Société nationale des antiquaires
de France
Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
